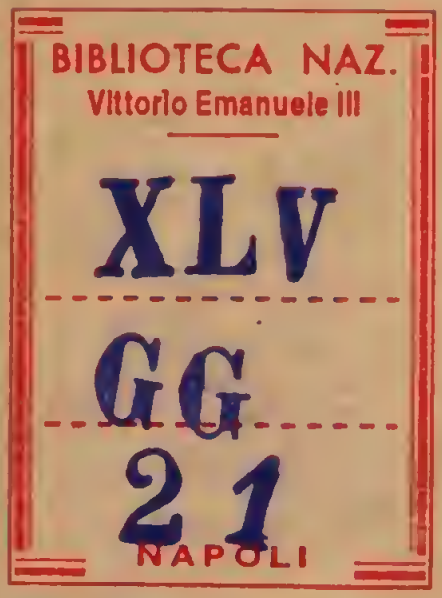
XLV
GG
21



XLV
99
21

XLV
Gg
21

VOYAGE DE SIAM.

A. AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER.

NAP

VOYAGE
DE
SIAM
DES PERES JESUITES,
Envoyés par le ROY, aux Indes
à la Chine.

AVEC LEURS OBSERVATIONS
Aſtronomiques, & leurs Remarques de Phyſique,
de Géographie, d'Hydrographie,
& d'Hiſtoire.

NAPOLI

Enrichi de Figures.

IHS

Suivant la Copie de Paris imprimée.

PAR ORDRE EXPREZ DE SA MAJES

A AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER, Libraire
ſur le Vygen-dam, à l'enſeigne de
la Ville de Paris.

M. DC. LXXXVIII.

AU ROY.

SIRE

Comme c'eſt par voſtre commandement exprés que je rends compte au Public d'un Voyage, qui a eſté entrepris par voſtre ordre pour l'utilité de toutes les nations & pour la publication de l'Euangile je n'auray pas de la peine à juſtifier la liberté que j'oſe prendre, de le faire paroitre ſous le Nom auguſte de voſtre Majeſté, & de luy rendre ce premier tribut de la reconnoiſſance que luy doit noſtre Compagnie, de lui avoir confiè une entrepriſe ſi avantageuſe à la Religion & aux Sciences. Le Ciel ſemble veiller avec une attention particuliere à voſtre grandeur & à votre gloire, parce qu'il la veut faire ſervir à la ſienne, & que c'eſt par voſtre pieté, par voſtre puiſſance, & par voſtre ſageſſe, qu'il a deſtiné d'eſtablir le ſeul vray culte de la Divinité dans toute la Terre. C'eſt pour cela, SIRE, qu'il a mis dans voſtre Perſonne Sacrée tant de qualitez heroïques, ſi propres à vous acquerir l'amour & l'admiration de tout l'Univers; Qu'il vous a inſpirè le choix de Miniſtres ſi vigilans, ſi laborieux, ſi effectifs, ſi attachez au bien de voſtre Etat, & d'autant plus eclairez que leurs lumieres ſont plus dependantes des voſtres;

ſtres; Qu'il vous a donné preſque autant de Sujets capables de commander des armées qu'il y a d'Officiers dans vos Troupes; Qu'il a elevé l'eſprit & le cœur de vôtre Nobleſſe à toutes ſortes de grandes entrepriſes; Qu'il a mis juſques dans vos moindres ſoldats l'intrepiditè, l'amour de la vertu & de la diſcipline; & qu'il a rèpandu le reſpect, & la terreur de vôtre Auguſte Nom dans toutes les Nations de la Terre. C'eſt auſſi pour cela, SIRE, que la Sageſſe ſupréme qui fit connoître autréfois aux Roys & aux peuples d'Orient JESUS-CHRIST *naiſſant & mourant, par une nouvelle étoile, & par une Eclypſe extraordinaire, a voulu qu'entre mille glorieux avantages, dont elle comble tous les jours vôtre Regne, ce fuſt par vôtre moyen que les Cieux annonçaſſent en ce tems-ci la gloire de Dieu d'une façon particuliere. Cette même Sageſſe nous découvre encore aujourd'hui de nouveaux Aſtres & de nouvelles Conſtellations, & elle met entre les mains de vos Sujets des moyens inconnus aux ſiecles paſſez, de predire les Eclypſes, de rendre certaines les diſtances des Terres & des Mers, de perfectionner & d'aſſûrer la navigation & d'acquerir à* JESUS-CHRIST, *par les plus nobles de tous les Arts, les Nations les plus nombreuſes, les plus polies, & les plus ſpirituelles du monde. Il eſt difficile, SIRE, de dire ſi l'injuſtice des Heretiques a eſté plus grande, lors qu'ils ont crû pouvoir affoiblir les veritez Catholiques, & décrier l'Egliſe en lui reprochant la ſainte-*

te ſimplicité de ſes Prêtres, ou lors que ſouffrant impatiemment l'érudition ſolide & univerſelle des hommes Apoſtoliques dans les lieux & dans les tems où elle étoit plus neceſſaire; ils ont voulu qu'on priſt l'ignorance des Miniſtres de l'Evangile pour le tire le plus legitime de leur miſſion. Mais il eſt certain que comme Dieu a elevé la baſſeſſe & l'ignorance des premiers des Apoſtres à une ſcience ſublime pour confondre la vaine ſageſſe des Philoſophes, il ne s'eſt pas moins ſervi dans tous les ſiecles de l'Egliſe de la ſageſſe des Philoſophes perfectionnée par les lumieres de la Foy, pour abolir les erreurs du Paganiſme, pour détruire les Sophiſmes des Heretiques, & pour deffendre & affermir ſon Egliſe dans les Conciles. Du moins ne peut on douter, SIRE, que ce dernier moyen d'attirer les peuples à la connoiſſance & à l'amour de JESUS-CHRIT *crucifié ne ſoit le plus conforme à la volonté de Dieu; lorſque le plus grand & le plus ſage Roy du monde, le plus cheri du Ciel, le plus zelé pour l'augmentation & pour l'union de toute l'Egliſe, employe pour la converſion des ames ces mêmes ſciences, conſacrées par le ſaint uſage qu'en a fait dés les commencement du Chriſtianiſme l'Apôtre des Gentils, & que l'Apôtre des Indes, & ceux qui ont ſuivi avec tant de benedictions du Ciel ſon eſprit & ſes maximes, en ont fait encore dans ce dernier ſiécle. C'eſt, SIRE, cette aſſûrance qui me fit partir il y a deux ans par vos ordres avec ceux dont je preſente ici les curieuſes*

observations à VOTRE MAIESTE', pour aller par ces mêmes sciences, enseigner celle du salut, dans le plus grand & le plus florissant Empire du monde. C'est elle aussi qui m'a fait revenir bien-tôt aprés des extremitez de l'Asie, pour recevoir de VOTRE MAIESTE', de nouveaux ordres & de nouveaux secours, qu'elle est toûjours prête de repandre liberalement, lorsqu'il s'agit du service de celui qui lui a donné le pouvoir & le desir de le faire adorer en esprit & en verité par toutes les Nations. C'est enfin, SIRE, dans cette même assurance que je retourne animé de vôtre pieté, & de vôtre zele, où Dieu m'appelle & où VOTRE MAIESTE, a la bonté de m'envoyer pour prêcher, autant qu'il me restera de vie, aux Rois & aux peuples des Indes, JESUS-CHRIST crucifié, qui fait toute vôtre gloire & toute vôtre confiance, & auquel j'offriray incessament pour la conservation, & pour l'heureux regne de VOTRE MAIESTE, des vœux aussi ardens que m'y engagent la plus parfaite reconnoissance qu'on puisse avoir de vos bontez Royales, & le dévouëment parfait, avec lequel je suis,

SIRE,

DE VOTRE MAIESTE',

Le tres-humble, tres-obeïssant, & tres-obligé serviteur & sujet,
GUY TACHARD, de la C. de I.

VOYAGE
DE
SIAM.
LIVRE PREMIER.

VOYAGE DE BREST
jusqu'au Cap de bonne Esperance.

DEPUIS que le Roy a établi l'Académie Royale à Paris pour perfectionner les Sciences & les Arts dans son Royaume, ceux qui la composent, n'ont point trouvé de moyen plus propre à exécuter ce grand dessein, que d'envoyer des hommes sçavans faire des observations dans les Païs étrangers, afin de corriger par là les Cartes Géographiques, de faciliter la Navigation, & de perfectionner l'Astronomie. Dans cette veuë quelques-uns des plus doctes de cette illustre Compagnie avoient été envoyez par ordre de sa Majesté, en divers Royaumes. Les uns étoient allez en Dannemarc, d'autres en Angleterre: On en avoit envoyé à l'Isle de Cayenne & aux autres Isles de l'Amerique, au Cap Verd, & méme sur les Ports & sur les principales Costes du Royaume, tandis que les autres

demeurant à l'Obſervatoire, travailloient de concert & entretenoient avec eux les correſpondances néceſſaires.

On cherchoit l'occaſion d'envoyer encore d'autres Obſervateurs en divers endroits de l'Europe, à l'Iſle de Fer d'où l'on prend le premier Méridien, aux Indes Orientales, & principalement à la Chine, où l'on ſçavoit que depuis quatre mille ans les Arts & les Sciences fleuriſſent, où il y a des Livres ſur toutes ſortes de matiéres, & des Bibliothéques comparables aux plus belles de l'Europe, dans leſquelles on pourroit trouver dequoi enrichir celle du Roy.

Ce Pere partit de Macao le 5. Decemb. 1681 ſur un vaiſſeau Hollandois, & arriva en Hollande au mois d'Octobre 1682.

Ce deſir s'étoit beaucoup augmenté dans les principaux Membres de l'Académie, depuis qu'ils avoient entretenu le P. Philippe Couplet Jeſuite Flamand, qui au retour de la Chine avoit paſſé par Paris en allant à Rome, où il étoit envoyé pour les affaires de la Miſſion.

Monſieur le Marquis de Louvois Miniſtre & Secretaire d'Etat, qui outre les affaires de la Guerre, & la Sur-Intendance des Bâtimens du Roy, étoit encore chargé de ce qui regarde les Sciences & les Arts avoit ordonné de la part de Sa Majeſté à Meſſieurs de l'Académie de dreſſer un Mémoire des choſes les plus remarquables qu'on deſiroit ſçavoir de la Chine, afin d'en charger le P. Couplet, qui devoit y retourner l'année ſuivante.

Monſieur le Duc du Mayne eſtoit auſſi entré dans ce deſſein avec un grand zéle pour la Religion, & une curioſité digne de ſon eſprit né pour les belles connoiſſances, & beaucoup au deſſus de ſon âge.

Mais

Mais le Roy plus zelé que perſonne pour la perfection des Arts & des Sciences, ſur tout de celles qui peuvent le plus contribuer en ces Pays-là à l'accroiſſement de la Religion, en faveur de laquelle il fait tous les jours de ſi grandes choſes, touché du beſoin des Miſſions voulut les aſſiſter de ſa protection & de ſes libéralitez. Il avoit appris du P. Couplet que preſque tous les Jéſuites François qui eſtoient allez à la Chine il y a plus de trente ans avec le Pere Alexandre de Rhodes, eſtoient morts en travaillant dans les Miſſions de ce Royaume, qu'il n'y reſtoit plus que fort peu de Miſſionnaires, que cependant l'Empereur continuoit à les proteger, & qu'a ſon exemple les Vice-Roys & les Gouverneurs des Provinces leur étoient tres favorables; & qu'enfin on y avoit un beſoin extrême d'Ouvriers Evangéliques, tant pour cultiver les Chrêtiens qui y ſont déja en grand nombre, que pour recueïllir le fruit des eſpérances certaines qu'on a preſentement plus que jamais d'étendre la Foy dans ce vaſte Empire. Il avoit même deja donné une ſomme conſiderable pour les Jéſuites François qu'on devoit choiſir pour y accompagner le P. Couplet: & l'on ne penſoit plus qu'aux moyens de les faire paſſer ſous l'autorité de Sa Majeſté, lors que la Providence divine en préſenta une occaſion tres-favorable.

A peine le P. Couplet étoit-il parti pour Rome, qu'il arriva en France deux Mandarins Siamois, avec un Preſtre des Miſſions Etrangéres établies à Siam appellé Monſieur le Vachet. Ils venoient de la part des Miniſtres du Roy de Siam, pour apprendre des nouvelles de l'Am-

baſſade que le Roy leur Maitre avoit envoyée à ſa Majeſté avec des préſens magnifiques, ſur un Vaiſſeau de la Compagnie des Indes nommé le Soleil d'Orient, qu'on diſoit avoir fait naufrage.

Sa Majeſté voyant les avances que le Roy de Siam faiſoit pour rechercher ſon amitie; & que d'ailleurs on eſperoit, que ce Prince ſe feroit Chretien, ſi on luy envoyoit un Ambaſſadeur, Elle prit le deſſein de le faire, & d'envoyer auſſi par cette voye des Jeſuites François à la Chine, qui a grand commerce avec le Royaume de Siam, dont-elle n'eſt éloignée que de cinq ou ſix cent lieües.

Le Roy ordonne qu'on envoye ſix Jeſuites Mathematiciens à la Chine.

Le Roy ayant déclaré ſur cela ſes intentions à Monſieur le Marquis de Louvois & au R. Pere de la Chaize; ils demanderent d'abord à nos Supérieurs du moins quatre Peres qui fuſſent capables de travailler de concert avec Meſſieurs de l'Académie Royale, à la perfection des Sciences & des Arts, & qui s'employaſſent en méme têms avec les Miſſionnaires de la Chine à l'avancement de la Religion Chrétienne; ils ajoûterent qu'il falloit qu'ils fuſſent preſts à partir dans ſix ſemaines, ſur le Vaiſſeau qui devoit porter l'Ambaſſadeur de France à Siam.

Nos Supérieurs n'eurent pas de peine à trouver des gens qui vouluſſent contribuer à l'éxécution de ce deſſein. Entre pluſieurs qui s'y offrirent, on en choiſit ſix qui ſe trouvérent heureuſement à Paris dans le Collége de LOUIS LE GRAND, quoy qu'ils fuſſent de diverſes Provinces; comme ſi la Providence ne les y eût aſſem-

assemblez qu'afin de leur procurer à tous un bonheur quils souhaittoient ardemment. Celuy que l'on établit Supérieur fut le R. P. de Fontenay, qui enseignoit depuis huit ans les Mathématiques en ce College. Les cinq autres furent les Peres Gerbillon, le Comte, Visdelou, Bouvet & moy.

Leur preparation pour le depart.

Dés qu'on eût pris cette résolution, on nous avertit secretement de nous tenir prests à partir dans deux mois pour le plus tard. Le lendemain nous allâmes ensemble à Montmartre pour remercier Dieu par l'entremise de la Sainte Vierge & des Saints Martyrs, de la grace qu'on venoit de nous faire, & pour nous offrir à JESUS-CHRIST encore plus particuliérement dans ce lieu, où saint Ignace & ses Compagnons firent leurs premiers Vœux, & qu'on regarde comme le berceau de la Compagnie, qui dés sa naissance se dévoüa d'une maniére toute particuliére aux Missions Estrangéres. C'est pour cela que ceux qui la composent, s'y sont toûjours consacrez depuis, par un Vœu solennel; de sorte que chaque particulier s'y croyant destiné, s'y doit préparer dés sa jeunesse par tous les exercices de pieté & de mortification, & par l'étude des Sciences, & des Langues qui peuvent l'y rendre plus propre. Ce qui se pratique avec tant de bénédiction, qu'on peut dire que ce premier esprit de l'Ordre qui luy a donné tant d'hommes Apostoliques & tant de Martyrs, y est encore dans sa prémiére vigueur.

Ils sont receus, dans l'Acade-

Le dessein de nôtre Voyage estant devenu public à Paris, Messieurs de l'Académie, qui y prenoient-

mie Royale des Sciences

noient le plus de part, nous firent l'honneur de nous recevoir, par un Privilége particulier, dans leur Compagnie ; & nous y prîmes nos places quelques jours avant nôtre depart. On chercha les voyes les plus propres pour l'éxécution des Ordres de Sa Majesté, & l'on résolut qu'outre l'instruction que Monsieur le M. de Louvois avoit fait dresser pour la donner au P. Couplet, lorsqu'il retourneroit à la Chine, & qui nous fut remise d'abord entre les mains, les Principaux Membres de l'Académie nous fourniroient des Mémoires particuliers, touchant les remarques qu'il seroit à propos de faire à la Chine, & touchant les choses qu'il faudroit envoyer en France, tant pour l'enrichissement de la Bibliothéque du Roy que pour la perfection des Arts.

On leur donne diverses instructions pour la perfection des Arts & des Sciences.

Chacun de ces Messieurs se chargea de nous fournir ceux qui regardoient les sciences & les Arts, dont il avoit une connoissance particuliere, & nous eûmes là-dessus plusieurs conférences avec eux. Nous convinsmes des observations Astronomiques que nous ferions à la Chine & sur la route. On nous communiqua les Tables des Satellites de Jupiter, qui ont esté faites avec tant de travail, & qui servent présentement pour déterminer les Longitudes. Ils nous firent aussi present de plusieurs grands verres de Lunettes d'approche de 12, 15, 18, 25. 50, & 80 pieds, dont nous en devons laisser quelques uns à l'Observatoire de Péquin. On nous fit encore part de plusieurs Mémoires sur la Physique, sur l'Anatomie, & sur les Plantes. Il y avoit dans la Bibliothéque du Roy des Cartes Ma-

Marines de la route que nous devions tenir, & qui avoient servi à d'autres Voyages: on nous en fit faire des Copies qui nous ont été d'une fort grande utilité durant nôtre navigation. On nous donna de fort belles & de fort amples instructions sur la navigation, sur l'Architecture, & sur les autres Arts, sur les Livres qu'il faudroit envoyer en France, & sur les remarques qu'il estoit à propos que nous fissions. Enfin de tous ceux qui composent cette sçavante Académie, il n'y en eut pas un qui ne fît paroitre un zéle & une application particuliere dans cette affaire, dont le succez ne devoit pas peu contribuer à la gloire & à la satisfaction du Roy. Tous ces Mémoires examinez en plusieurs Assemblées de l'Académie Royale, nous furent donnez avant nôtre départ. Et ces Messieurs s'estant engagez à nous faire part de leurs lumieres, nous nous engageâmes réciproquement à leur envoyer nos observations, afin qu'agissant de concert & ne faisant qu'un méme Corps d'Académiciens, les uns en France & les autres à la Chine, nous travaillassions à l'accroissement & à la perfection des Sciences, sous la protection du plus Grand Monarque du Monde.

Cependant nous estions fort occupez à préparer tous les instrumens qui nous étoient nécessaires; & comme il faloit partir de Paris dans un mois, on fit faire durant ce tèmslà deux Quarts de nonante, l'un de dix-huit pouces de rayon, l'autre de vingt six; trois grandes Pendules à secondes, un instrument pour trouver en méme-tems l'Ascension droite & la declinaison des Estoiles, un Quadran Equinoctial qui marquoit

Les divers instrumens qu'ils ont portes pour leurs observations.

les heures jusques aux minutes, & qui portoit au bas une grande Boussole pour trouver à toutes les heures du jour la déclinaison de l'Ayman. Tous ces instrumens devoient servir aux Observations Astronomiques.

On prit encore deux demi-Cercles divisez fort exactement de six en six minutes, pour les Opérations de Géometrie, l'un estoit à pinnules seulement, & l'autre à lunettes. Mr. le Duc du Maine, quand nous allâmes prendre congé de luy, eût la bonté de nous en donner un troisiéme beaucoup plus grand, & divisé de trois en trois minutes, qu'il avoit fait faire pour son usage particulier. Nous ne sçaurions assez reconnoître les obligations que nous avons à ce Prince, de la bonté qu'il fit paroître pour nous en cette occasion.

Outre les Machines dont j'ay parlé, nous emportions deux Pendules à répétitions, des Miroirs ardens de douze & de vingt pouces de diamétre, des Pierres d'Ayman, des Microscopes, plusieurs Thermométres & Barométres tous les Tubes & toutes les Machines qui servent aux expériences du vuide, un Horloge sur un plan incliné, les deux Machines de Romer, dont l'une représente le mouvement des Planétes, l'autre les Eclipses du Soleil & de la Lune. On nous donna aussi pour nôtre usage plusieurs Livres de la Bibliothéque Royalle.

Pendant ce temps-là nos pensions furent reglées par l'ordre du Roy, qui nous fit aussi expédier des Lettres Patentes, par lesquelles Sa Majesté nous établissoit ses Mathematicieus dans les Indes & à la Chine.

Nous

Nous arrivâmes à Breſt le 10 de Février, & quelques jour aprés, il vint des ordres de la Cour pour preſſer l'embarquement; parce que la Saiſon étoit déja avancée. Ils furent exécutez avec tant de diligence, que toutes choſes eſtoient preſqu'en eſtat, lorſque Monſieur le Chevalier de Chaumont nommé par le Roy à l'Ambaſſade de Siam arriva à Breſt. Ce Gentilhomme connu dans le Royaume par ſon mérite particulier & par la Nobleſſe de ſa Maiſon ſi ancienne & ſi illuſtre, s'eſtoit trouvé engagé par ſa naiſſance durant ſes premieres années dans l'heréſie de Calvin; Mais Dieu luy fit la grace de l'en retirer avec Meſſieurs ſes freres qui ſe convertirent les uns aprés les autres en divers têms Le dernier de tous aprés avoir ſervi long-temps dans les Armées avec toute la reputation d'un brave Gentilhomme & d'un bon Officier, dégoûté enfin du monde, & touché du deſir de travailler à ſon ſalut, entra dans nôtre Compagnie, où il a vêcu & eſt mort en Saint, ayant édifié tous ceux qui l'ont connu par de rares exemples de toutes ſortes de vertus, & particulierement d'une patience heroïque parmi les grandes incommoditez que luy avoient cauſé les bleſſures qu'il avoit autrefois receuës à la guerre. Monſieur le Chevalier de Chaumont dont nous parlons à preſent, étoit ſon aîné, il ſervit au commencement ſur terre, où ſon mérite diſtingué le fit connoître & aimer particulierement du Roy encore jeune. Il fût enſuite envoyé à Toulon pour y commander les Gardes-Marines, & pour les former à tous les exercices néceſſaires à ces

Arrivée de Monſieur Chelier de Chaumont à Breſt.

Gentils-hommes qui doivent commander les Vaisseau de Sa Majesté. Il fut depuis fait Capitaine de Vaisseau, & Major Général des Armées Navales du Roy dans le Levant. Son zéle pour le service de son Prince n'a jamais diminué en rien l'application continuelle qu'il avoit au service de Dieu; & tous le regardoient avec justice comme un homme d'une sagesse & d'une piété singuliére. C'est pour cela que Sa Majesté, qui se proposoit principalement le bien de la Religion, & la conversion du Roy de Siam dans l'Ambassade qu'il luy vouloit envoyer, choisit Monsieur le Chevalier de Chaumont pour un employ si glorieux, persuadé que les bons exemples qu'il donneroit en ce Pays-là, seroient autant de preuves de la saintetè du Christianisme, qui acheveroient de convaincre ce Roy de la vérité de nôtre Religion.

Le Roy fait envoyer des Patentes de Mathematiciens aux Jesuites.

Le lendemain de son arrivée, nous eûmes l'honneur de le saluër dans son logis, & nous receumes de sa main les Patentes que le Roy avoit eu la bonté de donner à chacun de nous en particulier, pour nous envoyer en qualité de ses Mathématiciens dans les Indes à la Chine. Elles estoient signées & scellées du grand Sceau de cire jaune & conceuës en ces termes.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A tous ceux qui ces presentes Lettres verront; SALUT. Estant bien aises de contribuer de nostre part à tout ce qui peut de plus en plus établir la sûreté de la navigation, & perfectionner les Sciences & les Arts; Nous avons crû

que

que pour y parvenir plus sûrement, il estoit nécessaire d'envoyer dans les Indes à la Chine quelques personnes sçavantes & capables d'y faire des observations d'Europe: & jugeant que pour cet effet, nous ne pouvions faire un meilleur choix que du P. N. Jesuite, par la connoissance particuliére que nous avons de son extraordinaire capacité. A CES CAUSES & autres à ce nous mouvans, de nostre Grace speciale, pleine Puissance & Autorité Royale, AVONS ledit P. N. ordonné & établi, & par ces présentes signées de nostre main, ordonnons & établissons nôtre Mathématicien. VOULONS qu'en cette qualité il puisse se transporter aux Indes & à la Chine, pour y faire toutes les observations nécessaires pour la perfection & la curiosité des Arts & des Sciences, l'exactitude de la Géographie, & établir de plus en plus la sûreté de la navigation.

Si DONNONS EN MANDEMENT à nôtre tres-cher & bien amé fils le Comte de Toulouse Amiral de France, aux Vice-Amiraux & Lieutenans Généraux en nos Armées Navales, Chefs d'Escadres d'icelles, Gouverneurs particuliers de nos Villes & Places, Maires, Consuls & tous autres nos Officiers, qu'il appartiendra de donner audit P. N. toute l'aide, faveur, assistance qui luy est nécessaire pour l'execution des presentes, sans permettre qu'il luy soit donné aucun trouble ni empeschement qui puisse retarder son voyage. Car tel est nostre plaisir. En témoignage de quoy. Nous avons fait mettre nôtre séel à cesdites présentes. Prions & requerons tous Roys, Princes, Potentats,

Estats, Republiques nos Amis, Alliez & Confédérez, leurs Officiers & Sujets de préter audit P. N. toute sorte d'assistance & secours pour l'éxécution d'un dessein qui regarde également l'avantage de toutes les Nations, sans souffrir qu'il soit exigé de luy aucune chose qui soit contraire à la liberté de sa fonction, & aux usages & droits du Royaume. DONNE' à Versailles le vingt-huitiéme de Janvier l'an de Grace mil six cens quatre-vingt cinq, & de nôtre Regne le quarante-deuxiéme. Signé, LOUIS. *Et sur le replis.* COLBERT.

On joint au premier Vaisseau une Frégate.

Quoy que toutes choses fussent prétes pour l'embarquement, & le vent tres-bon pour le départ, il falut néanmoins le differer, jusques à ce que la Frégate nommée la Maligne, de trente piéces de canon, qu'on avoit joint depuis peu par ordre du Roy au premier Vaisseau, fût en estat de nous suivre: Dés que la nouvelle de cet ordre arriva à Brest, elle causa tant de joye à tous ceux qui devoient faire le voyage, & fût receuë avec tant d'applaudissement; qu'on disoit par tout, qu'aprés cela on ne pouvoit que bien espérer de nôtre navigation. En effet sans ce secours il eût esté impossible de porter les présens du Roy, l'équipage de Monsieur l'Ambassadeur, celuy des Officiers du Vaisseau & des Passagers, & sur tout les vivres nécessaires pour un si long voyage, sans parler d'une grande quantité de balots remplis de toutes sortes de curiositez que le Roy de Siam faisoit venir, tant de France que d'Angleterre.

Le Roy fait demander pour les

Dans ce têms nous receûmes avis quon avoit promis à Lisbonne de nous accorder les Passeports que l'on avoit demandez, & que nous sou-

hait-

haittions extrémement ; parce que les différens ſurvenus entre le Portugal & les Eccléſiaſtiques François n'eſtant pas encore terminez, nous craignions que les Officiers Portugais ne priſſent de là occaſion de nous arréter en chemin. Monſieur de ſaint Romain Ambaſſadeur Extraordinaire du Roy en Portugal, qui ſçavoit bien les ſentimens de Sa Majeſté là-deſſus, les marqua dans le Diſcours qu'il fit au Roy de Portugal pour en obtenir les Paſſeports. Voicy ſes propres paroles.

Jeſuites, des paſſeports au Roy de Portugal par ſon Ambaſſadeur à Lisbonne.

SIRE,

J'ay receu ordre par le dernier Courier de France, de donner part à Vôtre Majeſté de la reſolution que le Roy mon Maître a priſe d'envoyer par mer un Ambaſſadeur au Roy de Siam, pour répondre à toutes les honneſtetez de ce Prince ; & que profitant de cette occaſion il fera embarquer dans le méme Vaiſſeau de guerre ſix Jéſuites François pour paſſer de Siam à Macao dans la Chine. La Commiſſion de ces Religieux eſt d'obſerver dans leur voyage par mer & par terre les longitudes des principaux lieux, les Déclinaiſons & Variations de l'aiguille, & tout ce qui peut ſervir à vérifier & perfectionner nos Cartes & nôtre navigation, & de faire une recherche exacte de toutes ſortes de Livres curieux pour la Biblioteque du Roy mon Maître. Je ſuis chargé de dire à Vôtre Majeſté qu'ils ont un ordre précis d'entretenir une bonne correſpondance avec vos Sujets, en quelque lieu qu'ils ſe rencontrent, & d'avoir pour les Prélats Portugais toute la déférence & la

Harangue de Monſieur le ſaint Romain au Roy de Portugal.

soumission qui leur est deuë. Le Roy mon Maître ne doute pas, que Vôtre Majesté ne desire aussi de son côté, que ses Sujets en Orient donnent à ces Religieux les secours & les assistances, dont ils pourroient avoir besoin pour l'accomplissement de leur voyage & de leur Commission: Et afin qu'ils en puissent estre informez, le Roy mon Maître m'a ordonné de demander comme je le fais avec confiance à Vôtre Majesté, un passe-port pour ces Religieux, en la forme la plus ample & la plus favorable qu'il se pourra. Ce Vaisseau qui doit passer à Siam l'Ambassadeur de France & les Peres Jesuites, partira infailliblement avant la fin du mois de Mars, & je supplie tres-humblement Vôtre Majesté de vouloir bien ordonner que l'expedition de ce passe-port soit prompte, & qu'on le délivre incessamment.

Lettre du R. P. de la Chaize au R. P. Verbiest à Pequin.

Dans le même pacquet on nous envoya cette lettre que le R. P. de la Chaize avoit écrite de la part du Roy au Pere Ferdinand Verbiest de nôtre Compagnie, Missionnaire à la Chine, & Président des Methématiques dans ce vaste Empire.

MON REVEREND PERE,

C'est avec bien de la joye, que je m'acquitte de l'ordre du plus grand Roy de la Chrêtienté, de m'addresser à Vôtre Révérence, pour luy recommander six de nos Peres de ses sujets, d'un mérite & d'une capacité extraordinaire, pour aller sous vôtre protection, porter à la Chine & à la grande Tartarie, les lumiéres de la

la vraye Foy, & en tirer toutes les observations d'Astronomie, & toutes les connoissances des Arts & des Sciences d'une Nation, pour laquelle le R. P. Philippe Couplet, que sa Majesté a vû icy avec plaisir, luy a donné une estime tres-particuliére. Ils ont tous fix avec un grand zéle, & une vertu rare, de grands avantages pour les langues & pour les sciences, & la connoissance qu'ils ont des Mathématiques, les a fait choisir par sa Majesté pour ses Mathématiciens, dont elle leur a donné à tous des Lettres Patentes du grand Sceau de la Chancellerie. Vôtre Révérence aura de la joye de lier par ces Peres une espéce de commerce, en faveur des Sciences, entre les deux plus puissans Souverains du monde, & les deux plus grands Protecteurs des Sciences. Il y a tant de ressemblance dans la sageſſe & le bonheur de leur gouvernement, dans la force & le nombre de leurs Armées, dans la Police & le bon ordre de leurs Estats, dans la bénédiction que Dieu donne à leurs entrepriſes, dans la magnificence de leurs Cours, dans la grandeur & la Nobleſſe de leurs sentimens, qu'il semble que ces deux Princes admirables ne pouvant rien trouver de si auguſte ni de si grand qu'eux sur la terre, & qu'estant tous deux nez pour la gloire de leur Siécle & pour le bon-heur de leurs peuples, ils doivent être auſſi unis par ces mêmes vertus & ces mêmes qualitez héroïques qu'ils ont receuës du Ciel, qu'ils sont éloignez par la longueur immenſe des terres & des mers qui séparent leurs Estats. Plût au Seigneur ſupreme de tous

les

les Souverains & de tous les Roys & Empereurs, qui les a rendus l'un & l'autre les conſervateurs du culte du vray Dieu, & les Protecteurs de ſes Autels, de leur donner auſſi les mémes ſentimens pour la Religion, le même zéle pour la Propagation de la vraye Foy, & la méme ardeur pour la publication & pour la pratique de l'Evangile, & que le grand Empereur de la Chine ne fût pas inférieur au nôtre dans le ſeul point eſſentiel de la veritable grandeur qui manque à la dignité de ſa perſonne & au bon-heur de ſon Regne. Toutes les perſonnes ſaintes & zelées de ce trés-floriſſant Royaume, ou LOÜIS LE GRAND établit avec application l'unité de la Foy Catholique, la vertu & la piété par ſes exemples, par ſes ſoins, par ſes Edits & par ſes liberalitez continuelles, demandent inceſſamment au Ciel la même grace pour votre Grand Empereur: Nous offrons continuellement nos ſacrifices & nos priéres au vray Dieu pour cela. Nous ne pouvons pas croire, que tant de vertus qu'il poſſéde déja, demeurent éternellement ſans récompenſe, faute de celles du Chriſtianiſme, dont nous eſpérons qu'il conſommera ce grand mérite qui luy acquiert une ſi belle réputation dans toute la terre. Je vous ſupplie, mon R. P. pour la ſatisfaction de nôtre Grand Roy, que Dieu a donné à l'Europe pour le Défenſeur & le Reſtaurateur de la vraye Foy, & qu'il deſtine ſuivant toutes les Prophéties à la deſtruction du Mahometiſme, de nous donner encore plus de connoiſſance qu'il ſe pourra des vertus, des ſentimens & des actions de Vôtre Grand Empereur,

pour

pour qui il à déja conçû une eſtime ſi particuliére. Je vous conjure auſſi de proteger, d'aſſiſter & de favoriſer de tout vôtre poſſible les zélez & ſçavans Miſſionnaires qu'il vous a envoyez, & à la teſte deſquels il a mis le P. de Fontenay dont vous connoiſſez le mérite, & que tous les Sçavans Mathématiciens de l'Academie Royale des Sciences, qui eſt ici entretenuë par les libéralitez de Sa Majeſté, regardoient comme un homme extraordinaire, & de ceux qui faiſoient le plus d'honneur à la Nation. Ils vous portent toutes les obſervations & toutes les curioſitez des Sciences de l'Europe dans leur plus grande perfection, & vous ſont envoyez comme des gages des autres plus grandes choſes que ſa Majeſté voudroit faire, & fera ſans doute dans la ſuite pour la ſatisfaction de vôtre Grand Empereur, & pour la vôtre particuliére, d'abord qu'il aura appris l'accueïl & le traitement qu'on aura fait à la Chine à ſes Mathématiciens, & les facilitez & les aydes qu'on leur aura accordées pour l'exécution des ordres dont ils ſont chargez. Je ne puis dire à Vôtre Révérence toutes les ſuites avantageuſes que j'augure de l'envoy de ces Peres auprés de vous, s'il plaiſt à Dieu d'y donner ſa bénédiction. Comme ils partent tous de cette Cour & de la Capitale de ce Royaume, où ils ont eſté élevez depuis quelque tems, & trés conſiderez pour leur mérite. Ils vous diront mille choſes qui contenteront vôtre zéle & vôtre curioſité mieux que je ne pourois les écrire; Je ſupplie ſur tout vôtre Révérence de les croire, lors qu'ils vous aſſeureront que perſonne au monde n'eſt plus reſpe-

respectueusement, & plus cordialement que moy dans l'union de vos saints Sacrifices, & de vos travaux Apostoliques.

Mon Révérend Pere,

Vôtre trés-humble & tres-obeïssant serviteur

DE LA CHAISE,

De la Compagnie de Jesus.

QUelques jours aprés on regla le nombre des personnes qui devoient s'embarquer sur le Vaisseau avec Monsieur l'Ambassadeur, outre Monsieur l'Abbé de Choisy fort connu en France par sa naissance & par son mérite, qui devoit demeurer en qualité d'Ambassadeur auprés du Roy de Siam jusques à son Baptême, en cas qu'il se convertist. On y fit entrer les deux Mandarins Siamois, Monsieur le Vachet qui les avoit amenez en France, quatre autres Ecclesiastiques & six Jesuites. Monsieur de Vaudricourt montoit le Vaisseau; c'est un des plus anciens & des plus habiles Capitaines des Vaisseaux du Roy: il s'est distingué en plusieurs occasions, & dans la Manche contre les Hollandois & sur la Méditerranée dans la guerre de Messine depuis vingt-cinq ans qu'il sert dans la Marine, sans manquer une seule Campagne d'estre armé pour le service de sa Majesté. Nous luy avons en particulier beaucoup d'obligations de ses honnêtetez & des bons offices qu'il nous a rendus durant tout le voyage d'une maniére qui nous

Monsieur de Vaudricourt nommé Capitaine du Vaisseau.

nous engage à une tres-grande reconnoissance. Le Capitaine en second étoit M. Coriton; nous avions deux Lieutenants, M. de Forbin & M. de Cibois, & un Enseigne nommé M. de Chamoreau.

Parmy les douze Gentilshommes que le Roy avoit nommez pour accompagner M. l'Ambassadeur, on en mit trois sur nôtre bord. Le premier fût M. de Francine de Grand-Maison, Enseigne de Vaisseau, fils de M. le Grand Prevost de l'Isle de France; l'autre M. de Fréteville ancien Garde de la Marine qui à été élevé Page de la Chambre du Roy, & le troisiéme M. le Chevalier du Fay jeune Garde de la Marine. Pour les autres Gentilhommes de la suite, sçavoir Messieurs du Tartre, de Saint Vilers Enseignes de Vaisseau, Messieurs de Compiegne & de Fangouze anciens Gardes de la Marine, Messieurs de Beneville, d'Arbouville, Palu & de la Foreſt jeunes Gardes, ils s'embarquérent dans la Frégatte commandée par M. Joyeux Lieutenant du Port de Breſt, & qui avoit déja fait plusieurs voyages dans les Indes.

M. l'Ambassadeur s'embarque dans l'Oyseau.

Enfin le jour de l'embarquement étant venu, M. l'Ambassadeur accompagné de M. le Comte de Chasteau Renaud Chef d'Escadre, & de la pluspart de la Noblesse qui se trouvoit alors à Breſt, entra dans la Chaloupe du Roy, & se rendit a bord le premier de Mars au bruit de ses Trompettes. Monsieur de Vaudricourt avec tous les autres Officiers à la teste des Soldats & des Matelots l'attendoit pour le recevoir dans son Vaisseau orné de tous ses Pavillons & de ses Pavois. Il y fut saluë de treize coups de Canon en

en entrant, & la Frégate le salüa de neuf. Les Equipages des deux Bâtimens témoignérent par des cris plusieurs fois réïtérez de *Vive le Roy*, la joye qu'ils avoient de faire le voyage sous un Commandant d'un si grand mérite. On donna encore tout le jour suivant pour achever de se préparer au voyage.

Départ de la rade de Brest.

On leva l'Ancre toute la nüit, & le matin 3. de Mars qui estoit un Samedy au point du jour, nous mîmes à la voile accompagnez de M. l'Intendant, qui conduisit les vaisseaux 4. ou cinq lieuës dans sa Chalouppe. Ainsi nous quittâmes avec la France la douceur & le repos de la vie Religieuse, dont nous avions joüi jusques alors, pour aller chercher au bout du Monde l'occasion de procurer la plus grande Gloire de Dieu, & nous consacrer à la conversion des Infidelles, en exécutant les ordres de nôtre Grand Monarque.

En sortant de la rade de Brest nous avions un vent favorable; mais comme il nous manqua à sept ou huit lieuës du port, nous moüillâmes l'ancre sur le midy jusques à cinq ou six heures du même jour, que le vent s'étant levé du même costé nous appareillâmes de nouveau.

Le Goulet est un passage fort estroit de la Rade de Brest à la Mer.

L'entrée & la sortie du Goulet qu'on trouve en sortant de Brest, est un passage extrémement difficile, à cause des roches cachées qui s'avancent beaucoup dans la mer des deux côtez du rivage; Mais nos Pilotes connoissant parfaitement toutes ces côtes voulurent sortir toute la nüit.

Depuis ce moment jusques à cinq ou six degrez en deça de la ligne, nous eûmes le plus beau têms,

têms, & le vent le plus favorable que nous euſſions pû ſouhaiter. La Providence Divine, prenant ce ſemble plaiſir à favoriſer une navigation entrepriſe pour le ſujet de la Religion, dans un têms où les plus expérimentez Officiers de la Marine jugeoient que nous avions manqué de trois ſemaines entiéres la Saiſon propre pour partir. Nous eûmes d'abord un vent arriére ſi violent, qu'avec une ſeule voile nous faiſions plus de ſoixante lieuës en vingt-quatre heures. Ainſi nous doublâmes ſans aucune riſque les Caps d'Ouëſſan & de Finis-tere, ſi redoutez de nos Navigateurs, à cauſe des fréquentes tempeſtes qui s'élevent en ces endroits. Il eſt vray que nous y trouvâmes les mers extrémément groſſes.

Le Jeudy huitiéme, nous vîmes à la hauteur du Cap de Finis-tere, une Pinaſſe Hollandoiſe, qui tenoit la route de la manche d'Angleterre, & qui avoit eſté contrainte de mettre à la Cape, c'eſt-a-dire de ſe laiſſer aller au gré des vents qu'elle avoit contraires. Nos Pilotes auſſi-bien que nos Officiers, nous aſſeurérent qu'on étoit ſouvent plus de trois ſemaines ſans pouvoir doubler ce Cap.

Quand on eſt à la Cape on ne ſe ſert que de la grand Voile, & le Vaiſſeau eſt porté de côté, afin de faire peu de chemin.

Ceux qui ont été ſur mer ſçavent aſſez, combien eſt grande l'incommodité qu'on a coûtume de ſouffrir, la premiére fois qu'on trouve une groſſe mer; mais il eſt difficile de le faire entendre à ceux qui ne l'ont jamais éprouvé; On ſe ſent tout étourdy par un violent mal de tête, l'eſtomach ſe ſoûléve, le cœur manque à tous momens, il ſemble que le roulis & l'agitation du Vaiſſeau renverſe toute la conſtitution, tant il cauſe

de

de douleurs dans les entrailles. Nous fûmes presque tous fort incommodez de ce mal de Mer les cinq ou six premiers jours.

Emplois des Ecclesiastiques & des Jesuites dans le Vaisseau durant le Voyage.

Depuis ce temps-là jusques à nôtre arrivée à Siam nous avons dit presque tous les jours la Messe, & je ne doute point qu'on ne doive attribuer l'heureux succez de nôtre Navigation à cet Auguste Sacrifice qu'on offroit si souvent dans nôtre bord, & où l'on assistoit avec une devotion trés-particuliére. Il ne se passoit point de Dimanche ny de Fête, qu'il ny eût plusieurs personnes qui participassent aux Saints Mystéres. Cette ferveur étoit l'effet des bons exemples de Monsieur l'Ambassadeur qui communioit luy-même tous les huit jours avec une humilité, & une piété capable d'en inspirer aux moins dévots. Toutes les Fêtes & Dimanches devant les Vêpres publiques que l'on chantoit avec beaucoup de dévotion, les Ecclesiastiques & les Religieux tour à tour, faisoient une exhortation à l'Equipage. Un Jésuite se chargea de faire le Catechisme trois fois la semaine aux valets des Officiers du Vaisseau, aux soldats & aux matelots. On commençoit cet exercice & on le finissoit aussi par un Cantique Spirituel, que chantoient deux Matelots qui avoient la voix assez belle, & tout le reste leur répondoit à genoux auprés du grand mast. Ces bons exemples, ces Instructions, ces exercices de piété qu'on pratiquoit réguliérement, outre la visite des malades, & les petits secours qu'on leur apportoit plusieurs fois le jour, gagnerent si bien le cœur de ces pauvres gens, qu'il n'y en a presque point eu qui n'ait fait une Confession générale & qui

ne

ne se soit approché des Sacremens aux principales Fêtes de nôtre Seigneur & de Nôtre Dame.

Calmes sous la Zone-Torride.

Avant que d'arriver au Cap de Bonne Esperance, nous eûmes un peu de calme & beaucoup de vents contraires, ce qui fit résoudre Monsieur l'Ambassadeur à faire dire neuf Messes à l'honneur de la Sainte Vierge, pour obtenir par son intercession un temps favorable, parce que les chaleurs qu'on sent ordinairement en ces endroits, commençoient à causer plusieurs maladies dans le Vaisseau.

Devotion de tout l'Equipage à la Sainte Vierge.

Un des Jésuites se servit de cette occasion pour introduire dans le bord une loüable coûtume de reciter les Litanies de la tres-Sainte Vierge, qui se pratique dans les Vaisseaux que monte Monsieur le Maréchal d'Estrées. Cinq ou six Soldats, & autant de Matelots partagez en deux troupes sur les Châteaux de Poupe & de Prouë, furent les premiers qui commencérent cette Dévotion, quelque tems avant qu'on prît le premier quart du soir. Et dans peu de jours tout le monde voulut y assister, si bien qu'au retour on en faisoit comme un exercice public & de devoir, dont on s'acquittoit avec tant de ferveur; que ni le froid ni la pluie ne l'ont jamais empêché.

Le quart dans le Vaisseau, c'est le tems que la moitié des Matelots est obligée de veiller alternativement nuit & jour l'espace de quatre heures.

A toutes ces saintes pratiques nous ajoutâmes le Chapelet, nos Peres prirent le soin de se partager en divers endroits du Vaisseau pour le faire dire, & Dieu benit tellement leur zéle, qu'il n'y avoit presque point de Soldat ni de Matelot qui ne dit chaque jour son Chapelet. Outre le tems que nous donnions à l'instruction du public, nous récitions tous les jours le Breviaire en-

enſemble, & nous avions une heure de conférence ſur les Cas de conſcience, le reſt du jour étoit emploïé à l'étude avec autant d'application & d'aſſiduité, que ſi nous euſſions été dans nos Colléges. Voila nos exercices ordinaires, durant toute la Campagne.

Veuë de l'Iſle de Madere.

Le Dimanche onziéme nous paſſâmes à la veuë de Madére, où nous remarquâmes diſtinctement beaucoup de neiges ſur la Montagne la plus proche. L'aprés-diné trois petits Bâtimens Anglois venant en Europe nous paſſérent ſous le vent; on crut qu'ils venoient des Canaries, parce qu'ils n'avoient pas encore embarqué leurs Chaloupes. C'eſt à peu prés en ces parages que nous trouvâmes les vents aliſez ſi ſouhaittez des Matelots, & ſi agreables à tout le monde, ces vents ſoufflans toûjours de même côté entre le Nord & l'Eſt. Il ne faut pas beaucoup travailler à la manœuvre; d'ailleurs comme ils ſont tempérez, ils modérent les chaleurs de la Zone, qui ſans cela ſeroient inſupportables. On les trouve ordinairement aux environs de la hauteur de Madére. Alors la Mer devenant belle & le vent ſtable & réglé, on porte beaucoup de Voiles, & l'on fait ordinairement 40. à 50. lieuës d'un midy à l'autre, ſans qu'on ſente preſque le mouvement du Vaiſſeau ny l'agitation de la Mer; de ſorte que ſi la Navigation n'étoit jamais plus incommode ny plus dangereuſe, les Voyages des Indes ne ſeroient que de longues & d'agreables promenades.

Parage ſignifie en terme de Marine l'endroit ou l'on ſe trouve ſur Mer.

Veuë de l'Iſle de la Palme.

Nous découvrîmes le treiziéme l'Iſle de la Palme, & nous en paſſâmes à quatre où cinq lieuës, ſelon l'eſtime de nos Pilotes nous nous ref-

ſouvinmes de l'heureux ſort du Pere Ignace Azébedo, & de ſes trenteneuf Compagnons Jéſuites, qui étant partis tous enſemble pour aller annoncer la Foy au Bréſil, eurent le bonheur de mourir tous à la veuë de cette Iſle, qui fut pour eux à la lettre une Iſle fortunée, puis qu'ils y trouvérent la palme du Martyre qu'ils alloient chercher dans le nouveau Monde Ils furent tous mis à mort en haine de la Foy, par des Corſaires Calviniſtes, qui s'étant rendus maîtres du Vaiſſeau ou ils étoient, nommé le ſaint Jacques, les firent tous perir, ou par l'eau, ou par le fer, pour empécher, diſoient-ils, ces Papiſtes ennemis déclarez de leur réforme, d'aller infecter les Barbares de leur pernicieuſe Doctrine. Il n'y en eût pas un de nous qui ne regardât avec envie le ſort heureux de ces généreux défenſeurs de la Foy Catholique, & qui n'eût été ravi de finir ſa courſe pour une cauſe auſſi ſainte. Mais il n'eſt pas juſte de ſouhaiter de remporter la couronne avant que d'être entré dans la carriere. Nous vîmes encore l'Iſle de Fer, la plus Occidentale des Canaries, où nos Géographes ont fixé leur prémier Méridien, nous doublâmes enſuite le Cap Verd, & les Iſles de ce nom qui ſont au nombre de dix.

A meſure que nous approchions de la ligne, nous prenions plaiſir à remarquer comme les Etoiles du Pole Arctique s'abaiſſoient, & celles du Pole Antarctique s'élevoient au deſſus de nos teſtes. De toutes les nouvelles Etoiles que nous découvrimes du coſté du Sud, celles qui nous frappêrent d'avantage d'abord, furent les Etoiles de la Croiſade,

Les Cartes de la partie Meridionale du Ciel, ne ſont pas exactes.

ainſi appellées, parce que les quatre principales ſont diſpoſées en forme de Croix. La plus grande de toutes eſt à 27. degrez du Pole; c'eſt ſur celle là que les Pilotes ſe réglent & qu'ils prennent quelquefois la hauteur. Comme nous avancions toûjours de ce coſté-là, & que nous découvrions tous les jours de nouvelles Etoiles, nous eûmes le loiſir de les conſidérer, & de comparer cette nouvelle région du Ciel avec la Carte Aſtronomique du Pere Pardies; mais nous n'y trouvâmes guéres de conformité. Cette Carte a bien beſoin d'être réformée, & l'on pouroit commencer par la Croiſade, dont les bras ſont plus inégaux dans le Ciel que ſur le papier. On y a marqué le Loup & le Centaure avec ſi peu de fidélité, qu'on a de la peine à les reconnoitre dans le Ciel, dont elles rendent cependant la partie qu'elles occupent extrémement brillante, à cauſe du grand nombre d'Etoiles, qui les compoſent, & qui ſemblent ne faire qu'une ſeule conſtellation. Mais ce n'eſt rien moins que cela ſur la Carte, où les deux conſtellations ne peuvent tout au plus paſſer que pour médiocres. Les Etoiles du Triangle auſtral paroiſſent à la vérité marquées au Ciel dans la même ſituation qu'elles ont entre-elles; mais elles paroiſſent mal placées par rapport aux autres conſtellations. Les Etoiles du Taureau ne ſont pas à beaucoup prés ſi belles, qu'elles paroiſſent ſur la Carte, quoy que la diſpoſition ſoit preſque la même. La Gruë eſt à mon avis la conſtellation la plus exactement marquée qui ſoit de ce coſté-là, & il ne faut que la voir une fois ſur la Carte, pour la trouver incontinent

dan

dans le Ciel: l'Abeille, l'Apode ou l'Oyseau de Paradis, & le Caméléon, quoy que petites, sont assez bien marquées. Il y auroit aussi quelque chose à reformer dans la figure, & dans la situation des Nuages & des autres constellations Méridionales, où l'on pourroit encore trouver bien d'autres défauts par le moyen des instrumens. Si nous avons eu comme vous le voyez le plaisir d'en remarquer d'assez grossiers, nous avons eu en même temps le chagrin de n'y pouvoir remedier; l'agitation du Vaisseau ne nous ayant pas permis de nous servir de nos instrumens pour refaire cette Carte tout de nouveau : ce qui n'auroit pas esté difficile sans cela. On n'a pas laissé d'en tirer une nouvelle seulement à l'œil, laquelle quoy que moins défectueuse que la prémiére, ne peut avoir cette justesse, qu'on desire dans ces sortes d'ouvrages, où l'on ne peut réüssir sans le secours des instrumens.

Voilà quelle estoit nostre occupation ordinaire durant les prémiéres heures de la nuit, & une ou deux heures avant le jour, quand le Ciel estoit découvert. Ce n'estoit pas là nostre seul divertissement, nous avions le jour celuy de la pêche. Il est vray que nous ne commençames à trouver beaucoup de poissons qu'à cinq ou six degrez au deça de la ligne. On avoit pris auparavant une espéce de Tortuë qu'on nomme Carrelet pesant soixante-dix ou quatre vingts livres, dont on servit à table trois ou quatre fois en divers ragoûts. Plusieurs la trouvérent assez bonne, d'autres en pouvoient à peine supporter l'odeur. Mais dans toute l'étenduë de douze dégrez; c'est-

Les environs de la ligne Equinoxiale sont pleins de poissons.

Le Marſoüin a le ſang chaud.

à-dire, de ſix-vingts lieuës des deux côtez de la ligne nous vîmes preſque tous les jours une tres-grande quantité de poiſſons de toutes ſortes, & particuliérement des Marſoüins qui nageoient par troupes autour du Vaiſſeau. La peſche de ces derniers qui étoit la plus ordinaire ſervoit à nous relâcher l'eſprit apres l'étude. Il y avoit en quelques endroits du vaiſſeau, & ſur tout à l'avant, pluſieurs Matelots de l'équipage armez chacun d'un harpon qui eſt une eſpéce de gros javelot attaché au bout d'une ligne de la groſſeur du petit doigt. Comme les Marſoüins paſſoient prés d'eux, ils les frappoient avec une telle roideur, qu'ils les perçoient quelquefois de part en part. Dés qu'ils avoient lancé le harpon ils le laiſſoient dans la playe, le tenant toûjours par la ligne qui y étoit attachée & qu'ils laiſſoient filer au gré du poiſſon bleſſé juſques à ce que le Marſoüin affoibly par la perte de ſon ſang, ſe laiſſoit tirer ſans aucune reſiſtance & enlever dans le bord. Nous en primes pluſieurs de cette maniere. Ils avoient quatre ou cinq pieds de long & étoient gros à proportion. Cet animal reſſemble fort à un cochon, non ſeulement pour la chair & le lard, mais encore pour la figure du dedans & du dehors, la chair n'eſt pas délicate & ſent un peu l'huile.

Maniere de pêcher des Marſoüins.

Dans cette occaſion il ſut aiſé de détromper pluſieurs perſonnes qui n'ayant jamais vû de Marſoüins ne pouvoient ſe perſuader qu'ils euſſent le ſang chaud ny qu'ils puſſent reſpirer, quoy qu'ils l'euſſent quelquefois oüy dire à ceux qui l'avoient expérimenté; il y en eût parmy ceux-là qui eurent la curioſité de porter

la

la main dans les entrailles du poiſſon quand on luy eût fendu le ventre ; & ils aſſurérent qu'il l'avoit preſque auſſi chaud que le cochon. Ils ne douterent plus auſſi qu'il ne reſpirât quand ils vîrent ſes poulmons auſſi propres à la reſpiration que ceux des animaux qui vivent hors de l'eau. Auſſi la nature ne luy a point donné d'oüies, comme aux autres poiſſons. Mais ſeulement deux trous aux deux côtez de la tête pour recevoir l'air. C'eſt ſans doute pour cela que ces poiſſons levent de temps en temps la tête, & quelquefois tout le corps hors de l'eau & qu'ils vont toûjours du côté du vent; delà vient auſſi que quand les Mariniers voyent des Marſoüins qui s'avancent de quelque côté pendant le calme, ils ne manquent pas de dire que le vent en doit venir. Quoy qu'il en ſoit du préſſentiment, nous avons quelquefois heureuſement trouvé les prédictions des Matelots veritables.

J'avois ſouvent oüy dire, & j'avois méme remarqué dans un voyage que j'ay fait à l'Amérique, que quand un de ces poiſſons eſt bleſſé à mort, & qu'il a aſſez de force pour ſe détacher du harpon, les autres le ſuivent à la trace du ſang qu'il répand en abondance ſans le quitter juſqu'à ce qu'il ſoit mort, afin de le dévorer, je me confirmay dans cette opinion. Car un jour un Marſoüin qui avoit été frappé fit tant d'effort qu'il s'arracha le harpon du ventre & ſe ſauva de nos mains, il y en avoit alors beaucoup d'autres autour de nous. Mais dés que que celuy-cy fut bleſſé, & qu'il eut pris la fuite, tout diſparut & on n'en vit pas un ſeul de toute la journeé.

Les Marſoüins ſe devorent les uns les autres.

Puiſque nous ſommes ſur le Chapitre de la peche, il faut que je parle de celle que nous avons faite, & des poiſſons que nous avons vûs, qui ne ſont pas ſi connus dans l'Europe. Je commenceray par le Requin, parce que c'eſt celuy que l'on trouve le plus ſouvent, & qui eſt le plus aiſé à prendre. Nous en avons pris quelquefois juſques à ſix en un jour. Ce Poiſſon eſt une eſpece de Chien de Mer qui a la tête fort large, & fort platte, la gueule fort enfoncée à cauſe de la mâchoire inférieure, qui ſe retire fort avant ſous la ſupérieure, de ſorte que pour mordre il eſt contraint de ſe coucher deſſus le côté & quelquefois même ſur le dos. Ceux que nous avons pris étoient de quatre pieds de long & avoient beaucoup d'épaiſſeur. Un peu au deſſous de la tête ſa peau eſt une eſpéce de chagrin, dont le grain eſt fort gros, avec ſix ouvertures de chaque côté qui ſe ferment par le moyen de certaines peaux fort minces, qui luy tiennent lieu d'oüyes. C'eſt ſans doute le plus vorace de tous les animaux. Quoy qu'il ait été pris trois ou quatre fois de ſuite à l'hameçon, & qu'il ait la gueule toute en ſang, il y revient toûjours avec la même avidité, juſques à ce qu'il ſoit pris, ou qu'il ait enlevé l'amorce. Au reſte quand il a ſaiſi un homme, c'en eſt fait, il ne lâche jamais priſe, & c'eſt pour cela, ſelon quelques uns, que les gens de Mer l'appellent *Requin* ou *Requiem*. La cauſe d'une ſi grande avidité eſt la grandeur de ſon foye, il eſt compoſé de deux pennes arrondies par les extremitez, & de largeur de quatre doigts ſur un pied & demi de longueur, mais elles ont fort peu d'épaiſſeur. Ajoûtez qu'il n'a qu'un boyau fort court

Deſcription du Requin ou chien de Mer.

Pourquoy on l'appelle Requin.

court, & presque droit. Nous en trouvâmes un qui avoit dans le ventre une planche de quatre doigts de large & d'un pied & demi de long. Il est sans poulmons, & son cœur est placé dans une concavité formée par le concours de deux os prés de la tête. Il a trois rangs de dens dont les unes sont inclinées, les autres droites, & de figures différentes, & on luy en voit même un rang de triangulaires qui sont fort minces & terminées en scie. On luy trouve dans la tête trois concavitez, deux aux deux côtez qui contiennent une substance blanche, qui a quelque consistance; elle se durcit dans la suite & on luy donne le nom de *Pierre de Requin*: nos Chirurgiens luy attribuoient de grandes vertus, je m'en rapporte. La troisiéme concavité, qui est au milieu de la tête, renferme le cerveau qui est à peu prés de la grosseur d'un œuf de poule. La substance nous en parut fort aqueuse, & ce ne fut qu'avec peine que nous pûmes distinguer le corps calleux de la partie moëlleuse. On y voit un cervelét fort petit, & entre le cerveau & le cervelet une glandule fort molasse qui porte sur deux autres plus petites,

Les Succets poissons appellez par les Matelots Pilotes du Requin.

Le Requin est toujours escorté de plusieurs petits poissons qui composent sa suite, & qui luy sont si inséparablément attachez qu'ils aiment mieux se laisser prendre avec luy que de l'abandonner: on les nomme ses Pilotes; parce qu'on prétend, qu'ils luy servent de guides pour le conduire dans les endroits, où ils découvrent de la proye. C'est une erreur populaire que de s'imaginer que ces poissons luy rendent ce bon office sans aucun interét, le grand attachement qu'ils ont pour luy, n'est fondé que sur la

nourriture qu'ils y trouvent. Car outre qu'ils profitent des reſtes de ſa proye, ils ſe tiennent attachez ſur ſa peau par le moyen d'une pellicule cartilagineuſe, de figure ovale, qu'ils ont ſur la teſte, & qui eſt canelée & armée de quantité de fibres, avec leſquels ils en tirent apparemment quelque ſuc ; & c'eſt pour cela que quelques-uns les nomment Succets. Quand ils s'en veulent éloigner il faut qu'ils ſe mettent hors de la portée de ſa dent, autrement il ne leur feroit pas meilleur quartier qu'aux autres poiſſons. J'en ay vû quelque-fois ſe mettre en devoir de les attraper, & bien en prenoit aux Succets de ſe refugier au plûtôt dans leur azyle ordinaire. Quand on les a enlevez avec le Requin, on a peine à les en ſéparer ; ſi on les met ſur une table ils s'y tiennent collez comme ſur le Chien de Mer ; & dans cette ſituation qui leur eſt naturelle, ils ont les oüyes à l'envers & le ventre en haut, comme on le peut voir dans la Carte du Cap. Il y en a de deux eſpéces, de blancs qui ont à peu prés la figure & la groſſeur d'un Rouget, & de noirs qui ſont fort petits: c'eſt de ces derniers dont j'ay principalement parlé.

La Bonite perſecute le poiſſon volant.

Nous trouvâmes encore dans ces endroits quantité de Bonites, les ennemies implacables des poiſſons volans, à qui elles donnent continuellement la chaſſe. C'eſt le meilleur poiſſon que nous ayons pris dans tout le voyage. Il eſt de la groſſeur de nos plus groſſes Carpes, mais beaucoup plus épais, ſans écailles, avec une peau argentée & le dos marqué de longues rayes obſcures & dorées. Nous prîmes auſſi des Albucors ou des Albacors, que les Portugais nomment ainſi,

ainſi, à cauſe de leur couleur blanchâtre. C'eſt une eſpece de Bonite, mais trois fois plus groſſe que les autres: la chair, la couleur & le goût ſont à peu prés de même. Comme les uns & les autres ſont fort friands de poiſſons volans, on ſe ſert de la figure de ces derniers faite de plumes, qu'on attache au bout d'une ligne, pour les prendre. On fait voltiger cette figure à fleur d'eau devant ces poiſſons qui s'élancent pour l'attraper hors de l'eau avec tant d'avidité, que ſouvent on en prend trente ou quarante dans une heure de tems avec deux ou trois lignes ſeulement.

Nous rencontrâmes beaucoup moins de Bonites qu'on ne fait ordinairement, peut-être à cauſe qu'il n'y avoit pas alors un ſi grand nombre de poiſſons volans dans ces Mers. Nous ne laiſsâmes pourtant pas de voir pluſieurs bandes de ceux-ci s'élever en l'air environ huit ou dix pieds de haut, & voler cinquante ou ſoixante pas, avant que de ſe replonger dans l'eau pour moüiller leurs aîlerons, & prendre de nouvelles forces contre les Bonites, qui ſouvent les attrapent à la remiſe, ou qui ſautent hors de l'eau pour les prendre en volant. Ils trouvent auſſi de certains oyſeaux qui fondent ſur eux, quand ils ſortent hors de l'eau pour ſe ſauver des Bonites.

Un de ces poiſſons ſe trouvant un jour pourſuivy de prés ſauta dans nôtre Navire & donna dans la tête d'un Pilote. Quoy que j'en euſſe vû autrefois je pris plaiſir à le conſiderer; il étoit de la figure, de la couleur & de la groſſeur d'un Harang, le dos un peu plus épais & le devant de la tête arrondi comme le Rouget, avec des aîles

au dessus des oüyes fort semblables à celles des Chauve-souris.

Voilà à peu prés ce que nous avons vû de poissons aux environs de la ligne. Nous avions eu le soleil à pic (c'est à dire directement sur la téte) dés le vingtneufiéme Mars vers le troïsiéme degré de latitude Nord.

Un grain en terme de Marine signifie un vent violent, de peu de durée & accompagné de Pluye.

Comme le Ciel fut fort serain ce jour là; nous eûmes le plaisir de remarquer qu'à midy les mâts & tout ce qui étoit droit dans le Vaisseau ne faisoit nulle ombre. Depuis ce tems-là nous eumes sept ou huit jours de calme; & ne fimes les soixante & dix lieuës qui nous restoient jusques à la ligne que par grains, c'est-a-dire, avec des vents de peu de durée, qu'aménent avec eux les nuës & les orages. Apres tout nous n'avons pas entendu dans ces endroits-là ces gros tonnerres dont on nous avoit si fort menacé en France. Mais nous avons vû quantité d'éclairs sur tout la nuit, & si fréquens que le Ciel & la Mer paroissoient tout en feu.

Comme les calmes & les chaleurs ne nous ont pas fort incommodez dans ces climats; nous n'avons eu que tres-peu de malades, & dans toute la traversée de Brest au Cap de Bonne Esperance, nous n'avons perdu qu'un homme; encore s'étoit-il embarqué, sans qu'on en sçût rien, avec un flux de sang dont il est mort.

Protection particuliere de Dieu sur tous ceux du Voyage.

Nous avons sans doute bien des actions de graces à rendre à Dieu, de ce qu'il nous donna un si beau tems aux environs de la ligne: car si nous y eussions été arrétez par les calmes autant de tems qu'on est souvent obligé d'y demeurer, l'eau, le pain & les viandes se seroient

bien-

bien-tôt corrompuës & auroient causé de grandes maladies, qui infailliblement nous auroient emporté beaucoup de monde : comme il arriva cette année à un Vaisseau Hollandois. Ce Navire étoit parti d'Europe plus de deux mois avant nous & cependant il nous trouva moüillez à Batavia ; où nous apprîmes que les gens qui étoient dedans avoient été si incommodez des calmes pendant six semaines entiéres vers la ligne, que presque tous étant tombez malades, de quarante-huit ou environ qu'ils étoient dans leur bord, il en mourut trente-sept, entre lesquels furent le Capitaine & les deux prémiers Pilotes : de sorte que les onze qui restoient n'ayant pû mener le Vaisseau jusques à son terme, furent obligez de relâcher à l'Isle de Sumatra & d'envoyer chercher du monde pour les conduire à la rade de Batavia, où nous les vîmes arriver.

La Ligne Equinoxiale passée le 7. d'Avril.

Nos vivres & nôtre eau ne se sont point corrompus, nous n'avons même presque pas eu à souffrir du mauvais tems & des calmes ; & les chaleurs de la Zone torride ne nous ont gueres paru plus grandes que celles qu'ont sent en France au fort de l'Eté. Ainsi nous passâmes la Ligne sans aucune incommodité le septiéme d'Avril, qui étoit un Samedy, avec un petit vent de Nord-Nord-Oüest vers le trois cent cinquante-huitieme degré de longitude. Comme il étoit déja tard, la cérémonie si solemnelle que les gens de Mer ne manquent jamais de faire en cette occasion, fut remise au lendemain aprés la Messe. C'est une invention imaginée par les Maîtres, les Pilotes & les autres Officiers mariniers du Vaisseau, afin d'avoir

de l'argent & en acheter des rafraîchiſſemens pour eux & pour l'Equipage, à laquelle ils ont donné fort mal à propos le nom de Baptême.

Monſieur l'Ambaſſadeur ne voulut pas qu'on fît aucune des cérémonies qui ont quelque rapport aux choſes ſaintes. Chacun donna ce qu'il voulut ; & les autres en furent quittes pour quelques ſeaux d'eau, qu'on leur jetta ſur le corps : comme il faiſoit alors fort grand chaud, l'incommodité ne fut pas conſidérable.

Depuis le paſſage de la Ligne juſques au Tropique du Capricorne, le vent ne nous fut pas fort favorable ; il nous manqua même durant quelque tems vers le vingtiéme degré de latitude auſtrale, & nous fit ſentir durant le calme, les chaleurs de la Zone torride juſques au trentiéme du mois d'Avril que nous paſſâmes ce Tropique.

Ce que c'eſt qu'une Travade & le feu Saint Elme.

Aprés cela nous eûmes preſque toûjours des vents variables & ſi tempérez qu'une petite Barque nous eût pû ſuivre ſans courir aucun riſque. Il eſt vray que ſous la Zone nous trouvâmes deux ou trois fois de ces orages impétueux que les Portugais appellent *Travadas* ou *Troadas* ; parce qu'ils ſont toûjours mêlez de tonnerres & d'éclairs : mais comme ils venoient de l'arriére, ils nous incommodérent peu, & nous firent faire beaucoup de chemin. Dans l'une de ces Travades parurent deux diverſes fois ſur les mats, ſur les vergues, & ſur le canon de nôtre Navire, de ces petits feux de figure piramidale, que les Portugais appellent le feu de ſaint Telme & non pas ſaint Helme. Quelques Matelots les regardent comme l'ame du Saint de ce nom, qu'ils invoquent alors de toutes leurs for-

forces, les mains jointes & avec beaucoup d'autres marques de reſpect. Il s'en trouve même parmy eux qui les prennent pour des aſſûrances infaillibles que la tempête va bien-tôt ceſſer, ſans leur cauſer de dommage. Ce ſont ces mêmes feux que les Payens adoroient autrefois ſous le nom de Caſtor & de Pollux; & il eſt ſurprenant que cette ſuperſtition ſe ſoit ainſi introduite parmy les Chrétiens.

La douziéme de Mars nous découvrîmes à midy ou environ un de ces Phenoménes appellé œil de bœuf ou œil de bouc à cauſe de ſa figure. On les regarde ordinairement ſûr Mer comme un préſage aſſuré de quelque orage. C'eſt un gros nuage rond oppoſé au Soleil & éloigné d'environ quatre-vingt ou quatre-vingt-dix degrez de cet Aſtre, qui peint deſſus les couleurs de l'Arc-en-Ciel, mais fort vives. Peut-être qu'elles paroiſſent avoir un ſi grand éclat, à cauſe que cet Oeil de bœuf eſt environné de tous cotez de nuées épaiſſes & obſcures. Quoy qu'il en ſoit je puis dire que je n'ay jamais rien trouvé de ſi faux que les pronoſtiques de ce Phénoméne. J'en ay vû un autre fois étant prés de la terre ferme de l'Amerique, mais qui fut ſuivy comme ceux-cy d'un tems fort beau & fort ſerein, & qui dura pluſieurs jours.

Puiſque nous ſommes ſur le chapitre des Phénoménes, il ne faut pas en oublier icy un aſſez extraordinaire que nous avons obſervé entre la Ligne & le Tropique du Capricorne; & qui paroît difficile à expliquer. C'eſt un de ces gros tourbillons que les Mariniers appellent Trompes, Pompes ou Dragons d'eau. Ce ſont com-

Divers Phenomenes obſervez pendant le Voyage.

comme de longs Tubes ou Cylindres formez de vapeurs épaisses, lesquelles touchent les nuës d'une de leurs extrémitez, & de l'autre la Mer, qui paroît boüillonner tout autour. Voicy à peu prés comme ces Dragons se forment.

La maniere dont se forment les Pompes ou Dragons d'eau.

On voit d'abord un gros nuage noir; dont il se sépare une partie; & comme c'est un vent impétueux qui pousse cette portion détachée, elle change insensiblement de figure & prend celle d'une longue colonne, qui descend jusques sur la surface de la Mer; demeurant d'autant plus en l'air que la violence du vent l'y retient, ou que les parties interieures soûtiennent celles qui sont dessus. Aussi quand on vient à couper ce long tube d'eau par les vergues & les mats du Vaisseau qui entrent dedans, quand on ne peut pas s'en garantir; ou à interrompre le mouvement du vent en rarefiant l'air voisin par les coups de canon ou de mousquets: alors l'eau n'étant plus soûtenuë tombe en tres-grande abondance, & tout le dragon se dissipe aussi-tôt. On fait tout ce qu'on peut pour les éviter, leur rencontre étant fort dangereuse, non seulement à cause de l'eau qui tombe dans le Navire, mais encore à cause de la violence subite & de la pesanteur extraordinaire du tourbillon qui l'emporte & qui est capable de démâter les plus gros Vaisseaux, & même de les mettre en danger de périr. Ces dragons d'eau, quoi que de loin ils paroissent assez petits & semblables à des colonnes de six ou sept pieds de diamétre, ont neanmoins beaucoup plus d'étenduë. J'en ay vu deux ou trois aupres des Berlingues en Portugal, à la portée du pistolet; & ils me parûrent avoir plus de cent pieds de circonférence.

Il est dangereux de rencontrer les Dragons d'eau.

Nous

Nous avons encore remarqué des Phénoménes peu différens de ceux-cy : on les appelle Siphons à cauſe de leur figure longue aſſez ſemblable à celle de certaines pompes : ils paroiſſent au lever & au coucher du Soleil vers le même endroit où il eſt alors. Ce ſont des nuages longs & épais environnez d'autres nuages clairs & tranſparens, ils ne tombent point ; ils ſe confondent tous enſemble dans la ſuite & ſe diſſipent peu à peu, au lieu que les Dragons ſont pouſſez avec impétuoſité, durent long-tems & ſont toûjours accompagnez de pluye & de tourbillons, qui font bouillonner la Mer & la couvrent d'écume.

Pompes d'une autre eſpece.

Les Iris de Lune ont dans ces lieux des couleurs bien plus vives que ceux qu'on voit en France : mais le Soleil en forme de merveilleux ſur les goutes d'eau de Mer que le vent emporte comme une pluye fort menuë, ou comme une fine pouſſiére, lors que deux vagues ſe briſent en ſe choquant. Quand on regarde ces Iris d'un lieu élevé, ils paroiſſent renverſéz, & il arrive quelquefois qu'un nuage paſſant par deſſus, & venant à ſe réfondre en pluye, il ſe forme un ſecond Iris dont les jambes paroiſſent continuées avec celles de l'Iris renverſé & compoſer ainſi un cercle d'Iris preſque tout entier.

Iris extraordinaires qu'on voit ſur Mer.

La Mer a ſes Phénomenes auſſi bien que l'air, il y paroît ſouvent des feux, ſur tout entre les Tropiques : nous l'avons vûë quelquefois pendant la nuit toute couverte d'étincelles, lors qu'elle eſt un peu groſſe & que les vagues ſe briſent : on remarquoit auſſi une grande lueur à l'arriere du Navire, particuliérement lors qu'il paſſoit un peu viſte. Car alors le ſillage

Phenomenes qui ſe voyent dans l'eau de la Mer.

ge ou la trace du Navire paroiſſoit comme un fleuve de lumiére, & c'étoit aſſez qu'on jettât quelque choſe dans la Mer pour la rendre toute brillante. Je ne crois pas qu'il faille chercher ailleurs la cauſe de cette lueur que dans la nature même de l'eau de Mer, qui étant pleine de ſel, de nitre, & ſur tout de cette matiére dont les Chimiſtes font la principale partie de leurs Phoſphores, qui étant agitée s'enflame auſſi-tôt & paroît lumineuſe, doit auſſi par la même raiſon devenir brillante quand on la met en mouvement. Il en faut ſi peu à l'eau de Mer pour en faire ſortir du feu, qu'en maniant une ligne qu'on y a trempée il en ſort une infinité d'étincelles ſemblables à la lueur des vers luiſans, c'eſt-à-dire, vive & bleüâtre.

Lumiéres qui ſortent de la Mer pendant la nuit.

Ce n'eſt pas ſeulement quand la Mer eſt agitée qu'on y voit des brillans, nous en avons vû encore vers la Ligne pendant le calme quelque tems aprés le Soleil couché : ils nous paroiſſoient comme une infinité de petits éclairs aſſez foibles qui ſortoient de la Mer & diſparoiſſoient incontinent aprés. Nous en attribuions la cauſe à la chaleur du Soleil, qui ayant comme impregné & remply la Mer pendant le jour d'une infinité d'eſprits ignées & lumineux, ces eſprits ſur le ſoir ſe réüniſſant enſemble, pour ſortir de l'état violent où le Soleil les avoit mis, cherchoient en ſon abſence à ſe mettre en liberté & formoient ces petits éclairs, en s'échapant à la faveur de la nuit.

Outre ces brillans paſſagers ou d'un moment, nous en vîmes encore d'autres pendant les calmes, leſquels on pouvoit appeller permanens, parce qu'ils ne ſe diſſipent pas comme les pre-

premiers. Il y en a de diverſes grandeurs & figures, de ronds, d'ovales de plus d'un pied & demi de diametre, qui paſſoient le long du Navire, & qu'on conduiſoit de vûë à plus de deux cens pas, autant qu'on en pût juger à les voir paſſer à huit ou dix pas du Navire. On crut que ce n'étoit que de la glaire ou quelque ſubſtance onctueuſe qui pouvoit ſe former dans la Mer par quelque cauſe naturelle qui ne nous eſt pas connuë. Il y en eut qui vouloient que ce fuſſent des poiſſons endormis qui brillent naturellement. Il eſt vray que nous avons vû par deux fois le matin plus de vingt de ces brillans tout de ſuite de la figure de nos Brochets; pluſieurs même de ceux qui avoient beaucoup navigué crûrent que c'étoient de veritables poiſſons, mais on n'oſeroit l'aſſurer.

Reprenons la ſuite de nôtre Voyage. Le dixiéme de May au matin nous découvrîmes un petit Navire Anglois qui vint parler aux gens de la Maligne, laquelle en étoit plus proche que nous. On ſçut par-là que ce Bâtiment revenoit des Iſles de l'Amérique, & qu'il alloit charger des Eſclaves à Madagaſcar. Il fit tout ce qu'il pût pour nous ſuivre, mais comme nous avions un bon vent, & que nous portions beaucoup de voiles, nous le perdîmes de vûë ce jour-là même.

Un Vaiſſeau Anglois découvert.

Le dix-ſeptiéme May nous eſtions au trente-troiſiéme degré de latitude auſtrale & au dix-neuviéme de longitude ſelon l'eſtime des Pilotes. Ce fut-là que nous commençames à voir des oyſeaux de differentes façons & du Goëmon avec de grands roſeaux verdâtres de dix ou douze pieds de long qu'on appelle Trombas ou Trom-

Trompes, à cauſe que leur tige qui va croiſſant inſenſiblement juſques au haut où elle eſt terminée par pluſieurs feuïlles de même couleur, repreſente aſſez bien la figure de la trompe d'un Elephant. Le Goëmon eſt une eſpéce d'herbe tirant ſur le verd, aſſez ſemblable au foin, dont les brins ſont entrelaſſez les uns dans les autres & fort grands. Quelques-uns croyent que cette herbe vient du fond de la Mer & qu'elle en eſt détachée par les flots qui la ſoulévent juſques à la ſuperficie de l'eau. Il y en a qui veulent qu'elle croiſſe entre les eaux, parce qu'ils en voyent bien avant en pleine Mer, & ils ne peuvent croire que la Mer ſoit aſſez agitée pour porter ſes flots juſqu'au fonds & en aller ainſi détacher le Goëmon. Outre qu'il s'en trouve ſur la ſurface de la Mer en ſi grande abondance qu'elle reſſemble à une grande prairie. D'autres enfin ſoûtiennent, & cette opinion me paroît plus plauſible & plus conforme à la vérité, que le Goëmon vient des côtes voiſines & qu'il en eſt détaché par les vagues & tranſporté en haute Mer, mais non pas fort loin des terres, ou par les Marées, ou par les courans, ou enfin par les vents qui regnent. C'eſt ſur cette perſuaſion que Chriſtophle Colomb ſi fameux par ſes decouvertes dans l'Amérique, voyant une nuit devant ſon Vaiſſeau une grande étenduë de Mer couverte de Goëmon, raſſura ſes gens, qui croyoient être perdus, prenant cette herbe pour des bas fonds, & leur promit de leur faire voir la terre bientôt; ce qu'il fit en effet deux jours aprés.

Les Basfonds ſont des Terres en pleine Mer dont la ſuperficie eſt couverte d'eau.

Les Reconnoiſ-

Ces Oyſeaux extraordinaires, ces Trompes & ce Goëmon, ſont les plus ſûres marques qu'on

qu'on approche du Cap. Ce qui fait voir qu'on a des reconnoiſſances d'aſſez loin, puis que la prémiére fois que nous en vîmes, nous eſtions au dix-neuviéme degré de longitude, & au trente-troiſiéme de latitude auſtrale, c'eſt à dire que nous eſtions éloignez du Cap de Bonne-Eſpérance de prés de 300. lieuës. ſanees du Cap de bonne Eſperance.

On dit que ſi au lieu de ranger la Côte d'Afrique comme nous fimes, nous avions pris plus au large vers l'Occident, nous euſſions rencontré ces ſignes plus avant dans la Mer. Ce qui me fait juger que les courans qui les entrainent avec eux, portent du coſté de l'Oüeſt avec plus de violence que du coſté du Nord. Nous trouvâmes les mêmes choſes deux jours aprés eſtre partis du Cap de Bonne-Eſperance, faiſant route à l'Eſt-Sud-Eſt, mais en bien plus grande quantité. Cela continua tout le troiſiéme jour, quoy que nous euſſions bon vent, & que nous euſſions fait beaucoup de chemin. Ranger en terme de Marine ſignifie approcher.

Les jours ſuivans on vit ces mêmes Oyſeaux en plus grand nombre, qui ne nous quittérent que bien loin au de-là du Cap. Les uns eſtoient noirs ſur le dos & blancs ſous le ventre, ayant le deſſus des aîles bigaré de ces deux couleurs, à peu prés comme un Echiquier: & c'eſt pour cela ſans doute que nos François les ont ſurnommé *Damiers*, ils ſont un peu plus gros qu'un Pigeon. Il y en a d'autres encore plus grands que les premiers, noirâtres par deſſus, & tout blancs pas deſſous, excepté l'extrémité de leurs aîles, qui paroiſt d'un noir velouté, que les Portugais appellent pour cela *Mangas de Veludo*, manches de velours. Aprés ceux-là nous en vîmes d'autres Oyſeaux differens qu'on voit ſur Mer approchant du Cap de Bonne-Eſperance.

en

en troupes un peu plus petits que les premiers. Les Portugais les appellent *Boralhos*, parce qu'ils ſont de la couleur d'un gris cendré. Je ne parle point de certains gros Oyſeaux qu'on peut appeller à cauſe de leur blancheur Cignes de Mer, non plus que des Corbeaux & des Corneilles que l'on trouve dans ces endroits, ni de certains Oyſeaux qu'on appelle des fous, peut eſtre parce qu'ils ſont ſi peu ſur leurs gardes, qu'ils ſe laiſſent prendre à la main.

Le 28. le vent de Nort s'étant beaucoup augmenté, on fut obligé de mettre à la Cape cette nuit, c'eſt à dire qu'on ſerra toutes les Voiles, excepté une des plus grandes, de peur d'aller donner contre la terre qu'on ne croyoit pas fort éloignée. En effet, le lendemain ſur le midy un Matelot qu'on avoit poſté dans un lieu fort élevé, cria de toute ſa force, terre, terre, & à l'heure même il deſcendit pour prier Monſieur l'Ambaſſadeur de luy donner la récompenſe qu'il avoit promiſe à celuy qui découvriroit la terre le prémier. Il aſſûra même qu'il l'avoit déja vuë le matin ſans qu'il eût oſé le dire, n'en eſtant pas bien ſeur, mais que préſentement il n'en pouvoit plus douter: cependant ii n'y eut preſque perſonne qui pût bien diſcerner la Montagne qu'il montroit, & on fut long-tems ſans le croire. Mais enfin aprés deux ou trois heures, on démêla diſtinctement les montagnes du Cap de Bonne-Eſperance, qui pouvoient eſtre éloignées de 15 ou 20 lieuës.

Le lendemain 31. jour de l'Aſcenſion de Nôtre-Seigneur, aprés que nous eûmes fait nos priéres accoûtumées & dit la ſainte Meſſe pour remercier Dieu de l'heureux ſuccez de nôtre Vo-

Voyage ; nous regardâmes la terre avec des lunettes d'approche, nous la vîmes fort distinctement, n'en étant éloignés que d'environ trois lieuës. Toute sauvage & inculte qu'elle nous paroissoit, c'étoit neanmoins un agréable spectacle pour des gens qui n'avoient point veû de terre depuis les Canaries, que nous passames le 13. Mars.

VOYAGE DE SIAM.

LIVRE SECOND.

VOYAGE DU CAP DE *Bonne Espérance à l'Isle de Java.*

LE Cap de bonne Espérance, de la maniére qu'on le voit en venant d'Europe, est une longue suite de montagnes qui s'étendent du Septentrion au Midy, & qui finissent en pointe dans la Mer. Les deux prémiéres, que nous apperçûmes à dix lieuës de cette pointe, sont les montagnes de la Table & du Lyon. Nous découvrîmes celle de la Table la premiére : on l'appelle de ce nom parce que le sommet est fort plat & ressemble assez à une table. Celle du Lyon est ainsi nommée, parce qu'elle a à peu prés la figure d'un Lyon couché sur le ventre. Quoy qu'elle soit plus avancée vers

vers la Mer que l'autre, nous ne la vîmes qu'aprés : il ſemble de loin que ce ne ſoit qu'une ſeule montagne : auſſi ne ſont elles pas fort éloignées l'une de l'autre. Au bas de ces montagnes une grande baye s'avance en ovale deux ou trois lieuës dans les terres vers l'Orient, elle a prés de deux lieuës à ſon entrée & environ neuf de circuit. Toute la Côte en eſt ſaine du côté du Sud vers les Montagnes : par tout ailleurs prés de terre, il y a du danger. M. le Commiſſaire Général de la Compagnie des Indes, dont on parlera beaucoup dans la ſuite, nous dit un jour qu'il avoit ſouvent eu peur, nous voyant approcher ſi prés des terres dans les bordées que nous faiſions ; juſques-là qu'il avoit déliberé de nous tirer un coup de canon à balle, pour nous avertir par ce ſignal de nous tenir au large, en attendant un vent plus favorable.

C'eſt vers le milieu de cette baye, que les Hollandois ont placé un fort Pentagone au deſſous de la Montagne de la Table, qui le couvre du côté du Midy, & derriere celle du Lyon, qui le met à l'abry du côté de l'Occident, à une lieuë de terre ou environ. On laiſſe ſur la gauche en entrant une Iſle aſſez baſſe nommée l'Iſle Robin, au milieu de laquelle les Hollandois ont arboré leur Pavillon. Ils y releguent ceux du païs, & même ceux des Indes qu'ils veulent punir de banniſſement & les obligent d'y travailler à la chaux, qu'ils font des coquillages, que la Mer y jette.

Comme le tems étoit favorable pour entrer dans la baye, nous eſpérions moüiller ſur les dix heures du matin ; mais le vent nous ayant man-

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

manqué tout d'un coup à l'entrée, nous nous trouvâmes pendant le calme dans un courant, qui nous portoit fort vîte ſur une roche du côté de l'Iſle Robin, où nous voyïons les vagues ſe briſer avec beaucoup de violence. On mit auſſi-tôt le Canot & la Chaloupe à la Mer pour nous remorquer & nous tirer de ce mauvais pas. Mais malgré la prévoyance des Officiers & la diligence de l'Equipage à exécuter leurs ordres, nous ne laiſſions pas d'être en grand danger de toucher contre cette roche par la rapidité du courant ou de la marée qui nous emportoit; & on n'étoit pas à demi-lieuë de ce briſant, lorſque tout à coup il s'éleva un vent de terre qui nous obligea de remorquer à nôtre tour la Chaloupe & nous mit bien-tôt hors d'intrigue. Nous y perdîmes pourtant deux Huniers (ce ſont deux voiles médiocres) que la violence du vent enfonça. Comme nous fûmes obligez de louvoyer tout le jour dans la Paſſe avec de grandes fatigues; c'eſt-à-dire, de faire pluſieurs bordées tantôt d'un côté & tantôt d'un autre; nous ne pûmes attraper le moüillage qu'au commencement de la nuit. Encore fallut-il le lendemain relever l'ancre pour s'approcher du Fort & ſe mettre ſous les montagnes à l'abry des vents d'Oüeſt extrémement violens & qui regnent en cet endroit durant l'hyver, où nous eſtions alors. Nous moüillâmes donc le lendemain à cent cinquante pas du Fort. Il y avoit quatre gros Vaiſſeaux à la rade du Cap venus de Hollande depuis un mois, quoy qu'ils fuſſent partis plus de deux mois avant nous. Le premier portoit une flamme d'Amiral au deſſous du Pavillon, pour marque du commandement

On court riſque d'echoüer allant au moüillage du Cap.

La Paſſe c'eſt un petit détroit formé par deux terres qui s'avancent.

Nos Vaisseaux moüillerent au milieu de quatre Navires Hollandois.

mandement souverain que la Compagnie de Hollande s'attribuë dans les Indes. Il étoit monté par le Baron Van-Rheeden, que la Compagnie des Indes envoyoit avec le titre de Commissaire Général, pour visiter toutes les Places qu'elle tient en ce Païs-là : Il avoit un plein pouvoir d'ordonner de tout, de changer les Officiers des Comptoirs & même les Gouverneurs des Places, s'il le jugeoit à propos. Le second étoit commandé par le Baron de Saint Martin, François de Nation & Major General de Batavia, commandant en cette qualité toutes les troupes de la Republique dans les Indes. Le Sieur Bocheros ancien Capitaine de Vaisseau & Conseiller de Monsieur Van-Rheeden durant le tems de sa Commission, montoit le troisiéme. Le quatriéme étoit à la suite de Monsieur de Saint Martin, qui devoit se rendre incessamment à Batavia.

Tous ces Messieurs auſquels il faut joindre Monsieur Vanderstellen Gouverneur, ou, pour parler comme les Hollandois, Commandeur du Cap, sont d'un mérite singulier, & ce fut une heureuse rencontre pour nous d'avoir à traiter avec eux, durant le sejour que nous y fîmes.

Les Hollandois envoye reconoitre nos Vaisseaux.

Nous avions à peine moüillé, que deux Chaloupes arrivérent à bord, pour sçavoir qui nous estions; & le lendemain sur les sept heures du matin le Commissaire Général envoya complimenter Monsieur l'Ambassadeur, qui de son côté fit aller Monsieur le Chevalier de Forbin Lieutenant du bord & trois autres Officiers à terre pour le saluer, & le prier de nous permettre de faire de l'eau & de prendre les rafraîchissemens

lemens néceſſaires. Il y conſentit avec beaucoup d'honnêteté, & ayant ſçû qu'il y avoit pluſieurs Gentils-hommes à la ſuite de Monſieur l'Ambaſſadeur, il les fit inviter à venir chaſſer à terre. Il demanda s'il n'y avoit point de Jeſuites dans nôtre Vaiſſeau. Il eſt probable, que ceux qui étoient venus la veille & qui nous avoient aſſez remarquez, leur avoient parlé de nous à leur retour. Monſieur de Forbin répondit que nous eſtions ſix, qui allions à la Chine, & qu'il y avoit auſſi dans le bord des Eccléſiaſtiques qui alloient à Siam.

L'Ambaſſadeur envoye complimenter le Gouverneur du Cap.

Aprés cela on parla du ſalut, & l'on convint, que la Fortereſſe rendroit coup pour coup, quand nôtre Vaiſſeau l'auroit ſaluée. Cet article fut mal expliqué ou mal entendu par ces Meſſieurs : car Monſieur l'Ambaſſadeur, ſur les dix heures, ayant fait tirer ſept coups de canon, l'Admiral répondit de cinq coups ſeulement & la Fortereſſe ne tira point. Monſieur l'Ambaſſadeur renvoya auſſi-tôt à terre, & l'on arrêta que le ſalut de l'Admiral ne ſeroit conté pour rien. Ainſi la Fortereſſe tira ſept coups, l'Admiral ſept coups, & les autres Navires 5. pour ſalüer le Vaiſſeau du Roy, qui rendit le ſalut : le Fort & les Vaiſſeaux le remercièrent. On prepara enſuite les Chaloupes, & l'on ne penſa plus qu'à s'aller délaſſer à terre des fatigues paſſées.

Les Jeſuites vont rendre viſite au Gouverneur du Cap.

Dés que nous fûmes arrivez dans cette bayé, nous trouvâmes ce lieu ſi propre pour faire des obſervations, que nous réſolûmes ſur le champ de chercher les moyens de les faire. Il falloit pour cela prendre une maiſon commode, y faire tranſporter nos inſtrumens & y pouvoir travailler jour & nuit, pendant le peu de tems

que nous avions à y demeurer. Il y avoit de la difficulté : des Jéſuites Mathématiciens & divers inſtrumens portez à terre pouvoient bien bleſſer la délicateſſe d'un Gouverneur Hollandois dans une Colonie aſſez nouvelle, & luy faire ſoupçonner quelque autre choſe que ce que nous prétendions. On nous conſeilla même de nous déguiſer & de ne pas paroitre Jeſuïtes : mais nous ne le jugeâmes pas à propos, & nous reconnûmes dans la ſuite que nôtre habit ne nous avoit point fait de tort.

Aprés y avoir penſé, il fut réſolu que le P. Fontenay & moy iroient viſiter le Commiſſaire General & le Gouverneur de la Place avant que les autres miſſent pied à terre ; & que ſi dans la converſation on trouvoit ouverture à propoſer nôtre deſſein, on ſe ſerviroit de l'occaſion. Nous allâmes donc ſans autre recommandation droit à la Fortereſſe. La ſentinelle nous arrêta à la premiére porte, ſelon la coûtume des Places de guerre, juſques à ce que l'Officier de garde étant arrivé, & ayant ſçû que nous venions rendre viſite au Commiſſaire Général & au Gouverneur, il commanda qu'on nous laiſſât entrer, & nous donna un ſoldat pour nous conduire à leur appartement.

Cette maiſon conſiſte dans un grand corps de logis à deux étages & fort ſolidement bâty. Il y a au deſſus une tres-belle terraſſe pavée de grandes pierres de taille, avec des balcons & des baluſtrades de fer à l'entour : on y va ordinairement prendre le frais. Ce païs eſt dans un air ſi tempéré ; qu'il n'y fait jamais beaucoup de froid, que quand le vent du Midy ſoufle : & quoy que nous fuſſions alors au milieu de l'hyver par rap-

Le climat du Cap de bonne Eſperance eſt extremement tempéré.

rapport à ce climat, la chaleur s'y faisoit assez sentir durant le jour, pour obliger à chercher le frais sur le soir.

Nous entrâmes d'abord dans une grande sale où l'on fait le Préche tous les Dimanches, en attendant qu'on ait achevé de bâtir le Temple, qu'on a commencé hors du Fort. Il y a aux deux côtés de cette sale d'assez beaux appartemens: on nous fit entrer dans celuy qui est à main gauche, où nous fûmes reçûs par Monsieur de Vandersstel, & où un moment aprés Monsieur le Baron de Van-Rheden nous vint trouver. C'est un homme de qualité âgé d'environ cinquante ans, bien-fait, honnête, sage, civil, sçavant, qui juge & parle bien de tout. Nous fûmes extrémement surpris de trouver tant de politesse au Cap de bonne Espérance, & beaucoup plus encore de toutes les honnêtetez & les marques d'amitié que nous y reçûmes dés cette prémiére entre-vûë. Le Pere de Fontenay à qui dans cette occasion je servois d'Interprete en Portugais, voyant de si heureuses dispositions à nôtre dessein, dit à Monsieur le Commissaire Général, que nous estions six Jesuites, qui allions aux Indes & à la Chine; que comme nous n'étions guere accoûtumez aux fatigues de la Mer, nous avions besoin de prendre un peu l'air de terre, pour nous remettre aprés une si longue navigation; que nous n'avions pas osé le faire sans sçavoir s'ils en seroient contens. Monsieur le Commissaire Général ne me permit pas de luy expliquer tout ce que le Pere de Fontenay avoit dit, & m'interrompant aussitôt; Vous nous ferez le plus grand plaisir du monde, mes Peres, nous dit-il en Portugais, de

venir vous délasser à terre ; nous ferons tout ce que nous pourrons pour contribuer à vous remettre de vos fatigues.

Les Jesuites sont parfaitement bien reçûs des Hollandois.

Cette réponse si favorable nous fit passer outre : nous luy dimes qu'étant à terre nous serions bien aises de travailler pour l'utilité publique, & de luy faire part ensuite de nos observations ; afin de reconnoistre par là en quelque maniére les bontez qu'il avoit pour nous : Qu'en partant de France, nous avions embarqué divers instrumens de Mathématique, parmy lesquels il y en avoit de fort propres pour trouver la véritable longitude des païs, où l'on passoit, sans avoir besoin des Eclipses de Lune ny de Soleil : nous luy expliquâmes la nouvelle façon d'observer par les Satellites de Jupiter, dont le sçavant Monsieur Cassini a fait de si belles Tables. J'ajoûtay que nous rendrions par là un grand service à leurs Pilotes, en leur donnant la longitude assûrée du Cap de bonne Espérance qu'ils ne connoissoient que par leur estime ; moyen fort douteux qui les trompoit souvent & d'une maniére fort considérable. Il nous dit que nous luy ferions plaisir, & que puisque nous voulions travailler à cette découverte, il nous offroit un lieu fort propre pour observer. En méme-temps il ordonna, qu'on préparât un Pavillon, qui étoit dans le jardin de la Compagnie, afin de nous y loger, tandis que Monsieur l'Ambassadeur seroit en rade.

Les honnêtetez de de M. Van Rhêden.

Nous luy répondimes, que l'honnêteté qu'il nous faisoit s'étendroit plus loin ; & que nous espérions, que Monsieur l'Ambassadeur auroit la bonté de l'en remercier & de prendre part à ce bien-fait. Alors nous luy montrâmes nos

nos Lettres de Mathématiciens du Roy, dont nous avons déja parlé. Vous augmentez ma joye, mes Peres, reprit alors Monsieur le Commissaire, en me faisant voir que j'éxécute la volonté & les ordres du plus grand Roy du monde, pour qui j'auray toute ma vie un tres-profond respect: cependant je ne suis pas fâché que vous ne m'en ayez parlé qu'aprés vous avoir obligé d'accepter un logis que je vous offre de tout mon cœur. On nous apporta du Thé, comme c'est la coûtume parmy les peuples des Indes d'Orient; & aprés avoir parlé assez longtems de beaucoup de choses différentes, nous prîmes congé de ces Messieurs pour nous retirer. Monsieur le Commandeur nous suivit pour nous mener à cet appartement, qu'on nous avoit offert dans le grand jardin de la Compagnie.

La description du beau jardin que la Compagnie Hollandoise entretient au Cap de bonne Esperance.

Nous fûmes fort surpris de trouver un des plus beaux jardins & des plus curieux que j'aye jamais vû, dans un païs qui paroist le plus stérile & le plus affreux du monde. Il est placé au dessus des habitations, entre le Bourg & la montagne de la Table, & à côté du Fort, dont il n'est éloigné que de deux cens pas ou environ. Il a mille quatre cens onze pas communs de longueur & deux cens trente-cinq de largeur. Sa beauté ne consiste pas comme en France dans des compartimens & des parterres de fleurs, ny en des eaux jaillissantes: il pourroit y en avoir, si la Compagnie de Hollande vouloit en faire la dépense. Car il y a un ruisseau d'eau vive, qui descend de la montagne & qui traverse le jardin. Mais on y voit des allées à perte de vûë, de Citroniers, de Grenadiers,

d'Orangers plantez en plein ſol, & qui ſont à couvert du vent par des hautes & épaiſſes paliſſades d'une eſpéce de Laurier qu'ils appellent Spek, toûjours verd & aſſez ſemblable au Filaria. Ce jardin eſt partagé par la diſpoſition des allées en pluſieurs quarrez médiocres, dont les uns ſont pleins d'arbres fruitiers, entre leſquels, outre les Pommiers, les Poiriers, les Coigniers, les Abricotiers & les autres excellens fruits d'Europe, on y voit encore des Ananas, des Bananiers & pluſieurs autres qui portent les plus rares fruits, qui ſoient dans toutes les parties du monde, qu'on y a tranſportez & qu'on y cultive avec beaucoup de ſoin. Les autres quarrez ſont ſemez de racines, de legumes & d'herbes, & quelques-uns de fleurs les plus eſtimées en Europe & d'autres que nous ne connoiſſons pas, qui ſont d'une odeur & d'une beauté particuliére. Meſſieurs de la Compagnie des Indes à qui il appartient, comme nous avons déjà dit, l'on fait faire afin d'avoir toûjours en ce lieu comme un Magazin de toutes ſortes de rafraichiſſemens pour leurs Vaiſſeaux qui vont aux Indes ou qui en reviennent, & qui ne manquent jamais de toucher au Cap de bonne-Eſpérance.

Tous les Vaiſſeaux Hollandois ont ordre de toucher au Cap de bonne Eſperance.

Les Vaiſſeaux qui viennent des Indes y arrivent au commencement de Mars, ou ſeuls ou pluſieurs enſemble, & ils y attendent la Flotte d'Europe qui s'y rend au mois d'Avril. Par ce moyen ils ſçavent les nouvelles, s'ils ſont en guerre, ou non? & en partent tous enſemble pour ſe mettre, par le grand nombre, & la force de leurs Vaiſſeaux, hors d'état de recevoir aucune inſulte des Corſaires, ou de leurs Ennemis.

A l'entrée du jardin, on a bâty un grand corps de

de logis, où demeurent les Eſclaves de la Compagnie, qui ſont, à ce qu'on dit, au nombre de cinq cens, dont une partie eſt employée à cultiver le jardin, & le reſte aux autres travaux neceſſaires. Vers le milieu de la muraille; du côté qui regarde la Fortereſſe, eſt un petit Pavillon que perſonne n'habite: l'étage d'en bas contient un veſtibule percé du côté du jardin, & du Fort, qui eſt accompagné de deux ſalons de chaque côté. Il y a au deſſus un cabinet ouvert de toutes parts, entre deux terraſſes pavées de briques & entourées de baluſtrades; dont l'une regarde le Septentrion, & l'autre le Midy. Ce Pavillon paroiſſoit être fait exprés pour nôtre deſſein. Car d'un côté l'on découvroit tout le Nord, dont la vûë nous étoit ſur tout néceſſaire, parce que c'eſt le Midy par rapport à ce païs-là. Tandis que l'on préparoit ce Pavillon, que j'appelleray avec les Hollandois nôtre Obſervatoire, nous retournâmes à bord, pour rendre compte à Monſieur l'Ambaſſadeur & à nos Peres, de tout ce qui s'étoit paſſé.

M. l'Ambaſſadeur & Monſieur le Commiſſaire ſe font beaucoup d'honneſteté.

Le lendemain Monſieur le Commiſſaire & Monſieur le Commandeur envoyérent à bord toutes ſortes de rafraîchiſſemens. L'Officier qui étoit chargé de faire ce préſent à Monſieur l'Ambaſſadeur de leur part, nous dit que ces Meſſieurs nous avoient auſſi envoyé un Canot pour nous y embarquer avec nos inſtrumens de Mathématique. Comme nous avions préparé pendant la nuit ceux dont nous croyions avoir beſoin, on les mit dans ce Canot; & nous nous rendîmes ainſi à l'Obſervatoire le deuxiéme Juin de l'année mil ſix cens quatre-vingt cinq.

Une pendule à ſecondes, faite à Paris chez

On commence à faire les Observations.

Monsieur Theuret, ayant été mise à une heure, aprochante de celle qu'il pouvoit être, sans sçavoir encore la véritable, on commença les observations suivantes.

Le prémier Satellite paroissoit le soir éloigné de Jupiter un peu moins que le diamétre de Jupiter à onze heures; trois minutes de l'horloge non encore corrigée.

On voyoit par la Lunette deux bandes paralleles sur le corps de Jupiter; une plus large vers le bord méridional, & l'autre plus étroite vers le septentrional.

Le premier Satellite commençoit à toucher le bord de Jupiter à 11. heures 57. 36. on ne voyoit plus le satellite à 11. heures 58. 50

Ces observations furent faites avec une excellente Lunette de douze pieds de feû Monsieur le Bas: les heures sont toûjours celles de la pendule non corrigée.

On observa continuellement Jupiter jusques à 2. heures 5. min. aprés minuit, auquel tems il se cacha derriére la montagne du Lion, qui bornoit la vuë du côté de l'Occident, si bien qu'on ne pût voir ce jour-là l'émersion du premier Satellite.

Le troisiéme de Juin. 1685.

Pour vérifier l'heure de l'horloge.

Hauteurs avant midy.			Heures de l'horloge		
Deg.	*Min.*	*Sec.*	*Heur.*	*Min.*	*Sec.*
20	16	0.	9	35	38.
22	56	20.	9	34	47
24	11	0.	10	4	50
24	39	55.	10	8	48

Hau-

Fig: II.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

Hauteurs aprés midy,			Heures de l'horloge.			
D.	*Sec.*	*Min.*	H.	*Sec.*	*Min.*	
24	39	55	0	Obſervation	manquée	Obſervation douteuſe,
24	11	0	2	50	19	
22	56	20	2	57	40	
0	26	0	3	16	38	

Ces hauteurs ont été priſes avec un Quart de nonante de dix-huit pouces de rayon fait à Paris chez Monſieur Butterfield.

Il faut remarquer que ces hauteurs du Soleil n'ont pas été du même bord, le matin nous prénions la hauteur du bord ſupérieur & le ſoir de l'inférieur ſeulement, il faut y prendre garde.

Pour la variation de l'Ayman.

Par le Quadran Equinoxial du Sieur Butterfield, qui porte ſous le méridien une grande bouſſole. La variation de l'Ayman fut trouvée de onze degrez & demi Nord Oüeſt.

Le ſoîr n'y ayant point d'obſervations particuliéres à faire, on conſidéra diverſes Etoiles fixes avec la Lunette de douze pieds.

Diverſe obſervations pour les Etoiles du Sud,

Le pied du Cruzero marqué dans Bayer eſt une Etoile double, c'eſt-à-dire, compoſée de deux belles Etoiles éloignées l'une de l'autre d'environ leur diamétre ſeulement, à peu prés comme la plus Septentrionale des Jumeaux; ſans parler d'une troiſiéme beaucoup plus petite qu'on y voit encore, mais plus loin de ces deux.

Il y a pluſieurs endroits ſous le Cruzero dans la voye lactée, qui paroiſſent remplis d'une infinité d'Etoiles avec la Lunette.

Les deux Nuages qui ſont proche du Pole méridional ne paroiſſoient pas un amas d'Etoiles, comme *Præſepe Cancri*, ny même une lueur ſombre comme la Nébuleuſe d'Andromède: on n'y voit preſque rien avec les grandes Lunettes, quoy que ſans Lunette on les voye fort blancs, principalement le grand nuage.

Rien n'eſt ſi beau dans le Ciel que les conſtellations du Centaure & du Navire. Il n'y a pas de belles Etoiles proche du Pole: mais il y en a quantité de petites. Bayer & les autres Livres, qui en parlent, en omettent pluſieurs; & la pluſpart de celles qu'ils mettent ne paroiſſent pas au Ciel dans la même ſituation.

Le quatriéme de Iuin 1685.

Pour vérifier l'heure de l'Horloge.

Hauteurs avant midy.			Heures de l'Horloge.		
D.	M.	S.	H.	M.	S.
22.	23.	0.	9	50	47
23	31	50.	10	0	32
24	37	30	10	9	18½
25	53	20.	10	20	29

Heures aprés midy.			Heures de l'Horloge.		
D.	M.	S.	H.	M.	S.
25	53	20.	2	32	33
24	37	30.	2	43	38
23	31	50.	2	52	47
22	23	0.	3	1	38½

Le fil horizontal de la Lunette n'étoit pas tout à fait parallele à l'horizon, on a toûjours tâché

tâché d'y suppléer dans les vérifications de l'Horloge, en faisant passer le bord du Soleil par le même endroit du fil à peu prés.

Il faut toûjours prendre garde que ce sont des hauteurs de divers bords du Soleil, le matin du bord supérieur, & le soir de l'inférieur.

Le Lundy aprés dîner nous allâmes au Fort voir ces Messieurs, pour leur rendre compte des observations, que nous avions déja faites, & de celle que nous devions faire ce soir-là, sur laquelle seule on pouvoit régler la vraye longitude du Cap. A nôtre retour tous ces Messieurs voulurent venir avec nous pour étre temoins de cette observation. Nous étions ensemble sur la terrasse occupez à leur montrer nos instrumens, qu'ils trouvérent fort beaux & fort curieux, lorsque nous apperçumes Monsieur l'Ambassadeur, qui étant venu *incognito* la veille pour se promener dans le jardin, l'avoit trouvé si agréable qu'il y étoit revenu le lendemain & se promenoit dans une allée accompagné de la plus part des Officiers des deux Vaisseaux & des Gentilshommes de sa suite Monsieur l'Ambassadeur & Monsieur le Commissaire s'étoient rendus de grandes civilitez dés nôtre arrivée, & depuis il ne se passoit point de jour qu'ils ne s'envoyassent quelques présens. Monsieur Van-Rhéden l'ayant aperçu descendit aussi-tôt de dessus la terrasse où il observoit avec nous; & aprés un ou deux tours d'allée Monsieur l'Ambassadeur & luy s'étant rencontrez comme par hazard, leur entrevûë se passa avec une entiére satisfaction de part & d'autre.

Entrevûë de M. l'Ambassadeur & de M. le Commissaire General.

Aprés qu'on se fut séparé, Monsieur le Commissaire avec Messieurs de Saint Martin Van-

Emersion du premier Satellite de Jupiter observée.

derſtel & Bocheros demeurerent avec nous dans l'Obſervatoire juſques à dix heures du ſoir. L'Emerſion du premier Satellite ſe fit à dix heures 5. Min. 40. Sec. de l'Horloge non corrigée. Nous prîmes la ligne méridienne de la terraſſe Septentrionale & la hauteur méridienne du Soleil; mais nous ne nous en voulumes pas ſervir; parce que l'opération ne fut pas aſſez ſûre.

Aprés l'Emerſion du premier Satellite de l'ombre de Jupiter, ayant comparé enſemble les obſervations des Hauteurs du Soleil priſes le matin & le ſoir du troiſiéme & du quatriéme de Juin, & eu égard à la difference du tems entre les mêmes hauteurs du bord ſuperieur & du bord inférieur du Soleil, à cauſe que l'on avoit obſervé le matin le bord ſupérieur & le ſoir le bord inférieur, on trouva que la pendule anticipoit l'un & l'autre jour, à l'égard du Soleil, de vingt-huit minutes.

A l'inſtant de l'émerſion du premier Satellite la pendule avoit montré 10. heures 5. min. 40. ſec. d'où ayant ôté 28 minutes.

Reſte le vray tems de l'émerſion 9. heures 37 min. 40. ſec.

Les Ephémérides de Monſieur Caſſini calculées à minutes donnoient le tems de cette émerſion au méridien de Paris à 8. heures 26. min.

Mais ſes Tables des éclipſes calculées à ſecondes donnoient la même émerſion à 8. heures 25. min. 40. ſec.

Difference des Méridiens du Cap de bonne Eſperance & de Paris.

Les ayant ôtées des heures obſervées au Cap de bonne Eſperance 9. heures 37. min. 40. ſec.

Reſte la difference des Méridiens entre le Cap de bonne Eſpérance & Paris d'une heure 12. minutes, qui font 18. degrez de différence de longitude; & ayant ſuppoſé la longitude de Paris priſe

ptiſe du premier méridien qui paſſe par l'Iſle de Fer la plus Occidentale des Canaries de 22. degrez & demy, ſelon le même Auteur, la longitude du Cap de bonne Eſpérance priſe du méme meridien ſera de quarante dégrez & demy, peu différente de celle que donnent les Cartes modernes.

Le lendemain Mardy cinquiéme de Juin ſur les dix heures ces Meſſieurs revinrent à l'Obſervatoire, & y demeurérent juſques vers les deux heures aprés midy, pour voir prendre la hauteur & la diſtance de la montagne de la Table, & conſidérer nos inſtrumens. On leur montra particuliérement l'uſage du Quadran Equinoxial, par le moyen duquel encore ce jour-là nous trouvâmes la variation de l'Ayman de onze degrez & demy Nord-Oüeſt.

Ainſi l'on peut tirer deux avantages de ces obſervations. Le premier eſt la Variation de l'Ayman que nous trouvâmes avec l'anneau aſtronomique d'onze degrez & demy Nord-oüeſt. Et le ſecond la longitude veritable du Cap, que nous reglâmes ſur cette émerſion du premier Satellite de Jupiter, qui devant paroître à huit heures vingt-ſix minutes ſur l'Oriſon de Paris, & ayant été obſervée au Cap à neuf heures 37. minutes 40. ſec. du ſoir, donne une heure 12. minutes 40. ſec. de difference entre les deux Meridiens des deux lieux, qui convertis en dégrez, en font dix-huit, & par conſéquent les Cartes ſont défectueuſes & marquent le Cap plus Oriental de prés de trois dégrez, qu'il n'eſt en éffet. Monſieur l'Abbé de Choiſi en voulut étre témoin, & ſe reduiſit à mener avec nous la vie d'Obſervateur durant quelque temps.

Avantages qu'on tire des obſervations qu'on a faites au Cap.

Sur le soir on nous envoya dire du Vaisseau, qu'il falloit s'y rendre le jour suivant de bonne heure; nous allâmes aussi-tôt tous six à la Forteresse prendre congé de Messieurs les Hollandois, & leur témoigner nôtre reconnoissance: car il est vray qu'on ne peut rien ajoûter ny aux honnêtetez, ni au bon traitement que nous en avons reçûs. Nous trouvâmes encore en entrant dans le Vaisseau des presens de Thé, & de vin de Canarie, que Monsieur le Gouverneur nous envoyoit, qui se sentit obligé d'un Microscope, & d'un petit Miroir ardent que nous luy presentâmes.

Monsr. le Commandeur envoye divers presens aux Jesuites.

Tous ces Messieurs parûrent extrêmement touchez de nôtre départ. Nous prions Dieu, disoient ils, en nous embrassant tendrement, que les desseins pour lesquels vous allez à la Chine réüssissent heureusement, & que vous ameniez un grand nombre d'Infidelles à la connoissance du vray Dieu. Nous les quitâmes enfin fort touchez nous mêmes de leurs bons sentimens & de leurs honnêtetez. En passant par l'appartement du Gouverneur, il nous fit voir dans une cuve pleine d'eau deux petits poissons longs seulement d'un doigt. Les Portuguais en appellent un, Poisson d'or & l'autre Poisson d'argent; parce qu'en effet la queuë du masle paroist d'or, & celle de la femelle d'argent. Il nous dit que ces poissons venoient de la Chine, & que les personnes de qualité de ces Païs aussi bien que les Japonnois les estiment extrêmement, & en gardent dans leurs maisons par curiosité. Nous en avons vû depuis dans le Palais du General de Batavia, & à Siam dans celuy du Seigneur Constance Ministre de ce Royaume, & chez quelques

Poissons curieux qu'on a fait venir du Japon.

ques Mandarins Chinois. Comme Monsieur l'Ambassadeur avoit prié Monsieur Van-Rhêden d'écrire au Général de Batavia, afin qu'il nous donnât un Pilote pour aller à Siam; Monsieur le Commissaire qui reçût avec plaisir cette commission, envoya le lendemain à Monsieur l'Ambassadeur une lettre fort obligeante pour ce Général, dans laquelle il n'oublia pas sur la fin d'y ajoûter de luy même, & sans que nous l'en eussions prié un article en nôtre faveur. Nous passâmes la nuit à rembaler nos instrumens, & le lendemain avant le jour nous les embarquâmes dans une chaloupe, que le Commandeur nous avoit fait tenir prête, & ainsi nous retournâmes à bord.

On se rembarque pour se mettre à la voile.

Voila ce qui s'est passé au Cap de bonne Esperance, au sujet de nos observations. Quoy que nous les fissions jour & nuit, elles n'étoient pourtant pas nôtre seule occupation. A peine eûmes-nous pris possession de nôtre petit Observatoire, que les Catholiques de cette Colonie, qui y sont en assez grand nombre, en furent avertis & en témoignerent une trés-grande joye. Les matins & les soirs ils nous venoient trouver en secret. Il y en avoit de tous les Pays & de toutes les conditions, de Libres, d'Esclaves, de François, d'Allemans, de Portugais, d'Espagnols, de Flamans & d'Indiens. Ceux qui ne pouvoient pas s'expliquer autrement; parce que nous n'entendions pas leur langue, se mettoient à genoux & nous prenoient les mains pour les baiser. Ils tiroient des Chapelets, & des Médailles de leur col pour montrer qu'ils étoient Catholiques; ils pleuroient & se frappoient la poitrine. Ce langage du cœur beaucoup plus touchant que toutes

Le soin qu'on a eu des Catholiques au Cap.

Les sentimens des Catholiques au Cap à nostre arrivée.

toutes les paroles, nous attendrissoit infiniment, & nous obligeoit d'embrasser ces pauvres gens, que la charité de Jesus-Christ nous faisoit regarder comme nos fréres. Nous les consolions le mieux qu'il nous étoit possible, les exhortant tous à persévérer dans la foy de JESUS CHRIST, à servir leurs Maîtres avec soûmission, & avec fidelité, à supporter leurs peines avec patience: nous leur recommandions particuliérement d'examiner leur conscience le soir, & d'honorer la sainte Vierge comme celle qui pouvoit leur obtenir plus de graces pour vivre Chrétiennement, & pour se défendre de l'Héresie. Ceux qui parloient François, Latin Espagnol, ou Portugais furent confessez. On visita les malades dans leurs maisons & dans l'Hôpital. C'est tout ce qu'on pût faire en si peu de temps pour leur consolation, eux n'ayant pas la liberté de venir à nôtre bord pour entendre la Messe, ny nous celle de la dire sur la terre. Cependant il faut qu'on nous ayt soupçonnez au Cap de leur avoir porté la Communion. Car deux de nos Peres revenant un jour du Vaisseau avec un Microscope dans la main, couvert de maroquin doré, deux ou trois Habitans qui se promenoient sur le rivage, s'imaginérent, que c'étoit le S. Sacrement qu'on portoit aux Catholiques dans une boëte. Ils s'approchérent du Pére pour en sçavoir la vérité; le Pére leur dit ce que c'étoit, & pour les en convaincre les fit regarder dans le Microscope. Alors un d'eux prenant la parole, je l'avois crû, dit-il, Monsieur, parce que je sçay, que vous estes les plus grands ennemis de nôtre Religion. A ces paroles nous nous prîmes à soûrire, & sans y répondre nous allames droit à la Fortresse.

On soupçonne les Jesuites d'administrer les Sacremens.

Il ne me reste plus pour finir ce qui regarde le Cap de Bonne Espérance, que de dire ce que nous avons appris de l'état du Païs: Car quelques-uns de nos Peres étoient chargez de s'en instruire, tandis que les autres travailloient aux Observations. Dans cette veuë nous tâchames de nous informer de M. Vanderstellen, dans les differens entretiens que nous eûmes avec luy, de tout ce qui pouvoit contribuer à ce dessein; & nous fimes connoissance avec un jeune Médecin de Breslau en Siléſie, nommé M. Claudius, que les Hollandois entretiennent au Cap à cause de sa capacité. Comme il a déja voyagé dans la Chine & au Japon, ou il s'est accoûtumé à remarquer tout, & qu'il dessine & peint en perfection les Animaux & les Plantes, les Hollandois l'ont arresté là pour les aider à faire leurs nouvelles découvertes des Terres, & pour y travailler à l'Histoire naturelle d'Afrique. Il a deja achevé deux gros volumes in folio de diverses Plantes, qui sont peintes au naturel, & il en a ramassé de toutes les espéces qu'il a collées dans un autre volume. Sans doute que M. Van-Rhéden qui avoit toûjours ces Livres chez luy, & qui nous les fit voir, a pris le dessein de donner bientôt un *Hortus Africus* au public, aprés son *Hortus Malabaricus*. Si ces Livres eussent été à vendre nous n'eussions rien épargnè pour les envoyer à la Bibliotheque du Roy. Comme ce sçavant Médecin a déja fait quelques Voyages jusques à six-vingt lieuës avant, dans les Terres vers le Nord & vers l'Est, pour y faire de nouvelles découvertes, c'est de luy que nous avons tiré toutes les connoissances que nous avons de ce Païs, dont il nous donna

une

une petite Carte faite de sa main avec quelques Figures des Habitans du Pays & des Animaux les plus rares que j'ay fait ajouter icy. Voicy ce que nous en avons appris de plus remarquable.

Etablissement des Hollandois au Cap.

Les Hollandois ayant reconnu qu'un Etablissement en ce lieu seroit commode pour les Vaisseaux qu'ils envoyent tous les ans aux Indes, traitterent avec les principaux Chefs de cette Nation, lesquels consentirent pour une certaine quantité de Tabac & d'Eau de Vie, à leur ceder ce Pays-là & à se retirer plus avant dans les Terres. Cet accord fut fait environ l'an 1653. depuis ce tems-là ils ont beaucoup travaillé pour se bien établir au Cap. Ils y ont à present un grand Bourg avec un Fort de cinq Bastions, qui commande toute la Rade L'Air y est tres bon, la Terre excéllente, les Bleds y croissent comme en Europe. On y a planté des Vignes qui rapportent un Vin tres delicat. Le Gibier s'y trouve de tous côtez en abondance. Nos Officiers revenoient de la chasse avec des Chevreüils, des Gazelles, des Faisans & quantité de Perdrix aussi grosses que les Gelinotes de France. Il y en a de quatre sortes; les Œufs & les Moutons se prennent plus avant dans les Terres chez les Sauvages du Païs: mais ce trafic est réservé seulement à ceux de la Campagne, qui les achétent pour un peu de Tabac, & qui les revendent aprés aux Habitans du Cap, & aux Etrangers qui viennent y chercher des rafraîchissemens. Nous y avons vû des Moutons qui pesoient jusqu'à quatre-vingt livres, & qui étoient de tres bon goût.

Les differens animaux qu'on trouve au Cap.

On y trouve aussi des Civetes, beaucoup de Chats sauvages, des Lions, & des Tigres qui

ont

Zembra

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

FIG: VII.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

ont de tres-belles peaux, & sur tout de gros Singes qui viennent quelquefois par bandes de la montagne de la Table jusques dans les Jardins des particuliers enlever les melons & les autres fruits. Il y a vers l'Est à neuf ou dix lieuës du Cap une chaîne de montagnes, pleine de Lions, d'Eléphans, de Rhinoceros d'une grandeur prodigieuse. Des personnes dignes de foy, & qui ont voyagé, m'ont assuré qu'ils avoient trouvé la trace du pied d'un Elephant qui avoit deux pieds & demi de diametre, & qu'ils avoient vû plusieurs Rhinocéros de la grosseur & de la grandeur d'un Eléfant mediocre. Tout ce que je puis dire là-dessus, c'est que j'ay vû les deux cordes que cet Animal porte sur le nez attachées ensemble comme elles le sont naturellement, d'une grandeur, & d'une pésanteur qui me faisoient assez croire ce qu'on m'en rapportoit. Le Lieutenant du Château qui étoit du voyage, me dit que le Rhinocéros étant en furie enfonce sa plus grande corne dans la terre en continuant une espece de sillon jusqu'à ce qu'il soit arrivé auprés de celuy qui l'a frappé. La peau de cet Animal est si dure, qu'elle est à l'épreuve du mousquet, si on ne prend son tems pour le frapper quand il montre le flanc, seul endroit de son corps où il puisse être blessé par les Armes à feu, ou par les Pertuisanes dont les voyageurs sont armez. On y a vû des Chevaux, & des Asnes d'une rare beauté. Les prémiérs ont la tête extremement petite, & les oreilles assez longues. Ils sont tout couverts de bandes noires & blanches, qui leur prennent du haut en bas de la largeur de quatre doigts, & qui font un effet fort agréable. J'en ay vû la peau

Elephant prodigieux.

Proprieté du Rhinoceros.

peau d'un qu'on avoit tué, & que Monsr. l'Ambassadeur a acheté pour porter en France comme une chose fort curieuse. Pour les Asnes, ils sont de toutes couleurs, Ils ont une grande raye bleuë sur le dos depuis la tête jusqu'à la queuë, & le reste du corps comme le Cheval semé de bandes assez larges, bleuës, jaunes, vertes, noires & blanches, toutes fort vives.

Les Cerfs y sont en si grande abondance qu'on les y trouve en troupes comme les Moutons, & j'ay oüy dire au Secretaire de Monsieur le Commandeur, & à Monsieur le Commandeur même, qu'ils en avoient vû jusqu'à dix mille ensemble, dans une Plaine qu'ils trouverent dans les bois. Il n'y a pas tant de Tigres, ny de Lions que de Cerfs, mais il y en a pourtant beaucoup, & je n'ay pas de peine à le croire à cause du grand nombre de peaux de ces animaux dont on fait trafic au Cap, ils ne s'arrêtent pas tellement dans les Bois qu'ils ne viennent quelquefois jusques dans les Terres habitées, où ils attaquent tout ce qu'ils rencontrent & mêmes les hommes. Il en arriva un exemple pendant le tems que nous y fûmes. Ce fut Monsieur le Commissaire Genéral qui nous le conta. Deux hommes se promenant loin des habitations, aperçurent un Tigre. L'un tira dessus & le manqua, aussi-tôt le Tigre se lançant sur luy le terrassa: l'autre voyant l'extréme danger de son camarade, tira sur le Tigre & blessa son camarade à la cuisse; cependant le Tigre sans étre blessé, quitta sa proye pour courir sur celuy-cy; le prémier s'étant relevé, vint à tems pour secourir son amy, & tua le Tigre. On

dit

Fig: VIII.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

dit que ces Animaux ont cet instinct d'aller attaquer entre cent personnes celuy qui a tiré sur eux, & de laisser tous les autres pour s'attacher uniquement à luy. Un mois auparavant il arriva un accident presque semblable d'un Lion, qui déchira un homme avec son Valet, assez prés des Habitations, & qui fut tué luy-même ensuite.

Dans la pêche qu'on fit au Cap, on prit quantité de tres-bons Poissons. Entre autres des Mulets & de ces Poissons qu'on appelle Dorades en France, & qui sont bien différens de la veritable Dorade, qui est bien plus grosse & qui mérite mieux de porter ce nom, à cause de sa couleur jaunâtre & de ses nuances dorées, qui la font passer pour un des Poissons le plus beau de la Mer. On prit aussi des Soles en grand nombre, & quelques Torpilles. La Torpille est un fort vilain Poisson, & fort mou, qui lors qu'on le peſche, a la vertu de causer un engourdissement à la main & au bras. Nous y vîmes beaucoup de Loups Marins qui paroissent assez bien nommez. Il y a aussi des Pinguins. Ce sont de gros Oyseaux Aquatiles, sans aisles, qui sont presque toûjours dans l'eau, & qui sont veritables Amphibies. Divers Poissons du Cap.

L'an mil six cent quatre-vingts un le sieur de Vanderstel établit une nouvelle Colonie composée de quatre-vingt-deux Familles à neuf ou dix lieuës avant dans les Terres, & luy a donné le nom de Hellenbok. Quelques uns assurent qu'il y a des Mines d'or au Cap. On nous a montré des pierres qu'on y a trouvé qui semblent confirmer cette opinion, car elles sont pesantes, & avec le Microscope, on y découvre de tous côtez de petites parties qui ressemblent à de l'Or. Mines d'or au Cap.

Mais

Mais nous n'avons rien trouvé au Cap de plus curieux qu'une Carte exacte des environs nouvellement découverts par les Hollandois, avec une relation Latine des Nations qui y habitent. L'une & l'autre fut donnée par un homme digne de foy qui n'y a rien marqué dont il n'ait été témoin oculaire, & dont voicy une traduction exacte.

Traduction d'une Relation latine des environs du Cap.

„ La pointe méridionale de l'Afrique n'eſt pas „ moins éloignée de l'Europe que les mœurs de „ ſes habitans ſont différentes des nôtres. Car „ ces peuples ignorent la création du monde, „ la rédemption des hommes & le Myſtére de „ la tres-ſainte Trinité. Ils adorent pourtant „ un Dieu, mais la connoiſſance qu'ils en ont „ eſt fort confuſe. Ils égorgent en ſon honneur „ des Vaches & des Brebis, dont ils luy offrent „ la chair & le lait en ſacrifice, pour marquer „ leur reconnoiſſance envers cette divinité, qui „ leur accorde, à ce qu'ils croyent, tantôt la „ pluye, tantôt le beau tems, ſelon leurs be- „ ſoins. Ils n'attendent point d'autre vie aprés „ celle-cy. Avec tout cela ils ne laiſſent pas „ d'avoir quelques bonnes qualitez qui doivent „ nous empêcher de les mépriſer. Car ils ont „ plus de charité & de fidelité, les uns envers „ les autres, qu'il ne s'en trouve ordinairement „ parmy les Chrêtiens. L'adultére & le larcin „ ſont chez eux des crimes capitaux & qui ſe pu- „ niſſent toûjours de mort. Quoy que chaque „ homme ait la liberté de prendre autant de „ femmes qu'il en peut nourrir, il ne s'en trou- „ ve pas un, même parmy les plus riches, qui „ en ait plus de trois.

„ Ces peuples ſont partagez en diverſes nations qui

qui ont toutes la même forme de vivre. Leur nourriture ordinaire eſt le lait & la chair des troupeaux qu'ils nouriſſent en grande quantité. Chacune de ſes nations a ſon Chef ou Capitaine auquel elle obéit. Cette Charge eſt héréditaire & paſſe des péres aux enfans. C'eſt aux aînez qu'appartient le droit de ſucceſſion, & pour leur conſerver l'authorité & le reſpect, ils ſont les ſeuls héritiers de leurs péres, les cadets n'ayant point d'autre héritage; que l'obligation de ſervir leurs aînez. Leurs habits ne ſont que de ſimples peaux de Moutons avec la laine, préparées avec l'excrément de Vaches & une certaine graiſſe qui les rend inſupportables à la vûë & à l'odorat. La prémiére nation, en langage du païs, s'appelle Sonquas, dont voicy la répréſentation naturelle. Les Européans appellent ces peuples Hotentots, peut-être parce qu'ils ont continuellement ce mot à la bouche lorſqu'ils rencontrent des étrangers. Comme ils ſont agiles, robuſtes, hardis & plus adroits que les autres à manier les armes, qui ſont la Zagaye & les fléches, ils vont ſervir chez les autres nations en qualité de Soldats, & ainſi il n'y en a pas une, qui outre ſes naturels n'ait encore les Sonquas qui compoſent ſa milice. Dans leur propre païs ils font leur demeure dans de profondes cavernes & quelquefois dans des maiſons comme les autres. Leur chaſſe à laquelle ils ſont fort adroits, fait une bonne partie de leur nourriture; ils tuënt des Eléphans, des Rhinocéros, des Elans, des Cerfs, des Gazelles, des Chevreüils, & pluſieurs autres ſortes d'animaux dont il y a une prodigieuſe quan-

Mœurs des habitans du Cap.

Leurs armes.

Leur nouriture.

„ quantité au Cap. Ils ramaſſent auſſi en certain „ temps le miel que les Abeilles font dans les „ creux des arbres & des rochers.

Leur aveuglement ſur les choſes de la Religion.

J'interrompray pour un moment cette relation, pour dire ce que nous avons vû nous mémes de ces peuples, ou ce que nous en avons appris de quelques perſonnes fort ſûres. Les Hotentots étant perſuadez qu'il n'y a point d'autre vie, ne travaillent qu'autant qu'il faut pour paſſer doucement celle-cy. A les entendre parler, lors méme qu'ils ſervent les Hollandois, pour avoir un peu de pain, de tabac ou d'eau de vie, ils les regardent comme des Eſclaves qui cultivent les terres de leur païs, & comme des gens ſans cœur, qui ſe renferment dans des maiſons & dans des Forts pour ſe garantir de leurs ennemis, tandis que leur nation campe en ſureté par tout où il luy plaît, au milieu des campagnes & des plaines ſans s'abaiſſer à labourer les champs.

Leurs ſentimens ſur leur maniere de vive & ſur celle des étrangers.

Ils prétendent par cette maniére de vie faire voir qu'ils ſont les maîtres de la terre & les plus heureux peuples du monde, puiſqu'ils ſont les ſeuls qui vivent en liberté & en repos; en quoy ils font conſiſter leur bon-heur. Lorſque nous étions dans le jardin de la Compagnie, un des principaux voyant les amitiez que les Chefs des Hollandois nous faiſoient, vint à l'Obſervatoire, & y ayant rencontré le Pere de Fontenay, il luy préſenta deux Oranges, luy diſant en Portugais, *Reverendo Padre, Géral dos Ottentots à voſſa Senhoria*; marquant par là que ſon Capitaine & ſa Nation vouloient nous témoigner la joye qu'ils avoient de nôtre arrivée.

Quelque bonne opinion qu'ils ayent d'eux mé-

Fig. V.

Esperance.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

mémes, ils ménent une vie miſérable. Ils ſont mal propres juſques à l'excez, & il ſemble qu'ils s'appliquent à ſe rendre affreux. Quand ils veulent ſe parer, ils ſe frottent la tête, le viſage & les mains de la ſuye de leurs chaudiéres, & quand ils n'en ont pas, ils ont recours à une certaine graiſſe noire, qui les rend ſi puants & ſi hideux, qu'on ne les peut ſouffrir. De là vient que leurs cheveux, qui d'ailleurs ſont naturellement preſque auſſi cotonnez que ceux des Négres, ſe réduiſent en pétites boules, auſquelles ils attachent des piéces de cuivre ou de verre. Les plus conſidérables parmy eux ajoûtent à ces ornemens de grands cercles d'yvoire qu'ils paſſent dans leurs bras au deſſus & au deſſous du coude. Leur nourriture eſt encore plus ſurprenante : ils ſe font un mets délicieux de la vermine qui s'engendre dans les peaux dont ils ſont revêtus. Nous l'avons vû plus d'une fois ; ſans cela nous n'euſſions jamais pû le croire. Les femmes, outre cet habit, s'entourent les jambes d'inteſtins d'animaux ou de petites peaux qu'elles taillent pour cet uſage : elles le font pour ſe garantir des piqueures d'épines quand elles vont dans les bois, & pour avoir un remede toûjours preſt contre la faim en cas de beſoin. Leurs âtours ſont pluſieurs chapelets de raſſagues, ou d'os de différentes couleurs, dont elles ſe font des colliers & de ceintures & quelques gros anneaux de cuivre qu'elles portent aux bras.

Les vêtemens des hommes & des femmes.

La Barbarie n'a pourtant pas tellement effacé dans ces peuples tous les traits de l'humanité, qu'il n'y reſte quelque veſtige de vertu ; ils ſont fidéles, & les Holandois les laiſſent entrer librement dans leurs maiſons ſans crainte d'en

Leur vertus morales.

être volez. On dit neanmoins qu'ils n'ont pas cette retenuë à l'égard des étrangers, ou des Hollandois nouveaux venus, qui ne peuvent les reconnoître & les faire punir. Ils sont bienfaisans & secourables; ils n'ont presque rien à eux: quand on leur donne quelque chose, si elle se peut diviser, ils en font part au premier de leurs compagnons qu'ils rencontrent, ils les cherchent méme à ce dessein, & se réservent ordinairement la moindre partie de ce qu'ils ont.

La maniere dont ils punissent les crimes.

Quand quelqu'un est convaincu d'un crime capital parmy eux, comme de larcin ou d'adultére, le Capitaine & les principaux s'assemblent, & aprés avoir fait le procez au criminel, ils sont eux memes les exécuteurs de leur Sentence; ils le tüent de coups de bâtons, chacun venant par ordre selon son rang & sa qualité luy donner le sien, aprés que le Capitaine par honneur a commencé, ou bien ils le percent avec leurs Zagaies. On dit qu'ils sont Astrologues & Herboristes, & des gens dignes de foy nous assûrérent qu'ils connoissoient assez bien le Ciel, & qu'ils distinguoient les Simples, méme durant la nuit au toucher & à l'odorat. Ils sont jaloux de leur liberté jusques à l'excez. Monsieur le Commandeur nous dit qu'il en avoit voulu apprivoiser un en le faisant son domestique de jeunesse: quand il fut grand, il fallut luy donner son congé, qu'il demanda avec instance, disant qu'il ne pouvoit s'assujettir à la gêne d'une vie réglée, que les Hollandois & semblables nations étoient les Esclaves de la terre, & que les Hotentots en étoient les maîtres, qu'ils n'étoient point contraints d'avoir continuellement

Les connoissances qu'ils ont du Ciel & des choses naturelles.

Ils sont si accoûtumez à la liberté, qu'ils ne pouvoient vivre dans aucune contrainte.

rs le Tropiq. du Capricorne.

lement le chapeau ſous le bras & d'obſerver cent coûtumes incommodes, qu'ils mangeoient quand ils avoient faim, ſans ſuivre en cela d'autres régles que celle de la nature. Au reſte ils ſont guais, vifs, bruſques dans leurs paroles, & paroiſſent avoir de l'éſprit.

Ils ont des coûtumes tres-bizarres. Quand une femme a perdu ſon premier mary, elle doit dans la ſuite ſe couper autant de jointures de doigts en commençant par le petit, qu'elle ſe remarie de fois. Les hommes ſe font demy-Eunuques de jeuneſſe, prétendant que cela ſert beaucoup à conſerver & augmenter l'agilité: ils ſont tous ou Chaſſeurs ou Bergers; ceux-là habitent dans des cavernes & vivent de leur chaſſe, ceux-cy ſe nourriſſent de leurs troupeaux & de leurs laictages: ils logent dans des cabanes faites de branches d'arbres, couvertes de peaux & de nattes en forme de tentes, la porte en eſt ſi baſſe qu'on n'y peut entrer qu'à quatre pieds, & la couverture ſi peu élevée qu'on ne peut s'y tenir debout. Quatre ou cinq familles logent dans une de ces Caſes qui n'a qu'environ cinq ou ſix pas géométriques de tour, le feu s'y fait au milieu, & les appartemens ne ſont diſtinguez que par des trous creuſez en terre de deux pieds de profondeur. Pourſuivons préſentement la relation que nous avions interrompuë.

Les Chaſſeurs demeurent dans les bois & les paſteurs demeurent dans des Caſes.

La deſcription de ces Caſes.

„La deuxiéme Nation eſt celle des Nama-
„quas, dont vous voyez icy la figure. Nous la
„découvrimes la prémiére fois l'an 1682. nous entrâmes dans leur village, & envoyâmes à leur
„Capitaine par quelques-uns des Caffres qui
„nous ſervoient de guides, du Tabac, une

Les Namaquas habitent dans des villages, & ſont plus polis que les autres.

„Pipe, de l'eau de vie, un coûteau & quelques „grains de Corail. Ce Capitaine agréa nos pe„tits preſens, & nous envoya par reconnoiſſan„ce deux moutons gras, dont la queuë peſoit „chacune plus de vingt livres, avec un grand „vaſe plein de lait, & une certaine herbe qu'ils appellent Kanna, c'eſt apparemment cette plante fameuſe que les Chinois appellent Ginſſeng : car Monſieur Claudius qui en a vû à la Chine, aſſûre qu'il en avoit trouvé deux plantes au Cap, & nous en a fait voir la figure toute entiére qu'il avoit peinte au naturel & que Monſieur Thevenot m'a fait voir depuis peu, de la maniére que vous la voyez gravée avec les Sonquas. Ils uſent du Kanna auſſi fré„quemment que les Indiens font du Bétel & „de l'Areka. Le lendemain un de leurs Capi„taines vint nous trouver : c'étoit un homme „que ſa grande taille & un certain air de fier„té, qui paroiſſoit ſur ſon viſage, faiſoit reſpe„cter des ſiens, il ménoit à ſa ſuite cinquante „jeunes hommes, avec autant de femmes & „de filles. Les hommes portoient à la main „chacun une flutte d'un certain rozeau, tres„bien travaillée, qui rendoit un ſon aſſez „agréable. Le Capitaine leur ayant fait ſigne, „ils ſe mirent à joüer tous enſemble de ces „inſtrumens, auſquels les femmes & les fil„les mêloient leurs voix & le bruit qu'elles „faiſoient en frappant des mains. Ces deux „troupes de gens s'étoient rangées en deux „cercles renfermez l'un dans l'autre. Le pre„mier qui étoit exterieur & formé par les hom„mes, entouroit le ſecond ou celuy des fem„mes, qui étoit intérieur. Les uns & les au„tres

Leur Muſique & leurs Inſtrumens.

tres dançoient ainſi en rond, les hommes tournant à droit & les femmes à gauche, tandis qu'un vieillard qui ſe tenoit debout au milieu d'eux un bâton à la main, battoit la meſure & régloit leur cadence. Leur Muſique entenduë de loin paroiſſoit agréable, & même aſſez harmonieuſe; mais pour leur dance elle n'avoit rien de régulier, ou plûtôt ce n'étoit qu'une confuſion. Ces Namaquas ſont en grande réputation parmy ces nations, & ſont eſtimez braves, guerriers & puiſſans, quoyque leurs plus grandes forces ne paſſent pas deux mille hommes portans les armes. Ils ſont tous de grande taille & robuſtes; ils ont un bon ſens naturel: & lors qu'on leur fait quelque queſtion, ils ne répondent qu'aprés avoir bien peſé leurs paroles, & toutes leurs répon ſes ſont courtes & accompagnées de gravité. Ils rient rarement & parlent fort peu; les femmes paroiſſent artificieuſes, & ne ſont pas à beaucoup prés ſi graves que les hommes.

Leur maniere de dancer.

Leur force & leur courage.

Leurs mœurs.

La troiſiéme Nation eſt celle des Ubiquas. Ils ſont Larrons de profeſſion, & volent les Africains auſſi bien que les Etrangers. Quoy qu'ils ne puiſſent pas mettre cinq cents hommes ſur pied, il n'eſt pas aiſé de les détruire, parce qu'ils ſe retirent dans des Montagnes inacceſſibles. Les Gouriquas ſont la quatriéme Nation qui n'eſt pas fort étenduë. Les Ilaſſiquas ſont la cinquiéme, ils le ſont davantage: ils ſont riches & puiſſans, peu verſez dans le métier de la guerre; au contraire de la ſixiéme Nation, je veux dire des Gouriquas qui ſont grands Guerriers. La ſeptiéme

Les Ubiquas ſont addonnez au larcin.

Les differentes Nations que les Hollandois ont decouvertes.

„ Nation est celle des Soufiquas, & les Odiquas „ sont leurs Alliez.

Vache marine.

On voit dans les grandes Rivieres un Animal monstrueux, qu'on appelle Vache-marine, & qui égale le Rhinocéros en grandeur, sa chair, ou pour mieux dire son lard est bon à manger, & le goût en est fort agréable. J'en ay mis icy la figure. Pour ce qui est des Arbres, des Plantes, & des Fleurs, il y en a une infinité, & de très curieuses, tant pour leur beauté que pour leurs vertus particulieres.

Le Commandeur du Cap fit un voyage dans les terres aprez nôtre départ.

Dans le voyage qu'on a fait, qui a duré cinq mois entiers, on a pénétré vers le Nord jusqu'au Tropique. C'est-à-dire qu'on a découvert deux cents lieuës de Païs, marchant toûjours à dix, ou douze lieuës de la Mer Occidentale. Mr. le Commandeur Vanderstel y étoit en personne, accompagné de cinquante-huit hommes bien armez. Il fit suivre sa Calêche, & quarante Chariots, avec vingt-huit Chevaux, trois cents Moutons, & cent cinquante Bœufs. Ces derniers portoient le bagage, & traînoient les chariots, & les Moutons servoient à nourrir les Voyageurs. Il partit avec sa Troupe du Cap de Bonne Espérance sur la fin du mois de May, qui est le tems d'hiver en ce Païs, il choisit cette saison pour ne pas manquer d'eau & de fourage par les deserts qu'il falloit traverser. On a découvert quelques Nations différentes vers le vingt-huitiéme dégré de latitude, qui habitent un Païs agréable, & abondant en toutes sortes de fruits & d'animaux. Avant que d'y arriver on trouva quantité de déserts & de montagnes, dont une étoit si haute, que M. le Commandeur nous assura qu'on avoit été quarante jours à monter au

som-

Fig. IX.

BIBLIOTECA NAPOLI VITTORIO EMANUELE III

ſommet. Ils penſérent tous mourir de ſoif avec leurs animaux, & coururent ſouvent riſque d'être dévorez par les Bêtes ſauvages qu'ils rencontroient en troupes. Il eût luy-meme bien de la peine à ſe ſauver d'un Rinoceros d'une grandeur énorme qu'il vit à trois pas de luy tout preſt à le déchirer, s'il ne l'eut évité en ſe jettant à l'écart, & ſe dérobant à la veuë de cet animal, qui le chercha long tems pour le mettre en pieces.

Les dangers, qu'il courut, de perdre la vie.

Mais quand on fut arrivé au vingt-ſeptiéme degré de latitude à dix ou douze lieuës des côtes de l'Océan; on rencontra une Nation fort nombreuſe, & beaucoup plus traitable que toutes celles qu'on avoit trouvé juſqu'alors. Comme M. Vander-ſtel avoit amené avec luy deux Trompettes, quelques Hautsbois, & cinq ou ſix Violons. Dés qu'ils eurent entendu le ſon de ces inſtrumens, ils vinrent en foule, & firent venir leur muſique compoſée de prés de trente perſonnes, qui avoient preſque tous des inſtrumens differens Celuy du milieu avoit une eſpece de Cornet-à-bouquin fort long, & fait d'un boyau de Bœuf ſéché & préparé: les autres avoient de flageollets & des flûtes faites de cannes, de longueur & de groſſeur differentes. Ils percent ces inſtrumens à peu prés comme les nôtres, mais avec cette différence qu'il n'y a qu'un trou qui va d'un bout à l'autre, qui eſt beaucoup plus large que celuy des flûtes & des flageolets, dont on ſe ſert communément en France. Pour les accorder enſemble, ils ſe ſervent d'un cercle qui a une petite ouverture au milieu, qu'ils avancent, ou qu'ils reculent dans le tuyau par le moyen d'une baguette, ſelon le

ton qu'ils veulent prendre. Ils tiennent leur instrument d'une main, & de l'autre ils serrent leurs lévres contre l'instrument, afin que le souffle entre tout dans le tuyau. Cette musique est simple, mais elle est harmonieuse. Celuy qui y préside aprés avoir fait prendre à tous les autres Musiciens le ton de leur instrument sur celuy du cornet à bouquin, qui est auprés de luy, donne l'air qu'il faut jouër, & bat la mesure avec un grand bâton, qui peut être vû de tout le monde.

Leur musique, leurs instrumens, & leur dance.

La musique est toûjours accompagnée de dances, qui consistent dans des sauts, & des certains mouvemens de pieds, sans sortir du lieu où ils sont. Les femmes & les filles, faisant un grand cercle autour des danceurs, battent seulement des mains & quelquefois des pieds en cadence. Les joüeurs d'instrumens sont les seuls qui changent de place en dansant, à l'exception du Maître de Musique qui se tient debout sans se remuer pour régler les accords & la cadence.

Les hommes sont bien proportionnez & robustes; ils ont de grands cheveux, qu'ils laissent flotter sur les épaules. Leurs armes sont la Fléche & la Zagaye, qui a quelque rapport avec la lance, leur vêtement consiste dans un long manteau de peau de Tigre, qui descend jusqu'aux talons. Parmi eux il s'en trouve d'aussi blancs que les Européans, mais ils se noircissent avec de la graisse & de la poudre d'une certaine pierre noire, dont ils se frottent le visage & tout le corps. Comme il y a beaucoup de Simples & fort rares de toutes sortes dans leurs campagnes dans leurs Forets, ils sont tous Herboristes. Plusieurs

FIG. X.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

Fig. XI.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

sieurs se connoissent fort bien en minéraux, qu'ils sçavent fondre & préparer, mais ils ne les estiment pas beaucoup, peut-être parce qu'il y a une grande quantité de Mines d'Or, d'Argent, & de cuivre dans leur Païs. Leurs femmes sont naturellement fort blanches; mais afin de plaire à leurs maris elles se noirciſſent comme eux. Celles qui sont mariées ont le dessus de la tête rasé, & sur les oreilles de grandes coquilles pointuës. Elles se couvrent de peaux de Chats-Tigres qu'elles se lient autour du corps avec des courroyes. Cette Nation fait grand état d'une certaine moüelle de pierre, qui ne se trouve que dans le cœur de certains rochers, assez dure & d'une couleur fort obscure. L'expérience leur a appris que ce minéral est d'une merveilleuse vertu pour faire délivrer les femmes quand elles sont en travail d enfant, & pour faire mettre bas leurs Vaches, leurs Brebis & leurs Chévres. Quand les Hollandois firent sauter avec une Mine un grand rocher, où il s'en trouva beaucoup qu'on emporta, ils en témoignérent du chagrin & s'en plaignirent comme si on leur eût enlevé un grand Tréſor. A mon retour on me donna un morceau de cette espéce de minéral avec quelques autres qu'on a trouvez dans ce Païs.

Leurs habillemens.

On trouve encore diverses sortes d'animaux & d'insectes, dont voicy les principales Figures. Le premier est un Serpent qui a des cornes, appellé Ceraste, qu'on n'avoit point vû jusqu'à présent, dont le venin est extraordinairement dangereux. Le second est un Caméléon qui prend toutes sortes de couleurs, & dont le cry ressemble à celuy d'un Chat. Le troisiéme

eſt un Lezard. Quand on le frappe il ſe plaint comme un enfant qui pleure, & ſe mettant en colere, il dreſſe les écailles, dont il eſt tout hériſſé. Sa langue eſt bleuâtre & fort longue, & lorſqu'on l'approche on l'entend ſouffler avec beaucoup de violence. On y trouve auſſi un autre Lezard marqué de trois croix blanches, dont la morſure n'eſt pas ſi dangereuſe que celle du premier.

De tout ce que je viens de dire, on voit aſſez que cette partie de l'Afrique n'eſt pas moins peuplée, moins riche ny moins fertile en toutes ſortes de fruits & d'animaux, que les autres deja découvertes, quoy qu'on l'ait négligée ſi longtems. Les peuples qui l'habitent ne ſont ny cruels ny farouches, & ils ne manquent ny de docilité ny d'eſprit. On le reconnoît mieux chaque jour par le commerce que les Hollandois entretiennent avec eux. Mais leur grand malheur, & qu'on ne ſçauroit aſſez déplorer, c'eſt que tant de nations ſi nombreuſes n'ont nulle connoiſſance du vray Dieu, & que perſonne ne ſe met en état de les inſtruire. On va à la vérité dans toutes leurs terres, & on les viſite chez eux juſques dans leurs plus épaiſſes Forets, on traverſe leurs déſerts brûlans, & on ſurmonte leurs montagnes les plus eſcarpées avec beaucoup de fatigue, de dépenſe & de péril Mais tout cela ne ſe fait que pour découvrir leurs Mines, pour connoître l'abondance de leurs Provinces, pour apprendre leurs ſécrets, & la vertu de leurs ſimples, & pour s'enrichir de leur commerce. Cette entrepriſe, à la vérité, & l'éxécution d'un deſſein ſi grand & ſi difficile, ſeroit tres-loüable, ſi le zéle du ſalut de

* Le malheur de ces peuples idolatres, & le peu d'eſperance qu'on a de les convertir.

leurs

Fig. XII.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE N°
NAPOLI

Fig : XIII.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

leurs ames y avoit un peu de part, & si en trafiquant avec eux, on leur enseignoit le chemin du Ciel & les véritez éternelles.

Des Missionnaires zélez qui regarderoient ces peuples comme rachetez du Sang de JESUS CHRIST, & aussi capables, tout sauvages qu'ils sont, de glorifier Dieu dans l'éternité, que les nations les plus polies, seroient bien nécessaires dans cette partie reculée de l'Afrique. Ils aideroient prémiérement les Catholiques du Cap, qui sont plusieurs années sans Messes ny Sacremens, faute de Prêtres. Ils instruiroient en même-tems les Hottentots, déja connus, & d'autant plus faciles à gagner à JESUS-CHRIST, qu'ils n'ont aucun vice considérable qui les détourne du Christianisme. Dans la suite on pourroit pénétrer jusques chez les peuples les plus éloignez, dont on ameneroit sans doute plusieurs, avec la grace de Dieu, à la Bergerie du Sauveur.

Depart du Cap de Bonne Esperance.

Voilà les particularitez du Cap, que nous y avons apprîses pendant nôtre séjour. On avoit résolu de lever l'ancre le sixiême de Juin, tout le monde étoit embarqué pour cela dés le matin, mais nous ne pûmes sortir faute de vent. Le lendemain septiéme un petit vent de Nord s'étant levé, nous appareillâmes & mîmes à la voile sur les sept heures, aprés avoir un peu louvoyé pour passer la queuë du Lion, nous doublâmes le Cap sans aucune difficulté. On assûre que cet endroit est un des plus dangereux de tout l'Océan. En effet les Mers y sont fort grosses, & quand on à le vent contraire il y a toûjours du péril: mais nous n'y en trouvâmes aucun, graces à Dieu, parce que nous avions un vent favo-

favorable. Il eſt vray que nous eûmes toûjours de fort groſſes Mers, & que nôtre Vaiſſeau fatiguoit beaucoup par les grands roulis, qui ne nous permettoient pas d'être debout, ny même aſſis ſans nous tenir à quelque choſe, & beaucoup moins encore de repoſer la nuit. Cependant nous nous conſolions aiſément, parce que nous faiſions beaucoup de chemin avec ces gros vents d'Oüeſt & de Sud-Oüeſt. Cela dura environ dix-huit jours, pendant leſquels on fit prés de ſept cens lieuës. Nous en euſſions fait encore davantage, ſans les courans, que nous rencontrâmes aupres de l'Iſle de Madagaſcar, & qui étoient contraires. Nous avions d'abord couru juſques au trente-ſeptiéme dégré méridional, afin de trouver les vents d'Oüeſt, parce que dans la ſaiſon, où nous étions, ils y régnent d'ordinaire. Cependant environ ce tems-là, c'eſt à-dire le ſeiziéme ſur les onze heures du matin, à la hauteur de trente-ſix dégrez vers le Midy, comme nous allions aſſez vîte avec un tems favorable, tout à coup le vent changea bout pour bout, & tomba ſur nos voiles comme pour nous faire reculer, avec tant de violence, que nous penſâmes démâter de tous nos Mats. On eût bien de la peine à revirer de bord, & à mettre le vent dans les voiles. Le Baron de Saint Martin nous avoit averti de dire à nos Pilotes, qu'il ne faloit élever vers le Sud que le moins que l'on pourroit, & que dés que nous trouverions les vents d'Oüeſt, il falloit s'en ſervir, & porter à l'Eſt droit à la route. Il nous aſſûre que les Hollandois avoient remarqué, que plus on prenoit du Sud, plus on trouvoit de vents violents, & que quelquefois ils changeoient ſi promptement

Il faut eſtre tousjours ſur ſes gardes au trente-ſixiéme dégré de latitude auſtrale.

de

de la Poupe à la Prouë, qu'ils avoient eu plusieurs fois leurs voiles enfoncées, & leurs mâts rompus. Mais il n'étoit pas besoin de donner ce dernier avis à Monsieur de Vaudricourt: il n'y eut jamais un Capitaine plus vigilant ny plus appliqué. Et bien nous en prit, sur tout ce jour là; car si l'Equipage n'eût pas été à l'erte & les Officiers sur le Pont, nous eussions couru grand risque de perdre du moins nos mâts & nos voiles.

Vigilance des Officiers du Vaisseau.

On voit assez par-là, qu'il ne faut pas aller vers le Sud que le moins que l'on pourra, & que si on trouve dés la hauteur du Cap les vents d'Oüest, il faut faire sa route, sans se mettre en peine d'élever davantage, à cause de la saison d'hyver & des accidens dont je viens de parler, qu'on ne peut guere éviter sans cette précaution. Il n'en est pas de même au retour, comme nous l'éprouvâmes par le travers de l'Isle Maurice, & je l'avois aussi entendu dire à Monsieur l'Ambassadeur par un Pilote Hollandois que nous prîmes à Batavia, pour nous mener à Siam. Il disoit que dans la saison d'Eté, que nous prénions pour retourner au Cap, il falloit élever beaucoup vers le Sud, jusqu'à la hauteur de trente cinq à trente-six degrez pour se garantir de certains coups de vents furieux, qu'on sent ordinairement prés des Isles Maurice & de Madagascar; que ces vents sont comme des Ouragans, qui mettent en grand danger les meilleurs Vaisseaux. Cet avertissement étoit fort sage, & deux violens orages que nous avons essuyez dans les mêmes endroits, comme je le diray en son lieu, nous ont assez fait voir qu'il étoit véritable.

Remarques necessaires pour ceux qui partent du Cap pour les Indes.

Je vous ay déja fait remarquer qu'on nous

avoit fait eſpérer inutilement, qu'apres avoir paſſé la Ligne nous trouverions à la hauteur de ſix ou ſept dégrez Sud, des vents favorables qui nous méneroient au Cap de bonne Eſpérance. Nous ne fûmes pas moins trompez, aprés avoir doublé le Cap, dans l'attente des vents d'Oüeſt, qu'on nous avoit promis avec tant d'aſſurance, ſi nous élevions juſques au trente-ſixiéme ou trente-ſeptiéme dégré Sud. Nous ſuivîmes ces inſtructions, mais on trouva que les avis du Baron Van-Rhéden étoient véritables, lorſqu'il nous aſſûroit, que leurs Pilotes avoient remarqué depuis quatre ou cinq ans, que les ſaiſons & les vents étoient extrémement changez, & qu'il ne falloit guére ſe fier aux expériences paſſées, mais naviger avec beaucoup de précaution.

Comme nos Pilotes régloient leur courſe ſur les mémoires qu'on leur avoit donnez en France, ils allérent juſques au trente ſeptiéme dégré de latitude Sud & au delà, pour ſe conſerver les vents d'Oüeſt, mais ce fut-là que nous les perdîmes; car les ayant rencontrez dés nôtre départ du Cap, ils nous manquérent au trente-quatriéme dégré. Ils devinrent même ſi contraires & ſi forts, que nous n'avions point vû la Mer ſi groſſe, qu'elle étoit alors. C'étoit véritablement des montagnes, & des abîmes d'eau. Nous reçûmes de ſi grands coups de Mer contre le Vaiſſeau, qu'ils faiſoient preſqu'autant de bruit qu'un coup de canon, de ſorte qu'il eût couru grand riſque de s'ouvrir s'il n'eût été bon, & ſi ce tems eût encore duré pluſieurs jours. Les vagues étoient ſi hautes & ſi agitées qu'elles paſſoient par deſſus la Dunette, & jettoient entre les Ponts plu-

La Dunette c'eſt la plus haute partie de l'arriere du Vaiſſeau.

plusieurs tonneaux d'eau à la fois, ce qui incommodoit & fatiguoit fort l'Equipage.

Au bout de six ou sept jours, ces vents se calmerent un peu à la vérité, mais ils redevinrent contraires. Ce qui nous obligea d'avoir recours à la sainte Vierge, à laquelle tout l'Equipage fit une neuf-vaine, pour la prier de nous obtenir un bon vent, parce qu'ayant été prés de quinze jours sans avancer, on appréhendoit d'être obligé de relâcher à la côte de Malabar, ou à l'Isle de Ceilon, ou du moins d'arriver trop tard à Batavia, pour faire cette année le voyage de Siam. Nous avions d'autant plus sujet de craindre ce retardement, que nous commencions à avoir bien des malades, tant à cause du mauvais tems, que de la mauvaise nourriture de l'Equipage, dont les vivres commençoient à se gater. Il y eut jusqu'à soixante malades à la fois, depuis le Cap jusques à Batavia, la plus part attaquez du scorbut, maladie qui leur pourissoit les jambes, la bouche, & leur faisoit tomber les dents. Ce fut alors que nous eûmes une belle occasion de travailler au salut de ces pauvres affligez. Nous fimes tout ce que nous pûmes pour les soulager spirituellement dans leurs maux, en leur apprenant à en faire un bon usage. Il étoit aisé de les résoudre à se résigner à la volonté de Dieu, dans les violentes douleurs qu'ils enduroient, sur tout quand on les pensoit; les Chirurgiens étant obligez de couper les gencives jusques au palais, & leur faire laver ensuite la bouche avec du vinaigre ou de l'eau de vie, pour arrêter la pourriture, & empêcher la gangrene. Nous étions quelquefois surpris de voir la tranquillité, où ils étoient au milieu de leurs peines, leur indifference pour

On fait des prieres pour obtenir un vent favorable.

La maladie se met dans l'Equipage.

La patience & la pieté des malades.

pour la ſanté ou pour la maladie, pour la vie ou pour la mort; ne ſouhaitant au monde que l'accompliſſement de la volonté de Dieu. Ils faiſoient paroître tant d'empreſſément pour entendre la Meſſe & pour communier, que ſe faiſant porter ſur le Pont par leurs camarades, on les voyoit tomber en foibleſſe, & s'en retourner contens, quoyque plus malades, aprés avoir ſatisfait à leur dévotion. C'étoit ſans doute une grande conſolation pour nous. Elle fut encore beaucoup augmentée par la converſion de deux pauvres Matelots Calviniſtes qui s'étoient embarquez à l'inſçu de Monſieur l'Ambaſſadeur. Si on les euſt reconnus hérétiques, on n'eut jamais ſouffert qu'ils euſſent été du voyage; mais la Providence divine ſe ſervit de la curioſitè qu'ils eurent, d'aller à Siam, pour les mettre dans la voye du ſalut. Ils eurent bien de la peine à ſe déterminer, mais enfin gagnez & inſtruits par un de nos Péres, ils renoncérent publiquement aux erreurs de Calvin Le Pére de Fontenay aprés leur avoir fait une petite exhortation, pour les confirmer dans la réſolution de vivre & de mourir bons Catoliques, reçût leur Abjuration le troiſiéme Dimanche d'aprés Pentecoſte. On les inſtruiſit encore dans la ſuite, pour les diſpoſer à leur prémiére Communion, qu'ils firent quelque-tems aprés avec beaucoup de piété; & depuis ils ont vêcu l'un & l'autre avec une grande édification dans le Navire.

Dieu accorde un beau tems par l'interceſſion de la ſainte Vierge.

Nous commençâmes donc nôtre neufvaine le Samedy ſeptiéme de Juillet, & dés le lendemain nos priéres furent exaucées. Il ſe leva un vent ſi favorable, que nous fîmes cinquante lieuës en moins de vingt quatre heures, aprés cela nous

nous vîmes du Goëmon & des Oyſeaux en plus grand nombre qu'à l'ordinaire. Car nous n'avons pas ceſſé d'en voir depuis le Cap juſques à Batavia. On crut qu'ils venoient de l'Iſle de Saint Paul d'Amſterdam, qui eſt vers le trente-ſixiéme degré de latitude Auſtrale, & le quatre-vingt neufviéme de longitude.

Aprés avoir couru à l'Eſt prés de mille lieuës, nous dreſſâmes nôtre route vers le Nord pour aller gagner l'Iſle de Java, qui eſt au ſixiéme degré de la Ligne du côté du Midy. Nous eûmes même durant quelque-tems un vent frais & favorable, mais le quinziéme de Juillet il commença ſi fort à mollir, que nous ne faiſions preſque plus de chemin. La nuit du dix-ſeptiéme au dix-huitiéme de ce même mois, nous repaſſâmes le Tropique du Capricorne ; & depuis ce jour-là nous allâmes toûjours au plus prés du vent juſques à la vûë de l'Iſle de Java. Car nous craignions de tomber trop au Nord, & par conſequent au deſſous du détroit de la Sonde ; ce qui nous eût fort embaraſſé : parce que les vents qui régnent de ce côté-là, & les courans qui s'y trouvent, ne nous permettant pas d'y entrer, nous aurions été obligez de relâcher à l'Iſle de Ceilon ou à Sumatra. C'eſt pourquoy nous ſouhaitions, que les vents nous permiſſent de porter plus à l'Eſt, afin de gagner la terre de Java. Cependant comme on vit que les vents contraires continuoient toûjours, le Mercredy vint-cinquiéme de Juillet, on tint conſeil pour déterminer ſi on porteroit toûjours au Nord-Eſt, pour paſſer entre l'Iſle de Cocos & le Trial, où ſi on iroit reconnoître la nouvelle Hollande. Deux des nos Pilotes furent de ce dernier avis, fondez ſur des inſtructions

Precaution dont on doit ſe ſervir dans cette navigation.

ctions particuliéres, qui le marquoient; & ils disoient que les vents ne changeroient point, & que si on alloit reconnoître ces terres, ils deviendroient favorables pour entrer dans le détroit de la Sonde. Les trois autres s'y opposérent, à cause des dangers qui se rencontrent le long de cette côte, & des fréquens naufrages qu'on y a faits: outre qu'ils firent voir qu'il étoit fort difficile de passer entre le Trial & la Terre, & qu'ainsi il valoit mieux gagner l'Isle de Java Ils disoient que dans peu de tems les vents changeroient, ou qu'on relâcheroit à Sumatra en derniére resource; que ce party, quoy qu'assez fâcheux, étoit néanmoins sans péril, & qu'il faloit s'y résoudre plûtôt que de risquer à se perdre. On suivit ce dernier avis & il se trouva le meilleur, comme on le verra par la suite. Il est vray que depuis ce tems là les vents ne devinrent pas plus favorables, qu'ils étoient alors; mais comme l'Isle de Java n'étoit pas si éloignée que nos Pilotes, fondez sur leurs Cartes, se l'imaginoient, on se trouva en peu de tems bien au dessus du détroit de la sonde, & on y entra de la maniere que nous allons le raconter. On n'avoit pas voulu se fier à l'expérience & aux bons avis de Monsieur de Saint Martin, qui nous avoit assûré, que l'Isle de Java étoit mal marquée sur les Cartes ordinaires, & qu'elle étoit d'environ cent lieuës plus proche du Cap & beaucoup moins au vent qu'on ne croyoit.

Le Trial sont trois Isles assez basses.

Nous continuames donc cette route, & nous allâmes du Nord-est, dans l'espérance d'un vent plus favorable. Mais comme aprés avoit navigué long-tems, le vent ne changeoit point, on voüa une autre neufvaine qu'on commença avec

un

un renouvellement de dévotion & de ferveur. Plus de la moitié de l'Equipage étoit dangereusement malade, & l'autre partie étoit si foible qu'ils ne pouvoient fournir à faire la manœuvre. Les Matelots qui étoient de Saint Malo voulurent donner des marques de leur dévotion envers Saint Sauveur leur Patron. Ils députérent vers un de nos Péres deux ou trois d'entre eux, pour le prier de les assister dans leurs bons desirs, & de leur prescrire ce qu'il falloit faire pour rendre leur vœu agréable à leur saint Patron. Ils ont cette coûtume parmy eux, qu'ils observent inviolablement, lorsqu'ils se trouvent dans quelque péril sur Mer, de promettre à Saint Sauveur d'aller visiter son Eglise en linge, c'est-à-dire, en chemise, d'y communier, & d'y faire chanter une Messe solemnellement. Ils avoient déja concerté entre eux de faire ce vœu: plusieurs des leurs, qui étoient malades du scorbut, leur avoient inspiré cette pensée, & les pressoient de l'exécuter. Aprés qu'ils eurent proposé leur dessein, on leur dit, qu'il falloit commencer par se confesser & se communier, afin de se mettre en état d'être exaucez. Ils s'y disposérent durant le reste de la semaine, & le Dimanche ils se confessérent & communiérent tous. Aprés quoy le Pére, à qui ils s'étoient adressez, monta sur le Château d'avant, & les ayant fait mettre à genoux, prononça à haute voix la promesse qu'ils faisoient à Dieu, si par l'interceſſion de Saint Sauveur, ils obtenoient un vent favorable & un retour heureux en leur Païs.

Le vent étant contraire, on recommence à faire des prieres.

Les Matelots de saint Malo se distinguent par leur devotion.

La Providence est sans doute admirable en tous lieux, mais j'ose dire, & je l'ay souvent connu par expérience, qu'elle se fait sentir d'une maniere

nière toute particuliére sur Mer. Jamais on n'avoit demandé le beau tems avec plus de confiance, & on croioit n'en avoir jamais eu plus besoin durant toute la navigation. Cependant Dieu ne vouloit point exaucer nos priéres, & nous estions surpris de nous voir déja à la fin de nôtre neufvaine, sans avoir apperçu le moindre changement de tems.

Protection speciale de Dieu sur nôtre Voyage.

Mais nous fumes bien-tôt heureusement détrompez, & nous reconnûmes qu'aprés les vœux & les prieres, il faut s'abandonner à la Providence. Car si nous eussions été exaucez, & que Dieu nous eût accordé le vent que nous demandions avec tant d'empressement, nous eussions infailliblement donné, la nuit du deuxiéme au troisiéme d'Aoust, contre une Isle basse avec un tres-grand danger d'y faire naufrage. On ne reconnut cette Isle, que le matin à la pointe du jour, lorsque nous en avions déja passé prés de la moitié, n'en étant éloignez que de deux lieuës ou enuiron. De sorte que si nous eussions eu cette nuit là le vent propre, pour aller droit à l'Est-Nord-Est, comme nos Pilotes le jugeoient à propos, nous ne pouvions manquer de nous perdre. Comme cette Isle est située presque au dixiéme dégré de latitude, on crût quelque-tems que c'étoit l'Isle des Cocos, que nous croyions avoir déja passée, d'autant qu'elle est marquée sur les Cartes au douziéme dégré de latitude méridionale.

Embarras ou l'on fut, avant que d'arriver à l'Isle de Java.

Ou ne pouvoit pas aussi s'imaginer que ce fût l'Isle de Mony la plus Australe, & la plus Orientale des deux Isles, qui sont proche de la côte de Java, soit parce que Mony est marquée sur les Cartes ordinaires à huit dégrez de latitude, soit parce

parce que nous ne vîmes de tout le jour, ni même le lendemain, l'autre petite Isle qui en est fort proche. Ainsi nos malades dont le nombre étoit fort grand, & qui s'étoient levez pour voir la terre, furent bien tristes ne trouvant pas celle qu'ils avoient esperée. Et ils le furent encore davantage, quand ils apprirent que nous ne sçavions pas où nous étions. Dans le doute, on prit le parti le plus seur, & on fit route vers l'Est, de peur de tomber au dessous du détroit de la Sonde, dans lequel il auroit été difficile d'entrer, à cause du vent de Sud & de Sud-Sud-Est, qui regne toûjours en cette saison. Mais nous avons reconnu depuis, que c'etoit Mony, en voyant des Cartes plus exactes à Batavie, lesquelles mettoient justement cette Isle à dix dégrez & onze minutes de latitude meridionale. Ce fut Monsieur le Trésorier Général, qui nous les fit voir le prémier jour, que nous mîmes pied à terre; lorsque nous luy racontâmes le péril où nous nous étions trouvez. Il appella un vieux Pilote qui nous montra dans une grande Carte cette Isle marquée justement où nous l'avions trouvée. Les Signaux de Mony sont trois sortes d'Oiseaux que les gens de Mer appellent des Fous, des Frégates, & des Paillenqueuës. Les premieres se laissoient prendre à la main quand ils se reposoient à l'entrée de la nuit sur les vergues du Vaisseau; & les derniers ont des plumes à la queuë longues d'environ vingt pouces, que l'on croiroit des pailles en les voyant de loin ce qui a donné sujet de les nommer de la sorte.

Pendant ce long trajet nous n'avions rien vû de fort remarquable, si ce n'est quelques Mar-

Marſoüins qui ſont aſſez différens des prémiers dont nous avons déja parlé, pour la groſſeur, pour la figure & pour la couleur: car ils ſont deux fois plus gros & plus blancs, & ils ont le müſle moins alongé & preſque arondi, comme on en voit la figure dans la Carte ſuivante de la rade de Bantam. Comme ils ſont bien plus beaux que les prémiers, & que pluſieurs les prirent d'abord pour des Dorades, nous crûmes que c'étoient là ces Poiſſons, que les Anciens ont connu ſous le nom de Dauphins. Nous n'avions point fait de peſche depuis le Cap, les Mers étant trop rudes pour peſcher. Nous avions vû des Souffleurs, qui ſont comme de petites Balénes, & quelques autres beaucoup plus grands, qui pouſſoient l'eau en l'air à plus de quinze ou ſeize pieds, autant qu'on en pouvoit juger de la diſtance, où nous les voyïons.

VOYAGE DE SIAM.

LIVRE TROISIEME.

VOYAGE DE L'ISLE DE JAVA *au Royaume de Siam.*

LE cinquiéme d'Aouſt nous découvrîmes une grande côte de terre, & nous en étant approchez, nous reconnûmes que c'étoit l'Iſle de Java, dont nous nous croyions fort éloignez. Ce qui nous fit remarquer que cette l'Iſle eſt beaucoup plus Occidentale, & par conſéquent plus proche de ſoixante lieuës du Cap de Bonne Eſpérance, qu'elle n'eſt marquée ſur les Cartes Géographiques.

Arrivée à l'Iſle de Java.

Erreur conſiderable des Cartes Hydrographiques & Geographiques.

Cela fut cauſe que nous atterrimes plus de ſoixante lieuës au deſſus de la pointe la plus Occidentale de cette Iſle que nous cherchions. Erreur qu'on doit attribuer aux Cartes & non pas à l'incapacité des Pilotes qui ont toûjours navigué tres-juſte, & qui ſe ſont trouvez à terre, par leur point & par leur eſtime, le même jour, que nous l'avons vûë, ſoit à l'Iſle de Java ou au Cap de Bonne Eſpérance, comme nous l'avons déja

Atterrir, c'eſt en terme de marine, arriver à une terre.

déja remarqué. La vûë de ces terres nous paroiſſoit quelque choſe d'admirable; elles ſont couvertes d'arbres d'une tres-belle verdure, & qui répandent une odeur agréable juſques à deux & trois lieuës dans les Vaiſſeaux qui paſſent. Nous côtoyâmes cette Iſle avec un ſi bon vent, que nous fîmes dans un jour & demy les ſoixante lieuës que nous avions trop couru à l'Eſt, & le Lundy au ſoir ſixiéme d'Aouſt, nous nous trouvâmes à l'entrée du détroit de la Sonde, que forment les Iſles de Java & de Sumatra.

Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, & qui marque une Providence particuliére de Dieu ſur nôtre voyage, c'eſt que le ſoir même qu'on vit l'entrée du détroit de la Sonde, nous apperçumes la Maligne, que les mauvais tems, dont j'ay déja parlé, avoient ſeparé de nous; la nuit du vingt quatriéme au vingt cinquiéme de Juin, & que nous n'avions pas revûë depuis. Quoy que Monſieur l'Ambaſſadeur crut, avec pluſieurs autres, que c'étoit-là la Frégatte, nous ne pûmes en être aſſûrez, parce qu'il étoit déja tard, & que le tems étoit obſcur. On ne la reconnut que huit jours aprés à la rade de Bantam, où nous la rejoignîmes. Les Pilotes qui la montoient, ayant vû le détroit de bonne heure, donnérent dedans, & ſe ſervant du vent favorable, ils arrivérent au moüillage. Mais comme on paſſe ordinairement le détroit de la Sonde, entre l'Iſle du Prince & célle du Sumatra, le plus prés que l'on peut de l'Iſle du Prince, & que la nuit nous avoit empêché de la bien reconnoître; nous fûmes obligez de revirer de bord & de prendre le large durant la nuit. Ainſi ne pouvant nous ſervir du beau tems que nous

avions

avions alors, à la faveur duquel nous eussions aisément passé l'Isle du Prince, nous descendîmes trop bas, & nous demeurâmes le reste de la semaine dans le détroit, qui n'a guere plus de trente lieuës de long, à combattre contre les courans & contre les vents contraires. Un de nos Pilotes nous assura que le Soleil d'Orient, sur lequel il étoit, en allant aux Indes, fut trois semaines entiéres, sans pouvoir avancer, & qu'on fut obligé de le remorquer avec des Chaloupes jusques à Bantam.

Nous entrâmes donc dans le détroit de la Sonde trois jours aprés avoir reconnu la terre de Java. Mais comme l'Isle du Prince est située à l'entrée du détroit entre Java & Sumatra, & la divise en deux, nous entrâmes par la Passe la plus Septentrionale, qui est la plus grande & la plus sûre entre l'Isle du Prince & Sumatra. Nous fîmes plusieurs bordées pour doubler l'Isle de Cacatoüa (ainsi appellée à cause des Perroquets blancs qui se trouvent dans cette Isle, & qui en répetent sans cesse le nom (on fit) dis-je, tout ce qu'on pût pour doubler l'Isle de Cacatoüa qui est assez prés de Sumatra, afin de gagner ensuite la terre de Java: mais nos efforts furent inutiles; parce que les vents étoient trop foibles, & les courans trop forts au milieu du Canal. Ce qui cause de courans, c'est que l'eau qui est entrée par le détroit depuis plusieurs mois, poussée par les vents de Sud & de Sud-Oüest, qui regnent ordinairement depuis le mois de Mars jusques au mois de Decembre, resort avec impetuosité durant les six autres mois de l'année, repoussée par les vents d'Est & de Nord-est.

La passe est un passage étroit.

Le vent nous étant si peu favorable, & les cou-

rans nous étant contraires, on prit le party de côtoyer le plus prés qu'on pourroit l'Isle du Prince, à la faveur de certains petits vents, qui venoient de Sumatra, & qui interrompoient durant quelques heures les grandes chaleurs & les profonds calmes, qu'on trouve dans le détroit de la Sonde en cette saison.

Le vent se leve de Sumatra à certaines heures du jour.

Nous espérions à la faveur de cette petite Brise gagner peu à peu l'Isle de Java. Mais il falloit auparavant doubler l'Isle du Prince, qui est assez grande, à l'embouchûre du détroit. Au reste la vûë que nous avions de la terre & de plusieurs petites Isles toutes couvertes de verdure, nous consoloit un peu du tems que nous perdions dans ce détroit.

Brise est un vent qui vient des Térres.

Nous pensâmes méme une fois aller échoüer pendant la nuit contre l'Isle du Prince, à force d'en vouloir approcher. Nous n'avions pas remarqué que la Marée, qu'on ne sentoit point au milieu du détroit, étoit assez forte prés de terre, & comme nous voulions ranger la côte de bien prés, parce qu'elle est fort saine, & qu'il n'y a point de fond qu'à la portée du pistolet, nous faisions cette nuit là une bordée vers l'Isle, pour regagner ce que les courans & la marée nous avoient fait perdre le jour précédent. A peine eûmes nous quitté le fort des courans, que l'Officier qui étoit de quart, & les autres Mariniers qui étoient sur le Pont, prirent garde que le Vaisseau alloit bien vite vers la terre. On n'eût que le temps de revirer de bord & porter au large; ce qui se fit si à propos, que quand l'on eût fait cette manœuvre, on eût jetté facilement une pierre dans l'Isle, de la Poupe de nôtre Vaisseau.

Danger que courut le Vaisseaû dans le detroit.

Si on eut pû moüiller dans le détroit, on ne

se

se fut pas exposé à ce danger ; mais comme on n'y trouve point de fond, au moins par le travers de l'Isle du Prince, nous étions contraints d'être continuellement à la voile, & durant le calme de nous tenir au large, exposez aux courans qui nous faisoient perdre quelquefois en moins de trois heures, ce que nous avions gaigné en quatre avec les petits vents. Ainsi nous employames plusieurs jours à passer cette Isle, où nous eûmes tout le tems d'éprouver les chaleurs extraordinaires de ce Climat, & de considérer Sumatra, qui nous parut toûjours couverte d'une grosse brume noire & épaisse, & d'où le soir nous voyions sortir à tout moment de grands éclairs. Les tonnerres y sont fréquens & terribles. Il en fit un coup entre autres si fort & si éclatant, que plusieurs le prirent pour un coup de canon, & qu'il fit baisser la tête à quelques-uns, comme pour éviter le boulet. Enfin un bon Grain nous tira d'affaires, nous fit doubler l'Isle & nous porta vers la côte de Java. Quand nous nous fûmes saisis de cette terre, nous avançâmes peu à peu, en moüillant si-tôt que le vent nous abandonnoit. Cependant il venoit à toute heure à bord une infinité de Canots de Javans, qu'ils appellent Praux. Ces Bâteaux sont faits d'une seule piéce de bois creusé ; & on en voit de si petits, qu'à peine peuvent-ils contenir leur homme assis. Nous étions tout étonnez, de voir ces pauvres gens s'exposer ainsi à passer plusieurs lieuës de Mer, dans des Bâteaux si fragiles, avec lesquels ils fendoient les flots & avançoient d'une viteſſe incroyable, pour nous apporter des rafraîchissemens. Et parce que ces Praux naviguent tout autrement que les autres Canots, j'en ay voulu ajoûter la Figure d'un

Eclairs & tonnerres extraordinaires à Java & à Sumatra.

Brume est un brouillard sombre.

Grain est un petit vent frais qui dure peu.

Les Javans viennent à bord dans leurs petits Bateaux.

qui eſt à la voile dans la rade de Bantam.

Les Javans ſont bien faits & robuſtes: ils paroiſſent vifs & réſolus, l'extréme chaleur du climat les oblige d'aller preſque nuds. Ceux qui ſont dans le milieu de l'Iſle ſont idolâtres, & les autres qui habitent les côtes ſont Mahométans, tous ſuperſtitieux juſqu'à l'excez. Quand ils venoient à bord on leur offroit du pain, du vin & de l'eau de vie, mais il n'y en eût pas un qui voulut rien prendre, diſant qu'ils étoient dans le tems de leurs jeûnes, & que leur Loy défendoit de boire du vin. Ils ne laiſſent pas néanmoins d'étre de grands & de hardis voleurs. J'en vis un, qui en plein jour enleva à un Matelot une chemiſe qu'il avoit attachée à une corde, & dont il tenoit le bout. Il eût beau crier, le Javan qui ne la tenoît que d'une main & ramoit de l'autre, fut le plus fort & l'emporta. Ce vice ne s'étend pas généralement ſur toute la nation, & il y en a de fort fidelles. Un d'eux étant venu à bord, pour y vendre quelques petits rafraîchiſſemens, il parut de ſi bonne foy, que quelques Gentils-hommes de la ſuite de M. l'Ambaſſadeur, ne pouvant aller à terre, pour acheter certaines choſes dont ils avoient beſoin, luy confiérent leur argent. Il leur promit de leur apporter tout ce qu'ils ſouhaitoient, au terme qu'ils luy avoient fixé. Ce Javan tint ſi bien ſa parole, que Monſieur l'Ambaſſadeur ayant fait mettre à la voile avant l'heure marquée, il ne laiſſa pas de ſe mettre dans ſon Prau avec ſes proviſions, & fit tant de diligence, qu'il attrapa le Vaiſſeau & rendit compte de ſa commiſſion & de ſon emplete juſques au dernier denier.

Rade de Bantam.

Nous n'arrivâmes que le quinziéme d'Aouſt, jour de l'Aſſomption de Notre-Dame à la vûë

de

LA RADE DEBAN

FIG: XIV.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

de la rade de Bantam, comme nous étions arrivez à celle du Cap le jour de l'Aſcenſion de Nôtre Seigneur. Cette Rade eſt une des plus belles du monde, & des plus commodes. Elle a environ huit à neuf lieuës de tour. Ce ne ſont que terres baſſes de tous côtez : ce qui n'empêche pas que les Mers n'y ſoient toûjours fort tranquilles. La Ville de Bantam qui eſt aſſez grande eſt ſituée au milieu de la Baye. Les maiſons y ſont toutes bâties de bois. Vers le milieu de la Rade il y a un petit Fort ou le Roy demeure, & où les Hollandois, depuis qu'ils s'en ſont rendus maîtres, tiennent une forte garniſon, en attendant qu'ils ayent le temps de bâtir une bonne Forteresſe, qui eſt déja aſſez avancée. Bantam étoit autrefois une Ville de commerce, ſur tout pour le Poivre, où tous les Européans entretenoient un grand trafic. Mais depuis deux ou trois ans, qu' elle eſt tombée entre les mains des Hollandois, de la maniére dont nous parlerons dans la ſuite, perſonne n'a la liberté d'y aborder, & tout le commerce a eſté tranſporté à Batavia. Voicy la ſituation, la vûë de la Ville de Bantam & la deſcription de la rade, comme nous la vîmes quand nous y eûmes moüillé.

D'abord on avoit eu deſſein d'aller juſques à Batavia pour y prendre des rafraichiſſemens. Mais comme la ſaiſon étoit déja fort avancée, on craignoit de perdre la Mouſſon ; c'eſt-à-dire le temps propre pour faire le voyage de Siam. D'ailleurs le chemin de Bantam à Batavia, quoyque de quatorze ou quinze lieuës ſeulement, étant extrémement difficile, à cauſe des Iſles, des bancs & des rochers qui s'y trouvent de tous côtez ; on jugea à propos de reſter à la rade de Bantam,

Pour ne point perdre de tems & pour donner plus promptement du ſoulagement aux malades, dont la plûpart étoient dans un état pitoyable. C'eſt pourquoy Monſieur l'Ambaſſadeur réſolut d'envoyer dés le lendemain à Bantam vers celuy qui commandoit dans le Fort pour les Hollandois, luy demander permiſſion d'y prendre quelques rafraîchiſſemens, & d'y mettre nos malades à terre. C'eſt le ſouverain remede contre cette maladie qu'on appelle mal de terre, & qui n'eſt à proprement parler, qu'une corruption de ſang cauſée par la mauvaiſe nourriture & les viandes ſalées. Ce mal commence ordinairement par les gencives, qui deviennent d'abord toutes rouges, enſuite noires; & qui enfin ſe pourriſſent entiérement; de ſorte que pour empeſcher que cette corruption ne paſſe plus avant, il faut couper chaque jour les chairs pourries autour des dents qui tombent ordinairement, ſi on n'y remédie Cette corruption ſe gliſſe auſſi dans les jambes, & dans les cuiſſes, qui s'enflent & deviennent livides. On ne guerit ceux qui en ſont attaquez, qu'en les mettant à terre, & en leur donnant de bonne nourriture. Il y a quelques Chirurgiens qui les enterrent dans le ſable juſqu'au cou durant pluſieurs jours; d'autres les baignent dans l'eau douce, & l'on a vû ſouvent ces remedes réüſſir.

Remede contre le mal de Terre.

Avant que de moüiller à la rade de Bantam, le Chevalier de Fourbin étoit allé par ordre de Monſieur l'Ambaſſadeur à la Ville, rendre viſite au Gouverneur. Mais à peine euſt-il paſſé une petite Iſle, derriere laquelle nous moüillâmes, avant que d'être à la rade, qu'il apper-

On envoye le Chevalier de Fourbin au Gouverneur de Bantam.

apperceut la Frégatte à l'ancre, de l'autre côté de cette Isle à trois lieuës de Bantam, & y alla tout droit. Son arrivée donna beaucoup de joye à tous ceux de la Maligne, qui étoient encore plus en peine de nous que nous n'étions d'éux : parce que l'Oiseau étant bien meilleur voilier que leur Frégate, ils nous croyoient déja bien avancez au delà de Bantam. Mais comme ils avoient trouvé des vents plus favorables que nous, dans la route qu'ils avoient prise; il y avoit déja 4 ou cinq jours, qu'ils étoient dans cette rade, sans avoir appris de nos nouvelles.

Il rencontra la Maligne & revient à bord avec le Lieutenant de la Fregate.

Ce fut de Monsieur de Joyeux, Capitaine de la Maligne, & de Monsieur du Tertre son Lieutenant, que Monsieur le Chevalier de Forbin apprit la maniére, dont le Gouverneur de Bantam avoit reçeu leur compliment. On luy dit, qu'on n'avoit pû avoir audiance du Roy, quoy qu'on l'eût attenduë longtems, & que les Hollandois l'eussent fait esperer; qu'on n'avoit pas même pû parler au Gouverneur de leur Nation, qu'ils y ont établi, ny en obtenir permission de prendre des rafraîchissemens. Le Lieutenant du Fort fit entendre au sieur du Tertre de la part du Roy de Bantam, & du Gouverneur, qui étoit malade, que les affaires du Roy ne permettoient pas à sa Majesté de laisser mettre pied à terre aux Etrangers; que son Trône n'étoit pas encore bien affermi; que ses peuples malcontens du gouvernement present, soûpiroient aprés quelque changement, qu'ils n'attendoient que le moment de se soûlever à la premiere apparence du secours, qu'on leur faisoit espérer d'Angleterre; & qu'ainsi les François ne devoient pas

Accueil peu obligeant qu'on fait à ceux de la Maligne, avant nôtre arrivée à Bantam.

trouver mauvais, que ce Prince prit ſes ſeuretez; & que les Hollandois qui n'étoient dans ſes intéreſts que comme ſes alliez & ſes amis, & qui ne ſervoient que comme troupes auxiliaires, reçuſſent ſes ordres & luy obéiſſent. L'Officier François piqué de cette réponſe, & croyant pénétrer la veritable raiſon d'un procédé ſi mal-honnête, repartit qu'on ſeroit etrangement ſurpris, que les Hollandois, qui témoignent en Europe vouloir conſerver avec tant de ſoin la paix & la bonne intelligence avec la France, ne leur accordaſſent pas dans les Indes, ce qu'on ne refuſe qu'à des ennemis déclarez; qu'aſſeurément le Roy ſon Maître trouveroit fort mauvais, qu'on en uſât ainſi à l'égard de ſes Vaiſſeaux; & qu'enfin, on ſçavoit aſſez qu'ils étoient les maîtres à Bantam; que le Roy, de l'authorité duquel ils couvroient leur refus, étoit entierement en leur diſpoſition: & même gardé par leur troupes. A ces mots le Lieutenant Hollandois repliqua, qu'en vain il tâcheroit de détruire dans l'eſprit du Sieur du Tertre les ſoupçons déſavantageux, dont il le voyoit prévenu contre ceux de ſa Nation. qu'on deſabuſeroit les François aſſûrément, s'ils vouloient bien aller à Batavie où les Hollandois étoient les Maîtres, que là, on leur marqueroit le reſpect qu'on avoit pour le Roy, & l'eſtime qu'on y faiſoit de la Nation Françoiſe. Monſieur du Tertre éut beau ſe plaindre, on ne luy répondit autre choſe, & il fut obligé de ſe retirer à bord de la Fregate.

Preſens mutuels du Gouverneur

Le lendemain le Gouverneur de Bantam envoya à Monſieur de Joyeux beaucoup de rafraichiſſemens, de volailles, d'herbes, & de fruits du païs;

ïs ; & Monſieur de Joyeux répondit à cette onneſteté par un preſent, qu'il luy fit, de beauoup de curioſitez de France. Quelques jours prés, il vint à bord de la Fregate un Pangran c'eſt ainſi qu'on appelle les Seigneurs de la Cour de Bantam) accompagné de quatre halleardiers de la Nation. Il fit dire par ſon Interrête qu'il venoit de la part du Roy ſon Maître, émoigner aux François que ce Prince étoit ſurpris de les voir encore moüiller dans ſa rade; qu'ils euſſent au plûtôt à lever l'ancre, & à ſe retirer de ſes ports & de ſes terres. Monſieur de Joyeux répondit fort fiérement, & fit dire au Pangran, qu'il ne ſçavoit obéïr qu'au Roy de France ſon Maître, & qu'on répondit au Roy de Bantam, qu'il ne partiroit, que quand il jugeroit à propos, & qu'on n'oſeroit envoyer de Vaiſſeau pour le combattre, comme on l'en avoit menacé. Alors ſans autre compliment l'Envoyé du Roy de Bantam ſe retira.

de Bantam & du Capitaine de la Fregatte.

Pangran c'eſt le nom des Grands de l'Iſle de Java.

On crut aiſément que les Officiers Hollandois, qui étoient dans le Fort, faiſoient joüer tous ces reſſorts, & qu'ils ſe ſervoient de l'authorité du Roy pour éloigner les François de la Ville. Car le Gouverneur ne ſçachant pas les raiſons, qui avoient obligé le Roy d'envoyer deux de ſes Vaiſſeaux de guerre dans les Indes, ne pouvoit croire que ce fût ſeulement pour conduire l'Ambaſſadeur qu'on envoyoit au Roy de Siam, comme on luy diſoit : au contraire plus on inſiſtoit à l'en convaincre, plus il s'imaginoit avoir ſujet de ſoupçonner que c'étoit une partie de l'eſcadre, que les Rois de France & d'Angleterre envoyoient pour ſe vanger des inſultes, qu'on avoit faites depuis peu à l'une & à l'autre

Soupçons du Gouverneur contre les François.

Nation lors que les Hollandois firent lever le siége de Bantam. Le bruit qui couroit parmi les Insulaires, qu'on armoit il y avoit déja long-tems en Angleterre pour ce dessein, augmentoit ses soupçons, & on se persuadoit aisément que ce Vaisseau moüillé, & un autre encore plus grand, que l'on voyoit dans le détroit de la Sonde, seroient bien-tôt suivis de toute l'armée.

Les Javans sont irritez de voir Sultan Agoum leur ancien Roy en prison.

Ajoûtez à tout cela que les Javans étoient furieusement irritez de voir le jeune Prince sur le Trône, les Hollandois Maitres de Bantam, & leur vieux Roy detenu dans une étroite prison. Nous étions même surpris d'entendre parler ces Peuples avec tant de liberté, menaçant de passer les Hollandois au fil de l'épée & de détrôner le Roy regnant, si on leur vouloit prêter main-forte.

Toutes ces nouvelles firent prendre le party au Chevalier de Fourbin de s'en retourner à bord de l'Oiseau, pour en informer Monsr. l'Ambassadeur avant que de passer outre. Il prit dans son Canot le Sieur du Tertre Lieutenant de la Frégatte, qui raconta luy-méme toutes ces choses à Monsieur l'Ambassadeur en nôtre présence. Il ajoûta qu'on l'avoit assûré que la Mousson n'étoit pas encore fort avancée, & qu'on pouvoit ne partir pour Siam, que dans trois semaines ou un mois.

Monsieur l'Ambassadeur s'étonna fort de cette conduite, il ne laissa pas d'envoyer à Bantam demander la permission de faire de l'eau & du bois, dans la pensée que le Gouverneur du Fort, auroit d'autres égards pour son caractere, & qu'il luy accorderoit un Prau (c'est une espece de bâteau fort léger, dont on se sert communément

nent dans ces Isles-là) pour porter la lettre de Monsieur Van-Rhêden à Monsieur le Général de Batavia. Monsieur l'Ambassadeur ne voulût pas qu'on parlât des malades, parce qu'il avoit déja ordonné, qu'on les mît pour quelques jours dans une petite Isle assez proche, où on leur devoit dresser des tentes, & les traiter, jusqu'à ce qu'ils fussent bien remis.

Les Chevalier de Fourbin est envoyé à Bantam.

Le Chevalier de Fourbin étant chargé de ces ordres, partit de nouveau pour Bantam. En même tems on appareilla & on fit avertir la Frégatte par un coup de canon de venir avec nous moüiller dans la rade, assez loin de Bantam, en attendant la réponse du Gouverneur. La Malingne salüa nôtre Vaisseau de sept coups de canon lorsqu'il passa devant elle, & on la remercia de cinq coups. Environ une heure aprés midy le Chevalier de Fourbin revint à bord, & rapporta la même réponse qu'on avoit donnée aux gens de la Frégatte, sans avoir pû parler au Roy, ny même au Gouverneur, qu'on disoit toûjours être malade. Il ajoûta qu'on luy avoit dit qu'ils avoient envoyé au Vaisseau qui étoit arrivé le premier, tout ce qu'ils avoient pû trouver de rafraîchissemens dans la Ville. Monsieur l'Ambassadeur ayant entendu cette mauvaise réponse, fit mettre à l'heure même à la voile pour aller à Batavia.

On léve l'ancre de la rade de Bantam pour aller à Batavia.

Nous mîmes deux jours & demy à faire ce trajet, parce que nous étions contraints de moüiller toutes les nuits à cause d'une multitude d'Isles, de Roches & de Bancs, qui sont sur cette route, outre qu'aucun de nos Pilotes n'avoit jamais fait ce chemin. Nous nous tirames cependant d'affaires assez heureusement, par le moyen

d'une Carte fort exacte & à grand point, que le premier de nos Pilotes avoit trouvée par le plus grand bonheur du monde parmy les autres qu'il avoit.

Diverses revolutions arrivées dans le Royaume de Bantam.

Pour concevoir les raisons de cette conduite, qui paroit si étrange dans des Hollandois, il est à propos de sçavoir en peu de mots l'histoire du Prince regnant, qui a si fort éclaté dans les Indes, & qui même a fait assez de bruit en Europe.

Sultan Agoum pere du Sultan Agui qui regne aujourd'huy, las de porter la Couronne, se démit du gouvernement des affaires entre les mains du Prince son fils, pour ne plus s'occuper que de son Serrail & de ses plaisirs. Ce jeune Roy voulut gouverner à sa tête, sans avoir égard aux instructions que son Pere luy avoit données en le couronnant. Il commença par éloigner de sa Cour ceux qui avoient eu le plus de part aux affaires sous le regne précédent, soit qu'il fût malcontent de leur conduite, ou qu'il les regardât comme des espions secrets qui rendroient compte à son Pere de tout ce qu'il feroit dans le gouvernement de ses Etats. Il exila entre autres deux Pangrans, que son Pere luy avoit principalement recommandez. Sultan Agoum sentit vivement ce coup, & reconnut, mais trop tard, qu'il étoit plus aisé de quitter un Sceptre que de ne pas se repentir aprés l'avoir quitté. Il ne put s'empêcher de s'en plaindre à son fils, & de luy dire, qu'il étoit surpris, que sa recommandation & les sages conseils qu'il luy avoit donnez eussent fait si peu d'impression sur son esprit; mais celuy-cy piqué de cette remontrance, qu'il prit pour un sanglant reproche, envoye ordre sur le champ,

Le Roy de Bantam, ayant remis la Couronne entre les mains de son fils, veut la reprendre.

champ, de se défaire de ces deux Seigneurs. Cela joint aux sollicitations de ses anciens sujets, qui se croyoient opprimez sous ce nouveau gouvernement & aux secretes jalousies, comme ont voulu dire quelques uns, que semoient entre eux certaines gens, qui trouvoient leur intérest dans la mauvaise intelligence du Pere & du fils, détermina ce Prince à prendre les armes, pour rentrer par force dans un Royaume qu'il venoit de quitter de son bon gré. Il marche donc à la tête d'une grosse armée contre son fils, qui se trouva en un moment abandonné de tous les siens, assiegé dans sa Capitale, & sur le point de se rendre ou d'être livré entre les mains du vainqueur. Comme il se vit dans cette extrémité, il resolut de risquer tout plûtôt que de se soûmettre à la clémence de son Pere, qu'il avoit si fort irrité.

Le jeune Sultan assiegé par son pere implore le secours des Hollandois.

Enfin ne voyant point d'autre ressource dans son malheur, il implora le secours des Hollandois par un Javan fidéle qui se sauva à Batavia à la faveur de la nuit. Le Général Spelman vivoit encore; & comme c'étoit un homme d'un esprit vif, qui aimoit les grandes entrepriſes, & qui ne se gouvernoit pas par des vûës ordinaires, il fit assembler son Conseil pour délibérer sur ce qu'il avoit à faire. Tout le Conseil opina qu'il ne falloit point se mêler du différent qui étoit entre le pere & le fils, qu'il n'y avoit point de party à prendre entre les deux Princes, puisqu'ils étoient également leurs alliez & leurs amis, que s'ils prenoient la résolution de secourir Sultan Aguy, les François & les Anglois se déclareroient immancablement contre eux, & qu'ainsi ils s'attireroient une fâcheuse guerre Le Général eut beau leur répréſenter l'occasion qu'ils perdroient

droient de se rendre maîtres d'une Place & d'un Royaume si considérables, & si fort à leur bienséance ; qu'en faisant lever le siége, ce qu'on feroit sans doute, on alloit mettre le jeune Sultan tout-à-fait dans leur intêret, & peut-être se rendre maître de sa personne, de son Royaume & de tout le commerce de l'Isle de Java, qui étoit ce que la Compagnie avoit le plus à souhaiter. Le Conseil ne changea point d'avis pour toutes ces raisons : on soûtint toûjours qu'il falloit demeurer neutre.

Le General Spelman envoye un puissant secours au Sultan Aguy affiegé.

Alors le Général qui avoit bien d'autres vües, se servant de l'autorité souveraine qu'il a dans ces rencontres, dit publiquement qu'il vouloit secourir ce Prince son allié, qui imploroit son secours, qu'il se chargeoit de l'événement & de faire approuver son procédé par la Compagnie en Hollande. Il fait appeller aussi-tôt le Baron de S. Martin Major de Batavia, le déclare chef de cette entreprise, & luy ayant ordonné de ramasser le plus de troupes qu'il pourroit parmy les soldats de la Garnison & parmy les Bourgeois Européans ou Indiens, il les fait mettre sur douze Vaisseaux qui se trouvérent alors à la rade devant Batavia Le Baron de Saint Martin ne fut pas plûtôt arrivé devant Bantam, qu'il fit sa descente, où il trouva peu de resistance. Alors sans donner aux ennemis le tems de se reconnoître, il marcha droit à leurs retranchemens, & à la seconde attaque il les força à lever le siege en desordre. Aprés cette victoire Sultan Aguy fit ouvrir les portes, & receut le Baron de S. Martin avec toutes ses troupes dans la Ville.

Les Hollandois se voyant les Maîtres de la Capitale, resolurent de subjuger tout le Royaume,

& de

& de s'assurer de la personne des deux Rois. Ils donnerent une bonne garde Hollandoise à Sultan Aguy qu'ils avoient entre les mains, sous pretexte de luy faire honneur & de le mettre hors d'état d'être insulté par ses ennemis. Aprés quoy poursuivant leur victoire, ils emporterent l'épée à la main la Citadelle de Tangran. Le vieux Sultan s'étant refugié dans la Ville de Carthiace, ils l'en chasserent & taillerent en pieces la garnison composée de 1600. Macassars, les meilleurs soldats de tous ces Barbares, qui se firent tous tuer dans leurs postes, aprez une vigoureuse resistance. Ce fut en ce tems-là qu'ils prirent ce pauvre Prince qui cherchoit à se sauver, & le livrerent à son fils. Celuy-cy voulut d'abord punir son Pére de sa révolte & le faire mourir; mais les Hollandois luy persuadérent de ne pas tremper ses mains dans le sang de celuy, dont il tenoit la vie. Ainsi il se contenta de le resserrer dans une prison fort étroite, sans permettre à ses femmes de l'accompagner. Il s'est néanmoins relâché sur ce dernier article, depuis qu'il s'est vû paisible possesseur du Royaume.

Sultan Aguy est gardé par les Hollandois.

Quelques jours aprés, le jeune Roy donna ordre aux François & aux Anglois de se retirer, sous pretexte qu'ils luy étoient suspects, & qu'on luy avoit dit qu'ils favorisoient le party du Roy son Pére. Les François emportérent leurs effets & sortirent de Bantam; mais les Anglois protesterent contre les Hollandois de la violence qu'ils leur faisoient, sous le nom du Roy; & sortant de la Ville, ils laissérent tous leurs effets dans leurs Magazins. Voilà ce qui a causé, entre ces deux Nations, le grand différend qui a fait tant de bruit, & qui n'étoit pas encore terminé quand nous partîmes d'Europe. Aprés

Les François & les Anglois sortent de la Ville par ordre du Roy de Bantam.

Aprés cette digreſſion que nous venons de faire ſur la révolution arrivée dans l'Iſle de Java, il faut reprendre la ſuite de nôtre voyage. Ce fut un Samedy dix-huitiéme d'Aouſt entre cinq & ſix heures du ſoir, que nous mouillâmes à la rade de Batavia au milieu de dix-ſept à dix-huit gros Vaîſſeaux de la Compagnie Hollandoiſe avec un grand nombre de Barques que nous y trouvâmes à l'ancre. Cette rade eſt fort belle & fort ſûre, on en peut voir la beauté dans la figure ſuivante.

Honeſtetez du General de Batavia envers M. l'Ambaſſadeur.

Monſieur l'Ambaſſadeur avoit fait partir dés la nuit précédente le Chevalier de Fourbin, pour aller complimenter Monſieur le Général de Batavia, & pour luy porter la lettre du Baron Van-Rhêden. Il nous revint joindre, lors que nous étions ſur le point de moüiller, & rapporta que le Général avoit accordé tout ce qu'on luy avoit demandé. Il dit qu'on pouvoit faire du bois, & de l'eau, prendre toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & mettre les malades à terre; que les Hollandois donneroient un Pilote, pour nous conduire à Siam; & que quand on auroit ſalüé la Fortereſſe, elle rendroit le ſalut coup pour coup, ce qui ne s'étoit point encore fait Il eſt vray que le Général fit quelque difficulté ſur ce dernier article, diſant que jamais la Fortereſſe n'avoit rendu ce ſalut ny aux Anglois, ny aux Portugais, ny à aucune autre Nation, & qu'on s'étoit toûjours contenté de faire reſalüer par le Vaiſſeau Amiral, qui étoit à la rade. Mais ſur ce qu'on luy repreſenta, qu'il y avoit bien de la différence entre les Vaiſſeaux du Roy & les autres &que ſi la Fortereſſe n'avoit point encore rendu de ſalut, c'eſt qu'elle n'avoit point encore vû de Vaiſſeaux du Roy. Le Général ſe rendit, & promit qu'en conſidération

tion

Fig : xv.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

tion du Roy & de Monſieur l'Ambaſſadeur, il feroit rendre le ſalut coup pour coup pour cette fois & ſans conſequence. Monſieur l'Ambaſſadeur fut fort content dans la ſuite des honnêtetez de Monſieur Campiche (c'eſt ainſi que s'appelle le Général) qui luy fit faire tres-ſouvent des complimens par les principaux de la Ville, & luy envoya, preſque tous les jours, toutes ſortes de rafraîchiſſemens pour ſa table & pour les équipages des deux Vaiſſeaux.

Aprés que le Chevalier de Fourbin eût ainſi rendu compte de ſon voyage à Monſieur l'Ambaſſadeur, & qu'il l'euſt aſſuré que Monſieur le Général donneroit à ſon Excellence toutes les marques d'eſtime & de reſpect qui étoient deuës à ſon caractére; il fit entendre que les Jéſuites ne recevroient pas dans cette Ville le bon accüeil qu'on leur avoit fait au Cap. Il ajoûta que le Général de Batavia avoit donné des gardes à un Pére de leur Compagnie venu depuis peu du Tunquin, & qu'on l'avoit mis en maiſon ſûre, pour avoir ſecouru les Catholiques qui s'addreſſoient à luy, dans leurs beſoins ſpirituels, Aprés quelques réflexions ſur ce que nous avions à faire, nous prîmes par le conſeil de Monſieur l'Ambaſſadeur le même party, que nous avions pris au Cap de bonne Eſpérance, qui fut d'aller viſiter Monſieur le Géneral.

Les Jeſuites deſcendent à Batavia pour y faire des obſervations.

Nous arrivâmes à la Ville le Pere Fontenay & moy ſur les dix heures du matin. L'Officier qui étoit de garde à la porte, nous mena chez le grand Tréſorier qui introduit les Etrangers auprés du Général. Apres les premiers complimens, nous luy dimes qui nous étions, & nous le priâmes de nous preſenter à M. le Général pour l'aſſurer

Le bon accueil qu'ils reçurent des Officiers de la Compagnie de Hollande.

rer de nos respects. Il nous promit que dés ce jour-là même il nous feroit avoir audiance de son Excellence (c'est le titre qu'on donne ordinairement au Général de Batavia.) Mais comme il étoit déja prez de dix heures, & qu'on ne donnoit audiance que le soir, nous volumes sçavoir de luy, si on ne trouveroit point mauvais que nous allassions voir un de nos Péres qui venoit du Tunquin, & qui étoit au Jardin du Général Spelman. Il nous dit que nous ferions tout ce qu'il nous plairoit, sans que personne y trouvât à redire, & qu'il nous donneroit son Canot pour y aller, mais que ce ne seroit qu'aprés dîner, parce qu'il étoit déja tard, & en même tems il nous pressa de manger avec luy. Aprés l'avoir remercié de toutes ses honnêtetez, nous nous mîmes dans son canot, & nous allâmes voir le Pere Fucity dans le lieu où on l'avoit logé.

Description du Jardin du feu General Spelman,

C'est une maison située hors de la Ville, mais si proche de la Citadelle, qu'il n'y a entre deux que la riviere qui sert de fossé; & comme cette riviére est par tout couverte de petits bateaux, on la passe à toute heure. Cet Edifice a été bâty par le feu Général Spelman, pour y prendre le frais pendant les grandes chaleurs de l'Esté, qui est presque continuel à Batavia, pour régaler les Officiers de la Compagnie, les Ambassadeurs, & les envoyez des Princes ou des peuples Etrangers. Elle consiste en deux grandes galeries percées de tous côtés qui forment une double équérre. La galerie du bout qui croise sur l'autre est extremément large. De toutes les deux on passe dans des Sales suivies de plusieurs cabinets, tout cela est environné de Parterres

terres & de Jardins ; à la droite il y a une Ménagerie pleine de plusieurs sortes d'animaux, de Cerfs, de Biches, de Chevrüeils, de Gazelles, d'Autruches, de Cigognes, de Canards, & d'Oyes, d'une espece particuliere. On voit à gauche des Jardins, & des Maisons de Plaisance qui appartiennent aux plus qualifiez de la Ville. Sur le derriere il y a un petit Pavillon, composé de trois chambres basses & d'une cuisine, qui est separé des galeries par une grande cour laquelle s'étend d'un côté vers les fossez du Fort, & de l'autre jusqu'au bord de la mer. Il passe sous une des Galeries & au travers de Parterres une petite riviére qui sert à faire des reservoirs ou l'on nourrit du poisson. Comme ce bâtiment n'a été fait que pour avoir du frais, il n'a rien de regulier dans le tout, quoy que chaque partie soit assez réguliére. Les Parterres sont remplis de fleurs en tout tems, nous n'y en vîmes point de rares, les arbres sont des orangers, des citroniers, & des grenadiers, en plein sol qui font de belles allées.

Les Jesuites François vont voir le Pere Dominique Fuciti.

Ce fut-là que nous trouvâmes le Pere Fuciti, qui ayant déja sçû nôtre arrivée, nous attendoit avec impatience. On ne peut expliquer la joye & la consolation que nous ressentîmes en voyant ce saint homme, vénérable par sa vieillesse & par ses longs travaux dans les Missions de la Cochinchine & du Tunquin. Il étoit sorty de son Eglise le vingt-neufvieme d'Octobre de l'an 1684. avec le Pere Emmanuël Fereira, qui étoit le Superieur de la Mission. Ce fut une grande douleur pour cette nombreuse & florissante Chrêtienté de les voir sortir du Païs. Il y eût bien des larmes répanduës de part & d'autre. Et si les

si les Peres ne leur avoient laissé quelque espérance de retour, ils ne se fussent jamais consolez. Jusqu'à des Mandarins idolatres pleurérent leur départ, & les Chrêtiens conçurent tant d'aversion pour ceux qu'ils soupçonnoient d'en être cause, qu'ils ne voulurent plus se confesser, demandant sans cesse leurs premiers Maitres & leurs anciens Pasteurs. C'est ce que nous avons appris aux Indes d'un Ecclesiastique digne de foy & fort instruit de ces sortes d'affaires.

Bon traitement que les Jesuites Missionnaires du Tunquin receurent à Batavia.

Ces deux Peres arrivérent à Batavia le vingt-troisiéme de Décembre sur un Vaisseau Hollandois qu'une tempête éloigna de Siam, où ils avoient dessein d'aller. Le Pere Fuciti attendoit à Batavia l'occasion de passer à Siam, où il devoit recevoir par Macao les ordres de ses Supérieurs & de l'argent pour faire son voyage, avant que de retourner en Europe; le Pere Fereira étoit allé les prendre luy-même six semaines auparavant, & s'étoit embarqué à ce dessein sur un Vaisseau de Macao.

Caractere du P. Fuciti. & ses travaux Apostoliques en divers Royaumes.

Le Pere Dominique Fuciti est Napolitain, il partit de Rome avec cette grande troupe de Jésuites, que le fameux Pere de Rhodes obtint du Révérend Pere Général pour les Indes. Ainsi il y avoit prés de trente ans qu'il étoit dans ces Païs, où il a toûjours travaillé comme un véritable Apôtre, avec un succez & une bénédiction admirable. Il a demeuré huit ans dans la Cochinchine, où il a baptisé plus de quatre mille ames de sa propre main, & seize ans entiers dans le Tunquin, où il en a baptisé dix-huit mille. Il a souffert de longues & rudes prisons: il a été huit jours & huit nuits la cangue au cou, qui est une grosse & pesante échelle, & huit ou neuf mois

mois les fers aux pieds. Il a été condamné à mort, & s'eſt vû plus d'une fois à la veille du Martyre. Sa vie en eſt un preſque continuel; il a fait ſeize voyages par Mer & s'eſt trouvé cinq fois en danger d'être tué par les Infidéles: il a demeuré dix ou onze ans au Tunquin ſans oſer paroître, ſe tenant caché le jour dans un petit Bâteau, & faiſant la nuit ſes excurſions par les Villages du Royaume, viſitant les Chrêtiens tour à tour, prêchant, catéchiſant, baptiſant & adminiſtrant les Sacremens avec des travaux infinis.

Ce n'eſt pas de luy que nous ſçavons toutes ces choſes. Il eſt humble & modeſte & nous avons remarqué en luy de grandes vertus pendant nôtre ſéjour à Batavia & à Siam. Nous avons été ſur tout charmez de ſa douceur envers tout le monde, de ſa retenuë à parler de ceux qui l'ont perſecuté avec le plus de violence, de ſon union continuelle avec Dieu, de ſa dévotion tendre qui le fait fondre en larmes toutes les fois qu'il dit la Meſſe, ou qu'il l'entend, de ſa patience à tout ſouffrir ſans ſe plaindre, & de ſon zéle pour le ſalut des ames. Enfin c'eſt un homme vrayement Apoſtolique, & qui recevroit des éloges à Rome où il eſt appellé pour ſe juſtifier, ſi ſes vertus y étoient connuës comme elles ſont aux Indes.

Empreſſement des Catholiques de Batavia pour recevoir les Sacremens.

Dés qu'on ſçut à Batavia l'arrivée de ces deux Peres, non ſeulement les Portugais qui y demeurent, mais encore les Catholiques des autres Nations qui y ſont, à ce qu'on nous a dit, en grand nombre, venoient tous les jours les voir, aſſiſtoient à leurs Meſſes les Fêtes & Dimanches, & ſe confeſſoient à eux. Quelque tems aprés

aprés le Pere Fereira partit dans un Vaisseau Portugais pour aller à Macao, où le Pere Fucity ne crut pas devoir l'accompagner, de crainte que les Magistrats de cette ville ne le contraignissent de retourner au Tunquin avec les Ambassadeurs qu'ils y vouloient envoïer, parce que ce Pére y est extremément connu & respecté. Le zele des Catholiques fit trop d'éclat à Batavia, & l'affluence du monde qui venoit chez le Pére Fucity fut si grande, que les Ministres Protestans firent des plaintes à Monsieur le Général, de ce qu'un Jésuite faisoit publiquement l'exercice de la Religion Catholique dans Batavia: Quoy qu'on y permette celuy du Mahometisme, & même les sacrifices publics que les Idolâtres font à leurs Dieux, sans que les Ministres en fassent aucun scrupule aux Magistrats. Sur leurs remontrances, Monsieur le Général mit une sentinelle à la porte du Pére, pour empêcher les Catholiques d'entrer chés luy, & le fit prier de ne pas sortir pour aller en ville, qu'avec un garde qui l'accompagnast par tout.

Aprés avoir long-temps entretenu le Pére Fucity, nous retournâmes chés le grand Trésorier, croyant que l'heure de l'Audiance approchoit. Sur les quatre heures aprés midy nous entendîmes les tambours, les fifres & les trompettes de la Forteresse dont nous n'étions pas fort loin. Alors Monsieur le Trésorier nous dit, que nous pouvions partir pour aller au Palais de son Excellence. Il nous prit dans son bateau, & voulut à toute force se placer au dessous de nous. Nous fûmes bien-tôt rendus au Palais, où nous trouvâmes qu'on faisoit la re-

veuë

veuë des Gardes de Monsieur le Général, en sa presence, dans une grande cour. Il y avoit quatre compagnies à pied & deux à cheval, d'environ cent hommes chacune, tous gens de bonne mine, bien armés, & habillez de la même couleur. Leur casaque étoit jaune, la culotte rouge & fort large, & ils avoient tous de bas de soye. Les gardes à cheval étoient montés sur des chevaux de Perse, qui ne sont pas à la vérité fort grands; mais qui sont pleins de feu & déchargés de taille. Ces chevaux paroissent être mal en bouche, pesans à la main, & portent la tête toûjours au vent. mais je croy que ces défauts viennent de leurs mords, & de ce qu'ils sont mal dressés.

La reveuë étant finie, nous montâmes par un escalier de pierre qui est au dehors, dans une grande Salle, où nous trouvâmes des Gardes & des Pages de Monsieur le Général, tous habillez de la même maniere, avec cette seule difference, que les derniers ne portent point d'épée. M. le Thresorier nous pria de l'attendre dans cette Salle, jusqu'à ce qu'il eût parlé à Monsieur le Général. Un moment aprés il revint, & nous mena par une galerie dans une autre Salle, qui n'étoit pas à beaucoup prés si grande que la prémiére. Nous y trouvâmes Monsieur le Général avec cinq ou six de ses amis, dont deux parloient fort bien François. On ne peut pas recevoir plus d'honnestetez & de marques d'amitié que nous reçumes de luy dés cette prémiere audiance. La joye qui paroissoit sur son visage, ses maniéres caressantes, & ses discours obligeants nous faisoient assés connoistre la sincerité de son cœur & de ses sentimens

Le General de Batavia recoit les Jesuites avec beaucoup d'honnêteté & de bonté,

mens pour nous. Il se fit lire nos Lettres Patentes de Mathématicien du Roy, & nous pria de luy raconter les observations que nous avions faites au Cap de Bonne Esperance ne cessant de nous loüer devant tous ces Messieurs qui l'accompagnoient.

Quand il eut appris que Monsr. le Baron Van-Rhéden nous avoit logé au Cap, & la maniere dont il nous avoit reçûs & régalez, il nous protesta qu'il ne luy céderoit pas cet avantage, & que si nous avions dessein de mettre pied à terre, il nous prioit d'aller loger avec le Pére Fucity, à qui pour l'amour de nous il donna toute sorte de liberté dés ce jour-là. Il ajoûta que le lieu étoit fort avantageux pour faire des observations; qu'on y voyoit d'un côté la mer, & de l'autre une vaste plaine à perte de vûë, & qu'enfin si le tems étoit favorable & qu'il y eût quelque belle observation à faire, il vouloit y assister.

Nous répondîmes le mieux que nous pûmes à toutes ses bontez, en l'assûrant que le Roy en seroit informé, & que Monsieur l'Ambassadeur y prendroit part. Enfin aprés un entretien de trois heures, qui ne fut interrompu que par le Thé, les Confitures & les santez du Roy, de la Maison Royale, de Monsieur l'Ambassadeur & les nôtres qu'il nous porta, il nous permit avec peine de nous retirer. Il nous conduisit jusques au bout d'une grande gallerie par où on entre dans la prémiére sale, & ordonna à un Gouverneur de Province & à Monsieur le Trésorier de ne nous point quitter que nous ne fussions au Jardin du Général Spelman, où nous devions loger. En sortant de la sale nous trouvâmes

vâmes un Caroſſe, avec deux Pages qui portoient des flambeaux pour nous mener. Malgré toutes nos réſiſtances il fallut obéïr, & ce fut un ſpectacle nouveau, de voir deux Jéſuites dans le Caroſſe du Général traverſer la Capitale des Indes.

Nous nous rendîmes bien-tôt à nôtre logis où le Pere Fuciti nous attendoit, & il ne fût pas peu étonné de nous y voir arriver en cet équipage. A peine y étions-nous, qu'on nous apporta un grand ſouper du Palais de M. le Général, lequel nous fit ſervir durant tout le tems que nous fûmes à Batavia une groſſe table de douze couverts par ſes Officiers, en Porcelaine fine & en vaiſſelle d'argent, avec toute la propreté, la délicateſſe & l'abondance imaginable.

Le lendemain le Pére Fuciti pria le Pére Supérieur de le mener à bord, & de le préſenter à Monſieur l'Ambaſſadeur pour l'aſſûrer de ſes reſpects & le remercier de l'interêt qu'il avoit bien voulu prendre à ſa liberté. Nous y fûmes conduits tous trois dans la Chaloupe de Monſieur le Général, qui nous fit dire qu'il nous l'abandonnoit pour nous en ſervir toutes les fois que nous en aurions beſoin.

Les quatre Péres qui étoient demeurez à bord étoient en peine de nous; parce que nous n'avions pû leur faire ſçavoir de nos nouvelles, & qu'ils craignoient qu'il ne nous fût arrivé à Batavia quelque choſe de déſagreable. Mais ils furent bien ſurpris lorſqu'ils nous virent revenir dans une Chaloupe magnifique avec un grand Pavillon Hollandois & toutes les marques de grandeur qui accompagnent le Général, à la reſerve des Gardes. Monſieur l'Ambaſſadeur à

qui nous rendîmes compte de ce qui s'étoit passé, reçut le Pére Fuciti avec beaucoup de bonté, & luy offrit de le faire passer à Siam. Monsieur de Vaudricourt en usa à son égard de la même maniére; ainsi il fut résolu sur l'heure que ce Pére s'embarqueroit avec nous pour faire le reste du voyage.

Un moment aprés il falut retourner à terre avec quelques instrumens, pour faire des observations la nuit suivante. Mais le Ciel fut si couvert la nuit & le jour durant tout le tems que nous demeurâmes à Batavia, que nous ne pûmes en faire que trés-peu, encore ne nous parurent-elles pas assez sûres pour les donner au public.

En descendant de la Chaloupe nous allâmes tous six avec le Pére Fuciti visiter M. le Général. Il nous reçût avec les mêmes marques de bienveillance, que le jour précédent. Il est vray qu'il se plaignoit un peu de la conduite du Pére Fuciti, qu'on luy avoit rendu suspect à cause de son zéle à assister & à instruire les Catholiques, ajoûtant qu'ils étoit obligé de tenir la main à l'exécution des Lois établies par la Compagnie des Indes; qu'il croyoit que nous ne trouverions pas son procédé, ny malhonnête ny injuste; qu'il nous prioit de garder des mesures, & de nous comporter de telle sorte à l'égard des Catholiques, qu'on ne luy pust pas reprocher les marques d'estime & d'amitié qu'il nous avoit données & qu'il nous donneroit dans toutes les occasions. Nous répondîmes en Portugais, que son Excellence seroit contente de nôtre conduite, & qu'elle n'auroit jamais lieu de se repentir des graces dont elle nous avoit comblés jusques-icy, & dont elle voudroit bien nous honorer à l'avenir.

La

La converſation tomba enſuite ſur diverſes choſes, on parla de nouvelles, & ſur tout du Roy, dont la gloire, la grandeur, la ſageſſe, & toutes les autres rares qualitez ſont connuës & admirées juſques au bout du monde. Monſieur le Général prenoit tant de plaiſir à nous en entendre parler, qu'il ne nous permit de nous retirer que vers la nuit, quoyque nous fuſſions avec luy dés quatre heures aprés midy. Il nous fit voir diverſes curioſitez du Japon, entre autres deux Figures humaines d'une eſpéce de Plâtre, tres-bien faites & vêtuës de Soye à la maniére des Japonnois: l'une d'un Seigneur & l'autre d'une Dame. Il nous montra auſſi certains arbres dont le pied eſt enfermé dans des pierres troüées & fort poreuſes où les racines s'inſinuënt de telle ſorte qu'elles tirent toute leur nourriture de l'eau qu'on verſe deſſus de tems en tems.

Quand nous n'aurions pas toutes les obligations que nous avons à Monſieur Campiche Général de Batavia, nous ne pourrions en dire que du bien: ſon mérite l'a élevé par degrés à la prémiere Charge des Indes, qu'il remplit aujourd'huy ſi dignement, aprés avoir été trois fois Préſident pour la Compagnie au Japon. Il eſt âgé d'environ cinquante ans, d'une taille un peu au deſſus de la médiocre, honnête homme, ſincere, circonſpect, & parlant peu, mais judicieuſement & à propos. Ces qualitez jointes à un air doux & à des maniéres populaires luy ont attiré l'amour de ſa Nation & l'eſtime des Etrangers, tant Européans qu'Indiens. On nous a dit qu'il avoit dans ſon Cabinet quelques Tableaux, entre autres un de JESUS-CHRIST priant au Jardin des Olives, avec ces paroles écrites

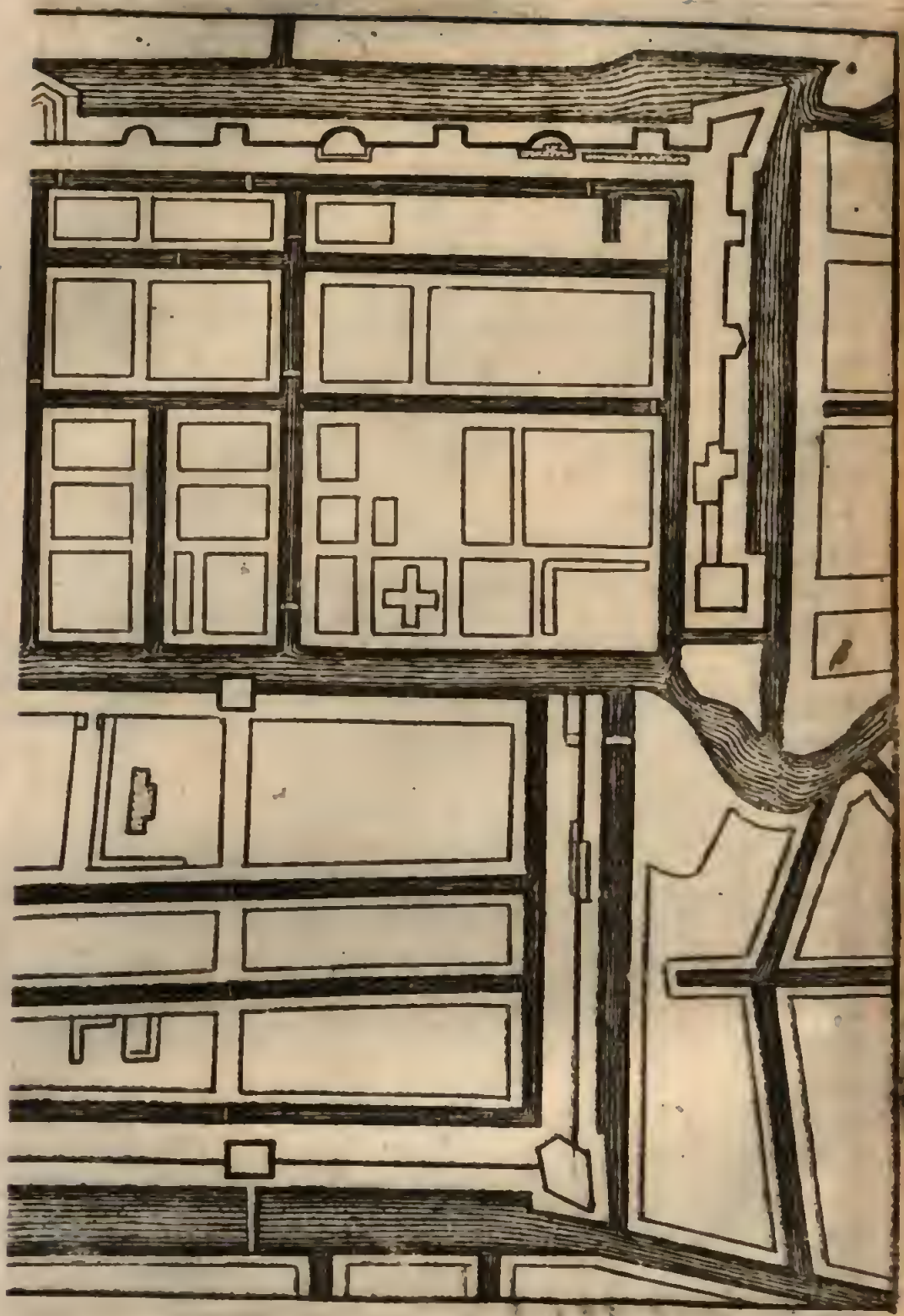
de sa propre main, *Anima mea Christus est.*

Les jours suivans nous allâmes visiter les principaux Officiers de la Compagnie des Indes. Il n'y en eut pas un qui ne nous fit de grandes honnêtetez; plusieurs même nous rendirent visite au Jardin de la Compagnie. Nous fûmes aussi visitez par les Catholiques de toutes sortes de conditions, qui demandoient à recevoir les Sacremens, mais pour ne pas déplaire au Général, & ne point attirer d'affaires aux Catholiques, on donna rendez vous à nôtre bord à ceux qui pouvoyent venir, & on confessa les autres si secrettement, soit chez eux, soit dans le lieu où nous étions, que cela ne fit aucun éclat. Le Pére Fuciti sur tout ne se reposa guéres pendant tout le tems que nous demeurâmes avec luy. Car ayant eu à nôtre arrivée la liberté d'aller par tout, il étoit occupé depuis le matin jusques au soir à consoler & à confesser de côté & d'autre tous ceux qui avoient besoin de son secours.

L'Exercice de la Religion Catholique est le seul que l'on defend à Batavia.

Il est de la Religion Catholique à Batavia & dans les Indes, de la domination Hollandoise, comme dans la Hollande. L'exercice de toutes sortes de Sectes, & même de l'Idolâtrie y est permis, pourvû qu'on paye un certain tribut aux Magistrats. Il n'y a que la Religion Catholique qui soit défenduë, non pas qu'ils la jugent la plus mauvaise, mais parce qu'ils la croyent la plus dangereuse, & qu'ils craignent, que plusieurs qui ne préférent pas leur intéreſt à leur salut, ne l'embrassent s'ils la connoissoient.

On nous assûra que depuis quelques mois les Portugais, qui sont en grand nombre, avoient offert une grosse somme à la Compagnie des Indes, pour avoir permission de bâtir une Eglise Catholique,



lique, ou dans la Ville, ou dans quelques Fauxbourgs, & qu'ils s'engageroient de payer encore, outre cela, seize mille écus tous les ans. Cette affaire ayant été proposée au Conseil des Indes, a été renvoyée en Hollande aux Chefs de la Compagnie, mais on n'espére pas qu'ils accordent cette grace aux Catholiques, de crainte, dit-on, qu'ils ne devinssent les Maîtres à Batavia. Il y a quatre Temples, deux où l'on fait tous les Dimanches le Préche en Hollandois, un dans le Fort & l'autre dans la Ville. Un troisiéme où on le fait en Portugais, qui est la Langue la plus ordinaire du Païs. Le quatriéme est pour les François, dont le nombre est assez considérable.

Discription de Batavia.

Pour ce qui est de Batavia, c'est la Ville la plus agréable de toutes les Indes & elle passeroit pour tres-belle en Europe. Les Hollandois l'ont bâtie à plaisir, dans le dessein d'en faire la Capitale de leur Empire. Les ruës y sont longues & larges, toutes tirées au cordeau, entre deux allées d'arbres du pays tousjours verds: la plûpart même sont partagées en chemins fort unis, & en beaux canaux revêtus, que remplit en toute saison une grande Riviére qui se vient jetter dans la Mer en cet endroit.

On a conduit les eaux de cette riviére dans les Fossez de la Ville & de la Forteresse, & presque dans toutes les ruës, sans beaucoup de dépense, parce que le terrain est égal & aisé à remuer. Cet ouvrage est un grand ornement pour la Ville & une grande commodité pour les Habitans, qui peuvent à leur choix aller à pied ou en bâteau & se promener, quelque tems qu'il fasse. Car on marche pendant la chaleur à l'ombre des arbres, & les ruës y sont tellement disposées, par la

pente qu'on leur donne vers le canal, que l'eau s'y écoule à mesure qu'elle tombe. Les maisons sont encore plus propres que les ruës; elles n'ont rien à la verité ny au dedans ny au dehors de fort magnifique, mais elles sont jolies & commodes. Tout y paroît riant, les murailles sont blanches comme la neige, on n'y voit pas la moindre tache, non plus que sur les meubles, qui sont polis & luisans comme des glaces de Miroir.

Quoyque Batavia ne soit qu'à six degrez de la Ligne, & par conséquent dans un climat fort chaud, les maisons y sont bâties de telle manière, qu'on y a toûjours du frais par le moyen de certaines petites cours pratiquées dans le milieu, où le Soleil ne donne qu'à midy durant huit ou neuf mois de l'année. Elle est fortifiée à l'Européanne, entourée de Fossez pleins d'eau & dans un terrain tout coupé de canaux, ce qui la rend difficile à assiéger. La Citadelle a quatre Bastions revêtus avec un grand nombre de Canons de Fonte verte. On y entretient une bonne Garnison; non seulement pour la défendre des Indiens ou des Européans, & pour secourir les autres Places, en cas de besoin: mais encore pour faire voir la puissance & la grandeur de la Compagnie aux Ambassadeurs & aux Princes qui y viennent de toute l'Inde. Le circuit de Batavia est fort grand, & elle ne laisse pas d'être extrémement peuplée de toutes sortes de Nations, de Malays, de Maures, de Chinois, qui payent tribut par tête, pour exercer librement le commerce. Les derniers y sont au nombre de quatre à cinq mille, dont la plus part s'y retirérent pour ne se pas soûmettre aux Tartares quand

ceux-

ceux-ci se rendirent Maîstres de la Chine. Comme les Chinois sont laborieux & adroits, ils font tout valoir à Batavia, & sans leur secours il seroit difficile d'y vivre commodément. Ils cultivent les Terres, il n'y a guéres d'autres Artisans qu'eux; en un mot ils font presque tout. Il y en a de fort riches; on nous dit qu'il en étoit mort un depuis peu qui avoit laissé un million d'argent monnoyé.

Ayant sçû d'un Soldat Catholique, que ces Peuples avoient leur Temple & leurs Sepulchres à une demie lieuë de Batavia dans les Terres, nous les priâmes de nous y mener pour voir leurs cérémonies. Dans cette promenade nous vismes à loisir les avenuës de la Ville. Ce sont des allées à perte de vûë, d'une largeur extraordinaire. Elles sont bordées des deux côtez de certains Bois toûjours verds beaucoup plus droits & du moins aussi élevez que nos plus grands Bois de haute Fûtaye, ornées de maisons de plaisance & de jardins bien entretenus, qui appartienent aux principaux Bourgeois En sortant de Batavia nous trouvâmes trois ou quatre de ces allées qui aboutissoient toutes à la porte principale par laquelle nous étions sortis, nous primes celle du milieu, qui nous devoit conduire à nôtre terme. Si les autres portes qui regardent a la Campagne ont d'aussi belles avenuës que celle-cy, on ne peut rien imaginer de plus agréable.

A une demie lieuë nous trouvâmes le premier Cimetiére des Chinois dans un Bois taillis, où ils avoient pratiqué diverses petites routes, qui ménent toutes à des Sepulchres différens. C'est-là où l'on enterre les Chinois de basse nais-

ſance, auſſi le lieu eſt un peu en deſordre & les Tombeaux n'ont rien de magnifique. A quelques pas de-là eſt ſitué le petit Fort de Jacatra. Il a quatre Baſtions, qui ne ſont point revêtus, avec un méchant Foſſé. Les Hollandois y entretiennent cinquante à ſoixante hommes de Garniſon. Au de-là de ce Fort nous entrâmes dans un Bois, ou plûtôt dans une grande Campagne pleine d'une infinité de collines toutes couvertes de Boccages ſemez de tous côtez, ce qui faiſoit un effet aſſez agréable à la vûë, & c'eſt dans ce ſecond Cimetiére où les Bonzes Chinois enterrent les gens de qualité de leur Nation. Sur le haut d'une de ces collines je vis un Cabinet de feüillage fort bien pratiqué avec une table au milieu & des bancs à l'entour, où prés de quarante perſonnes peuvent tenir commodément. On y voit diverſes Idoles fort petites & groteſques, ſuſpenduës aux branches qui couvrent ce Cabinet. On dit que les Bonzes font là des feſtins pour le morts, & qu'ils leur font aporter à manger. La pluſpart de ces Tombeaux ſont autant de petits Mauſolées fort propres & fort jolis. On peut voir ici la Figure d'un des plus beaux, d'où l'on pourra juger des autres, parce qu'ils ſe reſſemblent tous, avec cette différence que quelques-uns ont des Dragons au lieu de Lions, & qu'ils ont plus ou moins de marches & de hauteur à proportion de leur magnificence.

Etant ſortis du Cimetiére nous entendîmes des Timbales & des Clochettes, nous al âmes au bruit & nous nous rendîmes au Temple des Chinois, où leurs Prêtres étoient aſſemblez

pour

Cabinet de Feuill
Chinois sont les Fabr

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

pour y faire un Sacrifice. Ce Temple eſt a peu prez, baty comme nos petites Egliſes au dehors & au dedans. A l'entrée étoit un porche aſſez grand & ouvert de tous côtez. C'eſt-là où s'entretiennent les Chinois qui aſſiſtent aux Sacrifices, ils y cauſent, ils y mangent, ils y boivent avec liberté, & ne font point de difficulté d'y inviter les étrangers. Nous ne voulûmes pas accepter le Betel & l'Areke qu'ils nous préſentérent de peur qu'ils n'euſſent été offerts aux Idoles. En effet aux deux côtez de la porte du Temple ſous le porche il y avoit comme deux eſpeces d'Autels avec leur gradin, chargez de pyramides, de confitures de toutes ſortes, de Betel & d'Areke en cinquante ou ſoixante pourcelaines grandes comme des aſſiettes, qu'ils preſentent à leurs Idoles avant que de les donner à leurs Bonzes ou de les manger eux-mêmes. On voyoit ſur ces gradins diverſes ſtatuës d'hommes & d'animaux différens. Au milieu des Figures d'hommes il y en avoit une qui répréſentoit un Bonze avec une barbe fort noire & fort longue, liſant attentivement dans un Livre qu'il avoit fort prés de ſes yeux, comme s'il eut eu la veuë baſſe. Auprés de luy étoit un autre Docteur avec une barbe blanche, & un eſpéce de ſurplis, qui paroiſſoit parler en public. En entrant dans le Temple nous vîmes ſept ou huit Prêtres revêtus de leurs habits Sacerdotaux, aſſez ſemblables aux nôtres. Celuy qui paroiſſoit le Supérieur, étoit au milieu, & toûjours accompagné de deux ou de quatre qui faiſoient avec luy les mêmes cérémonies. Derriere eux

étoient deux ou trois Miniſtres qui faiſoient des inclinations de corps juſqu'a terre, quand les autres en faiſoient de médiocres; & deux autres enfin qui avoient deux clochettes à la main.

Dans un coin auprés de la porte, il y avoit un Timbalier qui frappoit ſur des Timbales, au ſon deſquelles & de quatre clochettes que tenoient deux Frêtres qui aſſiſtoient le Supérieur, tous ſortoient en cadence d'auprés de l'Autel d'un pas lent & modeſte, faiſant quelques tours, tantôt ſe ſuivant les uns les autres, tantot ſe mettant en rond, & chantant toûjours d'une maniere qui n'eſt pas deſagreable.

Pendant le Sacrifice il y euſt deux Miniſtres qui ſe détacherent de l'Autel, qui allumerent des paſtilles & des chandelles ſur tous les Autels. Car outre le principal Autel qui étoit dans le fond de la Chappelle, il y en avoit encore un à la gauche. Lors qu'ils s'approchoient ou qu'ils ſe retiroient des Autels, ils faiſoient de profondes inclinations. Comme les Chinois parurent étonnez de nous voir, nous leur dimes que nous étions des Prêtres du Dieu du Ciel & de la terre, & que nous allions à la Chine prêcher l'unique & la véritable Religion; ils nous firent entendre qu'ils ſçavoient qu'il y avoit dans leur païs beaucoup de nos Peres qui étoient fort habiles Docteurs, & en grande eſtime auprés de l'Empereur & des Grands du Royaume. Nous voulions voir tout juſqu'à la fin, mais ayant appris que ce Sacrifice ſe faiſoit pour chaſſer le Diable du corps d'un malade, & que la cérémonie dureroit juſqu'au ſoir; aprés avoir demeuré là prés d'une heure, nous nous retirâmes avec beaucoup de compaſſion de l'aveuglement de ces peuples, &

un

un grand desir de travailler à la conversion de leurs compatriotes.

Le vingt-quatriéme jour d'Aoust, veille de Saint Loüis, Monsieur l'Ambassadeur fit la civilité à Monsieur le Général de le faire avertir qu'il ne fut pas surpris s'il entendoit le soir tirer du canon à la rade, que c'étoit-la coûtume des Vaisseaux du Roy d'honorer la Fête de Saint Loüis par ces sortes de réjoüissances. Monsieur l'Ambassadeur avoit chargé un autre Jésuite & moy de cette commission, nous allâmes au Palais, Monsieur le Général étoit au Conseil. Dés qu'on l'eut averti que nous l'attendions, il vint à nous & nous luy fîmes nôtre compliment de la part de Monsieur l'Ambassadeur. Il se sentit fort obligé de cette honnêteté, disant que les François se distinguoient par tout, & que les Anglois n'avoient pas eu pour luy les mêmes égards. Il nous demanda si c'étoit le jour de la naissance du Roy, parce qu'il vouloit prendre part à nôtre réjoüissance, & témoigner ses respects à ce grand Monarque par la décharge de toute l'artillerie de la Forteresse & des Vaisseaux. Mais ayant sçû que nous honorions par cette marque publique de joye la Fête de Saint Loüis Roy de France, dont le Roy portoit le nom; je suis bien fâché, mes Péres, nous dit-il, que je ne puisse faire en l'honneur de Saint Loüis ce que j'eusse fait de tout mon cœur pour honnorer Loüis le Grand Nous prîmes congé de luy, il nous fit mille offres de services, & il nous obligea de luy promettre que nous ne confierions nos dépéches qu'à luy seul, & que nous ferions la même chose quand nous écririons de la Chine en France; qu'il vouloit

le charger de cette commission pour entretenir commerce avec nous. Nous usâmes de la liberté qu'il nous donnoit, le chargeant de nos lettres à nôtre départ Etant sortis du Palais nous allâmes droit à bord pour rendre compte de tout cela à Monsieur l'Ambassadeur, & pour confesser des Catholiques qui devoient s'y rendre le lendemain matin Lorsque nous fûmes à trois portées de mousquet de l'Oyseau, nous luy vîmes tirer dix-sept coups de canon & treize à la Maligne, qui furent suivis dans l'un & dans l'autre Vaisseau de plusieurs cris de Vive le Roy & de quelques décharges de mousqueterie.

Nous apprîmes à Batavia que l'entrée de la Chine n'est plus si fermée qu'elle étoit autrefois, & que l'Empereur vouloit éprouver si la liberté du commerce qu'il permettroit, n'augmenteroit point les richesses de son Empire. On dit que les Hollandois se sont servis de cette occasion, qu'ils ont envoyé cette année une solemnelle Ambassade avec des presens vers l'Empereur de la Chine pour avoir la liberté du commerce dans ses Etats, & que les Anglois sur cette nouvelle avoient aussi envoyé un de leurs Vaisseaux à Chiucheu; mais qu'on n'avoit pas voulu laisser mettre pied à terre, à ceux qui étoient dedans, & qu'ils furent obligez de se retirer apres avoir perdu leur tems, leur frêt & leur marchandise.

Le Dimanche au soir, qui étoit le vingt-cinquiéme d'Aoust, tous ceux qui étoient à terre eurent ordre de se rendre incessamment à bord. Avant que de nous embarquer nous allâmes tous sept au Palais de Monsieur le Général pour prendre congé de luy, & le remercier de

de toutes ſes honnêtetez. Nous luy promîmes d'en conſerver un éternel ſouvenir, & de prier Dieu de luy en rendre la recompenſe en l'autre vie. Il nous dit mille choſes obligeantes, & s'addreſſant au Pére Fuciti; J'avois eſperé, mon Pére, luy dit il, que je vous ferois conduire à Siam ſur un de nos vaiſſeaux; mais puiſque vous ne voulez pas vous ſéparer de vos Peres, je ne m'oppoſeray point à vôtre deſſein. Je vous prie encore une fois de me donner les occaſions de vous ſervir. Aprés mille actions de graces, nous prîmes congé de luy tout pénétrez de reconnoiſſance. Il nous envoya le lendemain ſon canot pour nous ramener à bord, apres l'avoir fait remplir de biſcuit fin, de poiſſon ſec, de fruits, & d'autres proviſions pour le Pére Fuciti. Il ſçavoit bien que nous étions traittez magnifiquement par Monſieur de Vaudricourt à la table de Monſieur l'Ambaſſadeur, & que nous ne manquions de rien; mais il ne ſçavoit pas qu'on dût faire la même grace au Pére Fuciti. Avant que de partir de Batavia, nous nous informâmes du Gouvernement des Hollandois dans les Indes: En voicy les principales particularitez.

Le Généralat eſt la prémiere Charge: elle donne droit à celuy qui la poſſede ſur tout ſans exception: elle eſt à vie; mais revocable au gré de la Compagnie. Le Géneral s'en peut défaire aprés trois ans de ſervice. Le conſeil d'Etat eſt compoſé du Général, du Directeur Général, & de ſix Conſeillers. La pluralité des voix le doit emporter dans la déciſion des affaires; mais les Généraux qui n'ont ordinairement que deux ſuffrages, paſſent quelquefois ſur cette

formalité quand ils veulent se charger du succez de quelque affaire. Les Charges de Conseiller sont la récompense des services considérables rendus à la Compagnie. Elles sont de deux mille livres d'appointement par mois, & le Général n'a que douze mille livres par an, sa Maison entretenuë. Mais comme il a tout en son pouvoir sans être obligé de rendre compte, on peut dire qu'il a ce qu'il veut. Chaque Conseiller a son département, les affaires de certaines Provinces se devant addresser à luy. Le Grand Conseil, ou Conseil suprême qui est le Parlement du païs, & qui juge souverainement du Civil & du Criminel, est composé d'un Président, d'un Vice-Président, & de deux Procureurs Généraux. Ce Tribunal peut juger & condamner le Général même. Le troisiéme Conseil est celuy des Eschevins qui connoissent des choses qui regardent la Ville.

Le quatriéme qui répond à nos Présidiaux, prend connoissance des causes de moindre importance, jusqu'à la somme de cent écus sans appel. Le Directeur Général tient le second rang. Tout ce qui regarde le commerce passe par ses mains, & il est obligé d'en rendre compte. Aprés les Conseillers d'Etat pour le Gouvernement, sont les Gouverneurs de Province, qui sont au nombre de six, celuy de Coromandel qui reside à Pasicate, celuy d'Amboyn, dont la Capitale est Victoria, celuy de Tarnata dont le Roy a été obligé de quitter son Royaume à la Compagnie qui luy fait une pension de douze cens écus, celuy de Banda, celuy de Ceilan qui reside à Colombo, & enfin celuy de Malaca. Ce dernier Gouvernement a quelquefois des Gouver-

verneurs, & quelquefois il n'en a point. Aprés les Gouvérneurs des Provinces les plus considérables sont le prémier Marchand, les Commandeurs des Places, les Préfidents ou Chefs de Comptoirs.

Pour la guerre, aprés le Général tout le Commandement se rapporte au Major Général. Celuy qui a présentement cette Charge est François de nation & s'appelle le Baron de Saint Martin. Ce Commandement se partage ensuite entre les Capitaines de Batavia, qui deviennent Colonels quand ils sont hors de la Ville. Il y a douze mille hommes de troupes réglées, & cent cinquante Vaisseaux; il y a de plus un Bailly ou Commandeur de la Ville de Batavia.

Rencontre d'un Vaisseau Hollandois qui nous aborda.

Le Lundy au matin vingt-sixiéme, nous sortimes de la rade de Batavia avec un vent favorable. Le soir entre huit & neuf, la nuit étant assez obscure, on apperçut tout d'un coup un Vaisseau aussi gros que le nôtre qui n'étoit qu'à deux portées de mousquet. Et qui venoit vent arriere sur nous. On cria aussi-tôt aux gens qui étoient dedans pour leur demander qui ils étoient. Mais ce fut en vain, personne ne répondit. Cependant comme le vent étoit bon, ce Vaisseau fut tout à coup sur nous. Sa manœuvre fit juger d'abord qu'il venoit nous prendre en flanc pour nous enfoncer, & voyant ses deux basses voiles carguées comme pour combattre, on ne douta pas qu'en nous abordant il ne nous tirât toute sa bordée. Cette surprise ne troubla personne, chacun parut prest à bien faire son devoir. L'empressement des Soldats & des Matelots qui étoient de quart soit à prendre les armes, ou à faire les manœuvres

Cargué, signifie levé ou plié.

vres qu'on leur commandoit, éveilla bien-tôt ceux qui étoient couchez. En un moment tout le monde fut sur le pont.

Monsieur l'Ambassadeur voyant que ce Vaisseau étoit attaché au nôtre par son Mast de Beaupré qui avançoit sur nôtre Château de Poupe, & qu'aucun ennemi ne paroissoit, jugea que ceux qui le montoient n'avoint nul mauvais dessein. Il se contenta de leur faire tirer vingt-cinq à trente coups de mousquet, pour leur apprendre à être une autre fois sur leurs gardes Ainsi ce Navire ayant abbatu quelque partie du couronnement de nôtre Vaisseau avec son mast de beaupré, se détacha de luy-même, sans qu'aucun matelot eust parû dedans.

On raisonna bien diversement sur cette avanture. Les plus sensez furent du sentiment de Monsieur l'Ambassadeur, qui attribuoit cela aussi bien que Monsieur de Vaudricourt à une méchante manœuvre. En effet si ce Vaisseau avoit eu quelque mauvais dessein, il n'auroit pas manqué, en nous abordant, de nous tirer son canon, & de faire une décharge de sa mousqueterie. Nous sçûmes à Siam, des Hollandois qui étoient partis aprés nous de Batavia, que c'étoit un de leurs Vaisseaux qui venoit de Palimbam, où tout le monde étoit yvre ou endormi.

Le Détroit de Banka est difficile à passer, à cause du peu d'eau qu'on y trouve.

Comme le vent étoit bon, nous continuâmes nôtre route, sans que cette rencontre nous détournât d'un moment. Nous ne mîmes guére à nous trouver à l'entrée du Détroit de Banka, formé par une Isle de ce nom, & par l'Isle de Sumatra. Les bancs & les bas-fonds, qui se trouvent à l'entrée de ce Détroit, en rendent le passage difficile à ceux qui ne le connoissent pas.

Quoy-

Quoyque nous euſſions un Pilote Hollandois fort habile, qui avoit déja paſſé pluſieurs fois par ce détroit, & qu'on eût continuellement la Sonde à la main, nôtre Navire ne laiſſa pas d'échoüer auſſi bien que la Fregatte; mais le fond étant vazeux, il n'y avoit aucun danger, & nous en fûmes quittes pour nous thoüer ſur nos Ancres, c'eſt à-dire, que nous portâmes dans un lieu éloigné & aſſez profond un Ancre, auquel l'on avoit attaché un cable fort long, & à force de bras l'on tira le Vaiſſeau vers le lieu où on avoit laiſſé tomber l'Ancre.

Le vent continuant à nous être favorable, nous repaſſames bien-tôt la Ligne. Les chaleurs nous ont paru bien plus grandes en cet endroit environné de terres, que quand nous la paſſames la premiere fois en haute mer, avant que d'arriver au Cap. Les calmes n'y ſont pas ſi à craindre à cauſe des vents qui y régnent ordinairement & qui viennent tantôt de terre & tantôt du large. Le vray moyen de naviger ſûrement dans ces Mers calmes & tranquilles comme des Eſtangs, c'eſt d'aller toûjours terre à terre, à douze, quinze ou vingt braſſes d'eau, ſans quitter les côtes de vûe, comme nous fîmes. En prenant cette précaution, on a toujours la commodité de moüiller quand on veut ce qu'on eſt obligé de faire à tout moment, à cauſe des courans qui éntrainent contre terre, & de certains vents forcez qui accompagnent ordinairement les gros orages qui ſe forment ſur l'Iſle de Sumatra. Les Marins les appellent Saumatres. Quelques jours aprés nôtre départ de Batavia, nous fûmes ſurpris tout d'un coup d'un de ces gros vents qui nous fit grand peur, parce que nous portions alors

alors toutes nos Voiles : mais la diligence que l'on fit pour les amener, nous tira d'affaire.

Le cinquiéme d'Octobre nous commencames à découvrir les terres d'Asie, & la prémiére que nous vimes fut la pointe de Malaca. Nous sentîmes tous une joye secrette de voir ces lieux arrosez des sueurs de Saint François Xavier, & de nous trouver dans ces Mers si fameuses par ses navigations & par ses miracles. On invoquoit publiquement chaque jour le secours de ce grand Saint dans nôtre bord, aprés les Litanies de la Vierge. Nous rangeâmes ensuite les côtes de Johor, de Patane & de Paban, dont les Rois sont tributaires du Roy de Siam ; mais les Hollandois ont tout le commerce de ces Royaumes.

Le sixiéme de Septembre Monsieur Devanderets d'Hebouville Gentil-homme de la suite de Monsieur l'Ambassadeur, mourut dans la Frégatte en la fleur de son âge. Il étoit bien fait, sage, l'âiné d'une maison de Normandie fort ancienne & fort riche. Sa maladie étoit un flux de sang, assez ordinaire dans les Indes, à ceux particuliérement qui mangent trop de fruit, comme fit ce jeune Gentilhomme pendant cinq ou six jours qu'il demeura à Batavia. Nous fûmes avertis de sa mort par le pavillon que mit la Frégatte à huit heures du matin, & le soir nous sçumes le tems de ses obseques par cinq coups de canon tirez lentement l'un aprés l'autre.

Les funerailles de mer se font avec peu de cérémonies. Aprés avoir chanté quelques prieres, on envelope le corps d'un linceul, on luy attache un gros boulet aux pieds, & de dessus la plan-

planche où on l'a mis, on le laisse doucement couler dans la mer. Le lendemain tout ce que nous étions de Prêtres dans nôtre Navire nous dîmes la Messe pour le repos de son ame.

Enfin le vingt-deuxiéme Septembre, nous aperçumes l'embouchure de la riviere de Siam, & le lendemain nous allâmes moüiller à trois lieuës de la Barre, qui est à l'entrée. La veuë de ce Royaume causa à tout le monde une joye incroyable, aprés tous les périls, & toutes les fatigues d'une si longue navigation. On avoit peu parlé jusques-là de la conversion du Roy de Siam qui faisoit le sujet de l'Ambassade. Mais alors on ne s'occupa presque plus d'autre chose. Tout le monde sçavoit que le Roy avoit dit publiquement à Monsieur l'Ambassadeur, qu'il espéroit, que par sa sage conduite, il viendroit à bout de cette grande affaire, qui paroissoit déja si avancée. Nous la demandions instamment à Dieu dans nos priéres, & dés les premiers jours de l'embarquement, nôtre Pére Supérieur avoit ordonné à chacun de nous, de dire toutes les semaines une Messe à cette intention.

Dés qu'on eust moüillé, Monsieur l'Ambassadeur dépêcha le Chevalier de Fourbin & Monsieur Vachet pour porter les nouvelles de son arrivée au Roy de Siam & à ses Ministres. Le premier ne devoit pas passer Bancok qui est la prémiere place du Royaume, qu'on trouve en remontant la riviere à dix lieuës de son embouchure, & l'autre devoit prendre un balon, qui est un bâteau du païs fort léger, & aller jusqu'à Siam en toute diligence. Le Gouverneur de Bankok Turc de nation & de Religion Mahométane,

metane, étant averti que l'Ambaſſadeur du Roy de France étoit à la rade, pria Monſieur Vachet de ſe repoſer le reſté de la nuit, & de permettre qu'il envoyaſt un Exprés, en donner promptement avis à la Cour.

Cet Envoyé du Gouverneur de Bancok arriva le lendemain aprés midy à Siam. Le Seigneur Conſtance Miniſtre d'Etat ſçavoit dés le matin par une Lettre qu'on luy avoit écrite de la coſte de Coromandel, que le Roy Tres-Chétien avoit nommé Monſieur le Chevalier de Chaumont ſon Ambaſſadeur extraordinaire à la Cour de Siam, & qu'il étoit parti de France dés le mois de Mars avec deux Vaiſſeaux de guerre. Comme nous devons ſouvent parler de ce Miniſtre dans la ſuite de cette Rélation, & qu'il a été ſeul député par le Roy ſon Maitre pour traitter des affaires de l'Ambaſſade, il eſt à propos de le faire connoître.

Le Seigneur Conſtance s'appelle proprement Conſtantin Phaulkon, & c'eſt ainſi qu'il ſigne. Il eſt Grec de nation, né à Céphalonie d'un noble Vénitien, fils du Gouverneur de cette Iſle, & d'une fille des plus anciennes familles du païs: Environ l'an mil ſix cens ſoixante, n'étant âgé que de douze ans, il eût aſſez de diſcernement pour connoître le mauvais état où ſes parens avoient mis les affaires de ſa Maiſon. Cette veuë luy fit prendre une reſolution qu'on n'euſt pas dû attendre d'un enfant de ces âge. Ne pouvant ſoûtenir ſa qualité dans ſon païs, il s'embarqua avec un Capitaine Anglois qui retournoit en Angleterre, Son eſprit ſa vivacité, ſon humeur acccomodante, & ſes manieres agreables le firent bien-tôt connoître, &

luy

luy attirerent la bienveillance de quelques Seigneurs de la Cour; mais déſeſperant d'y réüſſir, il ſe mit ſur mer dans le deſſein de paſſer aux Indes. Il avoit en tête de s'avancer. Son génie luy donnoit des ouvertures pour ſa fortune, & s'il eût eu moins de probité, il en eut fait une conſidérable en peu de tems. Mais il aima mieux paſſer par tous les dégrez de la Marine, & s'élever peu à peu avec honneur, que de s'enrichir tout d'un coup par des voyes peu légitimes.

Ayant demeuré quelques années à Siam, & amaſſé un peu de bien, il réſolut de quitter le ſervice de la Compagnie d'Angleterre, d'avoir un Vaiſſeau à luy, & de négocier de ſon chef. Il eut de la peine à ſortit de Siam, retenu par ſes amis, & par ſes effets qu'il n'avoit pas encore retirez. Il en ſortit enfin; mais il fut repouſſé par le mauvais tems, & fit naufrage deux fois de ſuite vers l'embouchure de la riviere.

S'étant remis en Mer, il en fit un troiſiéme bien plus facheux ſur la coſte de Malabar, il y penſa pêrir luy-même, & ne put ſauver que deux mille écus de tout ſon bien. Accablé de triſteſſe, de fatigue & de ſommeil, il ſe coucha ſur le rivage. Alors ſoit qu'il fut endormi ou éveillé, car il m'a proteſté plus d'une fois qu'il ne le ſçavoit pas luy-même; il crut voir une perſonne pleine de Majeſté, qui le regardant d'un œil riant, luy dit avec beaucoup de douceur: Retourne, retourne ſur tes pas. Ces paroles le frappérent ſi vivement, qu'il luy fut impoſſible de dormir tout le reſte de la nuit, & il ne ſongea plus qu'à trouver les moyens de revenir à Siam.

Le

Le lendemain comme il se promenoit au bord de la Mer, révant à ce qu'il avoit vû pendant la nuit, & incertain de ce qu'il en devoit croire, il vit venir à luy un homme tout dégoutant d'eau avec un visage triste & abattû. C'étoit un Ambassadeur du Roy de Siam, qui en revenant de Perse avoit fait aussi naufrage, sans avoir rien pû sauver que sa vie. Comme ils parloient tous deux Siamois, ils se communiquérent bien-tôt leurs avantures. L'Ambassadeur se fit connoître & exposa l'extréme nécessité où il étoit réduit. Le Seigneur Constance touché de son malheur, s'offrit de le remener à Siam. Il acheta, des deux mille écus qui luy étoient restez de son naufrage, une petite Barque, des habits pour luy & pour l'Ambassadeur, & des vivres pour faire le trajet. Cette conduite si obligeante charma l'Ambassadeur de Siam, qui ne pensa depuis qu'aux moïens d'en témoigner sa reconnoissance.

Quand ils furent arrivez à Siam, aprés que l'Ambassadeur eut rendu compte de sa négotiation & de son naufrage au Barcalon, qui est le premier Miuistre du Royaume, il luy raconta tous les bons offices qu'il avoit reçus de Monsieur Constance, avec de si grands éloges de son mérite, que le Ministre voulut le connoître. Il l'entretint, il le goûta & résolut de le retenir auprés de luy. Le Seigneur Constance gagna bien-tôt l'estime & la confiance de son Maître. Ce Barcalon étoit homme d'esprit, & fort éclairé dans les affaires, mais il fuyoit le travail & aimoit le plaisir. Il fut ravy d'avoir trouvé une personne habile, fidéle, & appliquée, sur laquelle il pût se repoſer des fonctions de sa Char-

Charge. Il en parla même ſouvent au Roy, mais ce qui contribua le plus à le bien mettre dans l'eſprit de ce Prince, fut l'occaſion que je vais dire.

Le Roy de Siam avoit pris le deſſein d'envoyer une Ambaſſade dans un Royaume étranger. Et comme il aime l'éclat & la grandeur, il ne vouloit rien épargner pour la rendre célébre par de magnifiques préſens. Les Mores, à qui il avoit coûtume de s'adreſſer dans ces occaſions, luy demandoient des ſommes immenſes pour faire cette Ambaſſade de la maniére qu'il ſouhaitoit. Le Barcalon, à qui le Roy s'en plaignit, le dit au Seigneur Conſtance, qui luy promit, que ſi le Roy vouloit l'honorer de cette commiſſion, il feroit des préſens encore plus beaux & qui coûteroient moins que cela que le Roy avoit offert aux Mores. Le Roy en ayant été averti, le fit appeller auſſi-tôt; & le chargea de ſes ordres. Il les exécuta avec tant d'exactitude & de ſuccez, que Sa Majeſté conçut déſlors une grande eſtime de ſon habileté. Cependant les Mores piquez de ce qu'on n'avoit pas voulu leur donner la ſomme qu'ils avoient demandée, préſentérent une Requeſte au Roy, pour le prier de leur faire payer l'argent dont Sa Majeſté leur étoit redevable. Dans cette Requeſte ils avoient mis en détail ce qu'ils avoient touché & ce qu'ils avoient employé. De ſorte qu'à leur compte il leur étoit dû une groſſe ſomme, dont ils diſoient avoir un extrême beſoin. Le Roy voulut ſçavoir l'avis du Seigneur Conſtance là deſſus, & il luy mit entre les mains le mémoire des Mores. Dés qu'il l'eut examiné, il dit au Roy qu'on l'avoit trompé, & que bien loin

loin que Sa Majesté leur dût quelque chose, ils luy étoient redevables de soixante mille écus. Le Capitaine More fut obligé d'en convenir, & d'avoüer, devant les Députez que le Roy nomma pour juger de ce different, qu'on s'étoit trompé.

Le Barcalon étant mort quelque-tems aprés, le Roy voulut mettre Monsieur Constance en sa place. Il s'en excusa, & répondit à Sa Majesté que ce poste luy attireroit l'envie de tous les Grands, qu'il la supplioit tres-humblement de ne le point élever au dessus de son état, & qu'il n'avoit plus rien à souhaiter, étant assez heureux pour avoir part à ses bonnes graces. Sa modestie, sa facilité pour les affaires, sa diligence à les expédier, sa fidélité dans le maniement des Finances, & son desintéressement qui luy faisoit refuser & les appointemens de sa Charge & tous les présens des particuliers, ont encore beaucoup augmenté la confiance du Roy à son égard. Tout luy passe présentement par les mains, & il ne se fait plus rien sans luy. Cependant sa faveur ne l'a point changé, il est aisé à aborder, doux & affable à tout le monde; toûjours prest à écouter les pauvres & à faire justice aux moindres du Royaume. Il est le refuge des affligez & des misérables, mais les Grands & les Officiers qui ne font pas leur devoir, le trouvent severe & sans complaisance.

Etant sorty jeune de son Païs, & par consequent peu instruit dans la Religion Catholique dans laquelle il avoit été élevé, il ne fut pas difficile aux Anglois de luy faire embrasser la Religion Protestante qui luy paroissoit peu différente de la sienne. Mais depuis ayant eu quel-

ques

ques conférences avec les Peres Thomas & Maldonat de nôtre Compagnie pour qui il conserve toûjours une tendre amitié, & reconnoissant par ses propres lumiéres le mauvais party qu'on luy avoit fait prendre: il le quitta quand il en fut pleinement convaincu & abjura son hérésie entre les mains du Pere Thomas. Depuis ce temps-là il mene une vie fort réguliére & fort édifiante, & contribuë beaucoup par son exemple & par son crédit à l'établissement de la Foy Catholique, comme on verra dans la suite de cette Histoire.

Dés que le Roy de Siam eût été averty par son Ministre de l'honneur que luy faisoit le Roy de France, par la célébre Ambassade qu'il luy envoyoit, & qu'il eût appris que Monsieur l'Ambassadeur étoit arrivé à l'embouchure de la Riviére, ils en eut une grande joye & voulut en donner des marques publiques à toute sa Cour. Il fit assembler son Conseil, & ordonna sous peine d'encourir sa disgrace, qu'on s'appliquât incessamment à bien recevoir cet Ambassadeur, qu'on luy fît tous les honneurs que meritoit celuy qui représentoit la personne d'un grand Prince, & qu'on n'eut point d'égard aux coûtumes qu'on observoit à la reception des autres Ambassadeurs.

En méme-tems il nomma deux des principaux Seigneurs de sa Cour, dont l'un étoit le premier Gentilhomme de sa Chambre & l'autre premier Capitaine de ses Gardes du Corps, pour aller jusques à la Barre le feliciter de sa part, de son heureuse arrivée, & luy dire qu'il attendoit avec impatience le jour de son Audiance & de sa reception. Quelques heures aprés le

Seigneur Constance envoya un de ses Secrétaires pour complimenter Son Excellence & luy présenter toutes sortes de rafraîchissemens, pour luy, pour sa suite & pour ses deux Equipages. Le Gouverneur de Bancok l'avoit déja fait auparavant, de sorte qu'on se vit tout à coup dans l'abondance de toutes choses.

Comme sa Majesté prétendoit qu'on fît à Monsieur l'Ambassadeur une reception extraordinaire; le Seigneur Constance voulut aussi contribuer de sa part à luy faire des honneurs qu'on n'avoit encore rendus à personne, non seulement pour exécuter les ordres de son Maître, mais pour témoigner le profond respect qu'il avoit toûjours eu pour le Roy de France. Il alla luy-même dans la Ville de Siam marquer le Logis où devoit demeurer Monsieur l'Ambassadeur, & par son ordre on bâtit auprés, divers appartemens pour loger les Gentilshommes de sa suite & tout son Equipage. Il fit preparer les Balons d'Etat qui devoient porter Mr. l'Ambassadeur, & ceux qui devoient le suivre; parce qu'au mois de Septembre où nous étions alors, la Riviére de Siam étoit debordée & toute la Campagne couverte d'eau. Il ordonna qu'on fit élever incessamment de cinq en cinq lieuës sur le bord de la Riviére des maisons fort propres & fort magnifiquement meublées, jusques à la Tabangue qui est à une heure de chemin de la Ville de Siam, où Monsieur l'Ambassadeur devoit attendre que tout fut prest pour le recevoir.

Sur ces entre-faites, Monsieur l'Evêque de Metellopolis Vicaire Apostolique d'une grande partie des Indes, vint à bord avec Monsieur l'Abbé de Lyonne. On les reçut avec toutes les marques

ques d'eſtime & de reſpect qui étoient duës à la dignité de l'un & à la qualité de l'autre. Monſieur l'Ambaſſadeur & Monſieur l'Evêque aprés la Meſſe ſe renfermérent tous deux & eurent une longue conférence ſur le ſujet de l'Ambaſſade.

Quoyque nous euſſions eu l'honneur de baiſer la main à Monſieur de Metellopolis quand il fut monté ſur le Pont, nôtre Pere Superieur jugea à propos que nous allaſſions encore tous ſix enſemble l'aſſûrer de nos tres-humbles reſpects. Ce Prélat qui eſt d'une grande douceur & d'une extrême bonté, nous reçut avec mille témoignages de joye & d'affection. Il nous offrit même ſon Seminaire pour y demeurer, tandis que nous ſerions à Siam, nous diſant que la Maiſon de la Compagnie étoit trop petite pour nous loger tous; nous l'en remerciâmes avec bien du reſpect & de la reconnoiſſance.

Alors les deux grands Mandarins que le Roy de Siam envoyoit à Son Excellence arrivérent à nôtre bord dans une Galére. On les introduiſit dans la Chambre de Monſieur l'Ambaſſadeur, où il y avoit un Tapis de Pied. Quand ils furent entrez ils s'aſſirent ſur le Tapis, & enſuite le plus ancien demanda à Monſieur l'Ambaſſadeur de la part du Roy ſon Maître des nouvelles du Roy de France & de toute la Maiſon Royale, & il le félicita de ſon heureuſe arrivée. Il ajoûta conformément aux Viſions de la Métempſicoſe, dont la pluſpart des Orientaux ſont entêtez, qu'il ſçavoit bien que Son Excellence avoit été autrefois employée à de grandes affaires, & qu'il y avoit plus de mille ans qu'il étoit venu à Siam pour renouveller l'amitié des Rois qui gouvernoient alors les deux Royaumes

de France & de Siam. Monſieur l'Ambaſſadeur ayant répondu fort honnêtement à leurs complimens, ajoûta en ſoûriant, qu'il ne ſe ſouvenoit pas d'avoir jamais été chargé d'une ſi importante négotiation, & que c'étoit le premier voyage qu'il eût jamais fait à Siam. Ils prirent congé aprés un entretien fort court, en aſſûrant Monſieur l'Ambaſſadeur, que le Roy étoit dans l'impatience de le voir, & qu'il avoit ordonné qu'on choiſiſt le plus heureux jour de l'année pour ſa reception & pour ſon Audiance. On leur ſervit du Thé & des Confitures. L'un deux qui étoit un homme fort bien fait & d'un air agréable, bût du Vin, & l'autre n'en voulut jamais goûter. Etant ſortis ils ſe retirérent dans leur Galére, où ils écrivirent tout ce qu'ils avoient vû & tout ce qu'on leur avoit dit avant que de partir.

Sur le ſoir nôtre Pere Supérieur voulut que je priſſe les devans avec les Peres Visdelou & Bouvet, pour donner ordre à nos affaires. L'occaſion étoit favorable par le retour de Monſieur l'Evêque & de Monſieur l'Abbé de Lyonne, qui devoient partir le lendemain, & qui nous avoient offert un de leurs Balons. Monſieur l'Ambaſſadeur ordonna au Chevalier de Fourbin & au Chevalier du Fay de reconduire Monſieur l'Evêque & Monſieur l'Abbé de Lyonne, qui ſe mirent dans la Chaloupe, où nous eûmes l'honneur de les accompagner, parce que leurs Balons n'étoient pas aſſez forts pour venir à bord.

Nous arrivâmes le ſoir aſſez tard à l'entrée de la Riviére, elle n'a qu'une petite lieuë de large en cet endroit, à une demie lieuë de là, en montant, elle n'a pas un quart de lieuë, & un peu au

deſſus

dessus sa plus grande largeur n'est que d'environ cent soixante pas. Son canal est fort beau & assez profond. La Barre est un banc de vase qu'on trouve à l'embouchûre, où il n'y a que douze à treize pieds d'eau quand la Mer y est la plus haute. Il n'est rien de plus charmant que la vûë de cette riviére, le rivage des deux côtez est tout couvert de grands arbres toûjours verds, & au delà ce ne sont que de vastes Plaines à perte de vûë converties de Ris. Il étoit nuit quand nous abordâmes à une petite loge, où les Balons de Monsieur l'Evêque de Metellopolis l'attendoient. Comme les terres qui sont aux environs jusques à une journée de chemin au dessus de Siam sont extrêmement basses, elles sont toutes noyées pendant la moitié de l'année. Les pluyes qui y durent plusieurs mois de suite enflant la Riviére causent ces grands débordémens, & c'est ce qui rend le Païs si fertile. Sans cela le Ris qui ne croît guéres que dans l'eau, & dont les Campagnes sont toutes couvertes, ne fourniroit pas, comme il fait, à la nourriture de tous les Siamois & des Royaumes voisins. Ces inondations ont encore cette commodité qu'on peut aller en Balon de tous côtez, même dans les Champs; ce qui répand par tout une si grande multitude de Bateaux, que dans la plus grande partie du Royaume le nombre des hommes est moindre que celuy des Balons. Il y en a de grands couverts comme des maisons, qui servent de logemens à des familles entiéres, & qui se joignant plusieurs ensemble forment comme des Villages flottans dans les endroits, où ils se trouvent.

Nous continuâmes à monter la Riviére toute la nuit, pendant laquelle nous vîmes une chose

tres-agréable, c'étoit une multitude innombrable de mouches luisantes, dont tous les arbres qui bordoient la Riviére étoient tellement couverts, qu'ils paroissoient comme autant de grands lustres chargez d'une infinité de lumiéres, que la réfléxion de l'eau, unie alors comme une glace, multiplioit à l'infiny. Tandis que nous étions occupez à les regarder, nous fûmes tout d'un coup enveloppez d'une prodigieuse quantité de Mousquites ou Maringoüins. C'est une espéce de cousins fort importuns, qui piquent au travers des habits, & on en demeure incommodé long-tems aprés. Les Siamois qui conduisoient nôtre Balon, quoy qu'ils fussent nuds & occupez à ramer s'en défendoient mieux que nous, ils se frappent du plat de la main à chaque maringoüin qu'ils sentent, & ils prennent si bien leur tems qu'ils n'en manquent pas un, sans perdre pour cela un seul coup de rame.

Nous trouvâmes beaucoup de Singes & de Sapajoux sur le bord de la Riviére, qui grimpoient sur les arbres & qui alloient par bandes. Mais rien n'est plus agréable à voir que le grand nombre d'Aigrettes dont les arbres sont couverts; il semble de loin qu'elles en soient les fleurs. Le mêlange du blanc des aigretes & du verd des feüilles fait le plus bel effet du monde. L'Aigrete est un oyseau de la figure d'un Heron, mais beaucoup plus petit. Sa taille est fine, son plumage beau & plus blanc que la neige. Il a des aigretes sur la tête, sur le dos & sous le ventre, qui sont sa principale beauté, & qui le rendent extraordinaire.

Les Oyseaux champêtres sont tous d'un plumage admirable, il y en a de diverses couleurs

de

de tout jaunes, de tout rouges, de tout bleus, de tout verts & en tres-grande quantité. Car les Siamois croyant la transmigration des ames dans d'autres corps, ne tuent point d'animaux ; de peur d'en chaſſer, diſent-ils, les ames de leurs parents, qui pourroient bien s'y être logées.

Nous ne faiſions pas une lieuë ſans rencontrer quelque Pagode, c'eſt-a dire, un Temple d'Idoles. Il eſt toûjours accompagné d'un petit Monaſtere de Talapoins, qui ſont les Prêtres & les Religieux du Païs. Ces Talapoins vivent en communauté, & leurs Maiſons ſont autant de Séminaires, où les enfans de qualité ſont élevez.

Tandis que ces enfans y demeurent ils portent l'habit de Talapoin, qui conſiſte en deux piéces d'une eſpéce de toile de coton jaune, dont l'une ſert à les couvrir depuis la ceinture juſqu'aux genoux, pour l'autre, tantôt ils s'en font une écharpe qu'ils paſſent en bandouliére, tantôt ils s'en enveloppent, comme d'un petit manteau. On leur raſe la tête & les ſourcils auſſi bien qu'à leurs Maîtres, qui ſont perſuadez qu'il y auroit de l'immodeſtie & du peché à les laiſſer croître. Leur aveuglement nous inſpiroit une extrême compaſſion pour eux.

Aprés avoir ramé toute la nuit, nous arrivâmes ſur les dix heures du matin à Bancok. C'eſt la plus importante Place du Royaume, parce qu'elle défend le paſſage de la Riviére, avec un Fort qui eſt de l'autre côté. Tous deux ſont bien fournis de canon de fonte, mais mal fortifiez. Monſieur de la Mare Ingénieur François, que Monſieur l'Ambaſſadeur à laiſſé à Siam, a eu ordre du Roy de la fortifier réguliérement, & d'en faire une bonne Place. Nous vîmes

le Gouverneur en passant ; c'est un grand homme fort bien fait, qui nous reçut avec beaucoup d'honnêteté. Nous allâmes dîner ensuite chez un Artisan François ; car il n'y a point d'Hostellerie en ce pays-là. Nous commençâmes dés ce jour-là, à user de ris, au lieu de pain, & à boire seulement de l'eau de la riviére. Comme on fait cuire le ris avec de l'eau, c'est un manger assez fade, nous eûmes bien de la peine à nous y accoûtumer d'abord, mais au bout de quinze jours nous le trouvions aussi bon que le pain, qui est ici rare & fort cher, parce qu'il faut faire venir le blé de Suratte ou du Japon.

Depuis Bancok jusques à Siam on rencontre quantité d'Aldées ou de Villages dont la riviére est bordée presque par tout. Ces Villages ne sont qu'un amas de Cabanes élevées sur de hauts piliers, à cause de l'innondation. Elles sont faites de Bambous ; c'est un arbre dont le bois est d'un grand usage en ce pays là. Le tronc & les grosses branches servent à faire les piliers & les solives, & les petites branches à faire le toit & les murailles. Proche des Villages sont des Bazars ou Marchez flottans, où les Siamois qui montent & qui descendent sur la riviére trouvent toûjours leur repas tout préparé ; c'est à dire du fruit, du ris cuit, de l'Arraque (qui est une espece d'eau de vie faite avec du ris & de la chaux) & de certains ragousts à la Siamoise dont les François ne sçauroient goûter.

Le lendemain matin troisiéme jour d'Octobre nous nous trouvâmes à Siam. Comme nous croyons que Monsieur de Metellopolis avoit pris les devants, nous allâmes d'abord au Séminaire pour luy rendre nos devoirs chez luy. Mais

il n'étoit pas encore arrivé. En l'attendant nous dîmes la Messe pour rendre graces à Dieu de sa protection pendant tout le voyage, qui avoit été justement de sept mois ; car nous étions partis de Brest le troisiéme de Mars, & arrivés à Siam le troisiéme d'Octobre.

De là nous allames à la maison du Pere Suarez, le seul Jésuite qui fust alors à Siam. Le Pére Maldonat étant allé depuis quelque tems à Macao, d'où il devoit revenir vers le mois de Mars prochain; nous passâmes par la Faiturie Francoise, c'est ainsi qu'on appelle le Comptoir des Marchands François; nous y saluâmes les Officiers de la Compagnie. On nous conduisit ensuite au Palais qu'on préparoit pour Monsieur l'Ambassadeur, où nous rencontrâmes le Seigneur Constance, le premier ou pour mieux dire, l'unique Ministre de ce Royaume. Nous sçavions déja que c'étoit un homme de merite, & qu'il avoit de l'affection pour nous ; mais nous trouvâmes l'un & l'autre au dessus de nos pensées. Dans cette prémiere entreveuë il nous donna mille marques de bonté; nous le remerciâmes du Balon qu'il avoit envoyé au devant de nous, & des chambres qu'il avoit bien voulu prendre soin de nous faire bâtir proche le Pere Suarez, dont la maison étoit trop petite pour nous loger. Il nous dit qu'il se faisoit un plaisir de nous obliger, & qu'il s'acquitoit de son devoir en bâtissant un appartement à ses Freres (car c'est ainsi qu'il nous fait l'honneur de nous appeller) ne pouvant pas les loger chez luy : qu'au reste il attendoit d'autres Jésuites qu'il avoit demandez au Pere Général, il y avoit déja plus d'un an. Il nous fit

Le Seigneur Constance reçoit les Jesuites avec une extraordinaire bonté.

voir ensuite tous les appartemens du Palais de Monsieur l'Ambassadeur, que nous trouvâmes fort beaux & propres.

Le Roy de Siam avoit ordonné qu'on bâtit un Hostel magnifique pour recevoir Monsieur l'Ambassadeur; mais comme il n'étoit pas encore achevé, & qu'il étoit impossible de différer à cause de la saison qui pressoit pour le retour, Monsieur Constance alla luy même marquer la plus belle maison de toute la Ville, & la plus commode, qui appartenoit à un grand Mandarin, Persan de nation, & la fit meubler magnifiquement.

Description du Palais ou logea Monsieur l'Ambassadeur à Siam.

Dans le prémier étage il y avoit deux Salles de plein-pied, tapissées de toile peinte tres-belle & tres-fine. La prémiere étoit garnie de chaises de velours bleu, & l'autre de chaises de velours rouge à frange d'or, & la chambre de Monsieur l'Ambassadeur étoit toute entourée d'un paravant du Japon d'une beauté singuliere; mais rien ne nous parut plus beau que le Divan. C'étoit une grande Salle lambrissée, séparée des autres appartemens par une grande cour, & bâtie pour prendre le frais pendant les chaleurs. Il y avoit un jet d'eau à l'entrée, au dedans une estrade, avec un Daix & un fauteüil fort riches, & dans les enfoncemens un peu obscurs, deux cabinets qui donnoient sur la riviere, & qui servoient à se baigner. De quelque côté qu'on jettat les yeux, on ne voyoit que Porcelaines fines de toutes grandeurs, placées dans des niches; enfin tout y étoit frais & agréable.

M. Constance fait batir des ap-

Aprés y avoir demeuré quelque tems; nous prîmes congé de Monsieur Constance pour nous retirer dans nostre maison, où nous trouvâmes le

le Pere Suarez qui nous attendoit. Il nous receut avec toutes les marques d'une joye extraordinaire, & n'oublia rien pour nous régaler autant que sa pauvreté le pouvoit permettre. C'est un Jésuite Portugais, âgé de soixante & dix ans, il en a passé plus de trente dans les Indes, où il s'est acquis par son zéle & par sa capacité l'estime & l'amitie de tous ceux qui le connoissent. Il nous mena d'abord voir les logemens que le Seigneur Constance nous faisoit préparer. On nous bâtissoit dans la Riviére sur des pilotis six petites chambres pour nous loger, & une galerie pour mettre nos instrumens prés de cent ouvriers y étoient occupez avec deux Mandarins qui les pressoient jour & nuit. Sans cette augmentation le Pere Suarez n'eut pas pû nous recevoir chez luy; il n'avoit qu'une chambre & un cabinet, tous deux si pauvres & si mal fermez, que les Toquets, qui sont des Lézards fort venimeux y étoient par tout derriére ses coffres & parmy ses meubles.

partemens pour loger les Jésuites à Siam.

Tandis qu'on préparoit ainsi toutes choses; le Roy envoya deux Seigneurs qualifiez de sa Cour avec dix Mandarins de la quatriéme & cinquiéme dignité, chacun avec un Balon d'Etat, pour aller prendre celuy de Monsieur l'Ambassadeur, & le luy mener à l'entrée de la Riviére. Il étoit fort magnifique, tout doré, long de soixante & douze pieds, mené par soixante & dix hommes bien faits, avec des rames couvertes de lames d'argent. La Chirole, qui est une espéce de petit Dome placé au milieu, étoit couverte d'écarlate & doublée de brocard d'or de la Chine, avec les rideaux de même etoffe. Les balustres étoient d'yvoire, les

Le Roy de Siam envoye un magnifique Balon a M. l'Ambassadeur.

couſſins de velours, & il y avoit ſous les pieds un Tapis de Perſe. Ce Balon étoit accompagné de ſeize autres, dont quatre ornez auſſi de Tapis de pied & de couvertures d'écarlatte, étoient pour les Gentilshommes de la ſuite de M. l'Ambaſſadeur & les autres douze pour le reſte de ſon Equipage. Le Gouverneur de Bancok s'y joignit avec les principaux Mandarins du voiſinage, de ſorte qu'il y avoit environ ſoixante & ſix Balons quand ils arrivérent à l'entrée de la Riviére. La Figure de ces Bâteaux eſt extraordinaire, ils ſont fort longs & fort étroits; il y en a d'auſſi longs que des Galéres, c'eſt-à-dire, de cent ou ſix-vingts pieds de longueur, qui n'en ont pas ſix dans leur plus grande largeur. Les Chiourmes ſont de cent, de ſix-vingts, & quelquefois de cent trente rameurs.

Les Députez trouvérent à l'embouchûre de la Riviére une Galére qui devoit les porter à bord, elle étoit ſuivie de trois autres & de ſix Mirous, qui ſont de longues Barques pour prendre le bagage. Etant arrivez au Vaiſſeau de Monſieur l'Ambaſſadeur, ils le complimentérent de la part du Roy, luy diſant qu'ils avoient ordre de Sa Majeſté de l'accompagner juſques à la Capitale où le Roy l'attendoit avec beaucoup d'impatience, pour ſçavoir des nouvelles ſeures du Roy de France ſon bon amy & de toute la Maiſon Royale.

Fin du Troiſiéme Livre.

VOYA-

Fig: xviii.

BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

VOYAGE DE SIAM.

LIVRE QUATRIE'ME.

VOYAGE DE LA BARRE DE *Siam, aux Villes de Siam & de Louvo.*

LE huitiéme d'Octobre Monsieur l'Ambassadeur ayant sçu que les Balons du Roy devoient le venir prendre ce jour-là avec toute sa suite, descendit dans la Chaloupe, au son des Trompettes qui marchoient devant, & fut salüé par son Navire de quinze coups de canon. Il arriva de bonne heure à l'entrée de la Riviére, où les Balons du Roy se rendirent, il monta dans celuy qui luy étoit destiné, avec M. de Metellopolis & fut suivy de tous les autres. On ne fit ce jour-là que deux lieuës depuis l'embouchure de la Riviere & les Balons s'étans rangez autour de la Maligne, qui étoit montée jusques-là, chacun passa la nuit dans le sien.

Monsr. l'Ambassadeur s'embarque dans les Balons du Roy de Siam.

Le lendemain on alla à Prépadem, où l'on avoit préparé le premier Palais de repos. Ces petits édifices, quoy qu'ils soient bâtis en huit jours, & faits seulement de nattes & de roseaux, ne laissent pas d'être commodes & agreables.

bles. Comme celuy-cy eſt le prémier, & que tous les autres étoient ſemblables, il eſt à propos d'en faire la deſcription.

Deſcription des maiſons qu'on avoit fait bâtir ſur les bords de la Riviere pour le recevoir

En ſortant du balon on montoit par un eſcalier de ſix ou ſept marches, qui deſcendoit juſqu'à la ſurface de l'eau, il conduiſoit dans un córidor, où aprés avoir marché dix ou douze pas, on trouvoit deux Salles aſſez grandes l'une à droit & l'autre à gauche, qui ſervoient d'Office, de cuiſine, & de logement aux gens de Monſieur l'Ambaſſadeur. Au delà il y avoit deux chambres, d'un côté étoit celle de Monſieur l'Ambaſſadeur, & de l'autre une Chapelle. Le Coridor aboutiſſoit à une Salle que les Portugais appellent *Sala da Preſença*; en y entrant on voyoit à la droite une eſtrade couverte d'un tapis de Perſe, un grand Daix d'une étoffe d'or & de ſoye, avec un tauteüil doré au deſſous, & des carreaux de velours rouge galonnez d'or. Vis-à-vis étoit un buffet couvert d'un tapis d'or d'un fort bel ouvrage de la Chine, & au milieu de la Salle une longue table de ſoixante couverts. Tous les appartemens étoient proprement meublez; & comme la chaleur eſt grande en ce pays-là, ils n'etoient tapiſſez que d'Indiennes fort belles, & le plancher étoit couvert de nattes tres-fines. Celuy de Monſieur l'Ambaſſadeur étoit couvert d'un grand tapis de Perſe, & le plafond d'une étoffe fort riche.

Dans tous ces Palais de repos, il y avoit ſept Officiers de la Maiſon du Roy, dont les ſix prémiers étoient Gentilshommes ordinaires de la Chambre, & le ſeptiéme Capitaine des Gardes du Corps, avec quelques ſoldats, qui faiſoient

la

la garde jour & nuit, & plusieurs rondes autour du logis pour empescher le bruit & le desordre. Les six premiers avec les gens qu'ils commandoient avoient soin que rien ne manquât à la magnificence de la Table, & à la propreté des Appartemens.

Monsieur l'Ambassadeur n'eust pas plûtôt mis pied à terre à Prépadem, qu'il fut complimenté par les Gouverneurs de Bancok & de Piplis qui l'y attendoient dés le jour précédent. Aprés dîné il se rembarqua avec toute sa suite, & avec le même cortege pour aller à Bancok. A demi lieuë de la Ville deux Oloüans Mandarins du troisiéme ordre, dont le dernier étoit comme Général des Galeres, le vinrent recevoir de la part du Roy, pour l'accompagner ensuite jusques à la Capitale. On arriva que vers les cinq heures à Bancok. Un Navire Anglois qui étoit moüillé sous la Fortereſſe salüa son Excellence de vingt & un coup de canon, & la Ville qui étoit vis-à-vis, de trente & un. En débarquant, il fut reçû par un grand nombre de Maudarins rangez en file de part & d'autre, ayant les Gouverneurs de Bancok & de Piplis à leur teste, & il fût conduit au logis qu'on luy avoit préparé dans la Ville. Les ruës par où il passoit étoient parfumées d'Aquila, qui est un bois fort précieux, & d'une odeur admirable. Dés qu'il fut arrivé à son Hôtel, la Fortereſſe qui ne l'avoit pas encore salüé, fit une tres-belle décharge de toute son artillerie. Le lendemain aprés le déjeuner on reconduisit son Excellence avec les mêmes cérémonies à son Balon. En quittant le bord, la fortereſſe qui étoit du même côté, le salüa de vingt & un coup

coup de canon, l'autre Fort en tira vingt-neuf; & le Navire Anglois vingt & un, & ce fut à la recommandation du Seigneur Conſtance, que le Vaiſſeau fit cette honneſteté à Monſieur l'Ambaſſadeur

On luy fit les mêmes honneurs par tout où il debarqua, & le Roy luy envoyoit chaque jour des Mandarins les plus qualifiez le ſalüer de ſa part; & comme ils avoient ordre de demeurer auprés de luy juſqu'à un certain endroit nommé la Tabangue, ou il devoit attendre le tems de ſon entrée, ſon cortege croiſſoit tous les jours. A un quart de lieuë de là, il trouva les Capitaines de toutes les Nations qui ſont à Siam. Les Anglois y vinrent avec huit grands Balons, enſuite les Chinois & les Maures. Aprés que chaque nation euſt fait ſon compliment, ils l'accompagnerent tous enſemble juſques à ſon logis, où ils prirent congé. Les Gouverneurs des Places qui l'avoient reçu à l'entrée de leur Gouvernement, l'avoient auſſi accompagné juſques-là. C'eſt un honneur extraordinaire & qui ne s'étoit rendu à nul Ambaſſadeur.

Le Roy de Siam voulut que l'Ambaſſadeur du Roy de France fut diſtingué de tous les autres, & même de ceux de l'Empereur de la Chine, qui paſſe dans tout l'Orient pour le plus grand Monarque de l'Univers.

La maniére dont le Roy de Siam reçoit les Ambaſſadeurs des Princes ſes voiſins.

On reçoit les Ambaſſadeurs des Rois de la Cochinchine, du Tunquin, de Golconde, des Malayes, des Laos dans une cour couverte de Tapis. Les Grands du Royaume ſont proſternez dans deux ſalles qui ſont à côté, & les autres Mandarins intérieurs en dignité ſont proſternez dans la cour.

l'Am-

L'Ambaſſadeur avec toute ſa ſuite eſt dans une autre cour plus éloignée, où il attend qu'on le vienne querir par ordre du Roy pour avoir Audience.

Le Roy dans le tems qu'il a déterminé, paroit à une eſpéce de tribune ou de fenêtre élevée de dix pieds au deſſus de la premiére cour, au ſon des Trompettes, des Tambours & des autres inſtrumens de muſique qui ſont en uſage dans les Cours des Princes d'Orient. Alors le premier Miniſtre aprés en avoir demandé l'ordre au Roy, envoye appeller l'Ambaſſadeur par un Officier de la Chambre plus ou moins qualifié, ſelon qu'on veut honorer le Roy ſon Maître. Dés qu'on ouvre la porte de la cour, l'Ambaſſadeur paroît proſterné avec les Interprétes de ſa nation, & le Gentil-homme ordinaire qui ſert dans cette occaſion de Maître des Cérémonies. Ils ſont tous enſemble devant le Roy la zombaye, qui eſt une profonde inclination, & ſe traînent enſuite lentement ſur les genoux & ſur les mains juſques au milieu de la cour. Alors en ſe lévant trois fois ſur les genoux les mains jointes au deſſus de la tête, ils ſe courbent & frappent autant de fois la terre de leur front. Aprés quoy ils continuënt à ſe traîner comme auparavant juſques à ce qu'il arrivent à un eſcalier qui eſt entre les deux ſalles où les Grands ſont proſternez, & là aprés avoir fait la zombaye, l'Ambaſſadeur attend que le Roy luy faſſe l'honneur de luy parler. Avant que d'obtenir Audiance, il doit envoyer les Préſens & la Lettre au premier Miniſtre, qui aprés les avoir examinez en plein Conſeil, les fait mettre ſur une table entre le Roy & l'Ambaſſadeur. Entre cette table

& l'Ambaſſadeur il y a encore un Mandarin pour recevoir l'ordre du Roy, quand il plaira à Sa Majeſté d'envoyer le betel dont il fait préſent à l'Ambaſſadeur à la fin de l'Audiance.

Il y a à la Cour de Siam des Mandarins établis pour avoir ſoin des affaires de chaque Nation. C'eſt à eux que les particuliers s'adreſſent pour préſenter leurs Requêtes au Roy & pour en obtenir Audiance, ils en accompagnent les Ambaſſadeurs des Royaumes dont les affaires ſont de leur reſſort, & s'appellent pour cela Mandarins de la nation ou Capitaines du port.

Ce Mandarin dans les Audiances publiques eſt entre l'Ambaſſadeur & le premier Miniſtre, pour porter la parole de l'un à l'autre. Le Roy parle le premier & fait demander par ſon Miniſtre à l'Ambaſſadeur depuis quand il eſt party d'aupres du Roy ſon Maître, s'il l'a laiſſé en bonne ſanté & toute la famille Royale; l'Ambaſſadeur répond ce qui en eſt par ſon Interprête, non pas au Roy immédiatement, mais au Capitaine de ſa Nation, celuy-cy le répéte au Barcalon, qui le redit au Roy. Il eſt interrogé enſuite de la même maniére ſur les principaux points de ſon Ambaſſade, & dés qu'il a fait ſa réponſe on luy porte du Bétel & une veſte par ordre du Roy, lequel auſſi tôt ſans autre cérémonie ſe retire au bruit des Trompettes, & des autres inſtrumens, comme il étoit entré.

La maniére dont on recoit à Siam, les Ambaſſadeurs des Rois indépendans.

Mais à l'égard des Ambaſſadeurs des Rois indépendans, comme du Roy de Perſe, du Grand Mogol, des Empereurs de la Chine & du Japon, voicy comme on en uſe. Les grands Mandarins du prémier & du ſecond ordre ſont proſternez en haye ſelon leur rang, au bas du Trô-

ne

ne du Roy, & les autres Mandarins demeurent proſternez dans les deux Salles baſſes qui ſont à côté, & dont nous avons déja parlé. L'Ambaſſadeur doit ſe rendre avec ſon Interprete à un lieu qui luy eſt marqué auprés du Palais, où il attend que le grand Maître de ceremonies le vienne prendre pour l'introduire à l'Audiance.

En entrant dans le Palais il s'aſſied à terre & met les mains ſur la teſte, qui eſt une marque du profond reſpect qu'il rend à ſa Majeſté. Il ſe releve & marche enſuite entre les deux Salles, où les Mandarins du troiſiéme, quatriéme, & cinquiéme ordre ſont proſternez en ſilence. Quand il eſt arrivé au pied del'eſcalier qui conduit à la Salle d'audiance, il ſe met à genoux, ſe traînant ſur les mains juſques dans la Salle, & il paroît en cette poſture devant le Roy qui eſt ſur un Trône élevé de dix ou douze pieds ſur une eſtrade fort large, ou les grands Mandarins ſont proſternez. Il s'arrête au bord de l'eſtrade, éloigné du Trône de plus de trente pieds. Il y a dans l'entre-deux une table qui porte une grande bandage ou baſſin d'or, où ſont les préſens que l'Ambaſſadeur apporte avec la Lettre du Roy ſon Maître toute ouverte & qui a été luë par le Barcalon. Quand il eſt arrivé à ſa place il y demeure ſans ſe relever. Le Lieutenant du premier Miniſtre prend la Lettre du Prince ſur la table & la lit au Roy à haute voix. Aprés cette lecture Sa Majeſté demande à l'Ambaſſadeur des nouvelles de la ſanté du Roi ſon Maître & de toute la famille Royale. C'eſt au Barcalon que le Roy adreſſe la parole, le Barcalon la répete au Capitaine de la Nation, & le Capitaine à l'Interpréte qui l'explique à l'Ambaſſadeur.

Celuy-

Celuy-ci répond à ſon Interprète, & cette reponſe paſſe par les mêmes perſonnes pour aller au Roy. Enfin Sa Majeſtè aprés avoir fait quelques queſtions & entendu les réponſes, fait préſenter à l'Ambaſſadeur le Betel & la Veſte, puis elle ſe retire au ſon des Trompettes.

Monſr. le Chevalier de Chaumont ayant ſceu ces manieres de recevoir les Ambaſſadeurs peu dignes du caractere qu'il ſoûtenoit, fit appeller les principaux Mandarins qui l'accompagnoient par ordre du Roy leur Maiſtre, & leur dit qu'il ſeroit bien aiſe que le Roi de Siam nommât quelque Seigneur de ſa Cour pour convenir des cérémonies de ſon entrée & de ſon audiance, afin qu'il ne s'y paſſât rien qui ne répondit à la grandeur & à l'amitié des deux Roys. Ces Mandarins répliquerent à ſon Excellence qu'ils en avertiroient le Barcalon qui auroit l'honneur d'en parler à Sa Majeſté.

Le Roy de Siam donne ordre au Seigneur Conſtance de régler avec Monſr. l'Ambaſſadeur les cérémonies de ſa reception.

Ils n'y manquérent pas, & le Roy nomma ſur le champ le Seigneur Conſtance, avec ordre d'aller inceſſament trouver Monſieur l'Ambaſſadeur, & de regler avec luy la maniere dont on le recevroit dans la Capitale & au Palais. Sa Majeſté avoit déja dit publiquement, qu'elle ne vouloit pas qu'on obſervât à ſon égard l'ancienne coûtume de recevoir les Ambaſſadeurs du Mogol, de Perſe & de la Chine, & qu'elle conſentoit que l'Ambr. de France entrât dans ſon Palais l'épée au côté, & qu'il s'aſſit à l'Audiance, ce qui n'avoit jamais été accordé à aucun Ambaſſadeur.

Le Seigneur Conſtance ſe ſentit fort honoré de cet ordre, & vint trouver ſon Excellence. Aprés les prémiers complimens, M. Chaumont parla de la converſion du Roy comme du princi-

pal

pal sujet de son Ambassade. M. Constance en témoigna de l'étonnement, & dit à Monsieur l'Ambassadeur, que c'étoit la chose du monde qu'il souhaitoit le plus, mais qu'il n'y voyoit aucune apparence; que le Roy étoit extremément attaché à la Religion de ses Ancêtres, & qu'il seroit fort suppris d'une proposition à laquelle on ne l'avoit point préparé; qu'il conjuroit Monsr. l'Ambassadeur de ne point parler de cette affaire qui causeroit, sans doute du desordre dans les conjonctures presentes, & qui ne pouvoit produire aucun bien. Monsieur l'Ambassadeur répondit qu'il y penseroit, mais qu'il auroit bien de la péine à supprimer la plus considerable & presque l'unique raison de son voyage.

On traitta ensuite de la maniere dont les Gentilshommes de Monsieur l'Ambassadeur seroient à l'Audiance: car on vouloit, ou qu'ils n'y fussent point, ou qu'ils y fussent dans une posture humiliante.

Monsieur l'Ambassadeur voulut absolument qu'ils entrassent avec luy dans la Salle d'Audiance, & qu'ils y demeurassent tandis qu'il y seroit. Le Seigneur Constance eût beau luy dire que c'étoit une chose nouvelle qui ne s'étoit jamais pratiquée à la Cour de Siam, & que le Roy auroit bien de la peine à se relâcher là-dessus; que les Ambassadeurs méme des Rois du Tunquin, & de la Cochinchine ne venoient qu'en rampant à l'escalier de la Salle, & qu'ils paroissoient prosternez devant le Roy. Mais M. l'Ambassadeur tint ferme, & ajoûta qu'il ne pouvoit aller à l'audiance qu'à cette condition: que pour accommoder les choses il consentiroit que les Gentilshommes ne fussent pas debout en presence du Roy.

Qu'ils

Qu'ils entreroient dans la Sale avant que Sa Majesté y parût, & qu'ils seroient assis sur les tapis quand il paroîtroit sur son Trône. Ce Ministre jugeoit ces propositions raisonnables. Mais comme il connoissoit la delicatesse du Roy là-dessus, il pria Monsieur l'Ambassadeur de luy donner le tems d'en parler à sa Majesté; sur quoy aprés une longue conference ils se séparerent pleins d'estime & d'amitié l'un pour l'autre. Monsieur Constance ménagea si bien cette affaire, que le Roy accorda à Monsieur l'Ambassadeur tout ce qu'il demandoit; ainsi on ne pensa plus qu'à achever les préparatifs de l'entrée.

Les Nations differentes qui sont à Siam vont complimenter Monsr. l'Ambassadeur.

Deux jours aprés, toutes les nations de l'Orient, qui demeurent à Siam, voulurent marquer chacune en particulier la haute estime qu'elles avoient conçûës du Roy de France. Il y en eût jusques à quarante-trois de divers Païs des Indes qui se joignirent ensemble pour rendre leur cérémonie plus éclatante, & qui vinrent dans une infinité de Balons diversement parez, complimenter Monsieur l'Ambassadeur. Le lendemain arrivérent quatre grands Balons d'Etat, par ordre du Seigneur Constance, armez chacun de quatre-vingts rameurs, nous n'en avions point encore vû de semblables. Les deux premiers avoient la figure de Chevaux Marins, ils étoient tout dorez, & à les voir venir de loin sur la Riviére, on eût crû qu'ils étoient animez Deux Officiers de Gardes du Corps étoient dessus pour y recevoir les présens du Roy de France. Dés qu'ils en furent chargez ils s'allérent poster en grand silence au milieu du Canal. Durant tout le tems qu'ils y restérent on n'entendoit pas le moindre bruit sur le rivage,

& il

& il ne fut plus permis à aucun Balon de monter ou de descendre sur la Riviére, de peur de manquer de respect aux Balons d'Etat & aux presens qu'ils portoient.

La veille du jour déterminé pour l'entrée de Monsieur l'Ambassadeur dans la Ville de Siam, & pour sa premiere Audiance, le Roy luy députa deux Princes de sa Cour pour l'accompagner le jour suivant. Le premier s'appelloit Oya Prassedet, & l'autre Peya Teph de Châ. Celuy-ci étoit cousin germain du Roy de Camboje, & Oya Prassedet étoit le chef & le protecteur de tous les Talapoins du Royaume, avec droit de les juger & de les faire punir quand ils le méritent, qui est une des prémieres & des plus importantes Charges de l'Etat.

Ils menoient avec eux seize Balons d'Etat & six autres de la Garde du Corps, & ils étoient suivis de quarante Mandarins du troisiéme, quatriéme & cinquiéme ordre, montez sur leurs Balons de céremonie destinez pour accompagner, celuy sur lequel M. l'Ambassadeur devoit s'embarquer, qui étoit un des plus beaux que le Roi eût. On commença à se mettre sur la Riviére vers les huit heures du matin. Les Balons des Mandarins les moins qualifiez marchoient les premiers deux à deux & dans une juste distance les uns des autres au nombre de quarante. Aprés eux venoient dix ou douze Mandarins du second & du troisiéme rang, qui étoient toûjours venus depuis Bancok, & les derniers étoient suivis par les deux Princes que le Roy avoit envoyé le soir précédent. Aprés un assez grand intervalle paroissoient les quatre Balons sur lesquels on avoit mis les presens du Roy,

Roy, & enſuite celuy qui portoit ſa Lettre, ſéparé de tous les autres par un eſpace conſiderable; car avant que de partir de la Tabangue, pour s'accommoder à la coûtume de ces peuples, il fallut que Monſieur l'Ambaſſadeur prît la Lettre du Roy avec un grand reſpect, & qu'il la miſt entre les mains de Monſieur l'Abbé de Choiſi qui la devoit porter dans un grand Balon deſtiné uniquement pour elle. Monſieur l'Ambaſſadeur venoit enſuite dans un magnifique Balon qui brilloit de tous côtez de l'or dont il étoit couvert. Il avoit à droit & à gauche ſix galeres de la garde, ou étoient les trompettes, les tambours & les autres inſtrumens qui marchent devant le Roy dans ſes ſorties publiques. Il étoit ſuivy de quatre Balons du Roy où étoient les Gentilshommes de l'Ambaſſade, & les gens de M. l'Ambaſſadeur. Aprés eux venoient en confuſion un ſi grand nombre de Balons grands & petits de toutes les Nations, qu'ils couvroient le Mênam, c'eſt le nom de la riviere, qui ſignifie en langue Siamoiſe, *Mere des eaux*. Cette longue ſuitte de Balons d'Etat qui marchoient en bon ordre, au nombre de cent cinquante, & une foule d'autres, occupoient tout l'eſpace de la riviere où la vûë pouvoit s'étendre & faiſoient un agréable ſpectacle. Les cris de joye ſouvent redoublez que pouſſoient les rameurs, ſelon la coûtume des Siamois, comme s'ils fuſſent allez à la charge, faiſoient accourir ſur les deux côtez du rivage une infinité de peuples pour voir cette auguſte cérémonie.

Les ſeuls Portugais ne s'y trouverent point, à la reſerve de trois ou quatre, qui ſont Officiers dans les troupes du Roy de Siam. Ils prétendoient

doient par là rendre la pareille aux François, qui deux années auparavant n'avoient point assisté à l'entrée de l'Ambassadeur de Portugal. Il n'y eut que le Pere Suarez Jésuite que son grand âge & ses infirmitez ne purent empescher de venir assûrer M. l'Ambassadeur de ses respects. Ce bon vieillard témoigna sa joye de toutes les manieres qu'il pût, & fit sonner les cloches lors que son Excellence passa par devant nôtre Eglise.

La Faiturie Hollandoise, qui est de l'autre côté de la Riviére, & un de ses Vaisseaux moüillé auprés, salüerent Monsieur l'Ambassadeur de tout leur canon. La Ville de Siam fit la même chose lorsqu'il passa devant le premier bastion, & la Compagnie Françoise fit faire à son Vaisseau, qui étoit magnifiquement pavoisé, deux décharges de son artillerie, lorsque Monsieur l'Ambassadeur passa devant, en allant & en revenant de l'Audiance.

Le Seigneur Constance reçoit M. l'Ambassadeur au bord de la riviere.

Aprés avoir côtoyé une partie des murailles de la Ville, on arriva au lieu du débarquement, qui étoit à un quart de lieuë du Palais. Monsieur Constance s'y trouva pour y donner les ordres & pour y recevoir Monsieur l'Ambassadeur. Dés qu'on l'eût averty que le Balon approchoit du bord, il monta sur son Eléphant & se mit à la tête de vint autres Eléphans de guerre rangez sur le rivage. Et quand Monsieur l'Ambassadeur débarqua, il descendit de son Eléphant aprés avoir fait une profonde inclination au Balon qui portoit la Lettre du Roy, il vint au devant de Son Excellence, & ils se firent l'un à l'autre de grandes honnêtétez. Monsieur l'Ambassadeur alla ensuite pour prendre la Lettre du Roy sur le Balon où on l'avoit mise;

Mais il trouva que le Mandarin l'avoit déja portée à terre avec la Pyramide dorée où elle étoit. Ce pauvre Mandarin fit une grande faute en pensant bien faire, il en fut puni sur le champ, & eut la tête piquée, en attendant un plus sévére châtiment. Car dans les Ambassades d'Orient on a bien une autre respect pour les Lettres que les Princes envoyent, que pour leurs Ambassadeurs. On regarde la Lettre comme la parole Royale, dont l'Ambassadeur n'est que le porteur. Monsieur le Chevalier de Chaumont prit donc cette Lettre & la donna à Monsieur l'Abbé de Choisi qui l'alla poser avec un grand respect, sur un char doré qui la devoit porter enfermée dans une haute Pyramide jusqu'à la porte du Palais.

Respect qu'on rend à la Lettre du Roy.

Aprés cette cérémonie Monsieur l'Ambassadeur s'assit dans un grand fauteüil doré élevé sur une estrade couverte d'un beau Tapis d'un Carreau de velours. Il fut ainsi porté sur les épaules de dix hommes, environné de Mandarins, qui marchoient à pied, à la réserve de deux qu'on portoit à ses côtez sur des chaises plus basses. Monsieur l'Abbé de Choisi le suivoit porté dans une chaise peinte de rouge, dont les ornemens étoient d'yvoire, & Messieurs les Gentilshommes montérent sur des chevaux qu'on leur avoit préparez. Cette marche avoit quelque chose de singulier. Elle commença par vint Eléphans de guerre, qui défilerent les premiers au milieu d'une double haye de piquiers & de mousquetaires le long d'une grande ruë, qui alloit depuis le rivage jusqu'au Palais: ensuite venoient les Gardes & les Officiers du Gouverneur de la Ville & beaucoup de Man-

Monsieur l'Ambassadeur & porté au palais.

Mandarins à cheval. Monsieur Constance marchoit le dernier sur un Eléphant & précédoit immediatement le Char qui portoit la Lettre du Roy, à laquelle le peuple assis à terre, faisoit la zombaye dés qu'elle commençoit à paroître. Aprés le Char marchoient les trois Trompettes de Monsieur l'Ambassadeur à cheval, avec leurs magnifiques livrées, & Monsieur l'Ambassadeur paroissoit élevé comme sur un Trone. Il étoit vétu d'un riche brocard de couleur de feu brodé d'or, d'un éclat admirable. Monsieur l'Abbé de Choisi suivoit, porté dans sa chaise découverte, en surplis & en camail. Les Gentilshommes marchoient ensuite à cheval, tout couverts d'or & d'argent, suivis de Pages, de Valets de pied, & d'un grand nombre de domestiques, tous fort proprement vêtus. La marche étoit fermée par une multitude incroyable de peuple qui gardoit un profond silence.

Description du Palais du Roy de Siam

Le Palais du Roy de Siam a beaucoup d'étenduë; mais l'architecture n'a rien de régulier ny de semblable à la nôtre. Ce sont de grandes cours entourées de murailles avec des corps de logis; d'un côté sont les appartemens des Officiers du Roy, & de l'autre un grand nombre de pavillons, où sont les Elephans. Il y a aussi beaucoup de Pagodes grandes & petites, dont l'irrégularité ne laisse pas d'avoir quelque agrément. Quand on fut arrivé à la prémiere porte du Palais, tout le monde mit pied à terre, & Monsieur l'Ambassadeur alla prendre la Lettre de dessus le Char de Triomphe pour la remettre entre les mains de Monsieur l'Abbé de Choisi.

On entra en cet ordre dans la premiere cour

du Palais, où il y avoit d'un côté cinquante Elephans de guerre enharnachez d'or & de l'autre deux regimens des Gardes rangez en bataille au nombre de huit cens hommes. De là on passa dans la seconde cour, où il y avoit huit autres Elephans de guerre, & une compagnie de soixante Mores à cheval. Ils étoient armez de lances, & ils avoient fort bonne mine. Dans la troisiéme cour étoient soixante Eléphans avec des harnois encore plus riches que les premiers, & deux regimens des Gardes de Corps sous les armes qui faisoient deux mille hommes. En entrant dans la quatriéme cour, dont le pavé étoit moitié couvert de nattes, on trouvoit deux cens soldats prosternez qui portoient des sabres d'or & de tambag; appellez en Portugais, *Os Braços pintados*, parce qu'ils ont les bras peints de rouge. Ces soldats sont les rameurs du Balon du Roy, & comme les gardes de la Manche. Dans deux Salles plus avancées étoient cinq cens Perses de la Garde du Roy, assis à terre, les jambes croisées, parce que dans le Palais il n'est permis à personne d'être debout à moins qu'on ne marche, & tous les soldats Siamois étoient accroupis, tenant leurs armes entre leurs mains jointes.

La cinquiéme cour où l'on entra étoit toute couverte de fines nattes, sur lesquelles étoient prosternez tous les Mandarins du troisiéme, quatriéme & cinquiéme ordre, & à quelque distance ceux du second ordre étoient dans la même posture sur des Tapis de Perse. Aprés avoir passé entre tous les Mandarins & traversé tant de cours, on arriva enfin au pié d'un escalier, où l'on trouva à la droite deux Eléphans tout couverts d'or, & à la gauche six chevaux

de

de Perſe, dont une partie de la ſelle & les étriers étoient d'or maſſif, & les harnois ſemez de perles, de diamans, de rubis & d'émeraudes. Monſieur l'Ambaſſadeur s'arrêta-là, & les Gentilshommes montérent dans la ſalle del'Audiance où le Roy n'étoit pas encore; ils s'aſſirent ſur des Tapis de Perſe vis-à-vis du Trône, à vint pas de diſtance, comme on étoit convenu. Ce Trône n'eſt à proprement parler qu'une grande fenêtre qui eſt élevée de ſept à huit pieds au deſſus de l'eſtrade, & qui répond au milieu de la ſalle. A droit & à gauche étoient deux grands paraſſols d'une étoffe d'or à ſept ou huit étages, dont les baſtons étoient d'or maſſif & ſi hauts qu'ils touchoient preſque au plancher. Monſieur l'Evêque de Métellopolis, Monſieur l'Abbé de Lyonne & Monſieur le Vachet étoient aſſis dans la ſalle de méme que les Gentilshommes, auprés du ſiége qu'on avoit préparé à Monſieur l'Ambaſſadeur. Dans cette ſalle les Princes, les Miniſtres & les Mandarins du premier ordre étoient proſternez, ſelon leur rang, à droit & à gauche.

Deſcription du Thrône du Roy de Siam.

Il y a de trois ſortes de Princes à la Cour de Siam; les premiers ſont les Princes du Sang Royal de Camboje & des autres Royaumes tributaires de Siam. Les ſeconds ſont les Princes de Laos, de Chiamay & de Banca qui ont été pris à la guerre & quelques autres qui ſe ſont volontairement mis ſous la protection du Roy. Les troiſiémes ſont ceux que le Roy a élevez au rang de Princes. Ils avoient chacun devant eux de grandes coupes d'or & d'argent, qui ſont les marques de leur dignité, & ils demeuroient proſternez dans un profond ſilence atten-

dant la venuë du Roy. Quelque tems aprés qu'on se fut ainsi placé, on entendit le son des trompettes, des tambours & de beaucoup d'autres instrumens, & alors le Trône du Roy s'ouvrit & il parut dessus. Mais on ne le voyoit que jusques à la ceinture, le reste étoit caché par le rebord de la fenestre. Tous les Mandarins prosternez se leverent sur les genoux, & ayant les mains jointes pardessus leurs testes firent de profondes inclinations & frapperent la terre du front. Le Roy avoit une Thiare toute brillante de pierreries. C'est un grand bonnet terminé en pyramide, environné de trois cercles d'or à quelque distance l'un de l'autre. Il avoit aux doigts beaucoup de gros diamans qui jettoient un grand éclat; sa Veste étoit rouge à fon d'or, & pardessus il avoit une gaze d'or, dont les boutons étoient de gros diamans; tout cela joint à un air vif, plein de feu & toûjours riant, luy donnoit beaucoup de grace & de majesté.

M. Ambassadeur entre dans la Salle d'Audience

Monsieur l'Ambassadeur ne fut pas plûtôt averty par le son des instrumens que le Roy étoit arrivé, qu'il entra dans la Salle suivy de Monsieur l'Abbé de Choisi & du Seigneur Constance. Quand il eut avancé quatre pas, regardant le Roy comme s'il l'eût apperçû pour la premiere fois, il fit une profondé révérence, il en fit une seconde au milieu de la Salle, & une troisiéme lors qu'il fut auprés du siege qu'on luy avoit préparé. Le Roy répondit à chaque révérence par une inclination de corps accompagnée d'un visage riant & ouvert. Alors Monsieur l'Ambassadeur commença son compliment en cette maniere, & aprés en avoir prononcé les premieres paroles ils s'assit & se couvrit.

SIRE,

SIRE,

Le Roy mon Maître si fameux aujourd'huy dans le monde par ses grandes victoires, & par la paix qu'il a souvent donnée à ses ennemis à la teste de ses armées, m'a commandé de venir trouver Vôtre Majesté pour l'assûrer de l'estime particuliere qu'il a concûë pour elle: Il connoît, SIRE, vos augustes qualitez, la sagesse de vôtre Gouvernement, la magnificence de vôtre Cour, la grandeur de vos Etats, & ce que vous vouliez particulierement luy faire connoître par vos Ambassadeurs, l'estime que vous avez pour sa personne, confirmée par cette protection continuelle que vous donnez à ses sujets, principalement aux Evêques qui m'environnent, & qui sont les Ministres du vray Dieu.

Harangue de l'Ambassadeur de France au Roy de Siam.

Il ressent tant d'illustres effets de l'estime que vous avez pour luy, & il veut bien, SIRE, y répondre de tout son pouvoir. Dans ce dessein il est prest de traiter avec Vôtre Majesté, de vous envoyer de ses sujets pour entretenir & pour augmenter le commerce, de vous donner toutes les marques d'une amitié sincere, & de commencer entre les deux Couronnes une union aussi étroite dans la posterité que vos Etats sont éloignez des siens par ces vastes mers qui les séparent. Mais rien ne l'affermira tant en cette résolution, & ne vous unira plus étroitement ensemble que de vivre dans les sentimens d'une même croyance.

Et c'est particulierement, SIRE, ce que le Roy mon Maître, ce Prince si sage & si éclairé, qui n'a jamais donné que de bons conseils aux

Rois ſes alliez, m'a commandé de vous répréſenter de ſa part. Il vous conjure par l'intereſt qu'il prend déja, comme le plus ſincere de vos amis, à vôtre véritable gloire, de conſidérer que cette ſuprême Majeſté dont vous êtes revêtu ſur la terre, ne peut venir que du vray Dieu, c'eſt à dire, d'un Dieu tout puiſſant, éternel, infini, tel que les Chrétiens le reconnoiſſent, qui ſeul fait regner les Rois & régle la fortune de tous les peuples.

Soûmettre vos grandeurs à ce Dieu qui gouverne le Ciel & la Terre; c'eſt une choſe, SIRE, beaucoup plus raiſonnable que de les rapporter aux autres Divinitez qu'on adore dans l'Orient, & dont vôtre Majeſté qui a tant de lumiére & de pénétration, ne peut manquer de voir aſſez l'impuiſſance.

Mais elle le verra encore plus clairement, ſi elle veut bien entendre durant quelque-tems les Evêques & les autres Miſſionaires qui ſont icy. La plus agréable nouvelle que je puiſſe porter au Roy mon Maître; eſt celle-là, SIRE, que Vôtre Majeſté perſuadée de la vérité, ſe fait inſtruire dans la Religion Chrêtienne. C'eſt ce qui luy donnera plus d'admiration & d'eſtime pour Vôtre Majeſté, & qui excitera ſes ſujets à venir avec plus d'empreſſement dans vos Etats: & enfin ce qui achevera, SIRE, de vous combler de gloire, puiſque par ce moyen Vôtre Majeſté s'aſſûre d'un bonheur éternel dans le Ciel, aprés avoir regné avec autant de proſperité qu'elle fait ſur la terre.

Monſieur l'Evêque dit en Portugais au Seigneur Conſtance à peu prés le ſens du compliment de Son Excellence, & ce Miniſtre l'expli-

qua

qua au Roy en Siamois, se tenant cependant dans une posture tres-respectueuse, comme les autres Princes & Seigneurs qui demeurérent toûjours prosternez dans la salle à côté de luy, mais un peu plus bas. Il seroit difficile d'expliquer la joye que le Roy de Siam fit paroître en cette occasion & dans toute cette journée.

Maniere dont Monsieur l'Ambassadeur donna la Lettre du Roy au Roy de Siam.

Monsieur l'Ambassadeur avoit été surpris en entrant dans la salle de voir le Roy si élevé au dessus de luy, & avoit témoigné quelque peine qu'on ne l'en eût pas averty. Aprés avoir fait son compliment il devoit naturellement s'avancer pour présenter la Lettre du Roy son Maître au Roy de Siam. On étoit convenu avec le Seigneur Constance, qu'afin de marquer plus de respect pour la Lettre du Roy, Monsieur l'Ambassadeur la prendroit de Monsieur l'Abbé de Choisi, qui devoit pour cela demeurer debout à son coté pendant la harangue & tenir la Lettre dans une coupe d'or soûtenuë d'un pié fort long. Mais Monsieur l'Ambassadeur voyant le Roy si élevé, que pour atteindre jusqu'à luy il faudroit prendre la coupe par le bas du pié, & lever le bras fort haut, jugea que cette distance ne convenoit pas à sa dignité, & qu'il devoit présenter la Lettre de plus prés. Aprés avoir balancé un moment, il prit son parti, qui fut de tenir la coupe par le haut, & de ne lever le bras qu'a demy. Le Roy qui comprit ce qui le faisoit agir de la sorte, se leva sur ses pieds en soûriant, & se baissant en dehors, fit la moitié du chemin pour prendre la Lettre : il la porta ensuite sur sa tête, ce qui est une marque extraordinaire d'honneur & d'estime que ce Prince voulut

donner au grand Roy qui la luy envoyoit. Alors il répondit à Monſieur l'Ambaſſadeur, qu'il ſe ſentoit extrémement obligé de l'honneur que luy faiſoit le Roy tres-Chrêtien, & qu'il n'avoit point de plus forte paſſion que d'entretenir une amitié & une paix éternelle avec Sa Majeſté. Enſuite il luy demanda des nouvelles de la ſanté de ce Prince, qu'il nommoit toûjours ſon bon amy, & de toute la Maiſon Royale, & luy témoigna la joye qu'il avoit de le voir arrivé en bonne ſanté avec toute ſa ſuite.

M. l'Ambaſſadeur preſente au Roy de Siam M. l'Abbé de Choiſi & les Gentils hommes de ſa ſuite.

Monſieur l'Ambaſſadeur aprés avoir remercié Sa Majeſté de toutes ſes bontez, luy préſenta Monſieur l'Abbé de Choiſi en luy faiſant connoître ſon mérite, & les Gentils-hommes de ſa ſuite, diſant qu'ils étoient tous Officiers ſur les Vaiſſeaux du Roy; que la pluſpart s'étoient trouvez dans diverſes occaſions contre les ennemis de l'Etat, où ils s'étoient diſtinguez par leur valeur. Le Roy l'écoûta avec beaucoup de plaiſir, & fit enſuite tomber le diſcours ſur les Ambaſſadeurs qu'il avoit envoyez en France, dont il n'avoit eu aucune nouvelle. Il ſe répandit ſur les loüanges du Roy aſſez longtems, témoignant une extrême joye d'entendre ce que Monſieur l'Ambaſſadeur luy racontoit de ſa grandeur, de ſa ſageſſe, de ſes conqueſtes, & de la paix qu'il venoit de donner à l'Europe. Enfin il fit dire à M. l'Ambaſſadeur, que s'il avoit beſoin de quelque choſe de ſon Royaume pour luy & pour les perſonnes de ſa ſuite, qu'il s'addreſſat à ſon Barcalon, auquel il avoit donné des ordres exprés de le ſatisfaire en toutes choſes. Ainſi finit la prémiere audian-

ce

ce avec beaucoup de satisfaction de part & d'autre.

Au sortir de la Salle, Monsieur Constance mena Monsieur l'Ambassadeur voir l'Elephant blanc qui est si estimé dans les Indes, & qui a été le sujet de tant de guerres. Il est assez petit & si vieux qu'il en est tout ridé. Plusieurs Mandarins sont destinez pour en avoir soin, & on ne le sert qu'en vaisselle d'or, au moins les deux bassins qu'on avoit mis devant luy, étoient d'or massif, d'une grandeur & d'une épaisseur extraordinaire. Son appartement est magnifique, & le lambris du Pavillon où il est logé, est fort proprement doré. Comme il étoit déja tard, on sortit du Palais du Roy pour aller à celuy qu'on avoit préparé à Monsieur l'Ambassadeur, & on marcha dans le même ordre & avec la même pompe qu'on étoit allé à l'Audiance.

On va voir l'Elephant blanc dans son appartement.

Monsieur l'Evêque fut appellé quelque tems aprés par ordre du Roy, pour traduire en Siamois la Lettre du Roy de France, qui fit beaucoup d'impression sur l'esprit de ce Prince. En voicy les termes:

Lettre du Roy de France au Roy de Siam.

TRES-HAUT, TRES-EXCELLENT, ET TRES-MAGNANIME PRINCE, nôtre tres-cher & bon Amy, Dieu veüille augmenter vôtre grandeur avec une fin heureuse. J'ay appris avec déplaisir la perte des Ambassadeurs que vous nous envoyâtes en l'année 1681. & nous avons été informez par les Peres Missionnaires qui sont revenus de Siam, & par les lettres que nos Ministres ont reçû de la part de celuy à qui vous confiez le principal soin de vos affaires,

l'empreſſement avec lequel vous ſouhaitez nôtre amitié Royale. C'eſt pour y correſpondre que nous avons choiſi le Chevalier de Chaumont pour nôtre Ambaſſadeur prés de vous, qui vous apprendra plus particuliérement nos intentions ſur tout ce qui peut contribuer à établir pour toûjours cette amitié ſolide entre nous. Cependant nous ſerons tres-aiſes de trouver les occaſions de vous témoigner la reconnoiſſance avec laquelle nous avons appris, que vous continuez vôtre protection aux Evêques & aux Miſſionaires Apoſtoliques, qui travaillent à l'inſtruction de vos ſujets dans la Religion Chrêtienne; & nôtre eſtime particuliére pour vous, nous fait déſirer ardemment, que vous vouliez bien vous-même les écoûter & apprendre d'eux les véritables maximes & les myſtéres ſacrez d'une ſi ſainte Loy, dans laquelle on a la connoiſſance du vray Dieu, qui ſeul peut, aprés vous avoir fait regner long-temps & glorieuſement ſur vos ſujets, vous combler d'un bonheur éternel.

Nous avons chargé nôtre Ambaſſadeur de quelques préſens des choſes les plus curieuſes de nôtre Royaume, qu'il vous préſentera comme une marque de nôtre eſtime, & il vous expliquera auſſi ce que nous pouvons déſirer pour l'avantage du commerce de nos Sujets. Sur ce nous prions Dieu qu'il veüille augmenter vôtre grandeur avec toute fin heureuſe. Fait en nôtre Château de Verſailles le vingt-uniéme jour de Janvier 1685.

Vôtre tres-cher & bon Amy,

LOUIS.

COLBERT.

Aprés

Aprés que Monsieur l'Ambassadeur eût eu son Audiance du Roy, il rendit sa premiere visite à Monsieur l'Evêque de Métellopolis au Seminaire. Ce Prélat est Vicaire Apostolique dans la plus grande partie des Provinces soûmises aux Vicaires Apostoliques; il travaille depuis long-tems avec beaucoup d'application & de zele à la conversion des Siamois, dont il a étudié la langue avec un grand soin. Nous receûmes de luy nos approbations par écrit, & en nous les envoyant il nous fit dire, que nous pouvions exercer nos fonctions dans les Indes aussi librement qu'en Europe. Il réside ordinairement au Seminaire depuis que ses grandes maladies l'ont affoibli Cette maison est la plus belle qui soit dans la Ville & dans les Champs qui sont autour de Siam. Elle consiste en un grand corps de logis double à deux étages bâtis à la Françoise, où vingt personnes peuvent loger commodément. Les chambres sont grandes & élevées, les unes donnent sur le jardin, & les autres sur une Eglise que le Roy de Siam fait bâtir auprés, & qui n'est pas encore achevée. Elle sera fort grande, & si on eût eu soin de prendre d'abord un dessein régulier, elle pourroit passer pour belle, même dans les Villes d'Europe.

M. l'Ambassadeur va voir M. l'Evêque de Métellopolis.

C'est une coûtume établie à la Cour de Siam, de donner une veste à tous ceux qui ont l'honneur d'être introduits en la présence du Roy, & on la porte toûjours aux Ambassadeurs, en leur présentant le Betel à la fin de l'Audiance. Le Roy ayant sçu que les François n'usoient point de Bétel, & qu'ils ne s'accommoderoient peut-être pas d'un habit fait à Siam, il ne

Le Roy de Siam envoye un présent à M. l'Ambassadeur.

voulut pas le leur faire donner alors, mais quelques jours aprés il envoya à ſon Excellence vint piéces d'une étoffe fort riche à fleurs d'or, & autant d'une étoffe de ſoye pour faire des doublures. Il fit un ſemblable préſent aux Gentilshommes de ſa ſuite, pour s'en faire des habits plus légers (ce ſont les paroles du Roy) & ſouffrir avec moins d'incommodité les grandes chaleurs du climat auſquelles ils n'étoient pas accoûtumez. Monſieur l'Ambaſſadeur dés qu'ils eût reçû le préſent du Roy fit jetter beaucoup d'argent par les fenêtres aux gens des Mandarins qui l'avoient apporté, & au peuple qui y étoit en foule. Cela fit beaucoup de bruit dans la Ville de Siam, & ſurprit tout le monde qui n'avoit jamais vû cette ſorte de magnificence. On ne parla durant long tems que de cette riche pluye d'or & d'argent qui tomboit dans la cour de l'Ambaſſadeur de France. Cette liberalité faite à propos augmenta beaucoup l'eſtime que les Grands & les Peuples avoient conceuë de la Nation Françoiſe au deſſus de toutes les autres de l'Europe.

M. l'Ambaſſadeur fait jetter par les fenetres de ſon Palais une ſomme d'argent à ceux qui luy avoyent apporté ce preſent.

Auſſi-tôt que Monſieur l'Ambaſſadeur fut dans la Ville de Siam, le Seigneur Conſtance qui demeuroit auparavant dans le Camp des Japonois, vint ſe loger dans une belle maiſon qu'il a, proche l'Hôtel de ſon Excellence; & durant tout le tems que nous fumes à Siam il tint table ouverte aux François, & en leur conſidération à toutes les autres Nations. Sa maiſon étoit fort bien meublée, & au lieu de tapiſſeries qu'on ne ſçauroit ſouffrir à Siam à cauſe du chaud, on avoit étendu tout autour du Divan un grand paravant du Japon d'une hauteur & d'une

d'une beauté surprenante. Il y avoit toûjours deux tables de douze couverts chacune, & où on faisoit une chere fort abondante & fort délicate. On y trouvoit de toutes sortes de vins, d'Espagne, du Rhin, de France, de Cephalonie, & de Perse. On y étoit servi à grands bassins d'argent, & le bufet étoit garni de tres-beaux vases d'or & d'argent du Japon fort bien travaillez, avec plusieurs grands bassins des mêmes métaux & du même travail.

Le Roy de Siam fait porter ses presens aux Pagodes avec beaucoup de pompe.

Le bruit qui se répandoit alors, que le Roy devoit aller faire un present à sa Pagode avec un grand cortége, excita la curiosité des Gentilshommes François, qui voulurent être spectateurs de la Pompe. Un des Mandarins qui étoient toûjours dans l'Hôtel pour empêcher le desordre & prendre garde que rien n'y manquat, les mena dans un endroit où ils pouvoient voir commodément ce spectacle. Les ruës par où le Roy devoit passer étoient bordées à hauteur d'appuy d'un treillis peint de rouge, & semées de fleurs en plusieurs endroits. Le Roy ne sortit pas ce jour-là, mais son present ne laissa pas d'être porté à la Pagode en grande cérémonie. On vit d'abord paroître un homme sur un Eléphant qui joüoit des timballes, précedé de deux trompettes à cheval. Plusieurs Mandarins, aussi à cheval, marchoient aprés deux à deux; un grand nombre de soldats à pied de ceux qu'on appelle les bras peints venoit ensuite en bon ordre. Ils étoient suivis de quinze Elephans, dont sept ou huit portoient des Parasols à triple étage avec des chaises dorées, où étoient autant de Mandarins chargez des Présens du Roy. Aprés ces Elephans venoient les Mandarins du

du prémier & du second ordre, qu'on reconnut aux cercles d'or & d'argent, qui étoient à leur bonnet rond fait en forme de Pyramide.

A la Cour de Siam on ne donne jamais que deux audiances aux Ambassadeurs, la prémiere & celle de congé. Souvent même on n'en accorde qu'une & l'on remet toutes les affaires au Barcalon qui en doit rendre compte au Roy. Mais sa Majesté pour distinguer cette Ambassade de toutes les autres, fit dire à Monsieur l'Ambassadeur, que toutes les fois qu'il voudroit avoir audiance il étoit prest à la luy donner avec plaisir. En effet, huit ou dix jours aprés l'audiance d'entrée, Monsieur l'Ambassadeur en eut une autre; elle fut secrette, & Messieurs les Gentilshommes n'y entrérent pas. Monsieur l'Ambassadeur n'y mena que Monsieur l'Evêque de Metellopolis, Monsieur l'Abbé de Choisy, & Monsieur l'Abbé de Lyonne, les autres demeurerent dans la prémiere cour du Palais, où il y avoit à l'ombre des arbres sur le bord d'un canal une grande table dressée de vingt-quatre couverts avec deux Buffets garnis de tres-beaux Vases d'or & d'argent du Japon, & plusieurs cassolettes où le bois precieux d'Aquila n'étoit pas épargné.

Le Roy traite magnifiquement dans son Palais M. l'Ambassadeur.

L'audiance étant finie, on se mit à table & on y fut prés de quatre heures. On y servit plus de cent cinquante bassins & une infinité de ragoûts, sans parler des confitures, dont on fait ordinairement deux services. On y bût de cinq ou six sortes de vins. Tout y fut magnifique & délicat, le Roy voulut que les plus grands de son Royaume servissent les François ce jour-là, pour honorer davantage Monsieur l'Ambassadeur & rendre ce régal plus agréable. En-

Environ ce tems-là on commença à examiner le procedé qu'avoient tenu les deux Mandarins que le Barcalon avoit envoyez en France avec Monsieur Vachet. Les plaintes qu'on avoit faites d'eux, étoient venuës jusqu'aux oreilles du Roy, qui avoit été choqué de leur conduite. Monsieur l'Ambassadeur parla en leur faveur. Le plus vieux en a été quitte pour un mois de prison & pour quelque autre punition. On ne sçait pas encore quel sera le châtiment de l'autre, mais il est certain que sans une si puissante intercession, il luy en eût coûté la tête.

Monsieur l'Ambassadeur n'avoit pû envoyer d'abord les présens qu'il avoit apportez au Barcalon, qui posséde la prémiere Charge du Royaume de Siam. Il avoit fallu différer quelque tems pour les faire visiter & y réparer ce que l'air & la Mer y avoient gâté. Quand tout fut en bon état Monsieur Vachet alla les luy présenter dans sa maison, & Monsieur l'Ambassadeur luy rendit visite deux jours aprés.

Comme il n'y a point de Carosse à Siam, il se mit dans une chaise fort propre qu'il avoit apportée de France, Monsieur l'Evêque en prit une semblable à celles dont se servent les Supérieurs des Talapoins, Monsieur l'Abbé de Choisi fut porté sur un Palanquin, & Messieurs les Gentilhommes montérent à cheval. Le logis du Barcalon étoit éloigné de l'Hôtel de plus d'un grand quart de lieuë, quoy qu'il ne faille passér que trois ruës pour y aller, mais elles sont extrémement longues, toutes pavées de briques & bordées des deux côtez de maisons assez basses, derriere lesquelles il y a de grands arbres qui répandent leur ombre dans les ruës,

& qui

& qui en font des promenades fort agréables quand la chaleur eſt paſſée. La maiſon du Barcalon eſt grande, mais elle eſt de bois comme la pluſpart de celles de Siam, avec cette différence qu'elle a trois toits l'un ſur l'autre, qui ſont la marque de ſa dignité. Elle étoit alors environnée d'eau à cauſe de l'inondation, & il fallut paſſer ſur un pont qui aboutiſſoit à une terraſſe. Il y avoit pluſieurs Mandarins rangez en haye à l'entrée du pont. Tout le monde y deſcendit, à la reſerve de Monſieur l'Ambaſſadeur, qui fut porté juſques ſur la terraſſe, d'ou il entra dans la ſalle où le Barcalon donne audiance. Il vint recevoir Monſieur l'Ambaſſadeur à la porte de la ſalle & le conduiſit juſques au bout où il le fit aſſeoir dans un fauteüil vis-à-vis du ſien. On en fit donner auſſi à Monſieur l'Evêque & à Monſieur l'Abbé de Choiſi aux côtez de Monſieur l'Ambaſſadeur; les Gentilshommes étoient derriere & debout. L'entretien dura peu, on n'y parla que de choſes indifférentes, & on ſe retira de la même maniere qu'on étoit venu.

Monſieur l'Ambaſſadeur va voir la plus célébre Pagode de Siam.

Tout ce qu'on avoit dit à Monſieur l'Ambaſſadeur de la Pagode du Palais & des Idoles qui y ſont, luy donna envie de les voir. Comme on ne cherchoit qu'à luy plaire, on prit un Jour commode pour luy montrer toutes choſes à loiſir. Le matin vers les heures on le mena dans le Palais où le Seigneur Conſtance l'attendoit. Aprés avoir traverſé huit ou neuf cours on parvint enfin à la Pagode la plus riche & la plus célébre du Royaume. Elle eſt couverte de Calin, qui eſt une eſpéce de métail fort blanc, entre l'étain & le plomb, avec trois

trois toits l'un sur l'autre. Il y a à la porte une vache d'un côté & de l'autre un monstre extrémement hideux. Cette pagode est assez longue, mais fort étroite, & quand on y est entré on ne voit que de l'or. Les piliers, les murailles, le lambris, & toutes les figures sont si bien dorées, qu'il semble que tout soit couvert de lames d'or. L'édifice est assez semblable à nos Eglises, il est soûtenu de gros piliers. On y trouve en avançant une maniere d'Autel sur lequel il y a trois ou quatre Figures d'or massif à peu prés de la hauteur d'un homme, dont les unes sont debout & les autres assises, les jambes croisées à la Siamoise. Au delà est un espéce de chœur où se garde la plus riche & la plus précieuse Pagode ou Idole du Royaume, car on donne ce nom indifféremment au Temple & à l'Idole qui est dedans. Cette statuë est debout & touche de sa tête jusques à la couverture. Elle a environ quarante-cinq pieds de hauteur & sept ou huit de largeur. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'elle est toute d'or. De la taille dont elle est, il faut qu'il entre dans sa masse plus de cent pics de ce métail, & qu'elle vaille au moins douze millions cinq cens mille livres. On dit que ce prodigeux Colosse a été fondu dans le lieu même où il est placé, & qu'ensuite on a construit le Temple dans lequel il est. On ne comprend pas, où ces péuples d'ailleurs assez pauvres ont pû trouver tant d'or; mais on ne peut s'empêcher d'être vivement touché de voir une seule Idole plus riche que ne sont tous les Tabernacles des Eglises d'Europe. A ses côtez il y en a plusieurs autres moins grandes qui sont aussi d'or & enrichies de pierreries.

Un pié pese cent vingt-cinq livres.

Ce

Ce Temple n'eſt pourtant pas le mieux bati de Siam. Il eſt vray qu'il n'y en a point qui ait de Figures de ſi grand prix, mais on en voit pluſieurs qui ont plus de proportion & de beauté, un entre autres dont il faut faire icy la deſcription.

Deſcription d'un des plus beaux Temples de Siam.

A cent pas du Palais du Roy vers le Midy eſt un grand parc fermé de murailles, au milieu duquel s'éleve un vaſte & haut Edifice bâti en forme de croix à la maniere de nos Egliſes, ſurmonté de cinq dômes ſolides & dorez, faits de pierre ou de brique & d'une ſtructure particuliere. Le Dome du milieu eſt bien plus grand que les autres, qui ſont aux extremitez & ſur les travers de la Croix. Cet Edifice eſt poſé ſur pluſieurs baſes ou pieds-d'eſtaux, qui s'élévent les uns ſur les autres en s'étreſſiſſant par le haut. On n'y monte des quatre côtez que par des eſcaliers roides & étroits de trente-cinq à quarante marches de trois palmes chacune, toutes couvertes de Calin ou d'Etain doré comme le toit. Le bas du grand eſcalier eſt orné des deux côtez de plus de vingt Figures d'une hauteur au deſſus de la naturelle, dont les unes ſont d'airain & les autres de Calin & toutes dorées, mais répreſentant aſſez mal les perſonnages & les animaux dont elles ſont les figures. Tout ce grand Edifice eſt accompagné de quarante-quatre grandes pyramides de formes différentes, bien travaillées, & rangées tout autour avec ſymétrie ſur trois plans différens. Sur le plus bas plan aux quatre coins ſont les quatre plus grandes, poſées ſur de larges baſes. Ces pyramides ſont terminées en haut par un long cone fort délié, tres-bien doré & ſurmonté

monté d'une aiguille ou fleche de fer, dans laquelle ſont enfilées pluſieurs petites boules de criſtal d'inégale-groſſeur. Le corps de ces grandes pyramides auſſi bien que des autres, eſt d'une eſpéce d'architecture qui aproche aſſez de la nôtre ; mais il eſt trop chargé de ſculpture, & n'en ayant ny la ſimplicité ny les proportions il n'en a pas la beauté, du moins aux yeux qui n'y ſont pas encore accoûtumez. Quand nous aurons le tems, nous pourrons donner une connoiſſance plus exacte de cette architecture. Sur le ſecond plan, qui eſt un peu au deſſus du premier, il y a trente-ſix autres pyramides un peu moins grandes que les premiéres, rangées en quarré ſur quatre lignes autour de la Pagode, neuf de chaque côté. Elles ſont de deux Figures différentes, les unes ſont terminées en pointe comme les premieres, les autres arrondies par le haut en campane de la forme des domes qui couronnent l'Edifice, elles ſont tellement mêlées qu'il n'y en a pas deux de ſuite de méme forme. Au deſſus de celles-cy dans le troiſiéme plan il y en a quatre autres aux quatre coins, leſquelles ſont terminées en pointe, elles ſont plus petites à la verité que les premieres, mais plus grandes que les ſecondes. Tout l'Edifice avec les pyramides eſt renfermé dans une eſpece de cloitre quarré, dont chaque côté à plus de ſix-vingt pas communs de longeur, ſur cent ou environ de largeur & quinze pieds de hauteur. Les galleries du cloitre ſont toutes ouvertes du côté de la Pagode ; le lambris n'en eſt pas laid ; il eſt tout peint & doré à la Moreſque. Au dedans des galleries, le long de la muraille extérieure qui

eſt

eſt toute fermée, regne tout autour un long pied d'eſtal à hauteur d'appuy, ſur lequel ſont poſées plus de quatre cent Statuës d'une tres-belle dorure, & diſpoſées dans un tres-bel ordre. Quoyqu'elles ne ſoient que de brique dorée, elles ne laiſſent pas de paroître aſſez bien faites; mais elles ſont ſi ſemblables que ſi elles n'étoient d'inégale grandeur, on croiroit qu'elles ont été toutes jettées dans un même moule. Parmi ces figures nous en avons conté douze de taille giganteſque, une au milieu de chaque gallerie, & deux à chaque angle. Ces figures à cauſe de leur hauteur ſont aſſiſes ſur des baſes plates, les jambes croiſées à la maniere du païs & de tous les Orientaux. Nous eûmes la curioſité de meſurer une de leurs jambes, elle avoit ſix pieds entiers depuis le bout du pié juſques au haut du genou, le poulce de la groſſeur d'un bras ordinaire, & le reſte du corps gros & grand à proportion. Outre celles-cy, qui ſont de la prémiere grandeur, il y en a environ cent autres qui ſont comme des demi-géans, & qui ont quatre pieds depuis l'extrémité du pié, juſques au haut du genoû. Enfin entre les prémieres & les ſecondes, nous en contâmes plus de trois cens, dont il n'y en a gueres qui ſoient au deſſous de la grandeur naturelle, & celles-cy ſont dreſſées ſur pied. Je ne parle point de quantité d'autres petites Pagodes qui ne ſont pas plus grandes que des poupées, & qui ſont melées parmy les autres.

Nous n'avons point vû d'Edifice même en France, où la ſymmétrie ſoit mieux obſervée, ſoit pour le corps du bâtiment, ſoit pour les accompagnemens, que dans cette Pagode. Son cloiſtre

eſt

flanqué en dehors des deux côtez de seize grandes Pyramides solides, arrondies par le haut en forme de Dôme, de plus de quarante pieds de hauteur, & de plus de douze pieds de chaque côté en quarré, disposées sur une même ligne, comme une suite de grosses colonnes, dans le milieu desquelles sont de grandes niches, garnies de Pagodes dorées. La veuë de toutes ces choses nous arrêta si long-tems que nous n'eûmes pas le loisir de considerer plusieurs autres Temples qui étoient tout proche du prémier, au dedans de la même enceinte de murailles. On juge à Siam de la noblesse des familles par le nombre des tois dont les maisons sont couvertes. Celle-cy en a cinq les uns sur les autres & l'appartement du Roy en a sept.

Quelques jours aprés que nous fûmes arrivez à Siam, l'on fit dans l'Eglise que nous avons au Camp des Portugais, deux Services solemnels, le prémier pour la feüe Reyne de Portugal, & le second pour le feu Roy Don Alphonse. Le Pere Suarez & un Pere de saint Dominique firent les Oraisons Funébres. Ensuite la Feste du Couronnement de Dom Pedro Roy de Portugal à present regnant se fit dans l'Eglise des Peres Dominicains, où un de leurs Peres prêcha. Ce fut Monsieur Constance qui fit la dépense des obseques & de la Feste. Il auroit encore fait faire un service solemnel pour le feu Roy d'Angleterre, s'il avoit eu des nouvelles certaines qu'il fût mort Catholique. Il se contenta de témoigner sa joye au sujet du Couronnement du Duc d'York par des illuminations & des feux d'artifice qui plûrent beaucoup aux François pour leur nouveauté. Il y avoit de

lon

longues cornes, d'où il sortoit de certaines fusées qu'on peut appeller des jets de feu, semblables à nos jets d'eau, tant elles durent long-tems. Toutes ces Festes étoient accompagnées de grands festins, où les Chefs de toutes les Nations d'Europe, sçavoir les François, les Anglois, les Portugais & les Hollandois étoient invitez. Monsieur l'Ambassadeur ne put se dispenser de se trouver aux deux festins qui se firent à la Feste du Couronnement des Rois d'Angleterre & de Portugal. Nous fûmes obligez d'y assister, Monsieur Constance nous étant venu prendre luy-même dans son Balon. Au commencement du repas Monsieur l'Ambassadeur but la santé du Roy de Portugal, & celle du Roy de Siam, Monsieur Constance but celle du Roy de France & de toutes les personnes de la Famille Royale, ensuite celle de son Excellence. Toutes ces santez furent buës au bruit des canons dont on fit plusieurs décharges.

Réjoüissances faites à Siam pour le Couronnement des Roys d'Angleterre & de Portugal.

A ces réjoüissances succéderent plusieurs divertissemens. Le prémier fut une espece de Comédie Chinoise, divisée par actes. Différentes postures hardies & groteſques, & quelques sauts assez surprenants y servoient d'intermédes. Tandis que les Chinois d'un côté joüoient la Comédie, les Laos, qui sont peuples voisins de ce Royaume vers le Nord, donnérent de l'autre à Monsieur l'Ambassadeur le spectacle des Marionettes des Indes, qui ne sont pas fort différentes des nôtres. Entre les Chinois & les Laos étoit une troupe de Siamois & de Siamoises, disposez en rond qui dansoient d'une maniére assez bizarre, c'est-àdire, des mains aussi bien que des pieds, faisant autant de figu-

figures avec les unes qu'avec les autres. Quelques voix d'hommes & de femmes, qui chantoient un peu du nez, jointes au bruit de leurs mains régloient toute la cadance.

Aprés ces jeux on vit paroître des ſauteurs qui montoient ſur de grands Bambous plantez debout comme des mâts, & hauts de quatre-vints ou cent pieds; ils ſe tenoient deſſus d'un ſeul pied, ayant l'autre en l'air, puis poſant la tête où ils avoient mis le pied, ils élevoient les pieds tout droit en haut. Enfin aprés s'être ſuſpendus par le menton, qui étoit ſeul appuyé ſur le haut des Bambous, les mains & le reſte du corps étant en l'air, ils deſcendoient le long d'une échelle toute droite, faiſant paſſer leur corps entre tous les échelons avec une agilité & une viteſſe incroyable. Une autre fit mettre ſur une maniere de brancart ſept ou huit poignards la pointe en haut, s'aſſit deſſus, puis s'y coucha, ſans que ſon corps tout nud portât ailleurs; il fit monter enſuite ſur ſon eſtomach un homme fort peſant qui s'y tenoit debout, & toutes ces pointes qui tonchoient immédiatement ſa peau ne le perçoient point. Ces divertiſſemens furent ſuivis de pluſieurs concerts executez par des Muſiciens de diverſes Nations. La muſique & les voix n'avoient rien de fort beau, mais la nouveauté & la diverſité leur donnoit de l'agrément & les faiſoit entendre ſans ennuy la premiere fois. Les Siamois, les Malays, les Pegus & les Laos firent entendre leur harmonie chacun à leur tour, tâchant de ſe ſurpaſſer les uns les autres. Leurs inſtrumens reſſemblent aſſez aux nôtres, mais il ſont fort imparfaits: il y en eut un qui nous parut

extraordinaire, il étoit monté d'une douzaine de clochettes, ſuſpenduës, qui étant légérement frappées avec de petits bâtons, rendoient un ſon tout à-fait harmonieux. Enfin la ſcéne fut fermée par une autre Comedie Chinoiſe qui commença à laſſer un peu les ſpectateurs, déja fatiguez. Nous fumes obligez d'aſſiſter à tous ces ſpectacles. Monſieur Conſtance nous ayant engagez à demeurer juſqu'à la fin, & Monſieur l'Ambaſſadeur nous ayant preſſez de ne le point abandonner.

Sortie publique du Roy de Siam pour aller à une Pagode hors de la Ville.

Le vint-huitiéme jour d'Octobre, qui étoit un Dimanche, nous apprîmes que le Roy devoit ſortir pour aller, ſelon ſa coûtume, faire ſes priéres à une fameuſe Pagode ſituée à trois lieuës de la Ville ſur le bord de la Riviére, & pour rendre viſite en même tems au Sancra qui eſt le Chef de la Religion & de tous les Talapoins du Royaume, & que ce Prince conſidére beaucoup. Il avoit accoûtumé autrefois en cette occaſion de faire la cérémonie, de couper les eaux, c'eſt-à-dire, de fraper la Riviére de ſon poignard au tems de la plus grande inondation & de commander aux eaux de ſe retirer : mais ce Prince ayant reconnu depuis pluſieurs années que les eaux montoient encore quelquefois malgré l'ordre qu'on leur avoit donné de deſcendre, a abandonné cette ridicule cérémonie & s'eſt contenté cette année de témoigner en allant comme en triomphe à la Padoge, l'attachement qu'il conſerve pour ſa Religion. Pour faire voir cette magnificence à Monſieur l'Ambaſſadeur, qui gémiſſoit en ſecret de l'aveuglement de ce Prince, on prépara exprés une gallerie ſur le bord de la Riviére pour luy & pour toute

ſa

Balon d'Cv a.
Balon du Roy
Balon Ordina
Balon du Roy a 76.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Fig. xx.

BIBLIOTECA NAPOLI EMANUELE III

Fig. xxi.

BIBLIOTECA NAPOLI VITTORIO EMANUELE III

ſa maiſon. M. Conſtance qui s'y trouva pour expliquer toute la ſuite de la marche, voulut que nous fuſſions auſſi préſens. Voicy l'ordre & la pompe de cette ſortie.

Vingt-trois Mandarins du Palais du plus bas ordre parurent d'abord, chacun dans un Balon d'Etat; dont la chirole étoit peinte de rouge. Ces Balons s'avançoient à la file ſur deux lignes, & côtoyoient le rivage. Ils étoient ſuivis de cinquante-quatre autres Balons des Officiers de Sa Majeſté, tous aſſis dans leurs chiroles, dont les unes étoient dorées entierement, & les autres ſeulement par les bords. Chaque Balon avoit depuis trente juſques à ſoixante rameurs, occupant tous un tres-long eſpace, à cauſe de l'ordre où ils marchoient. Aprés ceux-cy venoient vint autres Balons plus grands que les premiers, au milieu deſquels il y avoit un ſiege fort élevé, tout doré & terminé en pyramide, c'étoient les Balons qu'on appelle de la garde Royale, dont ſeize avoient quatrevints rameurs & des rames dorées, & celles des quatre autres étoient ſeulement rayées d'or. Aprés cette longue file de Balons le Roy parut dans le ſien, élevé ſur un Thrône d'une figure pyramidale & tres-bien doré. Il étoit vêtu d'un beau brocard d'or enrichi de pierreries, il avoit un bonnet blanc terminé en pointe, entouré d'un cercle d'or avec des fleurons, le tout parſemé de pierreries. Le Balon du Roy étoit doré juſqu'à l'eau, & il étoit conduit par ſix-vints rameurs qui avoient ſur la tête un eſpéce de toque couverte de lâmes d'or, & ſur l'eſtomac des plaſtrons ornez de la même maniere. Comme il faiſoit

un tresbeau temps ce jour-là, les rayons du Soleil donnoient encore un nouvel éclat à cette parure. Le Porte-Enseigne du Roy tout couvert d'or se tenoit debout vers la Poupe avec la Baniére Royale d'un brocard d'or à fond rouge, & quatre grands Mandarins étoient prosternez aux quatre coins du Trône. Le Balon étoit escorté de trois autres de la même forme, qui n'étoient gueres moins magnifiques, mais les toques & les plastrons des rameurs n'étoient pas si riches.

Le Roy qui vouloit se faire voir à Monsieur l'Ambassadeur, passa proche de luy, avançant lentement pour luy donner le tems de le considerer. Monsieur le Chevalier de Chaumont se leva de son siege & fit trois profondes revérences au Roy, tous les autres qui étoient assis sur un tapis luy firent de grandes inclinations. Les Siamois qui étoient rangez sur les deux rivages, tous assis à terre, d'aussi loin qu'ils apperçûrent le Roy, se mirent à genoux, & portant les mains jointes sur la tête, touchoient en cette posture la terre du front & ne cessoient de faire la zombaye qu'ils n'eussent perdu le Roy de vûë. Vint Balons à chiroles & à rames rayées de lignes d'or suivoient celuy du Roy, & seize autres, moitié peints, moitié dorez, fermoient toute la marche. Nous en contâmes cent cinquante neuf, dont les plus grands avoient prés de six-vints pieds de longueur, & à peine six pieds dans leur plus grande largeur. J'ay mis icy la figure des plus extraordinaires. Les bords sont à fleur d'eau, & les extrémitez recourbées s'élevent fort haut; la plusparт de ces Balons ont la figure de

FIG. XXII.

VITTORIO EMANUELE III
BIBLIOTECA
NAPOLI

de chevaux marins, de dragons, & d'autres sortes d'animaux. Il n'y a gueres que la poupe & la prouë qui soient peintes & dorées, le reste ne sortant presque pas hors de l'eau; quelques-uns sont ornez de différentes figures faites de morceaux de nacre rapportez. Il y avoit sur tous ces Balons plus de quatorze mille hommes.

Le Roy aprés être arrivé à la Pagode, & y avoir fait ses présens, se retira dans un de ses Palais qui est tout proche, & retourna le soir à la Ville selon sa coûtume; au retour il prit plaisir pour donner de l'émulation à tous les rameurs, de proposer un prix à ceux qui arriveroient les premiers au Palais, dont on étoit parti le matin. Toute l'apredînée se passa à ranger les Balons par escadres, & à donner à chacun ses antagonistes. Pendant qu'on disposoit ainsi toutes choses, Monsieur l'Ambassadeur arriva pour voir ce spectacle, Il étoit conduit par Monsieur Constance qui nous y invita aussi, & qui nous envoya un Balon afin de l'y accompagner. Le Roy voulut être du combat; mais comme son Balon étoit fourni d'un plus grand nombre de rameurs & des mieux choisis, il gagna bien-tôt l'avantage, & entra victorieux dans la Ville long tems avant les autres. Nous nous étions rangez proche de Monsieur l'Ambassadeur pour voir le Roy. Comme il passa le long de nôtre Balon, nous le vîmes de fort prés, & il nous regarda d'une maniére qui nous fit juger que le Seigneur Constance luy avoit déja parlé de nous. C'étoit un plaisir de voir la rapidité avec laquelle ces Balons tout propres pour fen-

dre l'eau remontoient la riviere à l'envy les uns des autres, sans qu'aucun des rameurs dans l'espace de trois lieuës se reposât un seul moment. Ils jettoient continuellemant des cris de joye ou de tristesse, selon qu'ils gagnoient ou perdoient l'avantage. Toute la Ville & tout le peuple d'alentour étoit accouru à ce spectacle. Ils étoient rangez vers les rivages dans leurs Balons, comme sur deux lignes qui s'étendoient jusques à trois lieuës de la Ville; de sorte qu'aprés avoir vû cette foule de gens en montant & descendant la riviere, nous jugeâmes qu'il y avoit environ vingt mille Balons, & plus de deux cent mille ames; les autres François en contoient beaucoup d'avantage, & quelques uns assuroient qu'il y avoit plus de six cens mille personnes. Lors que le Roy passa sur la riviere, toutes les fenestres & les portes des maisons étoient fermées, & les Sabors même des Navires. Tout le monde eût ordre de sortir, afin que personne ne fût dans un lieu plus élevé que le Roy.

voyage du Roy de Siam à Louvo.

Huit jours aprés le Roy sortit encore de son Palais avec la Princesse & toutes ses femmes pour aller à Louvo. C'est une Ville à quinze ou vingt lieuës de Siam vers le Nord, où il passe neuf ou dix mois de l'année, parce qu'il y est plus en liberté, & qu'il n'est pas obligé de s'y tenir renfermé comme il fait à Siam, pour entretenir ses sujets dans l'obéissance & dans le respect.

Le Seigneur Constance qui ayant vû nos Lettres de Mathématiciens du Roy tres Chrétien, avoit résolu de nous procurer une audience particuliere à Louvo, voulut que nous y allassions avec nos instrumens, & nous fit entendre que

le

le Roy ſoûhaitoit nous retenir à ſa Cour, juſqu'à ce que nous nous embarquaſſions pour Macaq. Il nous envoya deux grands Balons pour nôtre bagage, & un autre à vingt quatre rameurs pour nous porter Nous partîmes le quinziéme de Novembre à une heure aprés midy à la ſuite de Monſieur l'Ambaſſadeur.

Funerailles d'un grand Talapoin.

A deux lieuës de la Ville nous rencontrâmes un ſpectacle nouveau ſur une vaſte campagne couverte d'eau à perte de veuë. C'étoient les obſeques d'un fameux Talapoin Chef de la Religion des Pagous. Son corps étoit renfermé dans une biere de bois aromatique. La Biére étoit élevée ſur un bucher, autour duquel il y avoit quatre grandes colonnes de bois doré qui portoient une haute Pyramide à divers étages. Cette eſpece de Chapelle ardente étoit accompagnée de pluſieurs petites tours aſſez hautes & quarrées, faites de bois & couvertes de carton peint d'une façon fort groſſiere, avec quantité de figures de papier. Tout cecy étoit environné d'un enclos bâti en quarré, ſur lequel étoient rangez pluſieurs autres tours d'éſpace en eſpace. Il y en avoit quatre auſſi élevées que la Pyramide du milieu qui étoient placées aux quatre coins; & à chaque côté de ce grand quarré étoient deux autres Tours plus petites que les prémieres. Elles étoient toutes pleines de feux d'artifice & en vîmes ſortir pluſieurs fuſées volantes. Les quatre grandes Tours poſées aux quatre coins du grand carré étoient jointes par de petites maiſons de bois, peintes de diverſes figures groteſques, de dragons, de ſinges, de demons avec des cornes à la teſte, &c. De diſtance en diſtance entre ces cabanes

il y avoit certaines ouvertures pratiquées en forme de portail, pour laisser entrer & sortir les Balons. Les Talapoins du Pegu en tres-grand nombre dans leurs Balons, occupoient presque tout l'espace qui étoit entre le bucher & le circuit du grand carré. Ils avoient tous un air grave & modeste, chantant de tems en tems, & quelquefois gardant un profond silence. Une multitude infinie de peuple, hommes & femmes indifféremment, assistoit derriere eux à cette pompe funébre.

Une scéne si nouvelle & si peu attenduë, fit arrêter quelque-tems Monsieur l'Ambassadeur & nous avec luy, pour considérer les cérémonies de ces superbes funérailles. Mais nous ne vîmes que des dances burlesques & certaines farces ridicules, que joüoient les Pégus & les Siamois sous des cabanes de bambous & de joncs ouvertes de tous côtez. Ils faisoient des contorsions de possedez, ayant sur le visage des masques hideux. Comme cette pompe funebre ne devoit finir que sur le soir, & qu'il falloit faire quatre ou cinq lieuës pour arriver au lieu de la couchée, nous n'en vîmes que le commencement & quelques feux d'artifice. Ces sortes d'honneurs qu'on rend aux morts parmi les Siamois leur donnent un grand attachement pour leur Religion. Les Talapoins, Docteurs fort interessez, enseignent, que plus on fait de dépénse aux obséques d'un mort, plus son ame est logée avantageusement dans le corps de quelque Prince ou de quelque animal considerable. Dans cette croyance les Siamois se ruïnent souvent pour se faire faire de magnifiques funérailles.

Nous

Nous arrivâmes de bonne heure à la maison où nous devions coucher elle étoit toute semblable à ces petits Palais qu'on avoit dressez à Monsieur l'Ambassadeur sur la Riviere. Ce qu'on peut dire de ce Païs, c'est qu'il n'y a rien de si agréable à la vûë. Quand nous étions sur le canal, creusé dans les terres, pour abreger le chemin de Siam à Louvo, nous voyions des campagnes pleines de Ris à perte de vûë, & lorsque nous entrions dans celuy de la Riviére, le rivage bordé d'arbres verds & de villâges récréoit nos yeux par une agréable varieté.

Avant que de partir de ce lieu Monsieur l'Ambassadeur voulut voir un Palais du Roy qui étoit proche delà. Nous n'en vîmes que les dehors, parce que le Concierge avoit ordre de n'y laisser entrer personne. Ce Palais paroît fort petit & fort étroit, il est entouré par dehors d'une petite gallerie assez basse en forme de cloître, dont l'architecture est tout-à-fait irréguliére, les pieds d'estaux n'étant pas moins hauts que les pilastres. Au tour de cette gallerie regne un balcon assez bas & environné d'une balustrade de pierre à hauteur d'appuy.

Description d'un Palais du Roy de Siam, bati à la façon d'Europe.

A cent pas de ce Palais nous en vîmes un autre bien plus grand & beaucoup plus régulier. On y voit par dehors de grands pilastres à une égale distance les uns des autres & d'un trés-bon goût. Il est sur un grand quarré qui a plus de cent cinquante à cent soixante pas de longueur; sur les quatre côtez sont élevez quatre grands corps de logis fort exhaussez batis en forme de gallerie & couverts d'un double toit arrondi en voûte par le haut. Ces galleries sont ornées par dehors

de tres-beaux pilaſtres avec leurs baſes & leurs chapiteaux, dont les proportions aprochent fort des nôtres; de ſorte qu'il faut que l'Architecte qui a bâty ce vieux Palais, préſentement abandonné, quoy qu'il ſoit encore preſque entier & incomparablement plus beau que le nouveau, eût une grande connoiſſance de l'Architecture d'Europe, tant cet édifice a de régularité. Ces galleries ne ſont percées que par des portes qui ſont au milieu de chaque face: & l'on voit par deſſus d'autres bâtimens de tous côtez plus exhauſſez que les premiers, & au milieu de ceux-cy un grand corps de logis qui les ſurpaſſe tous, & qui fait avec les autres une tres-belle ſimétrie. C'eſt le ſeul édifice que nous avons trouvé régulier & bien proportionné dans ce Païs.

Aprés avoir vû ce Palais, nous allâmes droit à Louvo, où l'on avoit fait préparer pour Monſieur l'Ambaſſadeur le Palais que le Roy achevoit de faire bâtir pour le Seigneur Conſtance. Ce Miniſtre vint l'y recevoir, & luy dit en nous regardant de la maniére du monde la plus obligeante, qu'ayant appris la bonté qu'il avoit pour ſes freres, il ne doutoit point qu'il ne demeurât volontiers dans une maiſon qui leur appartenoit. Aprés ſouper nous fûmes conduits dans un petit corps de logis de nattes & de bambous, bâty exprés pour nous, tendu par dedans de toile peinte avec de petits lits d'eſté extrémement propres. Mais le Seigneur Conſtance s'étant apperceu que nos inſtrumens & nos Balots ne pouvoient être placez avec nous en ce lieu, il nous fit meubler un grand logis appartenant au Roy, pour nous mettre un peu au large, en atten-

tendant qu'il pût nous loger plus commodément.

Peu de jour aprés que nous fusmes arrivez à Louvo, Monsieur Constance conduisit Monsieur l'Ambassadeur à l'audiance. Nous l'accompagnâmes tous jusques dans le Palais, Monsieur Constance l'ayant ainsi souhaité, parce que le Roy vouloit nous voir en particulier, & qu'il desiroit que nous fissions en sa présence l'observation de l'éclipse de Lune qui devoit paroître dans trois semaines. Monsieur l'Evêque, Monsieur l'Abbé de Lionne suivirent Monsieur l'Ambassadeur jusques à la Salle de l'audiance.

Le Roy donne audiance à M. l'Ambassadeur à Louvo.

Pendant ce tems là nous considérâmes les jardins & le dehors du Palais. La situation en est fort belle. Il est placé au bord de la riviére sur une élevation assez unie. L'enceinte en est grande. Nous n'y vîmes rien de remarquable que deux grands corps de logis détachez, dont les toits étoient tout éclatans de dorure. Ils ont cela de singulier qu'ils sont couverts de thuiles d'un vernis jaune, qui brille comme de l'or quand le soleil donne dessus, on nous dit que chacune de ces thuilles coûtoit quarante sols. Nous vîmes hors du Palais un Lion, dont la Compagnie Françoise à fait présent au Roy. Il nous parut plus grand, plus beau, & plus fort que ceux qui sont à Vincennes, mais il n'a pas le poil tout-à-fait si jaune.

L'audiance dura prés de deux heures. On y parla de beaucoup de choses, d'où le Roy prit occasion de dire à Monsieur l'Ambassadeur, qu'on luy avoit rapporté que six Jésuites étoient venus avec luy, qu'ils étoient Mathématiciens du Roy de France, envoyez par sa Majesté pour ob-

observer dans les Indes, & pour travailler à la perfection des Arts, & qu'il seroit bien aise de voir ces personnes sçavantes. Monsieur l'Ambassadeur ne laissa pas perdre l'occasion de nous rendre un bon office, & dit cent choses obligeantes de nous. Le Roy n'étoit pas alors si élevé au dessus de Monsieur l'Ambassadeur qu'à la prémiere audiance. Il avoit sur la teste un bonnet blanc pointu entouré par le bas d'un cercle de diamans. Il étoit vétu d'un jupon broché d'or, avec une large Veste pardessus, d'une étoffe tres-fine & transparente. Il portoit aux doigts quelques gros diamans mal taillez & mal mis en œuvre. Comme il a de l'esprit plus que l'ordinaire des Princes Orientaux, il dit diverses choses tout à fait spirituelles, glorieuses pour le Royaume Chrétien, & obligeantes pour Monsieur l'Ambassadeur. Il ajoûta qu'il prioit le Dieu du Ciel de luy donner un retour encore plus prompt & plus heureux que n'avoit été son voyage.

Le soir Monsieur Constance fit promener Monsieur l'Ambassadeur, & tous ceux de sa suite, chacun sur un Eléphant. On monte sur le milieu du dos de cet animal, & on y est assis dans une espece de chaise fort large sans dossier, & environnée d'une petite balustrade dorée, tandis que deux Officiers qui servent l'Eléphant, montez l'un sur le cou & l'autre sur la croupe, le gouvernent avec un grand crochet de fer, comme on le peut voir dans la figure. Il faut remarquer que ces animaux ont leurs domestiques comme les gens de qualité. Les moindres ont quinze hommes qui les servent par quartiers, d'autres en ont vingt, vingt-cinq, trente & qua-

quarante selon leur rang, & l'Eléphant blanc en a cent. Monsieur Constance m'a dit que le Roy en a bien vingt mille dans tout son Royaume, sans conter les sauvages qui sont dans les bois & dans les montagnes. On en prend quelquefois jusques à cinquante, soixante & même quatre vingts à la fois dans une seule chasse.

Les Elephans ont cinq doigts à chaque pied.

Messieurs de l'Académie Royale des Sciences nous avoient recommandé d'examiner si tous les Elephans avoient des ongles aux pieds; nous n'en avons pas vû un seul qui n'en eust cinq à chaque pied, à l'extrémité des cinq gros doigts: mais leurs doigts sont si courts qu'à peine sortent-ils de la masse du pied. Nous avons remarqué, qu'ils n'ont pas à beaucoup prés les oreilles si grandes qu'on les dépeint ordinairement, & qu'elles sont marquées dans l'estampe qu'on nous a donnée, il s'en faut prés de la moitié. Nous en avons vû qui ont les dents d'une beauté & d'une longueur admirable, elles sortent à quelques-uns plus de quatre pieds hors de la bouche, & sont garnies d'espace en espace de cercles d'or, & d'argent & de cuivre. Dans une maison de Campagne du Roy, à une lieuë de Siam, sur la Riviére, je vis un petit Eléphant blanc qu'on destine pour être successeur de celuy qui est dans le Palais, que l'on dit avoir prés de trois cens ans. Ce petit Eléphant est un peu plus gros qu'un Bœuf, il à beaucoup de Mandarins à son service, & en sa considération on a de grands égards pour sa mere & pour sa tante qu'on éleve avec luy. C'est le Roy de Camboje qui en fit présent au Roy de Siam, il y a environ deux ou trois ans, en luy envoiant demander du secours contre

un de ſes Sujets révolté & ſoûtenu par le Roy de Cochinchine.

Deſcription de Louvo.

La Ville de Louvo eſt dans une ſituation trés agréable & dans un air fort ſain ſon enceinte eſt aſſez grande, elle eſt fort peuplée depuis que le Roy y fait un long ſejour. On a deſſein de la fortifier, & Monſieur de la Marre habile Ingénieur, que Monſieur l'Ambaſſadeur a laiſſé à Siam, a déja dreſſé le plan des fortifications, qu'il y faudroit faire pour la rendre une Place forte & réguliere. Elle eſt ſituée ſur une hauteur qui découvre tout le païs d'alentour, qui n'eſt commandée d'aucun endroît, & qui eſt baignée par un côté d'une groſſe Riviére qui paſſe au pied. Il eſt vray que cette Riviére n'eſt conſidérable que durant l'inondation. Mais comme l'inondation & les pluyes durent ſept ou huit mois, on ne peut gueres aſſiéger la Ville de ce côté-là, qui eſt outre cela extraordinairement eſcarpée. Les autres côtez ſont, ou des marais que l'on peut inonder aiſément, ou des hauteurs faites en amphiteâtre, qu'on a deſſein de renfermer dans la Ville, & qui ſerviront de profonds foſſez & de ramparts terraſſez à l'épreuve de toute ſorte d'artillerie. On travaillera aux fortifications de Louvo, dés qu'on aura fortifié Bancok, qui eſt une Place plus importante & comme la clef du Royanme de Siam. Ces ouvrages ſeront bien-tôt achevez, parce qu'on y emploira une infinité d'ouvriers, & que le terrain n'eſt pas difficile à remuer.

Le Roy de Siam donne une audiance

Le vingt-deuxiéme jour de Novembre nous fûmes avertis, que le Roy vouloit nous donner ce jour-là une audiance particuliere. Le Seigneur Conſtance nous conduiſit ſur les quatre heu-

heures du soir au Palais, & nous fit passer par trois cours, ou nous vîmes plusieurs Mandarins prosternez des deux costez. En entrant dans la cour la plus intérieure nous trouvâmes un grand tapis où ce Ministre nous fit asseoir. Nous n'avions point d'habit de cérémonie, on ne nous obligea pas même de nous déchausser, ce qui fut une grande marque de distinction. Si-tost que nous fûmes assis, le Roy qui alloit sortir pour voir un combat d'Eléphans, dont il vouloit donner le plaisir à Monsieur l'Ambassadeur, monta sur le sien superbement enharnaché, qui l'attendoit à la porte de son appartement, & nous ayant apperçû à dix ou douze pas de luy, il s'avança vers nous. Nostre Pere Supérieur avoit préparé un compliment pour le remercier de l'honneur qu'il nous faisoit de nous admettre en sa présence, comme l'on en étoit convenu avec le Seigneur Constance. Mais ce Ministre voyant le Roy pressé de sortir parla pour nous. Le Roy nous regardant attentivement les uns aprés les autres avec un visage riant & un air plein de bonté, nous dit qu'ayant sceu que le Roy de France nous envoyoit tous six à la Chine pour un grand dessein, il avoit desiré nous voir pour nous dire de bouche, que si nous avions besoin de quelque chose dans son Royaume, ou pour le service du Roy nostre Maître, ou pour nous en particulier, nous n'avions qu'a nous adresser à son Ministre à qui il avoit donné ordre de nous fournir tout ce qui nous seroit necessaire. Nous n'eûmes le tems de répondre à cette faveur que par des remercimens respectueux & de profondes inclinations. Nous luy fîmes seulement

particuliere aux Jesuites François.

ment entendre que nous ferions sçavoir au Roy nôtre Maitre les obligations que nous luy avions.

Le Roy continua son chemin, & étant passé de cette cour dans une autre, au milieu d'une haye de Mandarins prosternez devant luy le front contre terre dans un grand silence, il trouva à la premiere porte du Palais les Chefs des Compagnies des Marchands d'Europe, déchaussez à genoux & appuyez sur leurs coudes, à qui il donna une courte audiance. Comme le Seigneur Constance nous avoit averti qu'il seroit bon de faire écrire le compliment qu'on devoit faire au Roy, & le présenter ensuite à sa Majesté, le Pere Fontenay qui avoit prévû que cette précaution ne seroit pas inutile, parce qu'il n'auroit peut être pas le tems de le dire, le présenta au Roy, qui ordonna au Seigneur Constance de le prendre. Il etoit en Siamois & en François. En voicy les termes:

SIRE,

Harangue des Jesuites présentée au Roy.

Nous avons quitté le plus grand Roy, que la France ait jamais euë; mais nôtre bonheur en arrivant icy est de retrouver en Vôtre Majesté les qualitez de ce grand Prince. Cette grandeur d'ame qui vous porte à secourir si généreusement vos Alliez, le courage avec lequel vous réprimez vos ennemis, les avantages que vous venez de remporter sur eux, cette soûmission extraordinaire de vos sujets; cette magnificence avec laquelle vous vous montrez à eux; ces Ambassades célébres que vous recevez des parties du Monde les plus éloignées; cette protection que vous donnez aux Etrangers, cette affection particuliere

Here que vous témoignez aux Miniſtres de l'Evangile ; cette bienveillance que vous avez la bonté de nous marquer auſſi ; toutes ces choſes, SIRE, ſont des marques que vous êtes un Roy magnanime, victorieux, politique, équitable, & comme vos ſujets & la renommée le publient ; le plus grand de tous les Rois qui ayent jamais porté la Couronne de Siam.

Les ſciences dont nous faiſons profeſſion, SIRE, ſont eſtimées par toute l'Europe. Nôtre Roy les aime juſques à leur élever des Obſervatoires ſuperbes, dans ſa Ville Capitale, & à donner ſon Auguſte nom au College de nôtre Compagnie dans lequel on les enſeigne. Nous les avons cultivées depuis nôtre jeuneſſe, & particulierement l'Aſtronomie qui eſt plus conforme à nos inclinations, parce qu'elle porte nos eſprits à penſer ſouvent au Ciel, le ſéjour des Bienheureux, & nôtre véritable patrie. Sa Majeſté Tres-Chrêtienne ſçachant que nôtre profeſſion eſt de nous ſervir des ſciences humaines, afin de porter les hommes à la connoiſſance & à l'amour du vray Dieu, & perſuadée que nous avions fait une étude particuliere des Mathématiques, nous a choiſis pour aller à la Chine en qualité de Mathématiciens. Ainſi nous ſommes chargez de travailler de concert avec ceux qui demeurent à Paris auprés de ſa perſonne, à la perfection des Arts & des Sciences. Pour nous faciliter un ſi grand deſſein, nôtre grand Monarque nous a donné des Lettres Patentes qui nous recommandent à tous les Princes de la terre, en conſidération deſquelles Voſtre Majeſté nous comble aujourd'huy d'honneur, nous admettant en ſa préſence.

Il nous eſt impoſſible, SIRE, de reconnoître nous-

nous mémes une telle faveur. Mais ne le pouvant pas de la maniere que nous devons, Vôtre Majeſté nous permettra de le faire de la maniere que nous pouvons. Nous ſommes ſerviteurs du vray Dieu, & ſujets d'un grand Monarque. Comme ſujets d'un ſi grand Roy, nous l'informerons des graces que Vôtre Majeſté nous fait, & comme ſerviteurs du vray Dieu, nous le prierons inſtamment de combler vôtre regne de toutes ſortes de proſpéritez, & d'éclairer Vôtre Majeſté de ſes divines lumieres, afin qu'elle poſſéde le Ciel aprés avoir regné ſi glorieuſement ſur la terre.

Quelques jours aprés Monſieur Conſtance entretint le Roy ſur un projet qu'il méditoit depuis long-tems, de faire venir à Siam douze Jéſuites Mathématiciens qu'il avoit déja demandez à nôtre Révérend Pere Général, & ſur le deſſein de bâtir un Obſervatoire à l'imitation de ceux de Paris & de Pékin. Il fit comprendre à Sa Majeſté la gloire & l'utilité qui luy en reviendroient, & l'avantage qu'en retireroient ſes ſujets, à qui on apprendroit les plus beaux Arts & les plus belles Sciences de l'Europe. Sa Majeſté approuva fort ce projet, & nous fit dire par le Seigneur Conſtance qu'il vouloit faire bâtir un Obſervatoire dans ſon Royaume & le donner aux Peres de la Compagnie de Jeſus, qu'il eſtimoit beaucoup, qu'il vouloit proteger & favoriſer en tout ce qui dépendroit de luy. Surquoy le Seigneur Conſtance jugea qu'il étoit à propos que quelqu'un de nous retournaſt en France pour preſſer cette affaire, qui luy paroiſſoit d'une extréme conſéquence pour la Religion. Il le témoigna au Pere Supérieur un jour

que

que nous étions tous trois enſemble. Nous y conſentîmes avec joye; & la commiſſion étant tombée ſur moy, dés le même jour j'eus ordre de me préparer au retour. Je ſentis alors une extréme douleur de me voir encore pour long-tems éloigné de la Chine, aprés laquelle je ſoûpirois depuis tant d'années; mais il fallut obéir.

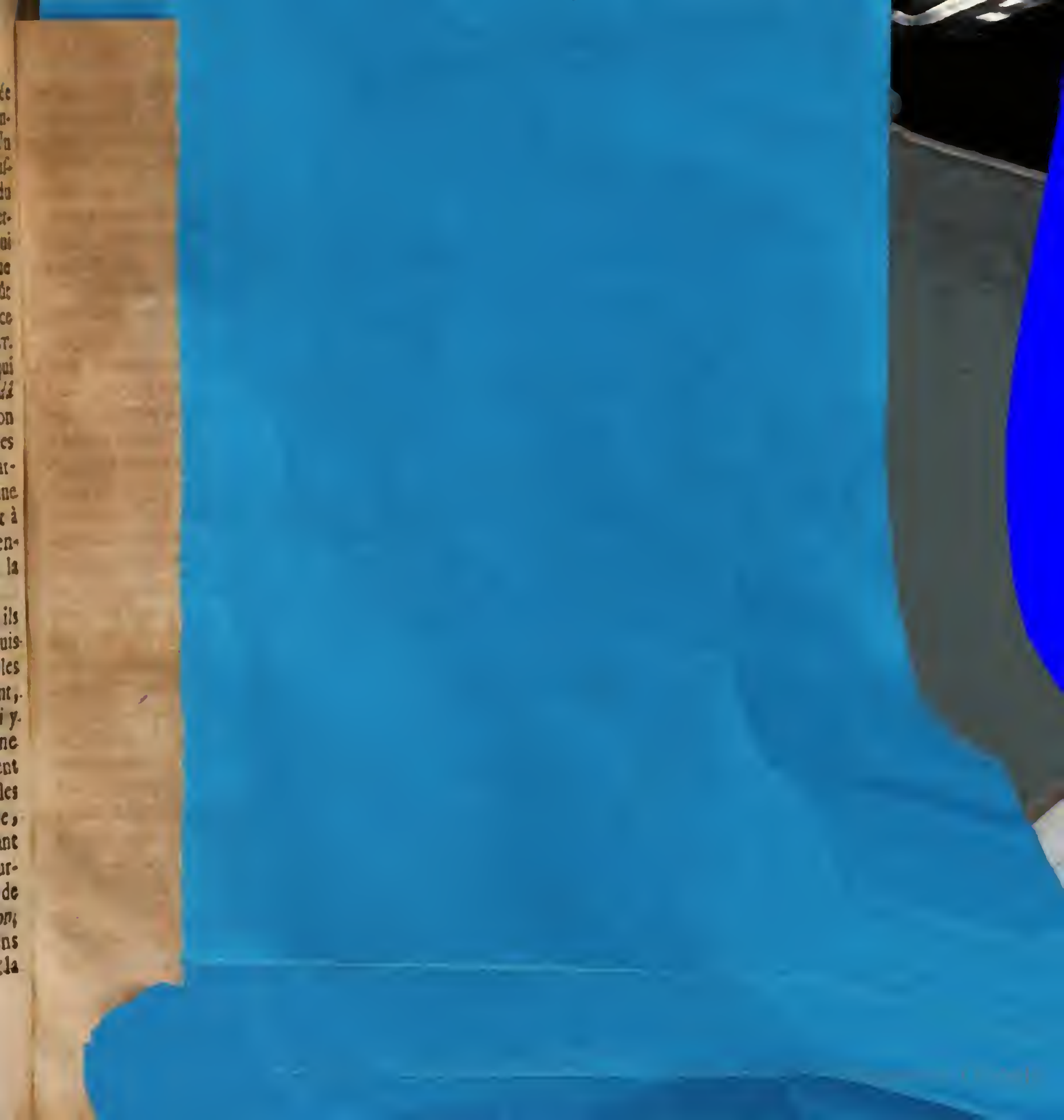
Le Seigneur Conſtance, qui n'eſt pas moins attentif aux occaſions d'avancer la gloire de Dieu, qu'à celles de procurer les avantages du Roy ſon Maître, nous communiqua une autre vûë, qu'il croyoit pouvoir beaucoup contribuer à la converſion des Siamois. Il prétend que quand on aura une fois gagné leur eſtime & leur affection par le zele, par la douceur & par la ſcience, il ne ſera pas difficile de les mettre dans la diſpoſition d'écoûter: qu'il connoit parfaitement le génie de cette nation; qu'il ſçait mieux que perſonne à quoy il tient que le Chriſtianiſme n'ait fait juſques-icy de plus grand progrez à Siam depuis tant de tems qu'on y travaille; qu'outre l'Obſervatoire il faloit encore une autre Maiſon de Jéſuites, où l'on menât, autant qu'il ſe pourroit, la vie auſtere & retirée des Talapoins, ſi autoriſez parmi le peuple, qu'on prit leur habit, qu'on les vit ſouvent & qu'on tachât d'en attirer quelqu'un à la Religion Chrétienne; qu'on ſçavoit enfin combien cette conduite avoit réüſſi aux Jéſuites Portugais qui ſont à Maduré vers Bengale.

En effet nous avons appris de divers endroits, & encore depuis peu à Siam par un Miſſionaire François qui avoit été à S. Thomé depuis deux mois, que ces Peres avoient demeuré pluſieurs années

années parmi ces peuples & s'étoient appliquée avec beaucoup de soin & de travaux à leur conversion, sans aucun fruit considérable. Un d'eux qu'on à établi le Supérieur de cette Mission aprés avoir long-tems imploré le secours du Ciel, & faisant réfléxion à l'attachement de cette nation pour les Bracmanes ou Bramines, qui sont leurs Prêtres & leurs Religieux, jugea que s'il prenoit l'habit des Bramines & qu'il vécût à leur maniére, il pourroit s'attirer la confiance de ces peuples, & les gagner à JESUS CHRIST. Il communiqua ce dessein à ses Superieurs, qui le proposérent à la Congrégation *de propagandâ fide*. On l'examina à Rome, & sur ce qu'on exposa aux Cardinaux que les habits dont les Bramines étoient vêtus n'étoient pas une marque de Réligion mais d'une noblesse & d'une qualité distinguée, ils permirent à ce Pere & à quelques autres Jésuites qui appuyoient son sentiment d'éprouver ce dernier moyen pour la conversion de ces peuples.

Ainsi ayant pris la marque des Bramines, ils commencérent à vivre comme eux, & depuis ce tems-là on vit ces hommes Apostoliques, les pieds & la tête nuë marcher sur le sable brûlant, exposez sans cesse aux ardeurs du Soleil qui y sont extraordinaires, parce que les Bramines ne portent point de chaussure, & ne se couvrent jamais la tête; ne vivre que d'herbes, & passer les trois & quatre jours sans manger, sous un arbre, ou au milieu d'un chemin public, en attendant que quelque Indien touché d'une austerité si surprenante les vint écouter. Dieu a donné tant de bénédiction à leur zele, & à leur mortification, qu'ils ont converti plus de soixante mille Indiens

&la



& la foule des peuples qui accourent avec une ferveur incroyable pour se faire instruire, est si grande, qu'ils content pour rien toutes les fatigues qu'ils endurent.

Ce même Ecclesiastique ajoûta qu'il avoit vû un de ces Peres à qui les sables brûlans de Maduré avoient fendu tous les pieds, & étans entrez ensuite dans ses playes, luy caûsoient d'extrêmes douleurs & d'horribles enflûres. Sur ce qu'il nous dit de ces Missions, nous conçumes un desir ardent d'en voir une Relation plus ample, persuadez que nous y trouverions de rares exemples de zele & de grands sujets d'édification.

VOYAGE DE SIAM.

LIVRE CINQUIE'ME.

RETOUR DU VOYAGE *De Siam.*

APrés qu'on eut résolu que je retournerois en France, Monsieur Constance redoubla les témoignages d'amitié dont il m'avoit honoré jusqu'alors, me disant qu'il soûhaitoit que nous eussions souvent ensemble des entretiens particuliers. Le lendemain je l'allay voir, selon l'ordre qu'il m'en avoit donné avant nôtre séparation. Je le trouvay occupé à préparer des presens pour les personnes qui avoient le plus de part à la faveur que le Roy nous avoit fait, de nous envoyer à la Chine ; & nous faisant approcher pour les voir, voila bien peu de chose, nous dit-il, pour d'aussi grands Seigneurs. Mais vous leurs direz, mon Pere, que je n'en ay été averti que fort tard, & aprés avoir donné tout ce que j'avois de plus beau & de plus curieux. Car sans les presens qu'il envoyoit en France, & ceux qu'il avoit donné aux François qui étoient à Siam, il en avoit encore envoyé de con-

considérables en Portugal, par les trois Ambassadeurs que le Roy de Siam avoit fait partir pour Lisbone, quelque tems avant que nous arrivassions. Aussi, ajoûta-t'il, ce n'est pas un présent que je leur veüille faire comme de moy, mais en qualité d'un de vos freres, pour les remercier de la bonté qu'ils ont pour vous & de la protection dont ils vous honorent. Nous ne pûmes répondre à des sentimens si obligeans que par de tres-humbles actions de graces; mais il ne nous écoûta pas là-dessus, il nous interrompit en nous conjurant de ne luy plus parler de la sorte, qu'étant nostre frere, il étoit persuadé qu'il ne faisoit que son devoir.

Le même jour que nous eûmes audiance, le Roy devoit régaler Monsieur l'Ambassadeur d'un combat d'Eléphans, & Sa Majesté avoit ordonné qu'on nous en préparât six pour le suivre au champ de bataille qui étoit hors la Ville. Le Seigneur Constance nous donna un Mandarin pour nous conduire, & nous trouvâmes à la sortie du Palais six Elephans avec leurs chaises dorées & leurs coussins fort propres; chacun s'approcha du sien, & monta au dessus en cette maniere. Le Pasteur (c'est ainsi qu'on appelle l'homme qui est sur le col de l'Eléphant pour le gouverner) fit mettre l'Eléphant à genoux, lequel se coucha ensuite à demy sur le costé, de telle sorte que l'on pouvoit poser le pied sur une des jambes de devant qu'il avançoit, & puis sur son ventre: aprés quoy l'animal se redressant un peu, donnoit le tems de s'asseoir commodément dans la chaise qu'il porte sur le dos; on peut aussi se servir d'échelles, ainsi que font quelques uns, pour se mettre à la hauteur de l'Eléphant.

phant. C'eſt pour la commodité des Etrangers qui ne ſont pas accoûtumez aux Eléphans, qu'on met des chaiſes ſur le dos de ces animaux. Les Naturels du Païs de quelque qualité qu'ils ſoient, excepté le Roy, montent ſur le cou & le conduiſent eux-mêmes, à moins qu'ils n'aillent à la guerre. Car alors outre deux Paſteurs, dont l'un eſt ſur le cou & l'autre ſur la croupe, le Mandarin armé d'une lance ou d'une eſpéce de javelot, eſt ſur le dos de l'Eléphant, ainſi que je l'ay vû moy même dans une chaſſe d'Eléphans, où les Mandarins vont armez comme à une bataille. J'y remarquay auſſi que le Roy qui étoit dans une eſpéce de Trône, ſe leva ſur ſes pieds lorſque les Eléphans ſauvages voulurent forcer le paſſage de ſon côté, & ſe mit ſur le cou du ſien pour les arrêter.

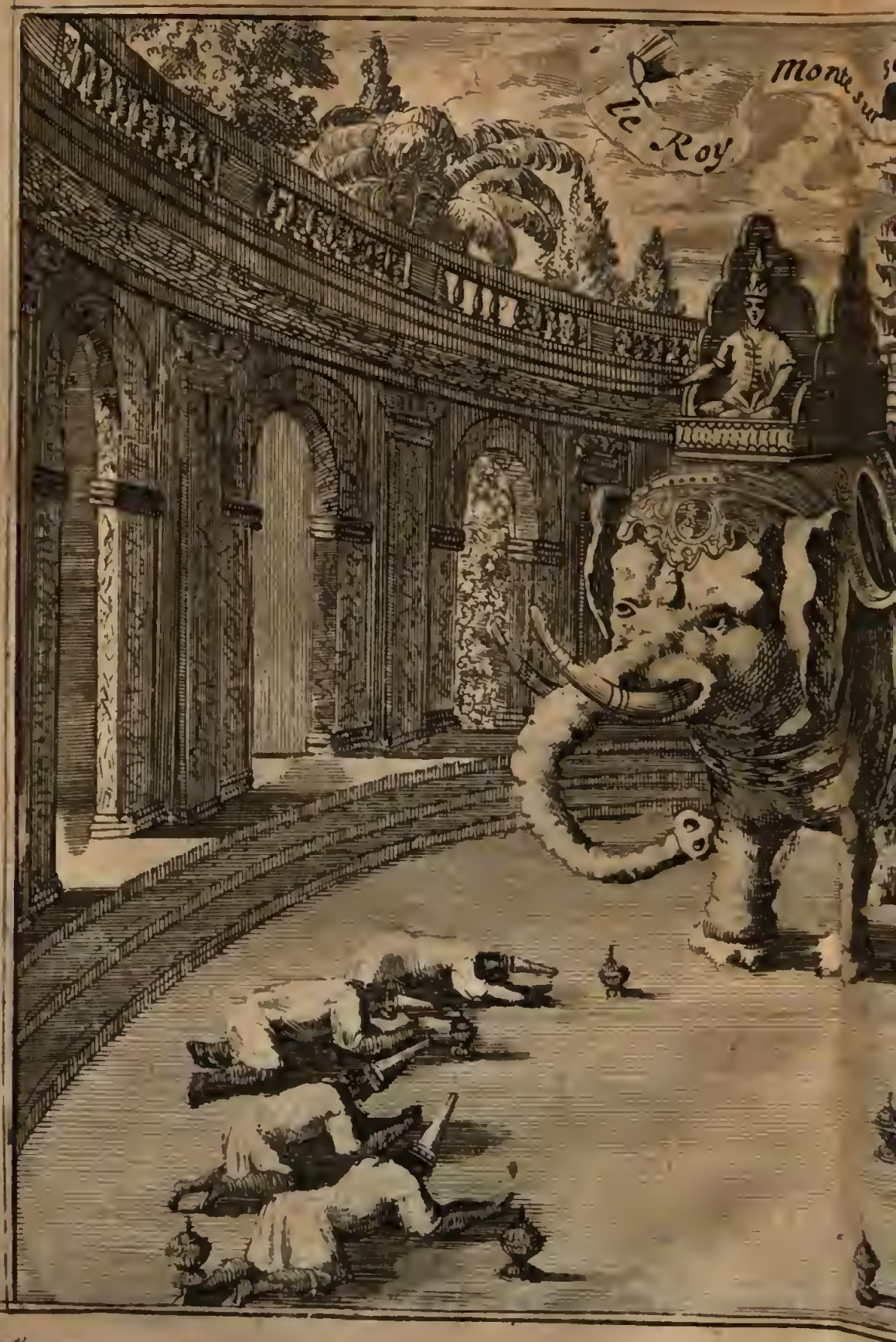
Nous ſuivîmes donc le Roy dans une grande campagne à cent pas de la Ville. Le Roy monté ſur un Elephant avoit Monſieur l'Ambaſſadeur à ſa droite à quinze ou vint pas de luy, le Seigneur Conſtance à ſa gauche, & tout autour une grande multitude de Mandarins proſternez par reſpect aux pieds de ſon Eléphant. On entendit d'abord certaines trompettes dont le ſon eſt fort dur & ſans inflexion. Alors les deux Eléphans deſtinez pour combattre jetterent des cris horribles. Ils étoient attachez par les pieds de derriere avec de groſſes cordes que pluſieurs hommes tenoient, afin de les retirer en cas que le choc fût trop rude. On les laiſſoit approcher de telle maniere que leurs défenſes ſe croiſoient ſans qu'ils puſſent ſe bleſſer. On dit qu'ils ſe choquent quelquefois ſi rudement qu'ils ſe briſent les dents & font voler les éclats de tous côtez.

Elephant avec sa Chaise pour la Princesse Reyne.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

Fig. XXIV.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI


le Roy
Monte sur

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

tez Ceux-cy ne se bâtirent pas avec tant de violence, ils ne se choquerent que quatre ou cinq fois, aprés quoy on les sépara, & le combat fut si court, qu'on crût que le Roy ne l'avoit ordonné que pour avoir occasion de faire d'une maniere plus agréable un présent à Monsieur de Vaudricourt qui avoit améné les deux Mandarins Siamois, & qui devoit conduire ses Ambassadeurs en France. Car à la fin de ce spectacle Sa Majesté s'approcha de luy, & luy donna de sa main un sabre dont la poignée étoit d'or massif, & le fourreau d'écailles de tortuë orné de cinq lames d'or, avec une grande chaîne de filigrame d'or pour luy servir de baudrier, & une veste de brocard à boutons d'or : il luy dit qu'il luy mettoit ce cimeterre en main pour conduire ses Ambassadeurs en seureté, & pour servir le Roy son Maître contre ses ennemis. Cette sorte de sabre ne se donne par le Roy de Siam qu'à ses Généraux d'armées lors qu'ils partent pour aller à la guerre. Il fit à Monsieur de Joyeux Capitaine de la Frégate un présent semblable, mais il étoit moins magnifique.

Quelques jours aprés le Seigneur Constance en envoya de magnifiques à Monsieur l'Ambassadeur, à Monsieur l'Abbé de Choisi, à Monsieur de Vaudricourt, à Monsieur de Joyeux, & à chacun des Gentilshommes de la suite de l'Ambassade. C'étoient des vases d'argent de la façon du Japon ; des ouvrages d'Agathe, des Porcelaines fines en grand nombre & de toutes grandeurs, des robes de chambre de la Chine, des pierres de Bézoar éprouvées, de la racine de Ginseng qui vaut huit fois son pesant d'argent, du bois o-

doriferant d'Aquila si estimé dans les Indes, du Thé excellent & en quantité. Ces présens parurent d'un si grand prix que plusieurs crurent quelque tems qu'ils venoient de la part du Roy.

La plûspart des jours qu'on demeura à Louvo se passérent en spectacles. Le combat dont nous venons de parler fut suivy d'un autre d'Eléphans contre un Tigre: nous fûmes obligez de nous y trouver comme les autres, montez sur des Eléphans. Nous ne nous sommes point servis d'autre monture, pour ne pas scandaliser les Talapoins, qui disent qu'il leur est défendu de monter à cheval.

A un quart de lieuë de la Ville on avoit élevé une haute palissade de bambous d'environ cent pas en quarré. Au milieu de l'enceinte étoient entrez trois Eléphans destinez pour combattre le Tigre. Ils avoient une espéce de grand plastron, en forme de masque, qui leur couvroit la teste & une partie de la trompe. Dés que nous fûmes arrivez sur le lieu, on fit sortir de la loge, qui étoit dans un enfoncement, un tigre d'une figure & d'une couleur qui parurent nouvelles aux François, qui assistoient à ce combat. Car outre qu'il étoit bien plus grand, plus gros, & d'une taille moins efilée que ceux que nous avions vûs en France. Sa peau n'étoit pas mouchetée de même, mais au lieu de toutes ces taches, semées sans ordre, il avoit de longues & larges bandes en forme de cercles. Ces bandes prenant sur le dos se réjoignoient par dessous le ventre; & continuant le long de la queuë y faisoient comme des anneaux blancs & noirs placez alternativement dont elle étoit toute converte. La teste n'avoit rien d'extraordinaire, non

plus

plus que les jambes, hors qu'elles étoient plus grandes & plus groſſes que celles des Tigres communs, quoy que celuy cy ne fût qu'un jeune Tigre qui avoit encore beaucoup à croître: Car Monſieur Conſtance nous a dit, qu'il y en avoit dans le Royaume de plus gros trois fois que celuy-là, & qu'un jour étant à la chaſſe avec le Roy, il en vit un de fort prés qui étoit grand comme un mulet. Il y en a auſſi de petits dans le pays, ſemblables à ceux qu'on apporte d'Affrique en Europe, & on nous en montra un le même jour à Louvo.

On ne lâcha pas d'abord le Tigre qui devoit combattre, mais on le tint attaché par deux cordes, de ſorte que n'ayant pas la liberté de s'élancer, le premier Eléphant qui l'approcha luy donna deux ou trois coups de ſa trompe ſur le dos. Ce choc fut ſi rude, que le Tigre en fut renverſé, & demeura quelque-tems étendu ſur la place, ſans mouvement, comme s'il eût été mort. Cependant dés qu'on l'eut délié, quoyque cette premiére attaque eût bien rabbattu de ſa furie, il fit un cry horrible, & voulut ſe jetter ſur la trompe de l'Eléphant, qui s'avançoit pour le frapper, mais celuy cy la repliant adroitement, la mit à couvert par ſes défenſes, qu'il préſenta en même-tems, & dont il atteignit le Tigre ſi à propos, qu'il luy fit faire un fort grand ſaut en l'air. Cet animal en fut ſi étourdy qu'il n'oſa plus approcher, il fit pluſieurs tours le long de la paliſſade, s'élançant quelquefois vers les perſonnes qui paroiſſoient ſur les galeries. On pouſſa enſuite trois Eléphans contre luy, qui luy donnérent tour à tour de ſi rudes coups, qu'il fit encore une fois le mort, & ne

penſa plus depuis qu'à éviter leur rencontre ; ils l'euſſent tué ſans doute ſi Monſieur l'Ambaſſadeur n'eût demandé ſa grace à Monſieur Conſtance, qui fit finir le combat.

Le lendemain nous allâmes ſur le ſoir au Palais avec Monſieur l'Ambaſſadeur. Nous y vîmes une illumination qui s'y fait tous les ans au commencement de l'année. Elle conſiſtoit en dix-huit cens ou deux mille lumiéres, dont les unes étoient rangées ſur de petites fenêtres pratiquées exprés dans les murailles de l'enceinte du Palais, & les autres en des lanternes dans un ordre aſſez beau & aſſez particulier. Nous admirâmes ſur tout certains grands falots de la Chine en forme de globes, qui ſont d'un ſeul morceau de corne ttanſparante comme le verre, & quelques autres d'une eſpece de verre de la Chine fait de ris. Ces illuminations étoient accompagnées du ſon des tambours, des fifres & des trompettes. Durant tout le temps que le Roy aſſiſta à ce ſpectacle, la Princeſſe en donnoit un ſemblable aux Dames de la Cour dans un autre côté du Palais.

Aprés que le Roy fut retiré, nous eûmes le loiſir de conſidérer de prés toutes choſes. Le Seigneur Conſtance nous fit voir l'Eléphant Prince, qui eſt d'une hauteur & d'une beauté extraordinaire ; on nous dit qu'on l'appelloit de ce nom, parce qu'il eſt né le même jour que le Roy qui regne à preſent. Il nous fit encore remarquer auprés de l'Appartement du Roy un pavillon où l'on tient l'Eléphant de garde, c'eſt un de ceux qui ſont dans le Palais, leſquels ſe relevent tour à tour, & qu'on tient toûjours preſts en cas que le Roy

en

en ait besoin de jour & de nuit. Comme nous avons souvent parlé des Eléphans du Roy, & qu'ils sont enharnachez différemment selon les personnes qui les montent, on a crû qu'on seroit bien aise de les voir représentez chacun à sa maniere dans les figures suivantes. Ces illuminations durerent plusieurs jours: tant que nous fûmes dans le Palais à les regarder, une multitude de Mandarins du prémier & du second ordre étoient prosternez en terre, dans deux Salles différentes devant le Roy, qui paroissoit alors, & ils luy faisoient la zombaye, qui est la marque d'adoration la plus respectueuse.

Les Mores firent aussi presque en même tems de grandes illuminations huit jours de suite pour celebrer le jour des funérailles de leur Prophete Mahomet & de son fils. Ils commencerent à en solemniser la feste dés la veille, sur les quatre heures du soir, par une espece de procession, où il y avoit plus de deux mille personnes. On y portoit la figure des tombeaux de ces deux imposteurs avec quantité de Symboles d'une assez belle représentation, entre autres, certaines grandes cages couvertes de toiles peintes, dont les porteurs marchoient & tournoient sans cesse en cadence, au bruit des tambours & des timballes. Le mouvement prompt & reglé de ces grosses machines qu'on voyoit de loin, sans appercevoir ceux qui les portoient, causoit une agreable surprise.

A la teste de cette foule de peuple, des Estafiers menoient par la bride trois ou quatre chevaux superbement enharnachez, & un grand nombre de gens portant chacun plusieurs lanternes au bout d'un long bâton conduisoient

toute la troupe & chantoient à divers chœurs d'une maniere bizarre. Ils continuérent cette Feſte pluſieurs nuits de ſuite avec la même ferveur juſques à cinq heures du matin. On ne peut comprendre comment ces porteurs de machines qui tournoient ſans ceſſe, pouvoient faire cet exercice quinze ou ſeize heures entieres, ny comment les chantres, qui pouſſoient leur voix de toutes leurs forces pouvoient chanter ſi long-tems. Le reſte de cette marche avoit une contenance modeſte, les uns marchoient devant les chantres qui environnoient les cercueils que huit hommes portoient ſur leurs épaules, & les autres étoient mélez parmy eux. Il y avoit un grand nombre de Siamois de tout ſexe & de tout âge qui ont embraſſé le Mahométiſme. Car depuis que les Maures ſe ſont introduits dans le Royaume, ils ont attiré à leur Religion beaucoup de peuple; ce qui fait voir qu'il n'eſt pas ſi attaché à ſes ſuperſtitions qu'il ne les quitte, quand on aura eu long-tems la patience & le zele de l'inſtruire de nos Myſteres. Il eſt vray que cette nation aime extrémement les ſpectacles, les cérémonies d'éclat, & c'eſt par là que les Maures qui célebrent toutes leurs feſtes avec beaucoup de magnificence, en ont attiré une grande multitude à la ſecte de Mahomet.

Les Maures font une fête pour célébrer la mémoire de leur Prophete.

Ces ſpectacles nous donnoient une veritable compaſſion du malheur de ces pauvres infidélles, & nous nous entretenions ſouvent du fruit que pourroient faire parmy eux tant de perſonnes habiles qui ſont en Europe, & particuliérement en France, s'ils avoient autant de zele que de ſçavoir.

Le

Le Roy qui cherchoit à donner tous les jours de nouveaux divertissemens à Monsieur l'Ambassadeur, voulut luy faire voir la maniére de prendre & d'apprivoiser les Eléphans. Comme c'est une chose inconnuë en Europe, & dont nous avons été témoins, on sera bien aise d'en trouver icy une ample & exacte description.

Maniére de prendre & d'apprivoiser les Eléphans.

A un quart de lieuë de Louvo il y a un espéce d'amphiteâtre, dont la figure est d'un grand quarré long, entouré de hautes murailles terrassées, sur lesquelles se placent les spectateurs. Le long de ces murailles en dedans regne une palissade de gros piliers fichez en terre à deux pieds l'un de l'autre, derriere lesquels les chasseurs se retirent lorsqu'ils sont poursuivis par les Eléphans irritez. On a pratiqué une fort grande ouverture vers la campagne, & vis-à-vis, du côté de la Ville, on en a fait une plus petite, qui conduit dans une allée étroite par où un Eléphant peut passer à peine, & cette allée aboutit à une maniere de grande remise, où l'on acheve de le dompter.

Lorsque le jour destiné à cette chasse est venu, les chasseurs entrent dans les bois, montez sur des Eléphans femelles qu'on a dressées à cet exercice, & se couvrent de feüilles d'arbre afin de n'etre pas veus par les Eléphans sauvages. Quand ils sont avancez dans la foreſt, & qu'ils jugent qu'il peut y avoir quelque Elephant aux environs, ils font jetter aux femelles certains cris propres à attirer les masles, qui y répondent aussi-tôt par des hurlemens effroyables. Alors les chasseurs les sentant à une juste distance, retournent sur leurs pas, & menent doucement les femelles du côté de l'amphiteâtre dont nous venons de parler; les Elé-

phans sauvages ne manquent jamais de les suivre ; celuy que nous vîmes dompter y entra avec elles, & dés qu'il y fut on ferma la barriere ; les femelles continuerent leur chemin au travers de l'Amphiteâtre, & enfilerent queuë à queuë la petite allée qui étoit à l'autre bout : l'Elephant sauvage qui les avoit suivies jusques-là s'étant arrêté à l'entrée du défilé, on se servit de toutes sortes de moyens pour l'y engager, on fit crier les femelles qui étoient au dela de l'allée, quelques Siamois l'irritant en frappant des mains, & criant plusieurs fois, Pat, pat ; d'autres avec de longues perches armées de pointes le harceloient, & quand ils en étoient poursuivis, ils se glissoient entre les piliers, & s'alloient cacher derriere la palissade que l'Eléphant ne pouvoit franchir : enfin aprés avoir poursuivy plusieurs Chasseurs il s'attacha à un seul avec une extrême fureur. L'homme se jetta dans l'allée, l'Eléphant courut aprés luy, mais dés qu'il y fut entré il se trouva pris, car celuy-cy s'étant sauvé, on laissa tomber à propos deux coulisses l'une devant & l'autre derriere l'Eléphant, de sorte que ne pouvant, ny avancer ny reculer, ny se tourner ; il fit des efforts surprenans & poussa des cris terribles. On tâcha de l'adoucir en luy jettant des seaux d'eau sur le corps, en le frottant avec des feuilles, en luy versant de l'huile sur les oreilles, & on fit venir auprés de luy des Eléphans privez mâles & femelles qui le caressoient avec leurs trompes. Cependant on luy attachoit des cordes par dessous le ventre & aux pieds de derriére, afin de le tirer de-là, & on continuoit à luy jetter de l'eau sur

la trompe & sur le corps pour le rafraîchir. Enfin on fit approcher un Eléphant privé de ceux qui ont coûtume d'instruire les nouveaux venus. Un Officier étoit monté dessus qui le faisoit avancer & reculer, pour montrer à l'Elephant sauvage qu'il n'avoit rien à craindre & qu'il pouvoit sortir. En effet on luy ouvrit la porte & il suivit l'autre jusqu'au bout de l'allée. Dés qu'il y fut, on mit à ses côtez deux Eléphans que l'on attacha avec luy. Un autre marchoit devant & le tiroit avec une corde dans le chemin qu'on luy vouloit faire prendre, pendant qu'un quatriéme le faisoit avancer à grands coups de teste qu'il luy donnoit par derriere, jusques à une espece de remise où on l'attacha à un gros pillier fait exprés qui tourne comme un cabestan de navire. On le laissa là jusques au lendemain pour luy faire passer sa colere; mais tandis qu'il se tourmentoit autour de cette colonne, un Bramine, (c'est à dire un de ces Prêtres Indiens qui sont à Siam en assez grand nombre,) habillé de blanc s'approcha monté sur un Eléphant, & tournant doucement autour de celuy qui étoit attaché, l'arrosa d'une certaine eau consacrée à leur maniere, qu'il portoit dans un vase d'or. On croit que cette cérémonie fait perdre à l'Eléphant sauvage sa férocité naturelle, & le rend propre à servir le Roy. Dés le lendemain il commence à aller avec les autres, & au bout de quinze jours il est entiérement apprivoisé.

Parmy tous ces divertissemens Monsieur l'Ambassadeur n'étoit occupé que du sujet de son Ambassade qui étoit la conversion du Roy; mais voyant qu'on ne luy répondoit rien de solide ny

de seur, il résolut de dresser un petit mémoire qu'il vouloit faire présenter au Roy de Siam par le Seigneur Constance. Il en parla à ce Ministre, qui dans un long entretien qu'ils eurent ensemble, luy apporta plusieurs raisons pour le dissuader de presser le Roy sur cet article ; mais M. l'Ambassadeur persista toûjours avec beaucoup de sagesse dans son sentiment, & pria le Seigneur Constance de présenter cét écrit à sa Majesté, par lequel il la supplioit de luy donner, une réponse positive qui pût estre agreable au Roy son Maître. Le Seigneur Constance ayant reçû le memoire des mains de Monsieur l'Ambassadeur, alla au Palais dés le soir, & s'étant jetté aux pieds du Roy, luy fit un discours, plein de cette eloquence Asiatique si estimée dans l'ancienne Grece. Voicy les propres termes dont il se servit que l'on n'a fait que traduire.

Harangue de M Constance au Roy de Siam.

SIRE, l'Ambassadeur de France m'a mis entre les mains un memoire qui contient certaines propositions dont il doit rendre compte au Roy son Maître ; mais avant que de le lire à Vôtre Majesté, elle me permettra, s'il luy plait, de luy représenter le principal motif qui a engagé le Roy Trés-Chrêtien à luy envoyer une si solemnelle Ambassade. Ce Prince si sage, vôtre bon amy, Sire, connoissant la grandeur d'ame & la générosité du cœur Royal de Vôtre Majesté par les Ambassadeurs, & les magnifiques présens qu'elle luy avoit destinez, sans autre interest que celuy de rechercher l'amitié Royale d'un Prince si glorieux & si renommé dans tout l'Univers ; & voyant ensuite que les Ministres de Vôtre Majesté avoient envoyé aux Ministres de son Royaume deux Mandarins

darins avec des préſens conſidérables pour les féliciter de la naiſſance du petit fils de leur grand Roy, digne d'une perpétuelle poſtérité, qui repréſente eternellement à la France l'image de ſes admirables vertus & qui aſſûre le bonheur de ſes peuples. Ce grand Monarque, Sire, ſurpris d'un procedé ſi deſintereſſé réſolut de répondre à ces empreſſemens obligeans, & pour le faire il imagina un moyen qui fût digne de luy & convenable à Vôtre Majeſté, Car de vous preſenter des richeſſes? c'eſt dans vôtre Royaume, Sire, où les Etrangers les viennent chercher. De vous offrir des forces? il ſçavoit bien que Vôtre Majeſté eſt redoutée de tous ſes voiſins & en état de les punir s'ils ne vouloient pas s'en tenir à la paix qu'ils ont obtenuë à force de priéres. Eût-il voulu donner des terres & des Provinces au Souverain de tant de Rois & au Maître d'un ſi grand nombre de Royaumes, qui ſont prés de la quatriéme partie de l'Aſie? Il ne pouvoit pas non plus luy venir en penſée d'envoyer icy de ſes ſujets dans la ſeule vûë du commerce, parce que ce ſeroit un intereſt commun à ſes peuples & aux ſujets de Vôtre Majeſté. Ainſi il eût eu de la peine à prendre ſon party, s'il n'eût fait reflexion qu'il pouvoit offrir à Vôtre Majeſté quelque choſe d'infiniment plus conſidérable & qui convenoit parfaitement à la dignité de deux ſi grands Rois. Ayant conſideré ce qui l'avoit élevé dans le haut point de gloire où il ſe trouve, ce qui luy avoit fait prendre tant de Villes, ſubjuguer tant de Provinces & remporter tant de victoires, ce qui avoit fait juſqu'à preſent le bonheur de ſes peuples,

& ce qui luy attiroit des extrémitez de la terre tant d'Ambaſſadeurs de Rois & de Princes qui recherchent ſon amitié, ce qui enfin avoit obligé Vôtre Majeſté à prévenir ce Prince incomparable par une ſi célébre Ambaſſade qu'elle luy avoit envoyée ; aprés avoir, dis-je, attentivement conſidéré toutes ces grandes choſes, ce Roy ſi ſage & ſi éclairé a vû que le Dieu qu'il adore en étoit uniquement l'auteur, que ſa divine Providence les luy avoit ménagées, & qu'il les devoit à l'interceſſion de la Sainte Mere du Sauveur du monde, ſous la protection de laquelle il a conſacré ſa perſonne & ſon Royaume au vray Dieu. Cette vuë & l'extréme deſir de communiquer à Vôtre Majeſté tous ces grands avantages, luy a fait prendre la réſolution de vous propoſer, Sire, les mêmes moyens qui luy ont acquis tant de gloire & de bonheur, & qui ne ſont autres que la connoiſſance & le culte du vray Dieu qui ſe trouve ſeulement dans la Religion Chrêtienne. Il l'envoye donc offrir à Vôtre Majeſté par ſon Ambaſſadeur, la conjurant de l'accepter & de la ſuivre avec tout ſon Royaume.

Ce Prince, Sire, eſt encore plus admirable par ſa pénétration, par ſes lumiéres & par ſa ſageſſe que par ſes conqueſtes & par ſes victoires. Vôtre Majeſté connoît ſa généroſité & ſon amitié Royale ; elle ne ſçauroit faire un meilleur choix que de ſuivre les ſages avis d'un ſi grand Roy ſon bon amy. Pour moy, Sire, je n'ay jamais demandé autre choſe au vray Dieu que j'adore que cette grace pour Vôtre Majeſté, & je ſerois preſt de donner mille vies pour l'obtenir de la divine bonté. Que Vôtre Majeſté veüille

bien

bien considérer que par cette action elle couronnera tout ce qu'elle a fait de grand & d'illustre durant son regne, qu'elle éternisera sa mémoire, & se procurera une gloire & un bonheur immortel dans l'autre vie.

Ah, Sire, je conjure Vôtre Majesté de ne pas renvoyer l'Ambassadeur d'un si grand Roy avec ce mécontentement, il vous demande cela de la part du Roy son Maître, pour établir & rendre inviolables vos alliances & vos amitiez Royales; au moins si vôtre Majesté a conceu quelque bonne pensée de prendre ce parti, ou si elle y sent la moindre inclination qu'elle le fasse connoître: C'est la plus agréable nouvelle qu'il puisse porter au Roy son Maître. Que si Vôtre Majesté a résolu de ne se rendre pas à tout ce que j'ay eu l'honneur de luy représenter, ou qu'elle ne puisse pas donner une réponse favorable au Seigneur Ambassadeur, je la supplie de me dispenser de porter sa Royale réponse, qui ne peut qu'estre désagréable au vray Dieu que j'adore. Elle ne doit point trouver étrange que je luy parle de la sorte; quiconque n'est pas fidele à son Dieu ne le peut être à son Prince; & Vôtre Majesté ne devroit pas me faire l'honneur de me souffrir à son service, si j'avois d'autres sentimens.

Le Roy de Siam répond au Seigneur Constance.

Le Roy écouta le discours du Seigneur Constance sans l'interrompre, & s'étant recueilli en luy-même un moment, comme une personne occupée d'une grande pensée, il luy repliqua sur le champ en ces termes. N'apprehendez point que je veuille gesner vôtre conscience. Mais qui a fait accroire au Roy de France mon bon amy que je pouvois avoir de semblables sentimens? Hé qui peut douter, Sire, repliqua le Seig. Con-

Constance, que Vôtre Majesté n'ait ces grandes pensées, en voyant la protection qu'elle donne aux missionnaires, les Eglises qu'elle fait bâtir, les aumônes qu'elle fait aux Peres de la Chine. C'est sur cela, Sire, que le Roy de France s'est persuadé que Vôtre Majesté avoit du penchant pour le Christianisme. Mais quand vous avez dit à l'Ambassadeur, ajoûta le Roy, les raisons qui me retiennent dans la Religion de mes Ancestres, quelle réponse en avez-vous reçûë? L'Ambassadeur de France, répartit le Seigneur Constance, a trouvé que ces raisons étoient d'un grand poids; mais comme la proposition qu'il faisoit de la part du Roy son Maître étoit desintéressée, & que ce grand Monarque n'avoit en veuë que le bien de vôtre Majesté, il n'a pas jugé qu'aucune des raisons que je luy ay apportées, dût l'empêcher d'executer les ordres du Roy son Maître, sur tout quand il a appris que l'Ambassadeur de Perse étoit arrivé dans le Royaume de Siam, & qu'il apportoit à vôtre Majesté l'Alcoran, afin qu'elle le suivit. Dans cette veuë l'Ambassadeur de France a crû qu'il étoit obligé d'offrir à Vôtre Majesté la Religion Chrêtienne, & de conjurer Vôtre Majesté de l'embrasser. Est-il vray, reprit le Roy, que l'Ambassadeur de Perse m'apporte l'Alcoran? On le dit ainsi, Sire, répondit le Seigneur Constance. A quoy le Roy repliqua sur le champ: Je voudrois de tout mon cœur que l'Ambassadeur de France fût icy pour voir de quelle maniere j'en useray envers l'Ambassadeur de Perse. Il est bien sur que si je n'étois d'aucune Religion, je ne choisirois pas la Mahométane.

Mais pour répondre à l'Ambaſſadeur de France, pourſuivit le Roy, Vous luy direz de ma part, que je me ſens extrémement obligé au Roy de France ſon Maître, connoiſſant par ſon mémoire les marques de la Royale amitié de ſa Majeſté tres-Chrétienne, & que comme l'honneur que me fait ce grand Prince s'eſt déja rendu public dans tout l'Orient, je ne ſçaurois aſſez reconnoître cette honneſteté; mais que je ſuis extrémement faché que le Roy de France mon bon amy me propoſe une choſe ſi difficile, & dont je n'ay pas la moindre connoiſſance; que je me rapporte moy-méme à la ſageſſe du Roy tres-Chrétien, afin qu'il juge de l'importance & de la difficulté qui ſe rencontre dans une affaire auſſi délicate que l'eſt le changement d'une Religion receuë & ſuivie dans tout mon Royaume ſans diſcontinuation depuis deux mille deux cens vingt-neuf ans.

Motifs qui retiennent le Roy de Siam dans ſa Religion.

Au reſte je m'étonne que le Roy de France mon bon ami s'intereſſe ſi fort dans une affaire qui regarde Dieu, où il ſemble que Dieu même ne prenne aucun intereſt, & qu'il a entiérement laiſſée à nôtre diſcretion. Car ce vray Dieu qui a créé le Ciel & la Terre & toutes les créatures qu'on y voit, & qui leur à donné des natures & des inclinations ſi différentes, ne pouvoit-il pas, s'il eût voulu, en donnant aux hommes des corps & des ames ſemblables, leur inſpirer les mêmes ſentimens pour la Religion qu'il faloit ſuivre, & pour le culte qui luy étoit le plus agréable, & faire naître toutes les Nations dans une même Loy. Cet ordre parmi les hommes & cette unité de Religion dépendant abſolument de la Providence divine qui pouvoit auſſi aiſé-

aiſément l'introduire dans le monde que la diverſité des Sectes qui s'y ſont établies de tout tems : ne doit-on pas croire que le vray Dieu prend autant de plaiſir à eſtre honoré par des cultes & des cérémonies différentes, qu'à eſtre glorifié par une prodigieuſe quantité de creatures qui le loüent chacune à ſa maniere ? Cette beauté & cette varieté que nous admirons dans l'ordre naturel, ſeroient elles moins admirables dans l'ordre ſurnaturel, où moins dignes de la ſageſſe de Dieu ? Quoy qu'il en ſoit, conclud ſa Majeſté, puis que nous ſçavons que Dieu eſt le maître abſolu du monde ; & que nous ſommes perſuadez que rien ne ſe fait contre ſa volonté, je réſigne entierement ma Perſonne & mes Etats entre les bras de la miſéricorde & de la Providence divine, & je conjure de tout mon cœur ſon eternelle ſageſſe d'en diſpoſer ſelon ſon bon plaiſir.

Ainſi je vous ordonne tres-expreſſement de dire à cet Ambaſſadeur que je n'oublieray rien de tout ce qui ſera en mon pouvoir pour me conſerver l'amitié Royale du Roy Tres-Chrêtien, & que pour ſuppléer au moyen qu'il me fait propoſer, je feray en ſorte durant tout le tems que Dieu me conſervera la vie, que dans la ſuite ; mes ſucceſſeurs & mes ſujets marqueront auſſi bien que moy dans toutes les occaſions, la parfaite reconnoiſſance & la haute eſtime qu'ils doivent avoir pour la perſonne Royale de ſa Majeſté tres-Chrêtienne, & pour tous ſes ſucceſſeurs.

Voilà la réponſe du Roy de Siam dans les mêmes termes qu'il l'expliqua à ſon Miniſtre, & que celui-ci la donna par écrit à Monſieur l'Ambaſſadeur. On voit aſſez par ce raiſonne-

nement l'esprit de ce Prince, qui sans aucune connoissance des sciences d'Europe, a exposé avec tant de force & de netteté la raison la plus plausible de la Philosophie Payenne contre la seule vraye Religion. Ceux qui connoissent la droiture de ce Prince ne peuvent douter qu'il n'ayt dit sincérement ce qu'il pensoit, & ce qui luy paroissoit de plus véritable.

Répliques de M. Constance aux objections du Roy de Siam sur le changement de Religion.

Aprés que le Roy eut parlé de la sorte, il fut quelque tems sans rien dire, & ensuite regardant le Seigneur Constance; Que croiez-vous, poursuivit-il, que répondra l'Ambassadeur à toutes ces raisons que je vous ordonne de luy donner par écrit? Je ne manqueray pas, Sire, dit Monsieur Constance, d'exécuter les ordres de Vôtre Majesté; mais je ne scay pas ce que l'Ambassadeur de France répondra à ce que Vôtre Majesté vient de me dire, qui me paroît extrémement fort & d'une grande consequence. Je suis sûr qu'il ne pourra s'empêcher d'être surpris de la haute sagesse & de la merveilleuse pénétration de vôtre Majesté.

Il me semble neanmoins qu'il pourra luy repliquer, qu'il est vray que tous les êtres que Dieu a créés le glorifient chacun à sa maniere; mais qu'il y a cette difference entre l'homme & les bêtes, que Dieu en creant celles-cy, leur a donné des proprietez differentes, & des instincts particuliers, pour connoistre leur bien & le chercher sans aucune reflexion, pour discerner leur mal & le fuir sans aucun raisonnement. Ainsi le Cerf fuit le Lion & le Tigre la premiere fois qu'ils les voit, les Poulets sortant de la coque craignent le Milan, & se refugient sous l'aîle de leurs meres, sans autre instruction que celle

celle qu'ils ont receuë de la nature. Mais Dieu a donné à l'homme dans sa creation l'entendement & la raison, pour demeler le bien d'avec le mal, & la Providence divine a voulu qu'en cherchant & aimant le bien qui lui est propre, & fuïant le mal qui luy est contraire, par rapport à sa fin derniere qui est de connoître Dieu & de l'aimer, l'homme meritât de la divine bonté une recompense éternelle.

En effet, il est aussi aisé à l'homme de se servir de ses mains, de ses yeux & de ses pieds pour commettre le mal que pour faire le bien, si sa prudence eclairée de la sagesse de Dieu ne le dirigeoit à chercher les voyes de la veritable grandeur, qui ne se rencontre que dans la Religion Chrêtienne; ou l'homme trouve les moyens de servir Dieu comme il plaît à sa divine volonté. Mais tous les hommes ne suivent pas des lumieres si saintes & si raisonnables. Il en est de même que des Officiers de vôtre Majesté, qui ne sont pas tous egalement attachez à ses interêts, comme elle ne le sçait que trop, quoi qu'ils se disent tous ses sujets, & qu'ils se fassent honneur d'être à son service. Ainsi, tous les hommes servent Dieu à la verité; mais d'une maniere bien differente. Les uns comme les bêtes, vivent en suivant leurs passions & leurs dereglemens, demeurant dans la Religion où ils sont sans l'examiner. Mais les autres se voyant si distinguez des bêtes s'élevent au dessus de leurs sens, & cherchent par le moyen de leur raison, que Dieu ne manque pas d'éclairer, ils cherchent, dis je, à reconnoître leur Createur & le veritable culte qu'il veut qu'on luy rende, sans autre interêt que celui de lui plaire & de lui obéir, &

c'est

c'eſt à cette recherche ſincere de la verité que Dieu a attaché le ſalut de l'homme. D'où vient que la negligence à nous inſtruire, & la foibleſſe à ne pas ſuivre ce que nous aurons jugé le meilleur, nous rendra coupables devant Dieu, qui eſt la ſouveraine juſtice.

Cette réponſe d'un homme ſans étude, appliqué depuis l'âge de dix ans au commerce & aux affaires, me cauſa une extreme ſurpriſe, quand il me fit l'honneur de me la communiquer. Je lui avoüay ſans craindre de le flatter, qu'un Theologien conſommé dans l'étude de la Religion, eût eu de la peine à mieux répondre. Le Roy fut frappé du diſcours de Monſieur Conſtance; & ſi quelque perſonne ſavante, & qui lui ſoit agreable, a le bonheur de s'inſinuer dans ſes bonnes graces, & d'acquerir ſon eſtime, on ne doit pas ſe deſeſperer de lui faire connoître & embraſſer la verité, & s'il l'a une fois connuë, comme il eſt le Maître de ſes peuples qui l'adorent, toutes les Nations qui lui ſont ſoûmiſes, ſuivront aveuglement ſon exemple.

Caractere du Roy de Siam.

Le Roy de Siam qui regne à preſent eſt âgé d'environ cinquante-cinq ans. C'eſt ſans contredit le plus grand Prince qui ait jamais gouverné cet Etat. Il eſt d'une taille un peu au deſſous de la mediocre, mais fort droite & bien priſe. Son air eſt engageant & ſes manieres pleines de douceur & de bonté, ſur tout pour les Etrangers, & particulierement pour les François. Il eſt vif & agiſſant, ennemi de l'oiſiveté & du repos, qui paroit ſi delicieux aux Princes d'Orient, & qu'ils regardent comme le plus grand privilege de leur Couronne. Celuy-cy au contraire eſt toûjours ou dans les bois à la chaſſe

des

des Elephans, ou dans son Palais appliqué aux affaires de son Royaume. Il n'aime pas la guerre, parce qu'elle ruine ses peuples qu'il cherit tendrement, mais quand ses sujets se révoltent, ou que les Princes ses voisins lui font la moindre insulte, ou ne se tiennent pas dans le respect; il n'y a gueres de Roy dans l'Orient qui se vange avec plus d'éclat, & qui paroisse plus passionné pour la gloire.

Quelques Grands de son Royaume s'étant soulevez, & étant appuyez ouvertement par les forces de trois Rois, dont les Etats environnent le Royaume de Siam, il attaqua ces Princes si vivement, qu'ils furent obligez d'abandonner les rebelles à sa colére. Il veut tout savoir, & comme il a l'esprit penetrant & fort étendu, il n'a pas de peine à entrer dans tout ce qu'il veut apprendre. Il est magnifique, genereux, bon amy au delà de ce qu'on peut s'imaginer. Toutes ces grandes qualitez lui attirent la consideration de ses voisins, la crainte de ses ennemis, l'estime de ses sujets & un respect qui va jusques à l'adoration. Il n'a jamais été sujet aux vices si ordinaires parmi les Princes d'Orient, il a même fait punir avec beaucoup de severité les principaux Mandarins & les premiers Officiers de la Couronne pour avoir été trop attachez à leurs plaisirs. Ainsi on ne trouve point en lui l'obstacle le plus invincible à la conversion des Princes Idolâtres, je veux dire l'amour dereglé des femmes.

Par la force de son esprit il a découvert la fausseté de la Religion de ses Ancestres, & il ne croid point un Dieu aneanti, selon l'opinion populaire, ou comme disent quelques-

uns

uns de leurs Docteurs, un Dieu, qui las de gouverner le Ciel, se plonge dans le repos, & s'ensevelit pour jamais dans l'oubli de tout ce qui se passe au monde, ny mille autres superstitions prêchées par les Talapoins, qui sont les Prêtres & les Predicateurs du Royaume. Au contraire il croid que Dieu est éternel, que sa Providence veille incessamment au gouvernement du monde, & qu'elle ménage toutes choses. C'est à ce même Dieu immortel qu'il fait souvent des Prieres & dont il implore le secours avec un tres-profond respect deux fois pour le moins chaque jour pendant deux heures, le matin aprés s'être levé, & une heure le soir avant que de se coucher. Le Pape lui ayant envoyé deux Tableaux dont l'un represente le Sauveur du monde, & l'autre la Sainte Vierge, il les a en singuliere veneration, & pour la témoigner il les a placez dans un endroit de sa chambre fort élevé au dessus de lui; & il n'en parle jamais qu'avec des termes d'honneur & de respect.

L'Ambassade que le Roy luy a envoyée, quoi qu'elle ne l'ait pas determiné à embrasser le Christianisme, l'a fait r'entrer en lui-même. Comme il estime infiniment la sagesse du Roy tres-Chrêtien, lors que le Seigneur Constance lui fit voir l'unique pretention de ce grand Monarque en envoyant vers lui Monsieur l'Ambassadeur, il en parut touché, & on sçait qu'il y a fait depuis de frequentes reflexions. Toutes ces choses doivent exciter ceux qui liront ces Memoires à prier Dieu pour la conversion de ce Prince, qui seroit suivie de celle d'une multitude innombrable de peuples, & qui attireroit

sans

sans doute à nôtre sainte Loy les Princes voisins qui admirent la conduite & le grand genie du Roy de Siam.

Nous avons de grandes obligations à ce Monarque, pour toutes les marques d'estime & de bien-veillance dont il nous a honorez, & nous sommes bien aises d'avoir occasion de le publier. Dés que le Seigneur Constance lui a fait connoître nos manieres & les vûës qui nous font agir, ce Prince nous a favorisé en toutes rencontres, malgré les mauvaises impressions qu'on avoit tâché de lui donner des Jesuites. Monsieur Constance n'a pas oublié de lui faire valoir les bontez extraordinaires que Loüis le Grand a pour nôtre Compagnie, & c'est ce qui a le plus contribué à nous meriter ses bonnes graces. Cet exemple est d'un grand poids sur l'esprit du Roy de Siam. Aussi il nous a marqué par des soins obligeans qu'il vouloit l'imiter, & il nous a assuré plusieurs fois de sa protection Royale, ajoûtant que nous trouverions toûjours un azile assuré dans son Royaume.

On commence à faire des observations à Louvo

Dés que nous fûmes arrivez à Louvo, nous commençâmes à faire diverses observations, & sur tout celles qui pourroient nous être necessaires pour observer exactement l'eclipse de Lune qui devoit arriver l'onziéme Decembre. Nous n'avions pû jusqu'alors nous servir de nos instrumens pour ces operations; parce que pendant tout le tems que nous fûmes à Siam, la Ville & les Camps étoient si fort inondez, que nous n'avions point eu d'endroit pour les placer. La maison même où nous étions logez n'étant que de bois, la moindre agitation l'ébranloit

Palais de louvre Dou le Roy de
Siam Observe l'Eclypse de Lune.

BIBLIOTECA MANUELE II

loit tellement, que nos Pendules & nos Quarts de cercles en étoient tout déconcertez.

Le sixiéme & le septiéme Decembre nous remarquâmes par l'anneau Astronomique du Sieur Butterfield, que la variation de l'aiguille étoit de deux degrez vingt minutes vers l'Oüest. Cette observation fut trouvée constamment semblable durant ces deux jours consecutifs. Observation sur la declinaison de l'Aiman.

Le neuviéme du même mois par les hauteurs prises du même bord du Soleil, matin & soir l'heure veritable du midy à la pendule à secondes, étoit de 12. h. 5. 3.

La variation de l'aiguille par la machine parallattique du Sieur Chapotot, a été remarquée

une fois. 16. min. seulement. } vers l'Oüest
une autre. 31. min.
une autre. 35. min.
une autre. 38. min.

Cette variation a été trouvée en prenant plusieurs fois matin & soir la même hauteur du Soleil, & observant chaque fois l'Azimuth, l'aiguille demeurant toûjours sur la Ligne Nord & Sud.

Dans la derniere Audiance que Sa Majesté donna à Monsieur l'Ambassadeur, elle lui témoigna qu'elle seroit bien aise que nous fissions l'observation de la premiere Eclipse en sa presence. Quelques jours aprés ce Prince ordonna à Monsieur Constance de nous avertir de l'honneur qu'il vouloit nous faire. On choisit pour cela une Maison Royale qu'on nomme Tlée-Poussonne, à une petite lieuë de Louvo, vers l'Est, peu eloignée de la Forest où le Roy étoit à la Chasse des Elephans. Monsieur Constance Le Roy de Siam veut observer une Eclipse de Lune avec les Jesuites dans son Palais.

ſtance nous mena reconnoître le lieu deux jours avant l'Eclipſe, c'eſt à dire le neuviéme de Decembre. On ne pouvoit choiſir un endroit plus commode. Nous voyions le Ciel de tous côtez, & nous avions tout l'eſpace qu'il falloit pour placer nos inſtrumens. Aprés avoit diſpoſé toutes choſes, nous revinmes à Louvo.

Le lendemain dixiéme Decembre par les hauteurs du même bord du Soleil priſes le matin entre neuf & dix heures, & le ſoir entre deux & trois, l'heure veritable du midy à la même pendule à ſecondes . . . . . étoit 12. h. 2. 31.

Variation de l'aiguille par la machine Parallattique.

une fois 28. min.
une autre 33. min. } vers l'Oüeſt.
une autre 21. min.

Dans la ſuite nous examinerons ſi l'aiguille de l'anneau Aſtronomique décline trop vers l'Oüeſt, comme il eſt fort probable; car ſi cela eſt, il faudra deduire quelque choſe de la variation du Cap de Bonne Eſperance, que nous avons trouvée d'onze degrez & demy vers l'Oüeſt & les Pilotes d'environ neuf degrez ſeulement avec leurs Bouſſolles.

Le Roy de Siam invite Monſr. l'Ambaſſadeur à la Chaſſe des Elephans.

Ce jour-là même le Roy invita Monſieur l'Ambaſſadeur à venir voir les illuminations qu'on faiſoit pour la chaſſe des Elephans. Sa Majeſté voulut que nous fuſſions auſſi de la partie, & nous fit l'honneur de nous envoyer vers les quatre heures aprés midy ſix Elephans avec le Lieutenant du Barkalon pour nous conduire. Nous fîmes porter à Thlée-Pouſſonne nos Lunettes & une pendule aſpirale fort ſeure & montée

tée au Soleil. Car nous devions y observer l'Eclipse, selon les ordres du Roy. La disposition de la Chasse étoit telle que je vas le raconter.

Prés de quarante-six à quarante-sept mille hommes avoient formé dans les bois & sur les montagnes une enceinte de vingt-six lieuës en quarré long, dont les deux grands côtez pouvoient bien avoir chacun dix lieuës, & les deux autres chacun trois lieuës. Toute cette vaste étenduë étoit bordée de deux rangs de feux, qui regnoient tout au tour sur deux lignes à quatre ou cinq pas de distance les uns des autres. Ces feux sont entretenus toute la nuit du bois de la Foreſt, & soûtenus en l'air à la hauteur de sept ou huit pieds sur des petites plates-formes quarrées, élevées sur quatre pieux, ce qui faisoit qu'on pouvoit les voir tout à la fois de fort loin. Ce spectacle me parut dans les tenebres la plus belle illumination que j'aie jamais vuë. De grandes lanternes disposées d'espace en espace faisoient la distinction des quartiers, que commandoient differens Chefs, avec certain nombre d'Elephans de guerre & de Chasseurs armez comme les soldats. On tiroit de tems en tems de petites pieces de Campagne, afin d'étonner par ce bruit, aussi bien que par tous ces feux, les Elephans qui voudroient forcer le passage, ainsi qu'ils l'avoient forcé peu de jours auparavant, parce qu'on n'avoit pas pris cette precaution. Comme il s'étoit trouvé dans l'enceinte de la Chasse une montagne escarpée, on l'avoit cruë si inaccessible à ces animaux qui sont d'une grosseur énorme, qu'on avoit negligé d'y placer des feux, des gardes de l'artillerie : mais il y en eut dix ou douze,

Description de cette Chasse.

qui pour s'échapper se servirent d'un expedient qui surprit, s'attachant avec leurs trompes à un des arbres, qui étoient sur la pénte de cette montagne fort roide, ils se guinderent au pied du tronc suivant, & ils grimperent de la même maniere, d'arbre en arbre avec des efforts incroyables jusqu'au sommet de la montagne, d'où ils se sauverent dans les bois. Ce qui étoit arrivé dans cette chasse, fut cause qu'on ne negligea rien dans celle-ci, afin qu'il ne s'en sauvat plus.

Le Roy de Siam demande M. le Chevalier de Fourbin à M. l'Ambassadeur.

Le Roy trouva au retour de la chasse les François rangez en haye sur une ligne à l'entrée de la Foreſt, & montez sur des Elephans. Il les regarda fort, & prit plaisir, à voir des gens de si bon air. Il venoit de donner audiance à Monsieur l'Ambassadeur, & elle avoit été assez longue. Sur la fin, le Roy avoit fait appeller le Chevalier de Fourbin. Tout le monde connoît la qualité & le merite de cet Officier. Il sert depuis longtems, & il s'est distingué en plusieurs occasions. Monsieur Constance avoit prié M. l'Ambassadeur de le laisser à Siam auprés du Roy son Maître. Sa Majesté voulut bien le demander à M. l'Ambassadeur, & elle lui fit present d'un fort beau sabre, comme pour lui donner une marque qu'elle le prenoit à son service. Elle ajoûta encore à ce present un juste-au-corps de brocard à boutons d'or. Cependant il étoit déja tard, & le Roy s'en étoit retourné. On ne laissa pas de mettre pied à terre dans un endroit agreable, où l'on avoit dressé une magnifique collation. On y servit des confitures & des fruits de toute espece. Monsieur l'Ambassadeur bût la santé du Roy de Siam dans une grande coupe d'or massif dont il lui avoit

avoit fait preſent. Le couvercle & la ſou-coupe étoient du même metail. Ce lieu fut auſſi-tôt entouré d'Elephans de guerre & de feux, pour nous garantir des Tigres & des autres bêtes féroces, qui étoient dans l'enceinte. Aprés cela Monſieur l'Ambaſſadeur reprit le chemin de Louvo, & le Seigneur Conſtance nous mena droit au Château de Thlée-Pouſſonne, où le Roy s'étoit déja rendu pour aſſiſter à l'obſervation de l'Eclipſe.

Les Jeſuites ſe tendent à Thlée Pouſſonne pour obſerver devant le Roy.

Nous arrivâmes ſur les neuf heures au bord du canal, qui conduit au Château, & nous trouvâmes là un Balon du Roy fort propre qui nous attendoit depuis longtems. Ce canal eſt fort large, & a plus d'une lieuë de longueur. Il étoit eclairé de part & d'autre d'une infinité de feux ſemblables à ceux dont on a parlé ci-deſſus, & qui tous en ſemble dans l'obſcurité de la nuit faiſoient un effet charmant à la veuë. Quand nous fûmes à un demi quart de lieuë du Château, nos rameurs qui avoient nagé juſqu'alors avec beaucoup de force & de bruit, commencerent à ramer ſi doucement que nous n'entendions preſque pas le bruit de leurs rames. On nous dit qu'il faloit ſe taire ou parler extremement bas. En effet, quand nous mimes pied à terre, tout étoit ſi tranquille, quoy qu'il y eût aux environs beaucoup de Soldats & de Mandarins, que nous penſions être dans une ſolitude écartée. Le reſpect qu'ils ont pour la perſonne du Roy, leur fait obſerver ce profond ſilence dans tous les endroits où il eſt. D'abord nous diſpoſâmes pluſieurs Lunettes ſur divers appuis qu'on avoit élevez exprez pour les ſoûtenir. Il ne nous falut pas employer beaucoup de tems pour ajuſter nos inſtrumens; ainſi nous nous rembarquâ-

mes une heure aprés pour aller paſſer une partie de la nuit dans la maiſon du Seigneur Conſtance qui eſt à prés de cent pas du Palais.

Quand il falut debarquer au pied de la muraille qui eſt au delà du canal, il y avoit danger de s'enterrer dans des eſpéces de chauſſes-trappes. Ce ſont pluſieurs chaînes de fer, placées à côté les unes des autres à un demi-pied de diſtance, qui occupent la largeur du terreplain entre le canal & le mur. Elles ſont armées d'un double rang de groſſes pointes de fer. On ne manque pas de les tendre toutes les nuits autour du Château, & elles ſeruent à en defendre les approches. Au debarquement, Monſieur Conſtance nous avertit fort à propos de prendre garde à nous, aiant remarqué qu'un de nos Peres alloit deſcendre ſur le rivage. Il fit venir l'Officier de garde, & lui ordonna de faire lever ces chauſſes-trapes qui nous empêchoient de mettre pied à terre. Enſuite nous approchant le plus prés que nous pouvions des murailles, nous marchâmes dans un petit ſentier large de deux pieds qu'on laiſſe libre pour faire les rondes durant la nuit, & nous arrivâmes ſur les onze heures du ſoir à la maiſon du Seigneur Conſtance.

On commence l'obſervation de l'Eclipſe devant le Roy.

Aprés avoir repoſé trois ou quatre heures, nous nous rembarquâmes pour nous rendre à la galerie où ſe devoit faire l'obſervation. Il étoit alors prés de trois heures aprés minuit. Des que nous fûmes arrivez nous mîmes tout en état. Nous avions déja fait voir à Sa Majeſté par le moien de Monſieur Conſtance un grand Type de l'Eclipſe, dans lequel on voioit la Lune, qui entroit peu à peu dans l'ombre, avec l'immerſion

mersion des taches, & Sa Majesté témoigna qu'elle y prenoit plaisir. Nous lui preparâmes une fort bonne Lunette de cinq pieds dans la fenêtre d'un salon, qui donnoit sur la galerie, dans laquelle nous étions. La Penombre étant bien avancée, on avertit le Roy, qui vint incontinent à cette fenêtre. Nous étions assis sur des tapis de Perse, les uns aux Lunettes d'approches, les autres à la Pendule, d'autres devoient écrire le tems de l'observation. Nous saluâmes avec une inclination profonde sa Majesté, aprés quoi on commença à observer.

Apres minuit.	Heur	Min.	Sec.
Commencement de la Penombre,	2.	53.	0.
Penombre plus épaisse	3.	2.	0.
Penombre fort épaisse,		12.	0.
Commencement douteux de l'Eclipse,		15.	8.
Commencement certain,		19.	0.
Riccioli,		19.	45.
Commencement de Grimaldi,		21.	34.
Fin de Grimaldi,		22.	36.
Kepler,		29	32.
Gassendi,		32.	36.
Heraclides		36	40.
	Heur.	Min.	Sec.
Commencement de Copernic,		37.	10
Milieu de Copernic,		39.	0.
Commencement de Platon,	3.	48.	25.
Milieu de Platon,		49.	5.
Fin de Platon,		49.	24.
Menelaus,		58.	45.
Saint Denis,		59	49.

Plinius,	4.	2.	11.
Promotorium acutum,		7.	40.
Commencement de *Mare Chryſium*,		14.	30.
Milieu de *Mare Chryſium*,		17.	45.
Fin de *Mare Chryſium*,		19	18.
L'Immerſion totale,		22.	45.

Le Roy témoigna une ſatisfaction particuliere, voyant toutes les taches de la Lune dans la Lunette, & ſur tout voyant que le Type qu'on en avoit fait à l'Obſervatoire de Paris, leur étoit ſi conforme. Il nous faiſoit diverſes queſtions durant l'Eclipſe, par exemple. Pourquoi la Lune paroiſſoit renverſée dans la Lunette? Pourquoi on voioit encore la partie de la Lune qui étoit éclipſée? Quelle heure il étoit à Paris? A quoi des obſervations faites de concert en des lieux ſi éloignez pourroient être utiles, &c. Tandis qu'on lui expliquoit toutes ces choſes, un des principaux Officiers de ſa Maiſon nous apporta ſur un grand baſſin d'argent ſix Soûtanes & autant de Manteaux de Satin à fleurs, dont le Roy nous fit préſent d'une maniere fort obligeante. Il voulut ſpéculer avec une Lunette de douze pieds, dont le Pere de Fontenay ſe ſervoit, & nous la lui portâmes ſur le champ. Il nous permit de nous lever & d'être debout en ſa preſence, & il voulut bien regarder aprés nous dans la Lunette; car il falloit que nous la remiſſions à ſon point pour la lui preſenter. Ceux qui ſavent avec quel reſpect les Roïs de Siam veulent qu'on ſoit devant eux, nous ont parlé de cette faveur comme d'une choſe tres ſinguliere.

Le Roy fait diverſes queſtions d'Aſtronomie aux Jeſuites.

Sa Majeſté voulut enſuite ſavoir lequel des Peres retourneroit en France, & aiant ſceu que c'é-

c'étoit moi, il me dit fort obligeamment, que comme il envoioit des Ambassadeurs en France fort peu instruits des manieres de l'Europe, il comptoit fort sur les bons conseils que je leur donnerois, & sur tous les bons offices que je leur rendrois par le moyen de nos amis; qu'il leur avoit ordonné de demander au Roy de France douze Mathematiciens de notre Compagnie, & de s'addresser pour cela au Pere de la Chaize, afin qu'il appuyat leur demande; enfin qu'il ne doutoit pas que je ne fisse aussi en particulier tout ce que je pourrois pour menager cette affaire. En même tems le grand Chambellan me presenta sur un grand bassin d'or, devant Sa Majesté, deux fort beaux Crucifix. Le Christ étoit d'or massif, la Croix de tambag, qui est composé d'un melange de sept parties d'or, & de trois autres parties d'un métail aussi precieux que l'or même, le pied étoit d'argent. Sa Majesté me dit que le plus grand étoit destiné pour le Pere de la Chaize Confesseur du Roy, dont il connoissoit le merite & la fidelité au service du Roy son Maître, par le portrait que lui en avoit fait le Seigneur Constance. Alors il se mit à loüer le zele & le desintéressement de son Ministre, qu'il nommoit toûjours nôtre frere, nous disant qu'il en avoit reçû de tres-signalez services dans toutes les occasions qui s'étoient presentées. Aprés quoi Sa Majesté m'ordonna de dire au Pere Confesseur, en lui presuritant de sa part le Crucifix qu'il ne pouvoit lui rendre un service plus agreable ni plus utile à son Etat, qu'en obtenant du Roy douze Mathematiciens; que je les pouvois assûrer qu'avant leur arrivée ils trouveroient à

Louvo une obſervatoire, une maiſon & une Egliſe auſſi bien qu'à Siam. Il donna ordre en même tems au Seigneur Conſtance de les faire bâtir inceſſamment, & de choiſir avec les Peres des emplacemens dans les deux Villes dont je viens de parler. Pour ce qui eſt de l'autre Crucifix, je vous le donne avec plaiſir, me dit-il, d'un air plein de bonté, pour vous ſervir de fidele compagnon durant tout le voyage. Faites moy ſavoir de vos nouvelles le plus ſouvent que vous pourrez, & ſur tout tâchez de revenir au plûtôt; je prie la divine providence qui veille toûjours à la conduite de l'Univers de vous donner une heureuſe Navigation. Enfin, aprés m'avoir recommandé ce qu'il venoit de m'ordonner & ce qu'il m'avoit fait dire de ſa part, il me ſouhaita de nouveau un prompt retour, & ſe retira témoignant le plaiſir & la ſatisfaction qu'il avoit receuë durant les deux heures qu'il nous fit l'honneur d'aſſiſter à nos obſervations. Il n'y avoit que M. Conſtance, le Grand Chambellan & un Gentilhomme de la Chambre auprés de ſa perſonne tout le tems qu'il fut avec nous. Tant de graces auſquelles il falloit repondre ſur le Champ, nous empêcherent d'obſerver l'immerſion de pluſieurs taches. Aprés le depart du Roy, M. Conſtance demeura ſeul avec nous, & aiant bien remarqué le cercle de l'ombre, & *Mare Chryſium* dans la Lunette, il obſerva le reſte des Phaſes conjointement avec nous juſques à l'immerſion totale.

Delà nous retournâmes à la maiſon du Seigneur Conſtance, où nous attendîmes l'émerſion de la Lune qui parut plus d'un quart d'heure avant le lever du Soleil, c'eſt à dire, à ſix heures

& six minutes. Le commencement de l'émersion fut à 6. heures 1. min. 11. sec. ou plûtôt à 6. heur. 9. min. & on tomba-d'accord qu'il falloit s'en tenir à cette observation ; il est vrai que les vapeurs de l'horison nous empêcherent un peu. On voioit encore la Lune proche de l'horison à 6 heur. 22. min 0. sec. elle se coucha peu de tems aprés, & le Soleil se leva. La pendule fut apportée à une heure aprés midi, & n'avoit retardé depuis la veille trois heures aprés midi, que de trois minutes & trois secondes seulement. Les heures marquées dans l'observation sont celles de l'horloge non corrigées. Ainsi les heures du midi à la grande pendule observées le neufviéme & le dixiéme Decembre 1685, & le retardement de la petite à l'égard de la grande, sur laquelle on la régla le dixiéme à trois heures aprés midi, montrent que la petite pendule à 4. heures 22. min 45. sec. aprés minuit du lendemain retardoit d'une minute, & que l'heure veritable étoit 4 heures. 23. minut. 45. sec.

J'ay communiqué ces Observations à Messieurs de l'Academie Royale des Sciences, & on a trouvé que l'immersion totale aiant été observée l'onziéme en cet instant.

	Heur.	Min.	Sec.
A Louvo,	4	23.	45.
A Paris par M. Cassini.	9.	49.	30.
La difference des meridiens,	6.	34.	15.

A 6. heur. 9 min. la même petite pendule retardoit 1. min. 25. sec. l'heure étoit donc 6.

heur. 10. min. 25. sec. Ce fut le tems du commencement de l'émersion, comme elle parut à Louvo. Cette même émersion fut observée à l'Observatoire de Paris par Monsieur Cassini.

	Heur.	Min.	Sec.
	11.	36.	18.
La difference des Meridiens,	6.	34	7.
	Deg.	Min.	
Ainsi la difference des Longitudes sera	98.	32.	
La Longitude de Paris étant	22.	30.	
Donc celle de Louvo sera	121.	2.	

Par les Observations de l'Eclipse de Lune du 21. Fevrier 1682. on avoit trouvé la longitude de Siam de 121 degré, ce qui s'accorde parfaitement à ces nouvelles Observations.

C'est une chose étonnante qu'il y ait des Cartes modernes qui mettent la longitude de Siam à 145. degrez, au lieu que la grande Carte de l'Observatoire faite avant toutes ces observations, la donne de 122. degrez à un degré prés de ces observations.

Un Astrologue Bramine, qui étoit à Louvo, avoit predit cette Eclipse à un quart d'heure prés, mais il s'étoit trompé notablement pour la durée, disant que l'émersion ne paroîtroit sur l'horison qu'aprés le lever du Soleil. Nous avions eu quelques jours auparavant une conference avec ce Bramine, mais comme nous n'entendions pas la langue Siamoise, nous ne pûmes rien savoir de la maniere dont ils calculent les Eclipses. Il nous proposa quelques questions sur le Soleil & sur les Etoiles ausquelles il n'étoit pas difficile de repondre; comme, par exemple, dans

dans quel signe étoit le Soleil, combien nous contions d'Etoiles fixes, &c Il nous demanda si ce qu'il avoit lû dans quelques Livres Chinois, étoit veritable, qu'il paroissoit toûjours une Etoile fixe & fort brillante perpendiculairement sur le Palais de l'Empereur de la Chine à Péquin. Nous lui dimes qne c'étoit une fable, & on n'eut pas de peine à l'en faire convenir. Il n'étoit point du sentiment des Talapoins Siamois qui s'imaginent & qui enseignent que quand la Lune s'éclipse, un Dragon la devore & qu'il la rejette ensuite. Quand on leur objecte d'où vient que nous savons & que nous predisons même le moment de l'Eclipse, de quelle grandeur elle sera, combien elle doit durer, d'où vient que tantôt il n'y a qu'une partie de la Lune Eclipsée, & qu'elle l'est quelquefois toute entiere: Ils repondent froidement que ce Dragon a ses repas reglez, que nous en savons l'heure, & que nous connoissons la mesure de son appetit, qui est quelquefois plus grand & quelquefois plus petit. On a beau leur prouver que tout cela est chimerique, ils persistent opiniâtrement dans leur illusion Pour finir cette matiere, j'ajoûte ici la Lettre que le Seigneur Constance a écrite au Pere de la Chaize, dans laquelle ce Ministre a bien voulu lui rendre compte de ce qui se passa dans la derniere Audiance que le Roy nous donna à l'occasion de l'Eclipse, elle a esté traduite du Portugais.

MOn tres-Reverend Pere,

Je ne puis expliquer à vôtre tres-Reverende

c'eſt que j'y trouve l'occaſion de demander la bonne correſpondance de vôtre Paternité, pour qui j'aurai toûjours toute l'eſtime que je dois. Auſſi je la conjure de tout mon cœur de me faire ſavoir ſes intentions, & de m'aider de ſes bons conſeils, & elle me trouvera diſpoſé à tout, principalement lors qu'il s'agira de la gloire de Dieu ou des interêts du Roy tres-Chrêtien. Toutes ces raiſons m'ont obligé à demander de la part du Roy mon Maître le Pere Tachard au Reverend Pere Superieur, pour s'en retourner en France, & je l'ai chargé de certaines affaires, qu'il doit communiquer à vôtre Paternité.

J'ai preſenté au Roy mon Maiſtre, le Pere Superieur & mes autres Freres, qui ſont venus avec lui. Sa Majeſté me fit l'honneur de les recevoir avec des marques extraordinaires d'affection. Elle les a auſſi honorez de ſa Preſence, n'aiant auprés d'elle que quatre de ſes principaux Mandarins, lorſqu'ils ont obſervé l'Eclipſe qui arriva l'onziéme de ce mois de Decembre. Durant tout ce tems-là Sa Majeſté n'étoit pas éloignée de quatre pieds des Peres qui étoient aſſis, ſe ſervant de leurs inſtrumens, & agiſſant devant le Roy avec la même liberté que s'ils euſſent été à l'Obſervatoire de Paris. Le Roy eut même la bonté d'appeller le Pere Superieur auprés de lui, & de lui ordonner d'ajuſter ſa Lunette, afin que Sa Majeſté pût obſerver plus facilement, recevant cet inſtrument de la main du Pere comme s'il eût été ſon ami familier. Durant cette obſervation il fit l'honneur aux Peres de leur donner a chacun une Soûtane & un Manteau de Damas de la Chine, & il ajoûta pour le Pere Tachard qui preſentera cette Lettre à vôtre Paternité,

un Crucifix d'or, afin de lui donner un fidelle Compagnon de ſon voyage (ce ſont les propres termes du Roy) chargeant ce même Pere d'en preſenter un autre beaucoup plus grand à vôtre Paternité, afin de la prier en particulier de lui procurer auprés de Sa Majeſté tres-Chrêtienne douze Peres Mathematiciens de la Compagnie qui ſeront reçûs ici avec beaucoup de joie. Le Roy mon Maître aiant déja ordonné au Pere Superieur de choiſir un lieu à Louvo & un autre à Siam pour y bâtir des Egliſes, des Obſervatoires & des Maiſons qui leur ſoient propres, il me chargea en même tems de donner ordre que toutes ces choſes fuſſent prêtes pour recevoir ces Peres à leur arrivée. Si les ſix Peres Mathematiciens & mes Freres, ont été capables de faire de ſi belles choſes en deux mois, que n'en feront pas cinquante ou davantage dans l'eſpace de vingt années.

J'ai donné à l'Ambaſſadeur du Roy mon Maître quelques curioſitez de ces Païs-ci pour les preſenter de ma part à vôtre Paternité. Je la prie de les accepter, & ce me ſera un nouveau ſujet de joie pour recevoir ſes ordres & lui rendre mes ſervices en tout ce qui dépendra de moi. Je me recommande à ſes ſaints Sacrifices, & je ſuis avec toute l'amitié & le reſpect que je dois,

Mon-Tres-Reverend Pere,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant Serviteur & Frere,
CONSTANTIN PHAULKON.

Le

Le Roy aprés avoir speculé l'Eclipse avec nous de la maniere qu'on l'a raconté, nous fit inviter à prendre part au divertissement qu'il donnoit ce jour là dans la foreſt, pour la prise des Elephans qu'on y tenoit renfermez. Nous nous disposames sur les sept heures à partir. Alors on nous dit que Monsieur l'Ambassadeur paroissoit, & que le Roy sortoit de son Palais. En effet un moment aprés, Monsieur l'Ambassadeur arriva à cheval avec toute sa maison, Monsieur l'Evêque de Metellopolis, Monsieur l'Abbé de Lyonne, & Monsieur Vachet étoient de la suite. On n'eut pas plûtot descendu de de cheval & monté sur des Elephans qu'on avoit preparez, que le Roy parût suivi d'un grand nombre de Mandarins montez sur des Elephans de guerre. On suivit, & on s'enfonça dans les bois environ une lieuë, jusqu'à l'enclos où étoient les Elephans sauvages. C'étoit un parc quarré de trois cens ou quatre cens pas Geometriques, dont les côtez étoient fermez par de gros pieux. On y avoit pourtant laissé de grandes ouvertures de distance en distance. Il y a avoit quatorze Elephans de toute grandeur. D'abord qu'on fut arrivé, on fit une enceinte d'environ cent Elephans de guerre qu'on posta autour du parc pour empêcher les sauvages de franchir les palissades, nous étions derriere cette haye tout auprés du Roy. On pousſa dans l'enceinte du Parc une douzaine d'Elephans privez des plus forts, sur chacun desquels deux hommes étoient montez avec de grosses cordes à nœuds coulans, dont les bouts étoient attachez aux Elephans qu'ils montoient. Ils couroient d'abord sur l'Elephant qu'ils vouloient prendre, qui se voiant pour-

La maniere de prendre les Elephans.

pourſuivi ſe preſentoit à la barriere pour la forcer & pour s'enfuir ; mais tout étoit bloqué d'Elephans de guerre par leſquels ils étoient repouſſez dans l'enclos ; & comme ils fuyoient dans cet eſpace, les chaſſeurs qui étoient montez ſur des Elephans privez, jettoient leurs nœuds ſi à propos dans l'endroit où ces animaux devoient mettre le pied, qu'ils ne manquoient guere de les prendre ; en effet tout fut pris dans une heure.

En ſuite on attachoit chaque Elephant ſauvage, & l'on mettoit à ſes côtez deux Elephans privés avec leſquels on devoit les laiſſer pendant quinze jours pour être apprivoiſez par leur moien.

Parmi cette troupe d'Elephans ſauvages, il s'en trouva deux ou trois fort jeunes & fort petits. Le Roy dit qu'il en envoyeroit un à Monſieur le Duc de Bourgogne : mais faiſant reflexion que Monſieur le Duc d'Anjou en pourroit être jaloux, il ajoûta qu'il vouloit auſſi lui en envoyer un plus petit, afin qu'il n'y eût point entr'eux de jalouſie ni de diſpute.

Aprés la Chaſſe Sa Majeſté dit à Monſieur l'Ambaſſadeur, qu'on n'en avoit jamais fait de ſi heureuſe en ſi peu de tems, que la Providence avoit menagé cela à cauſe de lui, & qu'on devoit en rendre grace à Dieu. Elle le pria enſuite de lui laiſſer Monſieur de la Mare. Monſieur l'Ambaſſadeur le lui preſenta, & Sa Majeſté luy fit donner à l'inſtant par le Seigneur Conſtance une veſte d'une étoffe d'argent garnie de boutons d'or. Monſieur de la Mare eſt un Ingenieur tres habile dans ſon metier, & fort honnête homme. Il a ſervi long-tems ſur

mer

mer & sur terre. S'étant appliqué des sa jeunesse aux Mathematiques, il y a fait de grands progrez. Il entend parfaitement bien la Navigation, les Fortifications & la Geometrie. Tous les Gentilshommes prirent dans cette occasion congé du Roy, qui leur souhaita un heureux voyage, & leur donna mille marques de bonté.

M. l'Ambassadeur prend son audiance de congé du Roy de Siam.

Le Roy s'en rétourna à Thlée Poussonne, & Monsieur l'Ambassadeur à Louvo. Le Roy s'y rendit aussi le soir, afin de donner le lendemain à Monsieur l'Ambassadeur son audiance de congé. Sur les huit heures du matin douziéme Decembre, un Oya qui est un Mandarin du premier rang, vint avec un grand Cortege prendre Monsieur l'Ambassadeur à son Hôtel, pour le mener à l'Audiance. On y observa à peu prés les ceremonies qui se pratiquerent le jour de l'entrée & de la premiere audiance, à la reserve que les Gentilshommes de la suite n'accompagnerent Monsieur l'Ambassadeur que jusques dans la seconde cour du Palais. L'audiance ne fut pas longue. Le Roy aprés avoir chargé Monsieur l'Ambassadeur de ses complimens pour le Roy tres-Chrêtien, & pour toute la maison Royale, lui fit present d'un grand vase d'or, qu'on appelle en Siamois *Lelom*, & en Portugais *Bolseta*, qui est la marque de grand Oya & de Prince. Il n'est permis qu'au seul Prince de Camboje d'en avoir un semblable à la Cour de Siam. Le Seigneur Constance dit à Monsieur l'Ambassadeur de la part du Roy, que Sa Majesté eût volontiers achevé la ceremonie qui se pratique dans ces sortes d'occasions, mais qu'elle l'omettoit à cause de certaines choses, qui peut-être ne seroient pas agreables

aux

aux Europeans. Sa Majesté fit aussi donner à Monsieur l'Abbè de Lyonne & à Monsieur le Vachet, qu'elle envoioit en France pour accompagner ses Ambassadeurs, un Crucifix d'or semblable à celui qu'elle m'avoit donné le jour precedent. A la sortie de l'Audiance on trouva dans un beau Salon au milieu d'un parterre entouré de jets d'eau, une grande table dressée, où il y avoit plus de cinquante couverts. On y servit en grands bassins d'argent. L'abondance des viandes n'étoit pas moins grande, que les ragoûts étoient delicats On n'y manquoit d'aucune sorte de vins, on estimoit sur tout les confitures de la Chine & du Japon. Monsieur l'Ambassadeur & Monsieur Constance voulurent absolument que nous fussions à ce regal. Aprés ce magnifique repas, Monsieur l'Ambassadeur s'embarqua pour Siam, étant accompagné d'un grand nombre de Mandarins de tous les ordres. Je demeurai avec le Seigneur Constance jusqu'au lendemain, quand il fallut se separer de nos Peres, je sentis qne j'avois une extréme peine à les quitter. Le Pere Superieur & deux autres voulurent venir avec moi, & accompagner Monsieur l'Ambassadeur jusqu'à son Vaisseau.

Nos conducteurs ramerent toute la nuit, & le quatorziéme Decembre nous nous rendîmes vers les sept heures du matin à l'Hôtel de Monsieur l'Ambassadeur à Siam. On étoit occupé à embarquer les Porcelaines & les autres meubles de son Palais, dont le Roy lui avoit fait present. Avant que de partir de la Ville, j'eus un long entretien avec le Pere Suarez & le Pere Fuciti. Ces Peres ont appris à souffrir sans se plaindre, & ils ont sur ce point une delicatesse

de-

de conscience, qui leur fait garder des mesures, dont la morale la plus severe ne s'accommode pas toûjours. Ils me témoignerent seulement qu'ils avoient été surpris, qu'on accusât les Jesuites qui sont dans les Indes, de prendre de l'argent à la façon des Paroisses, pour administrer le Baptême, dire la Messe, &c. vû qu'une infinité de peuples pouvoit rendre témoignage du contraire, & ils me protesterent devant Dieu qu'on n'avoit jamais rien fait qui pût alterer le moins du monde la regle de nos Constitutions. Je cherchois il y a long-tems à m'éclaircir d'un fait qui avoit éclaté, mais j'avois oublié jusqu'alors de le faire. Je leur demandai s'il étoit vrai, qu'un certain Ministre de Batavie, nommé Ferreira, fût un Jesuite apostat, ainsi qu'on le publioit. Ils me repondirent qu'il n'avoit jamais été ni de nôtre Compagnie, ni d'aucune autre Societé Religieuse, qu'il l'avoit avoüé à diverses personnes, & au Pere Fuciti même à Batavie; que ce qui avoit peut-être donné quelque fondement à ce bruit, étoit la conformité de son nom avec celuy d'un Jesuite, qui s'appelle aussi Ferreira, & dont on a parlé ci-dessus: d'où on auroit eu lieu de les confondre dans une seule personne. Dieu veuille qu'on ne puisse attribuer l'origine de ces sortes de bruits qu'à une simple meprise. Car combien en a-t'on publié de semblables depuis quelques années dans de certains libelles qui courent en Hollande? L'éloignement des lieux a favorisé en ceci les mal-intentionnez, & la pente naturelle ou l'interest qu'on a de croire le mal, a fait que quelques gens leur ont ajoûté foy. Aprés avoir vû les choses de plus

prés.

y passa une Fregate du Roy de Siam, qui portoit la Lettre que Sa Majesté écrivoit au Roy trés-Chrêtien. La Lettre étoit dans une boëte d'or faite en forme de Cone, la premiere boëte étoit enfermée dans une plus grande d'argent. Cette seconde dans une troisiéme de bois verniſſé du Japon, enveloppée d'un riche brocard d'or. Tout cela étoit dans une Pyramide dorée qu'on avoit placée sur la Dunette de la Fregate, avec plusieurs parasols qui la couvroient. Quand la Fregate passoit avec son escorte de Balons d'Etat, tous les Gouverneurs des Places, qui sont sur la riviere, faisoient faire une decharge generale de leur artillerie, & chacun accompagnoit la Lettre sur les Terres de son Gouvernement, un autre la recevoit ensuite avec les mêmes honneurs & les mêmes ceremonies.

On apporte à bord de l'Oyseau la Lettre du Roy de Siam.

Le Dimanche seiziéme Decembre, M. l'Ambassadeur arriva à la Barre, & il alla à bord de l'Oyseau le même jour sur les sept heures du soir Comme j'avois toûjours été dans le Balon du Seigneur Constance, il voulut que j'entrasse dans l'une de ses Fregates à l'entrée de la riviere, & que je restasse avec lui pendant deux jours, pour expedier quelques affaires. Ce fut là qu'il me chargea d'une Lettre pour le Roy, que j'ay eu l'honneur de presenter à sa Majesté Monsr. Constance fit lever l'ancre, & alla mouïller auprés du Vaisseau de Monsieur l'Ambassadeur, & lui rendre un honneur qu'il n'avoit jamais rendu à personne. Les Ambassadeurs du Roy de Siam qui ne s'étoient pas encore embarquez dans l'Oyseau, demanderent à Monsieur l'Am-

l'Ambaſſadeur la grande chaloupe pour porter à bord la Lettre de leur Maître. Ils l'allerent prendre dans la Fregate. & quand on fut arrivé à bord, le ſecond Ambaſſadeur mit ſur ſes épaules la pyramide où elle étoit, & monta ainſi dans le Vaiſſeau ſans que perſonne oſât y toucher. On la plaça ſur la Dunette avec les paraſols, au bruit d'une décharge de vingt-& un coup de canon. Cependant on fit cendeſcendre Meſſieurs les Ambaſſadeurs à la porter dans leur Chambre, parce qu'étant ainſi placée, elle empêchoit la manœuvre du Vaiſſeau. Monſieur l'Ambaſſadeur & le Seigneur Conſtance ſe rendirent viſite dans leurs bords, avec les ſaluts ordinaires. Le dernier vint une ſeconde fois à bord de l'Oyſeau pour prendre congé ; ils ſe donnerent l'un à l'autre mille temoignages d'amitié, & ſe ſeparerent avec douleur. Nos trois Peres, qui étoient venus juſques-là, s'en retournerent avec le Seigneur Conſtance & Monſieur l'Evêque de Metellopolis, me laiſſant dans un ſenſible regret, que je tâchois de moderer par l'eſperance de les revoir dans quelques années. Quand tout le monde fut deſcendu dans la Chaloupe, le Seigneur Conſtance m'appella pour me faire preſent d'un Chapelet, fait du bois precieux de Calamba, dont la Croix & le gros grains étoient de Tambag. Aprés cela la Chaloupe mit au large, & on la ſalüa de treize coups de canons pour le dernier adieu.

On étoit prêt à faire voile, & on n'attendoit plus que Monſieur le Vachet & le Secretaire de Monſieur l'Ambaſſadeur ; ils étoient deſcendus avec tout le monde à l'embouchûre de la rivie-

re ; mais on ne savoit ce qu'ils étoient devenus depuis trois jours. Cela recula nôtre voyage, & on alloit lever l'ancre lors qu'on les vit venir avec deux ou trois Mandarins de la suite des Ambassadeurs de Siam. Les courans avoient emporté la Galere qui les portoit, avec tant de violence, qu'ils n'avoient pû y resister, & nous rejoindre plûtôt ; plusieurs autres devoient s'embarquer avec nous ; mais la saison déja avancée ne nous permit pas de les attendre, & on mit à la voile.

Depart de la Barre de Siam.

Ainsi nous partîmes de la Barre de Siam le vingt deuxiéme Decembre avec un bon vent. Le Seigneur Constance nous avoit envoyé toutes sortes de rafraîchissemens & en si grande abondance, qu'on fut obligé de le prier qu'il n'en envoyât plus, & d'en laisser même une partie. Nous nous rendîmes à Bantam le dixiéme de Janvier aprés avoir échoüé au detroit de Banca par la faute du Pilote Hollandois, que nous avions pris à Batavie. On ne sait pas bien par quel caprice il s'avisa de faire jetter l'ancre, ce qui nous mit en danger de perir ; car si le fonds eut été moins vazeux qu'il l'étoit, l'ancre qu'on avoit jetté eut fait crever le Vaisseau qui avoit couru dessus. On eut un peu de peine à le retirer de-là. Un Navire Hollandois qui venoit aprés nous, n'eût garde de nous suivre, aussi n'échoüa-t'il pas comme nous.

On ne fut pas plûtôt moüillé devant Bantam, que M. l'Ambassadeur envoya M. de Cibois Lieutenant du Vaisseau faire compliment au Gouverneur, ne doutant pas qu'il ne fit les choses de meilleure grace qu'il n'avoit fait la premiere fois, & d'autant plus qu'il n'ignoroit pas

les

les honnêtetez que le General de Batavie avoit faites à Monſieur l'Ambaſſadeur; mais on fut trompé. Monſieur Cibois ne pût parler au Gouverneur, qu'on diſoit être malade, & qui lui fit dire par le Commandant du Fort, qu'on envoyeroit des rafraîchiſſemens. Cette promeſſe n'aboutit qu'à envoier à nôtre bord deux ou trois bœufs; Son excuſe fut qu'il n'avoit rien trouvé d'avantage. Le ſoir il vint un homme qui ſe diſoit envoyé du Gouverneur, pour demander l'argent des bœufs dont on croyoit que le Gouverneur avoit fait preſent à Monſieur l'Ambaſſadeur. On traita cet Envoyé comme il le meritoit, & on lui fit porter une reponſe au Gouverneur conforme à un procedé auſſi mal honnête que celui-là. On fit voile le lendemain vers le Cap de Bonne-Eſperance.

Nous paſsâmes le plus heureuſement du monde le détroit de la Sonde; c'eſt un paſſage fort difficile à traverſer à cauſe des vents contraires qui devoient y regner en cette ſaiſon. Mais Dieu nous favoriſa du plus beau tems du monde, qui nous tira en peu d'heures de ce mauvais pas. Nous ſentîmes encore un effet plus particulier de ſa Providence trois jours aprés. Nos Pilotes vouloient paſſer à trente ou quarante lieuës au deſſus de l'Iſle Mony, vers le Sud, ils croyoient avoir pris de juſtes meſures pour cela, lorſqu'à la pointe du jour Monſieur de Vaudricourt vît une terre à trois ou quatre lieuës de nous; on y auroit échoüé ſi on eût eu un vent plus frais pendant la nuit. Cette terre eſt ſi baſſe qu'on ne la reconnoît qu'aux briſans. Nous fûmes obligez de paſſer ſous le vent & de la laiſſer au Sud contre nôtre premier deſſein. Durant

rant toute la traverſée nous eûmes un temps à ſouhait, juſques à ce que nous fumes arrivez par le travers de l'Iſle de Bourbon le treiziéme de Fevrier, où nous reçûmes un des plus violens coups de vent, ſelon le temoignage des plus vieux Officiers, qu'ils euſſent jamais vû Il dura trois jours, & aprés avoir emporté la grande voile de la Fregate, il la ſepara de nous, preſque au méme endroit où nous l'avions perduë en allant, & nous ne la revîmes que le jour que nous moüillâmes au Cap de Bonne-Eſperance, où elle arriva deux heures avant nous.

On demande des nouvelles d'Europe à un Vaiſſeau Anglois.

Le dixiéme de Mars on decouvrit un Vaiſſeau qui faiſoit ſa route vers les Indes. Et s'en approchant on reconnut à ſon Pavillon qu'il étoit Anglois. Monſieur l'Ambaſſadeur voulant apprendre les nouvelles d'Europe, depécha vers le Capitaine Monſieur de Cibois avec ſon Secretaire, qui parloit fort bon Anglois. Ils rapporterent que ce Vaiſſeau étoit parti d'Angleterre depuis cinq mois, & qu'il alloit droit au Tunquin ſans toucher nulle part, que tout étoit tranquille en Europe; que le Roy d'Angleterre avoit defait les Rebelles, & pris priſonnier le Duc de Montmouth, qui les commandoit; que ſon procez lui aiant eſté fait, on lui avoit coupé la teſte, ſelon l'Arreſt qui en avoit eſté porté; que pluſieurs de ſes complices avoient ſubi le même châtiment, quoi que d'autres euſſent éprouvé la clemence de ſa Majeſté Britannique.

Ces nouvelles nous furent tres-agreables, & particulierement celle qu'il nous dit, que la terre du Cap avoit paru la veille ſur le ſoir à ſept lieuës de diſtance. Alors nous vîmes que

fort obligeament que tout seroit prêt à nôtre arrivée, & il m'invita par avance & tous mes compagnons à nous y venir de lasser. Aprés toutes ces honnetêtez, il me fit present de quatre belles peaux de Tigres & d'un petit animal privé qu'il avoit pris dans son dernier voyage. Il ressembloit par son poil & par sa grandeur à un Ecureüil, & en avoit presque la figure. En me le donnant il me fit entendre, que c'étoit l'ennemi implacable des Serpens, & qu'il leur faisoit une cruelle guerre.

C'étoit le tems des Vandanges ; mais elles étoient déja fort avancées, nous mangeâmes du raisin de l'Afrique qui a un merveilleux goût, & qui y vient en abondance. Le vin blanc est fort delicat, & si les Hollandois savoient aussi bien cultiver les Vignes, qu'ils sont habiles à faire des Colonies & à entretenir le commerce, on y auroit des vins excellens d'autre couleur.

Le Gouverneur me dit qu'il venoit de faire un grand voyage dans les terres vers le Nord, où il avoit découvert beaucoup de Nations qui ont quelque forme de Gouvernement & de Police bien reglée, ainsi qu'on le peut voir dans la description du Cap de Bonne-Esperance.

On sort de la Baye du Cap.

Nos provisions étant faites, & nos malades rétablis par l'air de terre, on sortit de la Baye du Cap le vingt-sixiéme de Mars. On dressa la route pour aller à l'Isle de l'Ascension. Cette Isle est à huit degrez de Latitude de Sud, & sept degrez & quinze minute de Longitude. La peche qu'on y fait de la Tortuë est si abondante, qu'on en prend dans une ou deux nuits autant

qu'il en faut pour nourrir un Equipage de quatre cens hommes durant plus de quinze jours. Ces Tortuës ſont d'une groſſeur extraordinaire. Sur le ſoir apres le coucher du Soleil, comme elles ſortent de la Mer pour faire leurs œufs ſur le rivage, on en renverſe ſur le dos autant qu'on en veut prendre, car les bords de la Mer en ſont couverts, & on les laiſſe ainſi juſqu'au lendemain qu'on vient pour les porter à bord dans des Chaloupes. Nous découvrîmes cette Iſle, qui paroit de fort loin par une haute montagne, le dix-neufviéme d'Avril ſur les quatre heures du ſoir. Nous avions un bon vent, & il falloit perdre du tems pour aller à la rade, cela fit que Monſieur l'Ambaſſadeur ne voulut pas s'y arréter.

On paſſe la Ligne au premier Meridien.

On paſſa la Ligne au premier Meridien le vingt-ſeptiéme d'Avril. Depuis ce tems-là nous eûmes de petits vents juſqu'au dernier jour de May, que nous fûmes accueillis d'un gros vent contraire. Le lendemain ſur le ſoir nous fûmes bien étonnez de voir devant nous l'Iſle de Corvo, la plus Septentrionale des Açores. Nos Pilotes croyoient avoir paſſé ces Iſles & être au delà de prés de cent lieuës. J'ay lû dans pluſieurs Routiers, & j'ai appris de divers habiles Navigateurs, qu'on ſe trompe ſouvent dans cette route, & qu'on ne manque gueres de decouvrir les Açores, quand on croit les avoir déja paſſées Cela fait voir qu'en ces endroits les courans portent vers l'Oüeſt avec beaucoup de rapidité. Ainſi il faut naviger avec beaucoup de précaution lorſqu'on revient de l'Afrique, afin de ne pas tomber dans une erreur ſi conſiderable, qui peut avoir des ſuites funeſtes.

L'on-

L'onziéme de Juin un violent orage nous contraignit de ſerrer nos voiles & de nous mettre à la cappe avec la ſeule voile d'Artimon. Ce coup de vent ne dura pas longtems, & nous fîmes route vers l'Eſt. Un jour que nôtre Navire voguoit à pleines voiles, & que nous eſperions bien-tôt decouvrir la terre d'Oüeſſant, parce que nous avions trouvé la ſonde, un Matelot de garde s'écria que nous allions donner ſur un Rocher. Il étoit déja tard, & l'obſcurité de la nuit augmentoit la frayeur qu'un danger ſi preſent nous avoit cauſée, mais elle fut diſſipée un moment aprés, lors qu'au lieu de ce prétendu rocher nous trouvâmes une groſſe Barque de Peſcheurs qui étoit à l'ancre. Peu s'en fallut qu'on ne paſsât par deſſus, ſans une manœuvre qu'on fit à propos. Ces pauvres gens en furent ſi allarmez, qu'ils crioient encore de toute leur force, qu'on eut pitié d'eux, quoi que nous en fuſſions déja aſſez éloignez.

Le ſeiziéme nous rencontrâmes une Barque, qui nous aſſura que nous n'étions qu'à huit lieuës d'Oüeſſan. Cette nouvelle donna beaucoup de joie à tout l'Equipage, qui fut augmentée le lendemain par la vûë de cette Iſle Dés que nous l'eûmes decouverte, nous forçâmes de voiles pour entrer dans l'Iroiſe, mais la Marée étant contraire & le vent nous aiant manqué, nous fumes obligez de moüiller entre les pierres noires & la terre ferme à vingt-cinq braſſes d'eau ſur un fond de ſable. Le jour ſuivant dixhuitiéme de Juin nous vinſmes moüiller dans la rade de Breſt. On chanta le *Te Deum* pour remercier Dieu d'un ſi heureux voyage, au bruit de toute l'Artillerie des deux Vaiſſeaux, aprés quoi on deſcendit à terre.

VOYAGE DE SIAM.

LIVRE SIXIE'ME.

LES MOEURS ET LA Religion des Siamois.

JE ne diray rien que je n'aye vû moi-même, ou que je n'aie appris du Seigneur Conſtance, & de quelque autre perſonne fort intelligente, pour ne point donner au Public des connoiſſances fauſſes ou incertaines. C'eſt le ſage avis que me donna ce Miniſtre durant tout le tems que j'eus l'honneur d'être aupres de lui me faiſant entendre que certaines gens avoient fourni des Memoires peu ſeurs de bien des choſes. Ainſi je ne parlerai pas de tout ce qui s'eſt paſſé au Tunquin & à la Cochinchine, parce que de trois perſonnes qui y ont vécu pluſieurs années, & que je croirois chacun en particulier par tout ailleurs, à peine deux ſe ſont accordez ſur une infinité de points, dont on leur a demandé compte. Car pour ce qui eſt des Orientaux, tout le monde ſçait qu'ils diſent les choſes, non pas comme elles ſont en effet, mais comme ils ſoupconnent qu'on ſouhaiteroit qu'elles fuſſent. C'eſt pourquoi

ils

ils se soucient peu de se contredire sur les faits qu'ils ont avancez, pourvû qu'ils s'accommodent aux inclinations de celui qui les interroge ; de sorte que si on les surprend dans quelque contradiction, ils ne s'embaraſſent pas qu'on la leur faſſe remarquer. Ce qui vous plaiſoit hier, diſent-ils froidement, vous déplaît aujourd'hui, c'eſt ce qui nous fait parler aujourd'hui autrement que nous ne parlions hier. Je ne m'étendrai pas tant ſur ce qui regarde les coûtumes & le gouvernement des Siamois, que ſur ce qui regarde leur Religion, dont j'ai pris grand ſoin de m'informer, & dont j'ai appris bien des particularitez, qui ſeront, comme je croi, fort au goût des curieux. Je les dois preſque toutes à un Eccleſiaſtique Siamois qui eſt venu en France avec les Ambaſſadeurs du Roy de Siam.

Situation du Royaume de Siam.

Le Royaume de Siam s'étend depuis la pointe de Malaca juſqu'aux Royaumes de Pégu & de Laos, qui le bornent du côté du Septentrion. Il a la Mer des Indes à l'Occident, & celle de la Chine à l'Orient, en ſorte qu'il ſemble ne faire qu'une grande Peninſule. Les Provinces avancées dans les terres vers le Nord ſont aſſez inconnuës, & nos Cartes Geographiques n'en marquent pas bien la ſituation & les limites. Nous avons déja vû par deux obſervations d'Eclipſe de Lune, que la Longitude eſt fort mal marquée. Le Roy de Siam a témoigné à nos Peres qu'il ſouhaitoit une Carte exacte de ſes Etats, & des Royaumes d'alentour, nous aiant fait dire par le Seigneur Conſtance, qu'il nous donneroit des Lettres de recommandation pour les Princes ſes voiſins, afin que nous

euſſions la liberté de parcourir leurs terres, & que nous en fiſſions une exacte deſcription. Je ne croi pas qu'aprés mon départ nos Peres ayent eu le tems d'executer les ordres du Roy de Siam, parce qu'ils étoient preſſez de partir pour la Chine, n'attendant que l'occaſion de s'embarquer. Ce ſera le premier ouvrage que nous entreprendrons, dés que nous ſaurons ſuffiſamment la Langue.

Deſcription du Roiaume de Siam.

Ce Roiaume eſt entrecoupé de pluſieurs rivieres, & arroſé de pluyes ſi fréquentes, que durant plus de ſix mois de l'année elles inondent tout le païs, qui eſt abondant en ris, en fruits, & en beſtiaux. Les maiſons ſont communement de bois, & elevées ſur des piliers à cauſe des innondations, ſans avoir rien de la grandeur ni de la regularité qu'on voit dans celles d'Europe. Les Chinois & les Maures en ont fait bâtir à Siam pluſieurs de pierre, qui ſont aſſez belles Les richeſſes du païs paroiſſent dans les Temples, par la quantité d'ouvrages d'or & de tres-belles dorûres, qui en ſont les ornemens, ces Pagodes étant d'ailleurs d'une ſtructure particuliere & en tres grand nombre. J'ajoûte ici la figure d'une Colonne qui eſt à l'entrée d'un des plus fameux Temples de la Ville Capitale; c'eſt le plus beau morceau de l'Architecture des Siamois, au moins ils le regardent comme tel. Ils ne manquent point de bois, & on en trouve de tres-bon pour conſtruire des Vaiſſeaux.

La Ville Capitale s'appelle Siam. C'eſt le nom que lui ont donné les Portugais. Les Siamois la nomment, *Crung ſi ayu thaya*, & non pas *Iuthia* ou *Odia*. *Crung ſi* ſignifie Ville excellente.

Leurs

FIG. XXV

Leurs Hiſtoires la nomment encore *Crung thep pa ppra ma hà nà kon.* Cela veut dire Ville Angelique, admirable & extraordinaire; ils l'appellent Angelique, parce qu'ils la croyent imprenable aux hommes. Comme toutes les Nations ſont bien receuës à Siam, & qu'on y laiſſe vivre chacun dans le libre exercice de ſa Religion, il n'y a preſque pas une ſeule Nation qui ne s'y trouve. Les Chinois ſont ceux qui y font le plus gros negoce; outre celui de la Chine, ils font encore celui du Japon. Le Roy de Siam envoie des Vaiſſeaux à Surate, à Bengale, à Moca, & en d'autres endroits pour le Commerce. Mais les Siamois n'étant pas plus habiles dans la Navigation que les autres peuples d'Orient, ce ſont les Europeans qui en ont la conduite. Il a auſſi pluſieurs Jonkos qui ſont des bâtimens de la Chine, & ce ſont les Chinois qui les montent. Mais quoi que cette Nation ſe vante d'avoir depuis plus de deux mille ans, l'uſage de la Bouſſole, il s'en faut bien que l'art de naviger y ſoit auſſi parfait qu'en Europe. Ils n'ont point d'autres inſtrumens pour la Navigation que le plomb ou la ſonde. Ils font leur Eſtime comme nous, & courent tant de tems ſur un tel air de vent. Les courans, les montagnes qu'ils decouvrent dans les terres, la couleur du ſable, ſa fineſſe, ſon mélange, & les autres experiences ſont les ſeules regles dont ils ſe ſervent.

Les habits des Siamois.

Les Siamois ne ſont pas magnifiques dans leurs habits. Les hommes & les femmes du menu peuple ſont preſque habillez de la même maniere. Ils ont un Longuis, qui eſt un morceau d'une étoffe fort ſimple long d'environ

deux aulnes & demie, & large de trois quarts d'aulne. Ils ſe mettent ce Longuis autour du corps, en ſorte qu'il fait comme une eſpece de Jupon, qui leur prend depuis la ceinture juſqu au deſſous du genoû, celui des femmes deſcend juſqu'à la cheville du pied. Les femmes ont outre cela un morceau de Bétille blanche, long de prés de trois aulnes, qu'elles ſe mettent en maniere d'écharpe pour ſe couvrir le reſte du corps. Les hommes ont pour cela un autre Longuis, qu'ils ne prennent que lors qu'il fait froid, qu'il pleut, ou qu'il fait beaucoup de ſoleil. Les habits des Mandarins, lors qu'ils ſont dans leur domeſtique, ne ſont differents de ceux du peuple que par la fineſſe de l'étoffe. Mais lors qu'il ſortent ils ont un Longuis de ſoie ou de toile peinte de ſix à ſept aulnes, qu'ils ſavent ſi bien ajuſter autour du corps, qu'il ne leur deſcend qu'au deſſous du genoû. Les Mandarins conſiderables ont ſous ce Longuis un calçon étroit, dont les extremitez ſont bordées d'or & d'argent. Ils ont méme des Veſtes, dont le corps & les manches ſont aſſez larges. Ils ont des ſouliers faits comme ceux des Indiens. Les jours de ceremonie qu'ils doivent paroître devant le Roy, ils ont un bonnet de Betille empeſée, qui s'éleve en pointe comme le haut d'une Pyramide, & qu'ils attachent par deſſous le menton avec un cordon. Le Roy donne à quelques Mandarins ſelon leur qualité, des Couronnes d'or ou d'argent, faites à peu prés comme celles de nos Ducs & de nos Marquis, pour mettre autour de leur bonnet, ce qui eſt une marque de grande diſtinction.

Les Siamois ont beaucoup de douceur & d'hon-

Mandarin qui parle à vn

Fig. XVIII.

le à vn de ses gens.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

d'honnêteté, ils vivent en bonne intelligence les uns avec les autres, & ils ne manquent pas de complaisance pour les Etrangers. La bonne conduite des François, & sur tout la sagesse & les grands exemples de vertu de Monsieur le Chevalier de Chaumont, leur ont donné une si haute idée de la France, que les Mandarins les plus qualifiez recherchoient avec empressement l'honneur d'y venir en qualité d'Ambassadeur du Roy leur Maître, où à la suite de ceux qu'il envoyoit. A parler en general il y a une grande union dans les familles, & c'est par un principe de tendresse pour leurs parens, qu'ils nous accusent un peu de dureté, parce que nous quittons les nôtres pour aller vivre bien loin d'eux dans des terres éloignées, nous disant qu'ils pourroient avoir besoin de nous. La justice ne regne pas moins entre eux que l'amitié & la paix. Quand quelque Vaisseau fait naufrage sur leurs côtes, il y a une loy qui les oblige de rapporter à la Ville Capitale tout ce qu'on peut ramasser du debris, pour être ensuite remis entre les mains de ceux à qui ces effets appartiennent; ce qui s'observe aussi à l'égard des Etrangers. Caractere de leurs mœurs & leurs mœurs.

La persuasion où ils sont qu'il est messeant à un homme d'avoir les dents blanches comme les bêtes, leur fait prendre un grand soin de les noircir. Ils se servent pour cela d'un vernis fait exprés, qu'ils renouvellent de tems en tems quand il commence à se passer. Pour donner le tems à la couleur de s'attacher ils ne mangent point pendant quelques jours, & ils se passent même de Bétel & d'Arréque. Le Bétel dont nous avons souvent parlé est la feuille d'un ar- Proprieté du Betel & de l'Aréque.

bre de même nom, & l'Aréque eſt un fruit à peu prés de la groſſeur & de la figure de nos glans. Il coupent ce fruit en quatre parties, & l'aiant mêlé avec de la chaux de coquillage, ils l'enveloppent de la feuïlle de Bétel Ce mêlange leur paroît d'un ſi bon goût, ſoit à cauſe qu'ils y ſont accoûtumez ou à cauſe des grands effets qu'ils en reſſentent, qu'on leur en voit tous mâcher, de quelque condition qu'ils ſoient & en quelque lieu qu'ils ſe trouvent. C'eſt, à ce qu'ils pretendent, un remede ſpecifique pour fortifier les gencives, pour aider à la digeſtion, & ſur tout pour empêcher l'haleine de ſentir mauvais.

Proprietez du Thé.

Il eſt de l'honnêteté parmy eux de preſenter le Bêtel & le Thé à tous ceux qui leur rendent viſite. Leur Païs leur fournit le Bétel & l'Aréque, mais ils font venir le Thé de la Chine & du Japon. Tous les Orientaux en font une eſtime particuliere, à cauſe des grandes vertus qu'ils y trouvent. Leurs Medecins diſent qu'il eſt ſouverain contre la pierre & contre les maux de tête; qu'il appaiſe les vapeurs; qu'il égaye l'eſprit & qu'il fortifie l'eſtomach. Dans toutes ſortes de fiévres ils le prennent plus fort qu'à l'ordinaire quand ils commencent à ſentir la chaleur de l'accez, & le malade enſuite ſe fait couvrir pour ſuer, & on a tres-ſouvent eprouvé que cette ſueur diſſipe entierement la fiévre.

Maniere de preparer le Thé.

On prepare le Thé dans l'Orient en cette maniere. Quand on a fait bien boüillir l'eau, on la verſe ſur le Thé qu'on a mis dans un pot de terre, à proportion de ce qu'on en veut prendre (l'ordinaire eſt une bonne pincée ſur une chopine d'eau) on couvre enſuite le pot juſqu'à ce que les feüil-

les

les soient precipitées au fond du vase, alors on le distribuë dans des tasses de porcelaine, & on le boit le plus chaud que l'on peut sans sucre, ou bien avec un peu de sucre candi dans la bouche, & sur ce Thé on peut verser de l'eau boüillante pour le faire servir deux fois. Ces Peuples en boivent plusieurs fois le jour, mais ils croient qu'il n'est pas sain de le prendre à jeun.

Ce que c'est le Ginseng, & & quelles sont ses vertus.

Parmi toutes les plantes de l'Orient, le Ginseng est celle dont on fait le plus de cas. Il y en a de plusieurs espéces; mais la meilleure est celle qui croist à la Chine dans la Province de Laotung. Sa couleur est jaune, sa chair ou sa poulpe est lisse, aiant des filets semblables à des cheveux. Il se rencontre quelquefois de ces racines qui ont la figure d'un homme, & c'est de là qu'elles tirent leur nom. Car *Gin* en Chinois veut dire un homme, & *Seng* signifie tantôt tuer & tantôt guerir, selon qu'on le prononce differemment; parce que cette racine prise bien ou mal à propos, cause des effets tout à fait contraires. Le Ginseng se trouve encore dans le Royaume de Corée, & même à Siam, comme le disent quelques-uns; mais il ne vaut pas celui qu'on cüeille à Laotung. L'herbier Chinois dit que cette racine croit à l'ombre dans de profondes vallées, & il aioûte qu'il faut la cüeillir à la fin de l'Automme, parce que celle qu'on cüeille au Printems à dix fois moins de vertu.

Les Medecins Chinois qui s'en servent le plus, assurent que c'est un remede souverain pour purifier le sang & reparer les forces affoiblies par de longues maladies; que celui qui tient dans sa bouche de cette racine, resiste une fois

rochers escarpez. Voici comme on s'en sert. On prend une poule. (Celles qui ont la chair & les os noirs sont les meilleures.) On la vuide bien, & prenant en suitte les nids d'Oiseaux qu'on a laissé amolir dans de l'eau, on les dechire par petits filets, & les aiant mélez dans du Ginseng coupé par morceaux, on met le tout dans le corps de la poule qu'on fait boüillir dans un pot bien fermé, jusqu'à ce qu'elle soit cúite. On laisse ce pot sur la braize toute la nuit, & le matin on mange la poule, les nids d'Oiseaux & le Ginseng sans autre assaisonnement. Aprés avoir pris ce remede on suë quelquefois, & si on peut on s'endort là-dessus.

Differentes coûtumes des Siamois.

La noblesse parmi les Siamois n'est point hereditaire. Les Charges, dont le Prince dispose, font les nobles, & la distinction qui se trouve parmi ces peuples. Quoi que leur Religion leur permette la polygamie, on en voit peu, qui aient plus d'une ou de deux femmes. A l'égard des Dames, ils ne croient pas qu'on puisse leur témoigner plus de respect qu'en leur tournant le dos quand elles passent, pour ne point jetter la vûë sur elles.

La multitude & la magnificence des Pagodes, les largesses qu'ils font aux Talapoins, sont des preuves de leur pieté. On dit qu'il y a dans le Royaume plus de quatorze mille Pagodes & cinquante mille Talapoins. Tout ce qui est dans ces Temples est regardé comme une chose sacrée, & ceux qui y volent sont punis du dernier supplice. Il y a quelques années qu'on surprit cinq voleurs dans une Pagode, qui furent rôtis tout vifs & à petit feu. On les attacha

tacha chacun à une groſſe perche, enſuite aiant allumé du feu tout au tour, on les fit tourner juſqu'à ce qu'ils expirerent. Dans les Prieres qu'ils font tous les matins, ils ſe ſouviennent de trois choſes, de Dieu & de la Loy qu'il leur a laiſſée pour l'obſerver, de leurs parens & des bien-faits qu'ils en ont reçûs, de leurs Prêtres & du reſpect qu'ils leur doivent. Quand un Miſſionnaire veut leur parler de nôtre Religion, un preſent lui donne libre accez chez eux, & les diſpoſe à écouter.

Curioſité des Siamois pour ſavoir l'avenir.

Comme ils vivent de peu, & que leur Païs leur fournit tout ce qui eſt neceſſaire à la vie ſans beaucoup de culture, ils paſſent leurs tems dans l'oiſiveté. Ils ne cultivent leur eſprit par aucune ſcience, & ne ſont curieux que de l'avenir. Pour le connoître, non ſeulement ils conſultent les Aſtrologues, mais ils ſe ſervent encore de pluſieurs autres moiens pleins de ſuperſtitions. Le Seigneur Conſtance m'a dit qu'il y avoit un Antre où les Siamois vont faire des Sacrifices au genie qui y preſide, quand ils ont envie de ſavoir quelque choſe dont ils ſont en peine. Aprés y avoir fait leurs prieres, ils en ſortent & prennent la premiere parole qu'ils entendent pour la réponſe de l'oracle qu'ils ont conſulté. Il eſt arrivé quelquefois que Dieu voulant punir leur curioſité criminelle, ait permis que l'évenement confirmât ce qu'ils avoient appris par cette voye. Ainſi quelques femmes des premiers Ambaſſadeurs qu'on avoit envoiez en France ſur le Soleil d'Orient, étant inquietes du ſort de leurs maris, qu'elles craignoient de ne revoir jamais, firent leurs ſacrifices dans la Caverne dont nous avons parlé, puis s'en étant retournées

nées à la Ville, sur le soir elles entendirent une femme qui disoit à son esclave : Ferme la porte, ils ne reviendront plus. Elles prirent ces paroles comme un presage du malheur qui arriva dans la suite, & elles pleurerent dés lors la perte de leurs maris.

Le respect des Siamois pour leur Roy.

Le respect qu'ils ont pour le Roy va jusqu'à l'adoration. La posture où il faut être en sa presence en est une marque. Dans le Conseil même, qui dure quelquefois plus de quatre heures, les Ministres se tiennent toûjours prosternez devant le Roy ; & s'il arrive que quelqu'un d'eux tombe en foiblesse, il n'ose se lever sur les genoux ni s'asseoir à terre, quoique ce Prince l'ordonne, qu'on n'ait tiré un Rideau devant son Trône. Quand le Roy sort, tout le monde doit se retirer, & personne n'ose se trouver dans son chemin que ceux qui en ont un ordre exprés, à moins qu'il ne veuille se faire voir à son peuple dans de certains jours de ceremonie. On ne manquoit pas même d'avertir les François de se tenir dans leurs quartiers lorsque le Roy devoit sortir. On ne permet à personne d'approcher du Palais lorsqu'il y est. Un jour que je revenois d'une Pagode avec un Mandarin qui m'y avoit mené dans un Balon, nos rameurs se laissant aller au courant de la riviere, s'approcherent un peu trop des murailles du Palais. Mais ils prirent bien-tôt le large, sentant une grêle de pois, que les soldats de la garde leur lançoient avec des sarbacanes, pour les faire retirer.

On tient Conseil chez le Roy plusieurs fois le jour.

Le Roy tient tous les jours divers Conseils, & c'est sa plus grande occupation. Nul des Conseillers n'ose y manquer, & s'il survenoit à quel-

quelqu'un d'eux une affaire ou une maladie considerable, il doit avant l'heure du Conseil demander au Roy permission de s'en absenter. Sans cette permission, quelque embarras & quelque maladie qu'il ait, il est obligé sous de grieves peines de s'y trouver, s'il peut marcher; car le Roy ne manque jamais d'envoyer savoir les raisons de son absence, & l'Officier que le Roy envoye a ordre de parler à la personne même.

La Princesse Reine a sa Cour & son Conseil.

La Princesse, Fille unique du Roy, a pareillement sa Cour & son Conseil composez des femmes des principaux Mandarins. Elle a de l'esprit & de la vivacité, & elle fait paroître dans le gouvernement des Provinces, que le Roy lui a données, beaucoup de sagesse & de moderation, elle n'est servie que par des femmes, & nul homme ne l'a jamais vûë ni en public ni en particulier. Quand elle sort sur un Elephant elle est enfermée dans une espece de Chaize qui l'empêche d'être vûë comme vous le pouvez voir dans cette Figure.

Le Royaume de Siam ne passe point du Pere au Fils

Dans le Royaume de Siam les Freres du Roy succedent à la Couronne préferablement à ses enfans, mais elle revient à ceux-ci aprés la mort de leurs oncles. Le Roy qui regne à present à deux Freres qui vivent avec lui dans le Palais, il a aussi, selon la coûtume des Orientaux, un Fils adoptif qui l'accompagne par tout, & auquel il fait rendre des honneurs particuliers.

La Religion des Siamois est fort bizarre, on ne la peut parfaitement connoître que par les Livres écrits en langue *Balie*, qui est la langue savante, & que presque personne n'entend, hors quel-

quelques-uns de leurs Docteurs. Encore ces Livres ne s'accordent ils pas toûjours entre eux. Voici ce qu'on en a pû demêler avec toute l'exactitude possible.

Ce que les Siamois croient de leur Dieu.

Les Siamois croient un Dieu, mais ils n'en ont pas la même idée que nous. Par ce mot ils entendent un Etre parfait à leur maniere, composé d'Esprit & de Corps, dont le propre est de secourir les hommes. Ce secours consiste à leur donner une Loy, à leur prescrire les moiens de bien vivre, à leur enseigner la veritable Religion, & les sciences qui leur sont necessaires. Les perfections qu'ils lui attribuent sont l'assemblage de toutes les vertus morales, possedées dans un degré eminent, acquises par plusieurs actes & confirmées par un exercice continuel dans tous les corps, par où il a passé.

Il est exempt de passions, & il ne ressent aucun mouvement qui puisse alterer sa tranquillité; mais ils assurent qu'avant que d'arriver à cet état, il s'est fait par l'extrême application à vaincre ses passions, un changement si prodigieux dans son Corps que son Sang en est devenu blanc. Il a le pouvoir de paroître quand il veut & de se rendre invisible aux yeux des hommes; & il a une agilité si surprenante, qu'en un moment il peut se trouver en quelque lieu du monde qu'il lui plaira.

La science du Dieu des Siamois.

Il sait tout sans avoir jamais rien appris des hommes, dont il est lui même le Docteur & le Maître, & cette connoissance si universelle est attachée à son Etat, il la possede depuis l'instant qu'il est né Dieu, elle ne consiste pas comme les nôtres dans une suite de raisonnemens, mais dans une vûë claire, simple & intuitive, qui

lui

lui repreſente tout d'un coup les preceptes de la Loy, les vices, les vertus & les ſecrets les plus cachez de la Nature, les choſes paſſées, preſentes & à venir, le Ciel, la Terre, le Paradis, l'Enfer, cet Univers que nous voions & ce qui ſe paſſe même dans les autres mondes que nous ne connoiſſons pas. Il ſe ſouvient diſtinctement de ce qui lui eſt jamais arrivé depuis la premiere tranſmigration de ſon ame juſqu'à la derniere.

Son Corps eſt infiniment plus brillant que le Soleil, il éclaire ce qu'il y a de plus caché, & à la faveur de la lumiere qu'il repand, un homme ici bas ſur la terre pouroit, pour me ſervir de leur expreſſion, voir un grain de ſenevé qu'on auroit placé au plus haut des Cieux.

En quoi conſiſte ſon bonheur.

Le bonheur de ce Dieu n'eſt accompli que lorſqu'il meurt pour ne plus renaître : car alors il ne paroit plus ſur la terre, & ainſi il n'eſt plus ſujet à aucune miſere. Ils comparent cette mort à un flambeau éteint ou au ſommeil qui nous rend inſenſibles aux maux de la vie, avec cette difference, que Dieu en mourant en eſt exempt pour toûjours, au lieu qu'un homme endormi n'en eſt exempt que pour un tems.

Ce regne de chaque divinité ne dure pas éternellement, il eſt fixé à un certain nombre d'années, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que le nombre des Elûs qui doivent ſe ſanctifier par ſes merites ſoit rempli ; aprés quoi il ne paroît plus au monde & tombe dans un repos éternel qu'on avoit crû un veritable aneantiſſement faute de le bien entendre. Alors un autre Dieu lui ſuccede & gouverne l'Univers en ſa place, ce qui n'eſt autre

tre choſe que d'apprendre aux hommes la vraye Religion.

Les hommes peuvent devenir Dieux, mais ce n'eſt qu'aprés un tems fort conſiderable; car il faut qu'ils ayent acquis une vertu coſommée. Ce n'eſt pas même aſſez d'avoir fait beaucoup de bonnes œuvres dans le corps où leurs ames ſe ſont trouvées, il faut encore qu'à chaque bonne action ils aient en veuë de meriter la divinité; qu'ils aient marqué cette intention, en invoquant & prenant à témoin au commencement de leurs bonnes œuvres, les Anges qui preſident aux quatre parties du monde; qu'ils aient verſé de l'eau, en implorant le ſecours de l'Ange Gardienne de la terre, appellé *Naang pprathorani*. Car ils croient, comme nous l'expliquerons dans la ſuite, qu'il y a difference de ſexe parmi les Anges auſſi bien que parmi les hommes. Ceux qui ſouhaitent devenir Dieux obſervent ſoigneuſement cette pratique.

Les hommes peuvent devenir Dieux.

Outre cet état de Divinité auquel les plus parfaits aſpirent, il y en a encore un moins élevé qu'ils appellent l'état de ſainteté. Il ſuffit pour être Saint, qu'aprés avoir paſſé dans pluſieurs corps, on ait acquis beaucoup de vertus, & que dans les actes qu'on en a pratiquez on ſe ſoit propoſé d'acquerir la ſainteté. Les proprietez de la ſainteté ſont les mêmes que celles de la divinité. Les Saints les poſſedent auſſi bien que Dieu, mais dans un degré bien moins parfait; outre que Dieu les a par lui-même, ſans les recevoir de perſonne, au lieu que les Saints les tiennent de lui par les inſtructions qu'il leur donne. C'eſt lui qui leur apprend tous ces ſecrets, dont il a une connoiſſance parfaite. C'eſt pour cela que s'ils

Les Siamois reconnoiſſent un état permanent de ſainteté.

alors une imagination ridicule, ils se persuadent que le premier de ces Juges, qu'ils appellent *Prayomppaban*, a un Livre, où la vie de chaque homme en particulier est écrite, qu'il le relit continuellement, & que lors qu'il est arrivé à la page qui contient l'histoire de cette Personne, elle ne manque jamais d'éternüer. C'est pour cela, disent-ils, que nous éternuons sur la terre, & de là est venu la coûtume qu'ils ont de souhaiter une heureuse & longue vie à tous ceux qui éternuënt.

L'Enfer est divisé en huit demeures, qui sont comme huit degrez de peine, ils croient même, qu'il y a un feu qui brûle les damnez.

Ce qu'il croyent du Paradis.

Ils se figurent aussi dans le Ciel huit differens degrez de beatitude. Ils y mettent les mêmes choses que sur la terre: ils assurent qu'ils y a des Rois, des Princes, des Peuples, qu'on y fait la guerre, qu'on y donne des batailles, qu'on y remporte des victoires, que le mariage même n'en est pas bani, que dans la premiere, la seconde, & la troisiéme demeure, les Saints peuvent avoir des enfans, que dans la quatriéme enfin, il n'y a plus ni concupiscence ni mariage; & c'est ainsi que la pureté augmente toûjours jusqu'au dernier Ciel, qui est proprement le Paradis, appellé en leur Langue *Niruppan*, où les ames des Saints & des Dieux vivent dans une pureté parfaite & une souveraine felicité.

Ils soûtiennent, que tout ce qui arrive de bien ou de mal aux hommes, est l'effet de leurs bonnes ou de leurs mauvaises actions, & qu'on n'est jamais malheureux & innocent tout ensemble. Ainsi les richesses, les honneurs, la sainteté & la divinité sont la recompense d'une

d'une vie vertueuſe, & au contraire, l'infamie, la pauvreté, les maladies, la mort, l'enfer, ſont la punition des pechez que l'on a commis. Et ſoit qu'on renaiſſe ſous la figure humaine, ou ſous la figure de quelque animal, ils attribuent les avantages avec leſquels on vient au monde, comme ſont la bonté, la bonne grace, l'eſprit, la nobleſſe, au mérite des bonnes œuvres, & les défauts naturels, comme la laideur, la mutilation des membres au dereglement de cette vie ou des autres qui l'ont precedée. Toutes ces choſes, diſent-ils, ſont autant de marques certaines qui nous font connoître quelle vie les hommes ont menée, avant que de naître en cet état, & voila la ſource de cette prodigieuſe diverſité qui paroiſt dans leurs conditions, dans leur vies, & dans leur mort. Prévenus de ces erreurs, ils mépriſent ce qu'on leur dit du peché originel & de ſes effets, & ils traitent de viſions la deſobéiſſance & la punition de nôtre premier Pere.

Les Siamois reſpectent par un motif de Religion les perſonnes diſtinguées par leur qualité, leur fortune ou par leurs avantages de corps ou d'eſprit.

Les ames des hommes qui renaiſſent dans le monde ſortent de trois endroits differens, du Ciel, de l'enfer ou du corps des animaux. Ceux dont les ames viennent du Ciel, ont quelques marques avantageuſes qui les diſtinguent, ils ont en partage la vertu, la beauté, la ſanté, les richeſſes, & ils naiſſent Grands, Princes bien-faits. Voila le principe du reſpect que ces peuples ont pour les perſonnes élevées en dignité ou d'une naiſſance illuſtre, parce qu'ils les regardent comme devant bien-tôt être diviniſez ou ſanctifiez, puis qu'ils ont fait aſſez de bonnes œuvres pour meriter ce haut rang de gloire où ils les voyent. Ceux dont les ames ſortent des corps

des

des animaux ſont moins parfaits que les premiers, mais beaucoup plus cependant que ceux qui viennent de l'enfer. Ils conſiderent ces derniers comme des ſcelerats que leurs crimes rendent dignes de toutes ſortes de malheurs. De là vient auſſi l'horreur que les Siamois ont pour la Croix de Jeſus-Chriſt Car enfin, répondent ils, quand on leur en parle, s'il eût été juſte, ſa juſtice & ſes bonnes œuvres l'euſſent garanti du ſupplice honteux qu'il a ſouffért, & deffendu de la fureur de ſes ennemis.

Ils diſtinguent deux choſes dans le peché, la Coulpe & la Peine reſervée dans l'Enfer à celui qui péche. La peine peut bien être remiſe ou diminuée en cette vie par les bonnes œuvres & par la bonne volonté, mais la coulpe n'eſt jamais effacée qu'on n'en ait été auparavant puni par la mort ou par les autres miſeres. Dans la punition que l'on tire des péchez, la Loy du Talion eſt exactement obſervée. Car ſi vous avez tué un homme, vous mourrez vous-même de mort violente dans cette vie ou dans une autre. Si vous avez tué un Serpent, un Serpent vous fera mourir par ſa morſure. Si vous avez enlevé de leur nid les petits de quelque oiſeau, vous ſerez un jour, aprés une ou pluſieurs tranſmigrations, arraché d'entre les bras de vos parens dans vôtre plus tendre jeuneſſe, & abandonné de ceux qui pouvoient vous donner quelque ſecours. Leur Dieu même n'a pû s'exempter de cette dure Loy. Car il fut mis à mort âgé de quatre-vingt-deux ans par un monſtre appellé *Man*, qu'il avoit autrefois tué à pareil âge ſous la figure d'un cochon.

Ils reconnoiſſent la Peine & la Coulpe du peché.

Si la faute que l'on a commise pendant la vie est legere, on peut meriter que la peine, qu'on devoit souffrir dans l'Enfer, soit remise, ou entierement, ou du moins en partie, par le bien qu'on fait, & même par la volonté de bien faire. Mais si le peché est grief, il n'est point de bonnes œuvres qui puissent l'effacer; il faut l'expier dans l'Enfer & y souffrir tout le châtiment qu'il merite. C'est ce qui a donné lieu à cette tradition reçuë parmi eux, que Dieu n'a pû & ne peut encore delivrer son frere des peines de l'Enfer, ausquelles il a été condamné.

Ainsi il n'y a aucune bonne action qui ne soit recompensée dans le Ciel, & il n'y a aucun crime qui ne soit puni dans l'Enfer. Delà ils concluënt que lors qu'un homme meurt sur la terre, il acquiert une nouvelle vie dans le Ciel, afin d'y joüir du bonheur qui est dû à ses bonnes œuvres; & que le tems de sa recompense étant finï il meurt dans le Ciel, pour renaître dans l'Enfer, s'il est chargé de quelque peché considerable; que s'il n'est coupable que d'une faute legere, il rentre dans le monde sous la figure de quelque animal, & aiant satisfait dans cet état à la Justice, il redevient homme comme auparavant. C'est ainsi qu'ils expliquent la Metempsycose, qui est un des point fondamentaux de leur Religion: en sorte que la vie de l'homme se passe dans de continuelles transmigrations jusqu'à ce qu'il se soit sanctifié, ou qu'il ait merité d'être Dieu. Ils admettent des esprits, mais ces esprits ne sont autre chose que des ames, qui informent toûjours quelque corps jusqu'à ce qu'elles soien

soient parvenuës à la sainteté ou a la divinité.

Les Anges sont corporels, & comme il y en a de different sexe, ils peuvent avoir des fils & des filles. Jamais ces Anges ne sont sanctifiez ny divinisez, c'est à eux seulement de veiller éternellement à la conservation des hommes & au gouvernement de l'Univers. Il les distribuent en sept Ordres ou Hierarchies, dont les unes sont plus parfaites & plus nobles que les autres, & ils les placent en autant de Cieux differens. Chaque partie du monde a une de ces intelligences, qui preside a ce qui s'y fait. Ils en donnent aussi aux Astres, à la Terre, aux Villes, aux Montagnes, aux Forests, au Vent même & à la Pluye. Et parce qu'ils sont persuadez que ces Anges examinent avec une application continuelle la conduite des hommes, & qu'ils sont témoins de toutes leurs actions, pour recompenser celles qui sont loüables. en vertu des merites de leur Dieu; c'est à ces intelligences & non pas à leur Dieu qu'ils ont coûtume de s'adresser dans leurs necessitez & dans leurs miseres; & ils les remercient des graces qu'ils croyent en avoir reçûës.

Ils croient que les Anges sont corporels.

Ils ne reconnoissent point d'autres Demons que les ames des méchans, qui sortant de l'Enfer où elles étoient detenuës, errent pendant un certain tems dans le monde, & font aux hommes tout le mal quelles peuvent. Ils mettent encore au nombre de ces esprits malheureux les enfans mort-nez, les meres qui meurent en couche, ceux qui sont tuez en duel, ou qui sont coupables de quelques autres crimes de cette nature.

Ils ne connoissent point d'autres demons que les ames des damnez.

Ils racontent des choses merveilleuses de cer-

Ils racontent des choses merveilleuses de certains Anachoretes.

tains Anachoretes qu'ils appellent *Ppra Rasi* lesquels retirez dans d'affreuses solitudes, & dans d'épaisses forets menent une vie tres-sainte & tres-austere. Ces solitaires ont au rapport de leurs Livres, une parfaite connoissance des secrets les plus cachez de la nature. Ils sçavent faire l'or, l'argent, & les métaux les plus precieux. Il n'est point de miracle si étonnant qui soit au dessus de leurs forces Ils prennent toutes les figures qu'ils veulent, ils s'élevent en l'air, & se trouvent en un instant où il leur plaît. Mais quoi que ces hommes extraordinaires puissent se rendre immortels, parce qu'ils savent le moyen de se prolonger la vie, ils la sacrifient cependant à Dieu de mille ans en mille ans, en se consumant eux-mêmes sur un bucher, à la reserve d'un seul qui reste pour ressusciter les autres par la vertu de ses charmes. Il n'est pas moins dangereux que difficile, de trouver ces Hermites miraculeux, on court risque de la vie quand on les rencontre. On apprend neanmoins dans les Livres des Talapoins, le chemin qu'il faut tenir, & les moyens dont on doit se servir, pour parvenir aux lieux où ils sont.

Leur creance sur l'eternité du monde.

Ils estiment que le Ciel & la terre sont increez & éternels, & ne comprennent pas que le monde ait jamais commencé ny qu'il puisse jamais finir. Ils veulent que chaque Etoile & chaque Planete soit la demeure d'une Intelligence particuliere. Ils ne comptent que sept Planetes, & les noms qu'ils leur donnent servent aussi aux sept jours de la semaine, comme dans la langue Latine. Du reste les Astres ne sont attachez à aucun corps, ils sont suspendus en l'air, & ont leurs mouvemens particuliers.

La

La Terre n'eſt point ronde, ſelon eux, ce n'eſt qu'une ſuperficie plane, ils la diviſent en quatre parties quarrées, leſquelles ils appellent *Thavip*. Les eaux, dont ces quatre parties ſont ſeparées n'étant pas navigables à cauſe de leur extreme ſubtilité, empêchent le commerce qu'elles pouroient avoir entre elles Toute la terre eſt environnée d'une muraille extremement forte & d'une hauteur prodigieuſe. Sur ce mur ſont gravez en gros caractere tous les ſecrets de la nature, & c'eſt là que ces Hermites merveilleux dont j'ay parlé, apprennent ce qu'ils ſavent de plus admirable Car ils s'y tranſportent aiſement avec cette agilité ſurprenante dont ils ſont doüez. Pour les hommes des trois autres parties du monde, ils ont le viſage bien different du nôtre; car les habitans de la premiere ont le viſage quarré, ceux de la ſeconde l'ont rond, & ceux de la troiſiéme triangulaire.

La Terre eſt plate & quarrée, ſelon le ſentiment des Siamois.

Quelque difference qu'il y ait pour le viſage entre les habitans de ces trois parties de la terre, on ſe reſſemble cependant ſi fort dans chacune en particulier, qu'on ne pourroit s'y reconnoître, ſi l'on n'avoit d'ailleurs un moien pour diſtinguer ceux avec qui on vit. La difference des inclinations que l'on a pour les differentes perſonnes eſt la regle de ce diſcernement; ainſi un pere diſtingue ſon fils d'avec ſa femme & ſon amy, parce qu'il ſent pour ſon fils un amour tout autre que celui qu'il ſent pour ſa femme ou pour ſon ami. Il y a encore cette difference entre ces trois parties du monde & la nôtre, que tous les biens abondent dans celle-là ſans nul mélange de maux; & que

les choſes que l'on y mange, prennent le gouſt que l'on veut par la vertu d'un certain Arbre, qu'on invoque lors qu'on eſt en quelque beſoin. De là vient qu'on ne peut y exercer ny la charité ny aucune autre vertu : & parce qu'il n'y a aucune occaſion de meriter, les hommes ne peuvent y acquerir la ſainteté ni y recevoir aucun châtiment ; ce qui leur fait deſirer ardemment de renaître dans la partie que nous habitons, où l'on trouve pluſieurs occaſions de bien faire. Ils obtiennent cette grace, quand ils la demandent par les merites du Dieu, qui a parcouru ces lieux, quoi qu'ils nous ſoient inacceſſibles.

Syſteme des Siamois.

Il y a au milieu des quatre parties du monde une tres-haute Montagne, appellée en Siamois *Ppukbau Ipraſamen*. Elle eſt appuyée ſur trois Pierres precieuſes fort petites à la verité, mais cependant aſſez fortes & aſſez ſolides pour la ſoûtenir. C'eſt autour de cette Montagne que le Soleil & la Lune tournent continuellement, & c'eſt par la revolution journaliere de ces deux Aſtres que ſe fait le jour & la nuit. Cette grande Montagne eſt environnée de trois rangs de montagnes moins elevées, l'une deſquelles eſt toute d'or. La grande Montagne eſt inacceſſible, à cauſe que l'eau qui l'entoure n'eſt pas navigable. Pour la Montagne d'or, un gouffre affreux en rend l'approche tres-difficile. Il eſt vray qu'un homme riche y arriva autrefois, mais ce fut avec un extrême danger de perdre la vie dans cet abîme, où toutes les eaux ſe rendent, & d'où elles ſortent enſuite pour former la mer & les fleuves.

Toute la maſſe de la terre a au deſſous d'elle une

une etenduë immense d'eaux, qui la soûtiennent, comme la mer soûtient un Navire: ces eaux inferieures ont communication avec celles qui coulent sur la terre, par ce goufre dont on vient de parler. Un vent impetueux tient les caux de dessous la terre suspenduës, & ce vent, qui est par lui même, & qui n'a aucune cause, soufflant de toute eternité avec une éfroyable violence, les repousse continuellement & les empesche de tomber. Quand le tems sera venu auquel le Dieu des Siamois a predit qu'il cesseroit de regner, alors le feu du Ciel tombant sur la terre, reduira en cendre tout ce qu'il y trouvera, & la terre ainsi purifiée sera retablie en son premier état. Mais voici ce qui doit preceder ce renouvellement universel.

Ils disent que les hommes autrefois, lors que Dieu vivoit encore sur la terre, avoient une taille de Geant, joüissoient d'une santé parfaite durant plusieurs siecles, n'ignoroient rien, & sur tout instruits des obligations de la Loi, menoient une vie pure & innocente, & étoient Religieux observateurs de leurs promesses. Dans la suite ils ont perdu insensiblement tous ces avantages; & ils deviendront à la fin si foibles & si petits qu'à peine auront-ils la hauteur d'un pied. Leur vie sera tres-courte en cet état, & cependant on les verra croître en malice, jusqu'à ce qu'enfin dans les derniers tems ils s'abandonneront aux crimes les plus honteux. Alors ils n'auront plus ni Loy, ni Ecritures, & ensevelis dans l'ignorance la plus profonde, ils oublieront jusqu'au nom de la vertu. C'est ce qui leur fait dire que la fin du monde approche, parce qu'ils n'y trouvent plus que corruption, &

ignoreront encore la Loy, & ils n'en auront la connoissance qu'aprés un long espace de tems, qu'ils appellent *Cap*. Pour faire entendre la durée de ce tems, ils suppoſent un puits profond & quarré, dont chaque côté a vingt brasses. Si tous les ans on jette dans ce puits un grain de senevé, le tems qu'il faudra, pour le remplir, est ce qui s'appelle *Cap*.

Cet espace de tems étant ecoulé, il renaîtra un Dieu, qui dissipera les tenebres de l'ignorance où ils étoient, en leur enseignant la veritable Religion, en leur faisant connoître les vertus qu'il faut pratiquer & les vices qu'il faut fuïr, & en leur apprenant toutes les autres sciences. Il leur donnera des écritures, où ces choses seront expliquées; & la Loy sainte effacée depuis longtems de l'esprit des hommes, y sera de nouveau gravée par les soins & les merites de cette Divinité. Voilà l'unique emploi qu'ils jugent digne de Dieu, pendant qu'il est sur la terre. Car ils estiment qu'il est au dessous de lui, de vacquer au gouvernement du monde, de prendre soin des hommes & des animaux, & de produire tout ce qui se voit dans l'univers. Et c'est ainsi que le monde sera renouvellé de tems en tems durant toute l'éternité.

Sommonokhodom est le dernier Dieu des Siamois.

J'ai crû devoir expliquer toutes ces choses avant que de parler de *Sommonokhodom* (c'est ainsi que les Siamois appellent le Dieu qu'ils adorent à present) parce qu'elles sont necessaires pour l'intelligence de son histoire. Cette histoire au reste est un mêlange monstrueux de Christianisme & des plus ridicules rêveries. On y suppose d'abord que *Sommonokhodom* nâquit Dieu

par sa vertu propre, & qu'incontinent aprés sa naissance sans aucun Maître qui l'instruisist, il acquit par une simple vûë de son esprit, une connoissance parfaite de tout ce qui regarde le Ciel, la Terre, le Paradis, l'Enfer & des secrets les plus impenetrables de la Nature; qu'il se souvint au même tems de tout ce qu'il avoit jamais fait dans les differentes vies qu'il avoit menées; & qu'aprés avoir enseigné aux peuples ces grandes choses, il les laissa écrites dans des Livres, afin que la Posterité en profitât.

Fables que les Talapoins racontent de leur Dieu.

C'est dans ces Livres qu'il raconte de lui-même, qu'étant devenu Dieu, il souhaita un jour de manifester aux hommes sa Divinité par quelque prodige extraordinaire. Il étoit alors assis sous un arbre appellé *Ton ppô*, que les Siamois pour cette raison respectent comme quelque chose de sacré, & qu'ils regardent comme un presage heureux pour les endroits où il croît, persuadez que ce seroit faire un grand peché que de causer à cet arbre le moindre dommage. Il ajoûte qu'aussitôt il se sentit porté en l'air dans un trône tout éclatant d'or & de pierreries, qui sortit de terre au lieu même où il étoit, & que les Anges étant à l'instant descendus du Ciel, lui rendirent les honneurs, & les adorations qui lui étoient deuës. Son frere *Thevatat* & ses Sectateurs ne pûrent voir sans une extrême jalousie la gloire & la Majesté qui l'environnoient. Ils conjurerent sa perte, & aiant soûlevé contre lui les animaux, ils commencerent à lui faire la guerre. Quoy qu'il fut seul, cette multitude d'ennemis ne l'étonna point, il resista sans s'ébranler à tous leurs efforts: & par la vertu de ses bonnes œuvres

Thevathat cadet de Sommonck hodom lui fait la guerre.

vres qui le defendoient, les traits qu'on lançoit contre lui se changerent en autant de fleurs, qui bien loin de lui nuire, ne servirent qu'à l'honorer. Il avouë cependant que dans le plus fort du combat, lors qu'il étoit le plus en danger, ce fut inutilement qu'il eût recours aux bonnes œuvres qu'il avoit pratiquées en gardant les neuf premiers commandemens de la Loy, qu'il connut n'être suffisans pour le defendre dans cette pressante necessité. Mais s'étant armé du dixiéme precepte, qu'il avoit inviolablement observé, & qui ordonne d'exercer la charité à l'égard des hommes & des animaux, il triompha sans peine de ses ennemis: & voici comment il remporta la victoire. L'Ange Gardienne de la Terre, (car nous avons déja distingué deux sexes parmi les Anges) s'étant renduë auprés de lui, l'adora d'abord, puis se tournant vers *Thevatat* & ses adherans, elle leur signifia que *Sommonokhodom* étoit veritablement devenu Dieu. Elle leur dit qu'elle avoit été temoin de ses bonnes œuvres, & pour les en convaincre elle leur montra sa propre chevelure, encore toute moüillée des eaux, qu'il versoit au commencement de ses bonnes actions. De là est venuë la coûtume superstitieuse des Siamois de verser de l'eau au commencement de leurs bonnes œuvres, dont nous avons déja parlé plusieurs fois, & que les Siamois observent religieusement depuis ce tems-là. Enfin elle les exhorta à lui rendre les adorations qu'il méritoit; mais les trouvant endurcis & obstinez à ne point écouter ces remontrances, elle pressa ses cheveux moüillez & en fit sortir une Mer immense, où ils furent tous submergez.

Sommonokhodom secouru par l'Ange Gardienne de la terre, triomphe de ses ennemis.

Reveries que les Talapoins debitent de Sommonokhodom

On trouve encore écrit dans les Livres de *Sommonokhodom* que depuis le temps qu'il aſpira à devenir Dieu, il étoit revenu au monde cinq cens cinquante fois ſous differentes figures; que dans chaque renaiſſance, il avoit toûjours eſté le premier, & comme le Prince de ceux d'entre les animaux ſous la figure deſquels il naiſſoit; que ſouvent il avoit donné ſa vie pour ſes ſujets, & qu'étant Singe, il avoit delivré une Ville d'un monſtre horrible qui la deſoloit; qu'il avoit été un tres puiſſant Roy, & que ſept jours avant que d'obtenir le ſouverain Domaine de l'Univers, il s'étoit retiré à l'imitation d'un certain Anachorete avec ſa femme & ſes deux enfans dans des ſolitudes écartées; que là il étoit mort au monde & à ſes paſſions juſqu'à ſouffrir ſans émotion qu'un Bramine qui vouloit éprouver ſa conſtance, lui enlevât ſon fils & ſa fille, & les tourmentât devant lui. Son détachement alla bien plus loin, car il donna même ſa femme à un pauvre qui lui demandoit l'aumône, & aprés s'être crevé les yeux il ſe ſacrifia lui-même en diſtribuant ſa chair aux animaux, pour ſoulager la faim qui les preſſoit. Delà ils prennent encore occaſion de trouver à redire à la Religion Chrêtienne, qui ne preſcrit point de ſoulager les bêtes dans leurs beſoins. Voilà les belles actions dont les Talapoins propoſent l'imitation aux peuples dans leurs Sermons, & les exemples dont ils ſe ſervent pour les porter à la vertu.

Thévathas tua Sommonokhodom lorſqu'il ſervient ſinges.

Ce qui ſe lit de *Thévathat* dans les mêmes Livres, n'eſt ni moins extraordinaire, ni moins fabuleux. On y apprend qu'il renaiſſoit toûjours avec ſon frere *Sommonokhom*, dans la même eſpece

eſpece que lui : mais toûjours inferieur en dignité, parce que *Sommonokhodom* étoit le Prince des animaux, dont il prenoit la figure. Mais *Thévathat* aſpirant auſſi à la Divinité, & ne pouvant rien ſouffrir au deſſus de lui, ne voulut jamais ſe ſoûmettre à ſon frere. Il tâcha au contraire par de continuelles révoltes de troubler ſon regne & n'oublia rien pour le dépoüiller de l'Empire, il vint enfin en quelque maniere à bout de ce qu'il ſouhaitoit ; car il le tua lorſqu'ils étoient tous deux Singes. Ce que nous avons vû pendant nôtre ſéjour à Siam, ne nous a que trop fait connoître combien on y eſt infatué de ces ſortes de fables. Un jeune Eccleſiaſtique ſoûtenant une Theſe de Theologie en preſence de Monſieur l'Ambaſſadeur, quelques Talapoins y vinrent par curioſité, & entre autres le Superieur d'un de leurs plus celebres Monaſteres. Celui-ci demanda ſurquoi l'on diſputoit avec tant de chaleur, on lui répondit qu'on parloit de Dieu & des matieres qui regardent ce premier Eſtre. Apparemment, reprit alors le Talapoin, la diſpute roule ſur les grands travaux & ſur la mort que lui ont fait ſouffrir ſes ennemis, pendant qu'il étoit Singe. Revenons à l'hiſtoire fabuleuſe de *Thévathat*.

Comme il avoit beaucoup d'eſprit & d'adreſſe, il trouva moien de faire une Secte nouvelle, dans laquelle il engagea pluſieurs Rois & pluſieurs peuples à ſa doctrine & qui le ſuivirent pour être ſes imitateurs. Ce fut-là l'origine d'un Schiſme qui diviſa le monde en deux parties, & donna commencement à deux Religions, au lieu qu'auparavant tous les hommes n'en avoient qu'une. Les uns, au nombre deſ-

Thevathat fait un Schiſme, & ſe declare contre ſon Frere.

quels ils nous mettent pour les raiſons que nous allons dire, ſe firent diſciples de *Thévathat*, & les autres de *Sommonokhodom*. *Thévathat*, quoi qu'il ne fut que le cadet, ſe voïant ſoûtenu par tant de Princes, qui avoient embraſſé ſa défenſe, emploia la force ouverte & la trahiſon pour perdre ſon frere. Il mit en uſage les plus atroces calomnies, pour noircir ſa reputation; mais ces deſſeins ne réüſſirent pas. Il fut même vaincu plus d'une fois, lorſque pour confirmer ſes ſectateurs dans la foy qu'il leur enſeignoit, il oſa diſputer avec ſon frere, à qui feroit de plus grands miracles.

Thévathat pour avoir voulu être Dieu, eſt privé de pluſieurs connoiſſances avec tous ſes ſectateurs

L'ambition luy fit ſouhaiter d'être Dieu, mais ne l'étant pas veritablement, il ignora beaucoup de choſes dont ſon frere avoit une parfaite connoiſſance, & parce que ſa fierté ne luy permettoit pas d'écoûter *Sommonokhodom*, il n'apprit point de luy ce qui ſe paſſoit dans l'Enfer & dans le Paradis, ni la doctrine de la Métempſycoſe, ny les changemens qui s'étoient faits & qui ſe devoient faire dans tous les ſiécles. D'où ils concluent, qu'il ne faut pas s'étonner ſi nous autres qui ſommes ſes diſciples, ne trouvons rien de toutes ces choſes dans les Livres qu'il nous a laiſſez, ſi nos Ecritures ſont pleines d'obſcuritez & de doutes; & ſi étant entierement ignorans ſur la Divinité nous avons tant d'envie d'en raiſonner avec eux. Car puiſque *Thévathat* nôtre Maître ne ſçavoit rien de cela, il ne pouvoit pas nous l'enſeigner.

De la vient auſſi que nous ignorons le ſecret de guérir les hommes, de les préſerver de toutes ſortes de maux, de faire de l'or & de l'argent & de découvrir ces métaux précieux dans

les

les endroits où ils sont cachez. Car ils croyent qu'il y a des richesses immenses dans des certains lieux inconnus, mais que je ne sçay quelle vertu sur-naturelle nous empêche de les y apercevoir; où si nous les voyons, elle nous les fait paroître sous une figure qui trompe nos yeux. Ils nous objectent encore que nous ne pouvons opérer plusieurs prodiges qu'ils prétendent sçavoir faire, & qui sont autant d'effets de magie, parce que *Thévathat* étant là-dessus aussi peu instruit que sur le reste, n'a pû nous en rien apprendre.

Mais quoy que *Thévathat* ne fût point Dieu, & qu'il n'eût par conséquent ny l'agilité, ny la subtilité du corps, ny les autres perfections de la divinité, il ne laissa pas d'exceller dans plusieurs sciences, sur tout dans les Méchaniques & dans la Géométrie. Comme c'est de luy, si nous les en croyons, que nous avons receu ces connoissances, il n'est pas surprenant que nous soyons bons Géométres, & que nous ayons une parfaite connoissance des autres Arts.

Les Talapoins persuadent aux Siamois que la Religion Chrétienne est tirée de la Loy que leur a enseignée Sommonokkodom

Dans la nouvelle doctrine qu'il publia, il mêla beaucoup de choses qu'il avoit tirées de la Religion de son frere. C'est ce qui a rendu l'une & l'autre Loy si semblable en plusieurs points. Elles différent cependant en ce que la Loy de *Thévathat* est beaucoup moins sévére que celle de *Sommonokkodom* car elle laisse aux hommes une grande liberté de tuër & de manger des animaux, quoy que l'usage de ces choses soit illicite & criminel. Ils croyent que de la doctrine de *Thévathat* sont sorties comme d'une source de schisme & de division sept autres sectes qui ont beaucoup de rapport entre elles, & ils appliquent cette

cette tradition aux heresies des Hollandois, des Anglois & des autres peuples separez de l'Eglise Romaine; car ils les regardent comme autant de rejetons que nôtre Religion a produits, & c'est ce qui les confirme encore dans leurs opinions.

Thevathat est puni dans l'Enfer pour avoir persecuté son frere.

Aprés tous les outrages que *Thévathat* avoit fait à son frere, sans respecter ni les droits de la nature ni la Divinité même, il étoit juste qu'il en fût puni. Aussi les Ecritures des Siamois font elles mention de son supplice, & *Sommonokhodom*, même y rapporte qu'étant devenu Dieu, il vit ce frere impie dans le plus profond des Enfers. Je l'y reconnus, dit-il, accablé de maux & gémissant sous le poids de sa misere. Il étoit dans la huitieme demeure, c'est à dire, dans le lieu où les plus grands criminels sont tourmentez, & là il expioit par un horrible supplice, tous les pechez qu'il avoit commis, & sur tout les injures qu'il m'avoit faites. Ensuite expliquant la peine qu'on faisoit souffrir à *Thévathat*, il dit qu'il étoit attaché à une Croix avec de gros cloux, qui lui perçant les pieds & les mains, lui causoient d'extrêmes douleurs, qu'il avoit en tête une Couronne d'Epines, que son Corps étoit tout couvert de playes, & que pour comble de misere le feu infernal le brûloit sans le consumer. Un spectacle si pitoyable le toucha de compassion, il oublia toutes les injures, qu'il avoit reçuës de son frere, & il ne pût le voir en cet état sans prendre la resolution de le secourir. Il lui proposa donc ces trois mots à adorer *Pputhang*, *Thamang*, *Sangkhang*. Mots sacrez & mysterieux pour lesquels les Siamois ont une veneration profonde & dont

dont le premier signifie Dieu, le second Parole ou Verbe de Dieu, Le troisieme Imitateur de Dieu, luy promettant au reste, s'il acceptoit une condition si raisonnable & si facile, de le delivrer de toutes les peines, ausquelles il étoit condamné. *Thévathat* consentit à adorer les deux premiers mots, mais jamais il ne voulut adorer le troisiéme, parce qu'il signifioit Prétre ou Imitateur de Dieu, protestant que les Prétres étoient des hommes pecheurs, qui ne meritoient aucun respect. C'est en punition de cet orgueil qu'il souffre encore aujourd'hui, & qu'il souffrira dans l'Enfer durant un grand nombre d'années.

Les Talpoins detournent les Siamois de se faire Chretiens, en leur persuadant que J C. est Thevathat frere de leur Dieu.

Quoique plusieurs choses éloigent les Siamois de la Loy Chrétienne, on peut dire neanmoins que rien ne leur en donne tant d'aversion que cette pensée. La ressemblance qui se trouve en quelques points entre leur Religion & la nôtre, leur faisant croire que JESUS-CHRIST ne differe point de ce *Thévathat*, dont il est parlé dans leurs Ecritures, ils se persuadent que puisque nous sommes les disciples de l'un, nous sommes aussi les sectateurs de l'autre, & la crainte qu'ils ont de tomber dans l'Enfer avec *Thévathat*, s'ils suivent sa doctrine, ne leur permet pas d'écouter les propositions qu'on leur fait d'embrasser le Christianisme. Ce qui les confirme le plus dans leur préjugé, est que nous adorons l'image du Sauveur crucifié, qui représente parfaitement le châtiment de *Thévathat*. Ainsi lorsque nous voulons leur expliquer les articles de nôtre Foy, ils nous préviennent toûjours, nous disant qu'ils n'ont pas besoin de nos instructions & qu'ils sçavent déja mieux

que

que nous ce que nous avons envie de leur apprendre.

Mais il eſt tems de revenir à *Sommonokhodom*, dont nous avons interrompu l'hiſtoire, il avoit parcouru le monde, faiſant connoître aux hommes le bien & le mal, & leur enſeignant la vraye Religion, qu'il écrivit luy-même pour la laiſſer à la Poſterité. Il s'étoit même attiré pluſieurs diſciples, qui dans la condition de Prêtres devoient faire une profeſſion particuliere de l'imiter, en portant un habit ſemblable au ſien, & en gardant les régles qu'il leur donnoit, lors qu'enfin il arriva à la quatre vingt-deuxiéme année de ſon âge, qui étoit auſſi l'âge de ce monſtre, auquel nous avons dit qu'il avoit autrefois donné la mort. Un jour qu'il inſtruiſoit ſes diſciples, étant aſſis au milieu d'eux, il vit ce même monſtre ſous la figure d'un Cochon, qui couroit avec une incroyable fureur, & il ne douta pas qu'il n'eût deſſein de ſe vanger. Connoiſſant alors que ſon départ du monde approchoit il le prédit à ſes diſciples, & peu de tems aprés ayant mangé un morceau de ce Cochon qu'il avoit vû, il fut attaqué d'une violente colique dont il mourut

En quoy conſiſte l'anéantiſſement du Dieu des Siamois.

Son ame monta au huitiéme Ciel; c'eſt proprement le Paradis appellé *Nyruppaam*, elle n'eſt plus ſujette aux miſeres ni à la douleur, & elle joüit d'une beatitude parfaite C'eſt pour cela qu'elle ne renaîtra jamais, & voila ce qu'ils appellent être aneanti. Car par ce terme ils n'entendent pas la deſtruction totale d'une choſe qui la reduiſe au néant, mais ils veulent ſeulement dire qu'on ne paroît plus ſur la terre, quoy que l'on vive dans le Ciel. Pour ſon corps

il

il fut brûlé; & ſes os, à ce qu'ils rapportent, ont été conſervez juſqu'à préſent. Il y en a une partie dans le Royaume de Pégu, l'autre dans celuy de Siam. Ils attribuent à ces os une merveilleuſe vertu, & ils aſſurent qu'ils brillent d'une ſplendeur toute divine. Avant que de mourir, il ordonna qu'on fît ſon portrait aprés ſa mort, de peur que les hommes ne perdiſſent peu à peu le ſouvenir de ſa perſonne, & ne l'oubliaſſent enfin tout-a-fait. Il voulut qu'on luy rendît dans cette image les honneurs qui étoient dûs à ſa divinité. Il laiſſa auſſi gravées les marques d'un de ſes pieds en trois lieux différens, dans le Royaume de Siam, dans celuy de Pégu & dans l'Iſle de Ceïlan. Les peuples y viennent en Pelerinage de tous côtez, & ils honorent ces veſtiges tous les ans avec une dévotion ſinguliere.

Les Siamois prétendent encore avoir une partie des cheveux de *Sommonokhodom*, qu'il ſe fit couper aprés être devenu Dieu: l'autre partie a été portée dans le Ciel par le miniſtere des Anges. Ils ont coûtume de nous reprocher que nous n'avons pas aſſez de reſpect pour les Images ſacrées pour les ſaints Livres & pour les Prêtres. il eſt vrai qu'on ne peut avoir pour ces choſes plus de veneration qu'ils en ont. C'eſt un precepte de leur Loy qui leur commande de les honorer: mais ils ne ſe contentent pas de reſpecter les Prêtres & les Divines Ecritures, les vêtemens des premiers & les caracteres qui ſervent à écrire leur Loy, ſont encore pour eux des objets de culte. Ils croient même que l'action la plus loüable & la plus excellente vertu eſt de faire du bien aux Talapoins, & que leurs Habits & les Cha-

Les Siamois conſervent avec grand reſpect les cheveux & le portrait de leur Dieu.

Chapelets qu'ils en reçoivent ont le pouvoir de guérir les maladies. Ils s'imaginent encore qu'il y a dans leurs Livres une vertu toute divine, & que si une personne en avoit l'intelligence & savoit en employer les paroles, elle pourroit opérer de grandes merveilles. C'est pour cela qu'entre les trois moyens de faire des miracles; le Premier est de savoir bien se servir de la parole de Dieu; le second est d'étre instruit de la doctrine des Anachoretes; le troisiéme enfin est le secours des Démons. Ils condamnent néanmoins cette derniere, mais ils approuvent extrémement les deux premieres, se vantant d'étre les seuls, à qui ces admirables secrets soient connus.

Faux miracles dont les Siamois autorisent leur Religion.

Pour prouver leur Religion ils content plusieurs fables, qui passent chez eux pour autant de miracles averez: en voici quelques-uns des principaux

1. Dans le Royaume de Pégu, où sont gardées les Reliques de *Sommonokhodom*, ses os partie changez en divers métaux, partie dans leur état naturel, répandent un éclat extraordinaire.

2. Dans le méme Royaume il y a une petite Isle au milieu d'un fleuve, dans laquelle se voit un Temple de leur Dieu. Cette petite Isle, quelque hautes que soient les eaux, lors méme que les lieux les plus élevez sont inondez, demeure toûjours à sec Ils ajoûtent, que les presens que l'on offre à Dieu en les jettant dans le fleuve, selon la coûtume de ce pays là, suivent le courant de l'eau, jusqu'à ce qu'étant arrivez à l'Isle, ils s'y arrestent sans aller plus loin.

3. Dans les tempestes & les dangers de faire nau-

naufrage, les Matelots jettent un anneau dans la Mer avec intention de l'offrir au Temple de l'Isle, & tout d'un coup la mer devient calme & le Vaisseau est hors de péril.

4. Sur les confins du Royaume de Pegu, il y a une petite Coline, où ils tiennent par tradition que leur Dieu se retiroit souvent. Il y va tous les ans une grande multitude de peuple en Pelerinage, & quoique le haut en soit fort étroit, il suffit cependant pour contenir tout le monde qui s'y rend, & il n'en est jamais rempli.

5. Ils disent encore qu'au sommet de cette Colline il y a un amas d'or, d'argent, & d'autres choses précieuses, que les Pelerins offrent à leur Dieu, lorsqu'ils arrivent en cet endroit. Ils racontent qu'une armée de Chinois ayant un jour enlevé ces richesses, elle perit toute entiere la nuit suivante, & ce trésor fut rapporté par les Anges, au lieu où il étoit auparavant.

6. Quoy que le haut de la Colline soit entierement exposé aux injures de l'air & aux ardeurs du Soleil, on y trouve néanmoins toûjours une ombre agréable, qui garantit, même en plein midy, des excessives chaleurs, qu'on y souffriroit sans cela.

7. Il y a dans la Ville de Sokhotai une Idole toute d'or: ils prétendent que cette statuë est miraculeuse, & que si dans le besoin de pluye, on la porte à la campagne, comme on a coûtume de le faire, l'eau tombe incontinent en grande abondance.

8. Dans une autre Ville qui s'appelle Campeng, il y a, à ce qu'ils rapportent, un Lac, dans lequel on voit encore aujourd'huy un Poisson vi-

vivant, qui n'a que la moitié de ſon corps, & la maniere, dont s'eſt fait ce prodige eſt remarquable. Un ſaint homme vivoit autrefois dans cette Ville, comme on luy eut offert un poiſſon rôty, il n'en mangea que la moitié, & jetta l'autre dans le lac, deſirant qu'elle vécût. Ce qu'il ſouhaittoit, luy fut accordé en conſidération de ſes grands mérites, car on voit encore à préſent ce demi-poiſſon vivant dans le méme Lac.

Il ſeroit trop long de rapporter icy toutes leurs autres réveries; il ſuffit de dire que ſe prevalant d'une infinité de faux prodiges de cette nature, ils nous demandent en diſputant contre nous, à voir quelques miracles en confirmation de la Doctrine que nous leur prêchons. Ils nous vantent de certaines ſtatuës d'airain & de pierre qu'ils croyent avoir été autrefois des hommes, qu'une vertu divine a rendus inanimez. Ils ont encore, à ce qu'ils diſent, pluſieurs ouvrages antiques, travaillez de la main des Anges. Enfin tous les effets que nous attribuons à la magie, ils les regardent comme autant de prodiges étonnans, & ils ſe glorifient d'être les ſeuls qui ſçachent l'art de les faire.

Il y a parmy eux de certains Talapoins qui ont embraſſé un état de vie appellé *Vipaſana*. On ne peut rien voir de plus auſtere, ils gardent un perpétuel ſilence, toûjours appliquez à la contemplation des choſes divines, & ils ont la réputation d'être de grands Saints. Les Siamois croyent qu'ils s'entretiennent continuellement avec les Anges, qu'ils ont toûjours préſent à l'eſprit, ce qu'il y a de plus admirable & de plus rare dans la nature, & que leurs yeux pénétrant

juſques

jusques dans les mines les plus cachées, ils y voyent clairement l'or, l'argent, tous les métaux & toutes sortes de pierres prétieuses.

Pour ce qui regarde les mœurs & la conduite de la vie, un Chrêtien ne peut rien enseigner de plus parfait que ce que leur Religion prescrit là dessus. Elle leur ordonne de faire le bien & ne leur defend pas seulement les actions mauvaises, mais encore tout desir, toute pensée, & toute intention criminelle. C'est ce qui leur fait dire que leur Loy est impossible dans la pratique, ou du moins qu'il est tres-difficile de la garder comme il faut, aussi croient-ils qu'ils iront tous en enfer.

La Loi des Siamois contient dix preceptes fort severes.

Toute leur Loy est compriſe en dix Commandemens comme la nôtre; mais elle est beaucoup plus severe. Car outre que chez eux ny la neceſſité ny aucune autre circonſtance n'excuſe l'homme qui peche, pluſieurs choſes qui parmi les Chrétiens ne ſont que de perfection & de conſeil, paſſent parmi eux pour des preceptes indiſpenſables.

L'uſage de toute liqueur capable d'ennyvrer leur est interdit. Il ne leur est pas méme permis de boire du vin, quelque beſoin qu'ils en aient, & en quelque occaſion qu'ils ſe rencontrent, & ils ſont extremement ſcandaliſez lors qu'ils en voyent boire à des Prétres Chrétiens. Ils ne peuvent tuer ſans peché aucun animal, c'est méme un crime d'aller à la chaſſe, de frapper une beſte & de lui faire mal en quelque maniere que ce puiſſe étre. La raiſon qu'ils en apportent, est que les animaux vivant auſſi bien que nous, ſont comme nous ſenſibles à la douleur, & que puis que nous ne voulons pas qu'on

nous

nous faſſe aucun mal, il n'eſt pas raiſonnable de leur en faire. Ils nous accuſent même d'ingratitude, parce que nous donnons la mort à des creatures innocentes qui nous ont rendu tant de ſervices. Pour cette raiſon ils ſont obligez d'exercer la charité, non ſeulement à l'égard des hommes, mais encore à l'égard des animaux, & de les aſſiſter dans leurs neceſſitez. Le reſpect, qu'ils ont pour leurs Ecritures, fait qu'ils n'oſent nous les confier, ny même nous expliquer leur Loy, de crainte que l'expoſant à nôtre raillerie, nous ne commettions quelque irréverence, & que le peché ne leur en ſoit imputé. Ils nous reprochent ſouvent que la maniere dont nous portons les Images des Saints, & dont nous liſons les Livres ſacrez, n'eſt pas aſſez reſpectueuſe. Au reſte les Talapoins qui ſont leurs Prêtres, leurs Religieux & leurs Docteurs ſont regardez comme les vrais imitateurs de Dieu. Ils ont peu de commerce avec le monde, ils ne ſalüent jamais aucun Laïque, pas même le Roy. Et c'eſt pour cela que les Siamois ſont mal edifiez de voir les Prétres Europeans familiariſer avec les perſonnes ſeculieres.

Les Talapoins vont tous les matins à la queſte, l'opinion qu'on a de leur vertu, fait que tout le monde leur donne. Auſſi le point le plus eſſentiel de la morale qu'ils préchent, eſt que pour ſe ſauver, il faut eriger où reparer les Pagodes, & ſur tout aſſiſter les Talapoins.

Les Laïques ont huit commandemens principaux, qui conſiſtent, 1. à adorer Dieu, ſa parole, & ceux qui imitent ſes vertus, 2. à ne point voler, 3. à ne point boire de vin ni aucune

li queur

Talapoin allant par la Ville

BIBLIOTECA NAPOLI

liqueur qui l'enyvre, 4. à ne point mentir & à ne tromper perſonne, 5. à ne point tuer ni hommes ni animaux, 6 à ne point commettre d'adultere, 7. à jeûner les jours de Fête, 8. à ne point travailler ces jours-là. Ce ſont ces devoirs que les Prêtres expliquent au peuple, & dont ils l'inſtruiſent dans leurs Sermons.

Les Monaſteres des Talapoins ſont autant de Seminaires où la jeuneſſe eſt élevée. On y met tous les enfans de qualité dés qu'ils ſont capables d'inſtruction, & tandis qu'ils y demeurent on les fait vivre fort ſeverement. On les appelle *Nên*; ils ont leurs preceptes & leurs reglemens particuliers, qui conſiſtent à porter un habit jaune, à ſe razer la tête & les ſourcils deux fois tous les mois, le quatorziéme & le vingt-neuviéme de la Lune, à jeûner ces deux jours-là, & encore quatre autres Fêtes, qui arrivent le quinze, le vingt trois & le dernier jour de la Lune, à manger ſeulement deux fois le jour, le matin & à midi, ſans qu'il leur ſoit permis de prendre aucune nourriture juſqu'au lendemain, à n'avoir commerce avec aucune femme, à ne jamais chanter de chanſons, & à ne point écouter ceux qui en chantent, à ne joüer d'aucuns inſtrumens, à fuïr les ſpectacles & les rejoüiſſances publiques, à ne point uſer de parfums, à ne point aimer l'argent, qu'ils ne doivent pas même toucher, bien loin de pouvoir en amaſſer, à ne pas prendre plaiſir à goûter ce qu'ils mangent, & à en détourner leur penſée, c'eſt pour cela que pluſieurs d'entre eux mêlent tout ce qu'on leur donne pour le rendre moins agreable, enfin à honorer les Prêtres, à leur céder le pas & à s'aſſeoir toûjours au deſſous d'eux.

Les Talapoins ménent une vie plus auſtére ; car outre qu'ils ont toutes les obligations des Laïques & des jeunes gens qu'ils élevent, ils ont encore plus de ſix-vingts Régles propres de leur état, dont voicy les principales. De ſe rendre tous les jours deux fois au Temple, le matin & le ſoir pour y faire leurs Priéres, d'étre entiérement couverts, de ne toucher jamais de femmes, de ne leur point parler ſeul à ſeul, & même de ne les pas regarder quand on les rencontre dans les ruës, de marcher avec une grande modeſtie les yeux baiſſez, & ſans tourner la tête, de porter toûjours un évantail & de s'en couvrir le viſage, pour empêcher l'égarement de la vuë, de ne conſentir jamais à aucune mauvaiſe penſée, de ne point préparer eux-mêmes leur manger, mais de le prendre tel qu'on le leur donne, de vivre des aumônes qu'ils vont demander par la Ville, mais de ne point entrer dans les maiſons, & de n'attendre même aux portes qu'autant de tems qu'un beuf en met à boire, d'enſeigner la Loy à leurs diſciples & au peuple, de ſe mortifier & de faire pénitence une année entiére, dont une partie conſiſte à demeurer expoſez durant quinze nuits du mois de Fevrier à la roſée du Ciel au milieu des champs, de confeſſer leurs pechez les uns aux autres, de jeûner trois mois de l'année, Juillet, Aouſt, & Septembre, de ne manger qu'une fois le jour pendant tout ce tems là, qu'ils appellent leur grand jeûne, & de prêcher pourtant tous les jours, de réciter une eſpéce de chapelet compoſé de cent quatre vingt grains, & diviſé par dixaines, de ne ſaluër aucun Laïque, d'être doux & miſericordieux

dieux à l'égard de tout le monde, de ne se mettre point en colere & de ne frapper personne, de n'avoir jamais la tête couverte, particulierement dans les Temples, de ne s'asseoir que sur un certain siege de cuir qu'ils portent avec eux, sur tout dans les lieux où il y a des femmes assises, de ne coucher jamais hors du Monastere, & de n'en point sortir seuls : de n'avoir qu'un habit, de ne joüer à aucun jeu : de ne recevoir l'argent qu'on leur donne que par la main d'un Laïque qui leur sert comme de Procureur, & de l'emploier en bonnes œuvres, comme à payer les dettes des pauvres, & à racheter les esclaves : de loger les pelerins & de leur faire tout le bien qu'ils peuvent : d'être sinceres & veritables, & lorsqu'il faut assurer ou nier une chose, dire seulement qu'elle est ou qu'elle n'est pas, enfin de ne souffrir jamais dans son esprit le moindre doute sur la Religion.

Les Talapoins font souvent des discours au peuple pour l'exhorter à la pratique des vertus & particulierement de la charité envers les hommes & les animaux. Celui qui prêche, est assis à la maniere du Païs sur un petit theatre couvert de tapis & fort elevé au dessus de l'auditoire. Aprés que le monde est assemblé, il commence par lire quelque Sentence de *Sommonokhodom* avec un air plein de modestie & de gravité, tenant toûjours les yeux baissez, & ne faisant aucun geste ; ensuite il developpe les mysteres fabuleux de ce Livre, & il en tire quelque morale pour l'instruction de son auditoire, se servant de metaphores, de paraboles, & sur tout de comparaisons prises des choses naturelles, ainsi qu'ont accoutumé de faire les

Orientaux. Le peuple assis sur ses talons écoute avec beaucoup de respect & d'attention, les hommes étant d'un côté & les femmes de l'autre. Les autres Talapoins sont à côté du Predicateur, mais separez du peuple, & assis sur une estrade. Tous les auditeurs ont les mains jointes, & dés que le Predicateur a prononcé le Texte, ils s'écrient tous ensemble levant les mains au Ciel, & baissant la tête, *Parole de Dieu, Verité toute pure.* Ils ont comme nous une espece de Dimanche de sept en sept jours, qu'ils passent en jeunes & en priéres, outre quelques autres Fêtes plus solennelles qui durent trois jours, & qu'on celebre tantôt dans une Pagode, tantôt dans une autre, avec un concours extraordinaire. Les femmes sont les plus empressées à se rendre à ces assemblées de pieté. Pendant ce tems là on prêche depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, de nouveaux Predicateurs se succedant les uns aux autres, & chacun prêchant six heures. Ces longs discours ne fatiguent point l'auditeur qui se tient toûjours dans le respect sans cracher & sans tourner la tête.

Voilà ce qu'on a pû apprendre de la Religion des Siamois, qui a été jusqu'à maintenant si inconnuë en Europe. Mais pour peu qu'on examine ce que nous en avons dit, on y trouvera tant de choses semblables à la doctrine Chrêtienne, qu'il sera aisé de juger que l'Evangile a été autrefois annoncé à cette nation, mais qu'il a été alteré & corrompu dans la suite des tems par l'ignorance & par les visions de leurs Prêtres.

Quant à l'état present du Christianisme à Siam,

Siam, je n'ai rien à en dire de particulier. Il eſt ſurprenant que l'Evangile faſſe ſi peu de progrez parmi des peuples qu'on cultive avec beaucoup de zele & de ſoin, qui voient tous les jours la Majeſté de nos ceremonies ſi propres à donner l'idée de nos miſteres, qui n'ont d'ailleurs aucun vice capable de les degoûter de nos Maximes, & qui eſtiment tant les Talapoins parce qu'ils ſont profeſſion d'une vie auſtere. Cela pourroit faire croire qu'ils ont quelque choſe de ſauvage & de groſſier, ſi les manieres agreables & les belles reponſes des Ambaſſadeurs qui ſont en France, ne faiſoient voir qu'ils ont de l'eſprit & de la politeſſe. Mais il ne nous appartient pas de vouloir penetrer les ſecrets jugemens de Dieu. Prions ſeulement avec ferveur ce Pere des Miſericordes, d'éclairer & de toucher un Prince déja à demi Chrêtien par les favorables diſpoſitions de ſon eſprit & de ſon cœur, ſur tout depuis que nôtre grand Monarque vient de le rendre tout François. On voit aſſez les grandes ſuites d'une telle conquête, ſi l'on conſidere que le Roy de Siam n'a pas moins d'authorité ſur les Princes ſes voiſins par l'admiration que leur donne ſa ſageſſe, qu'il en a ſur ſes ſujets. Nous avons tout lieu de bien eſperer, & d'autant plus, que le Seigneur Conſtance ſon Miniſtre eſt également habile & pieux, ne manquant ni de bonnes intentions pour appuyer les deſſeins honorables à la Religion, ni de vûës & de credit pour les faire reüſſir.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
CONTENVES EN CE LIVRE.

A.

ABJURATION. Deux Calviniſtes inſtruits par un des Peres ſont abjuration, 88.
Academie. Les Jeſuites qu'on envoye aux Indes ſont reçûs dans l'Academie des Sciences, 5.
Agoum Sultan, Roy de Bantam, 128
Il aſſiege Sultan Agui dans ſa Capitale, 129
Aigrettes Oyſeaux, 150
Albucors Poiſſons qu'on trouve ſous la Ligne, 32.
Ambaſſadeurs. Maniere dont on reçoit à Siam les Ambaſſadeurs des Princes voiſins & des Rois independans, 162
Anachoretes des Siamois, p. 198
Anges. Les Siamois croyent les Anges corporels & de différens ſexes, 197
Anéantiſſement. En quoy conſiſte l'anéantiſſement du Dieu des Siamois, 306
Arbres extraordinaires du Japon, 123
Arréque. Ses qualitez, 275
Azébédo. Martyre du P. Azébédo & de ſes trente-neuf Compagnons, 25.

B.

BAlons. Ils ſont en grand nombre à Siam, 149
Deſcription des Balons d'Etat, 66
Banka détroit difficile à paſſer, 136
Bankok. Gouverneur de Bankok Turc de nation, 139
Bantam. Sa ſituation, 101
On y envoye demander des rafraîchiſſemens, 103
On en chaſſe les François & les Anglois, 111
Le Roy de Bantam en la diſpoſition des Hollandois, 110

Ba-

Batavie. Arrivée à Batavie, 112
Deſcription de Batavie, 125
Baye. Baye du Cap, on court riſque d'y échoüer, 53
Bétel, ſes propriétez, 275
Bonite Poiſſon. 32
Maniere de la pêcher, 33
Breſt. Départ de Breſt, 20
Arrivée à Breſt. 173

C

Cacatoüa, Iſle de Cacatoüa, pourquoi on l'appelle ainſi, 97
Calmes fréquens ſous la Zone, 23
Monſieur Campiche General de Batavie, ſon caractére, 123
Son reſpect pour le Roy, *& ſuiv.* 122
Cap de Bonne Eſperance, ſa deſcription, 50
Catechiſme. Un des Jeſuites fait le Catechiſme à l'Equipage. 23
Catholiques, ils ſont les ſeuls qu'on ne ſouffre point à Batavie. 224
Monſieur le Chevaliet de Chaumont nommé Ambaſſadeur à Siam,
L'Ancienneté de ſa maiſon, 9
Sa pieté, 110
Sa liberalité. 182
Il eſt complimenté par toutes les nations d'Orient qui ſont à Siam, 166
Son Entrée à Siam, 167
Son entrée dans la Salle d'Audiance, 174
Sa Harangue au Roy de Siam, 226
Maniere dont il preſenta la Lettre du Roy, 177
Il eſt regalé dans le Palais du Roy de Siam, 184
Il prend ſon Audiance de congé, 257
Chinois. Leurs Sépulchres à Batavie, 128
Leurs Temples. 129
Leur maniere de naviger. 156
Monſieur l'Abbé de Choiſi eſt nommé pour être Ambaſ-

bassadeur du Roy de Siam jusqu'à son Baptême 18
Monsieur Constance, sa naissance, 140
Sa conversion, 145
Il reçoit les Jesuites avec beaucoup de bonté, 153
Courans d'eau, & ce qui les cause, 97
Crucifix envoyé par le Roy de Siam au R. P. de la Chaise', 297

D.

DEmons. les Siamois ne reconnoissent point d'autres Démons que les ames des damnez, 189
Départ de la Ville de Siam, 260
Départ de la Barre de Siam, 263
Départ du Cap pour revenir à Brest, 267
Détroit de la Sonde dangereux à passer, 264
Dévotion des Matelots, 232
Dieu des Siamois, & l'idée qu'ils en ont, 189
Dragons d'eau, 37
La maniere dont ils se forment, 38

E.

ECliple. Vision des Talapoins sur l'éclipse de Lune, 151
Eléphant blanc, 179
Eléphant Prince & Eléphant de Garde, 220
Les Eléphans ont des ongles aux pieds, 205
Maniere de prendre & d'apprivoiser les Eléphans 223
Enfer, ce que les Siamois croient de l'Enfer, 286
Entrevûë de Monsieur l'Ambassadeur, & de Monsieur le Commissaire General de la Compagnie Hollandoise, 59
Erreur considerable des Cartes Geographiques & Hydrographiques, 95
Etablissement des Hollandois au Cap; 66
Eternité. Les Siamois la croyent, 199
Evêque. Monsieur de Métellopolis vient à bord saluer Monsieur l'Ambassadeur, 146

Fau-

F.

FAutes des Cartes du Ciel dans la partie Méridionale, 25
P. Ferreira Jesuite, confondu mal à propos avec un Ministre de Batavie du même nom, 259
Festes que font les Mores, 222
Monsieur le Chevalier de Fourbin demandé par le Roy de Siam, 242
Foux, oyseaux, 93
Frégates, oyseaux, 93
P. Fuciti Jesuite, prisonnier à Batavie, pour avoir assisté les Catholiques, 118
Ses travaux dans la Cochinchine & au Tunquin, 116
Son Caractere, 117
Funerailles de mer, 158

G.

GEnéralat est la premiere charge des Hollandois dans les Indes, 133
Ginseng. Ce que c'est, & quelles sont ses vertus, 277
Maniere de le préparer, 278
Goémon herbe de mer, 42

H.

HAbitans du Cap. Leurs mœurs. 71
Harangue de Monsieur Constance au Roy de Siam, 226
Honesteté des Hollandois du Cap, á l'égard des Jesuites, 55
Hortus Malabaricus de Monsieur Van-Rhéden, 65
Hortus Africus qu'il prepare, 65
Hottentots peuples du Cap, 72
Harangue de Monsieur de saint Romain au Roy de Portugal, 13

I.

IAva Arrivée á l'Isle de Java, 95
Javans, leurs mœurs, & leurs manieres de naviger, 99

Jardin de Meſſieurs de la Compagnie Hollandoiſe au Cap, 513
Jardin du General Spelman à Batavie, 114
Idole d'or extraordinairement grande, 187
Jeſuites. Le Roy envoye des Patentes de Mathematiciens aux ſix Jeſuites, 10
Ils vont rendre viſite au Gouverneur du Cap, 49
Ils conſolent les Catholiques qui y demeurent, 63
On les y ſoupçonne d'adminiſtrer les Sac. 64
Bon accüeil qu'ils reçurent à Batavie, 113
Ils ont audiance du General, 122
Le Roy de Siam leur donne une audiance particuliere, 206
Leur Harangue preſentée au Roy de Siam, 208
Monſr. Conſtance ſonge à les établir á Siam, 210
Illuminations au Palais du Roy de Siam, 220
Illuminations pour la chaſſe des Eléphans, 241
Monſieur de Joyeux. Il eſt nomme Capitaine de la *Maligne*, 217
Le Roy de Siam luy fait preſent d'une Sabre avec une chaîne d'or, 217

L.

Lettre du Roy de France, 179
Reſpect qu'on luy rend, 170
Lettre du Roy de Siam apportée à bord avec ceremonie, 261
Lettre de Monſieur Conſtance au Pere de le Chaiſe, 151
Lettre du Pere de la Chaiſe au Pere Verbieſt, 14
Ligne, grand nombre de poiſſons ſous la ligne, 26
Loix pour la ſucceſſion de Royaume de Siam, 212
Louvo, Deſcription de Louvo, 206
Voyage du Roy à Louvo, 198
Lumiere qui ſort de la mer pendant la nuit, 39
Monſieur l'Abbé de Lyonne vient voir Monſieur l'Ambaſſadeur, 146

Il revient en France avec les Ambaſſadeurs du Roy de Siam, 158
Ce Prince luy donne un Crucifix d'or, 158

M.

MOnſieur le Duc du Maine fait preſent aux Peres d'un inſtrument de Mathematique, 8
Maladie dans l'Equipage, 87
Mandarins, on en envoye deux ſalüer M. l'Ambaſſadeur, 147
Marſoüin poiſſon, il a le ſang chaud, 29
Monſieur de ſaint Martin, Major General à Batavie, 135
Matelots de ſaint Malo, leur devotion, 91
Ménam, combat de rameurs ſur le Ménam, 197
Meridiens. Différence nouvelle des Meridiens du Cap & de Paris, 60
Mines d'or au Cap de Bonne Eſperance, 69
Miracles. Faux miracles dont les Siamois autorifent leur Religion, 308
Mony, Iſle proche de Java, & ſa ſituation, 92
Motifs qui retiennent le Roy de Siam dans ſa Religion, 231
Mouches Luiſantes, 150
Mouſquittes ou Maringoüins incommodes, 150
Muſique des peuples des environs du Cap, 176

N.

NIds d'oyſeaux bons pour les ragouts 270
Neufvaine. On en fait une à la ſainte Vierge pour obtenir un bon vent, 88

OBſervations faites au Cap. O. 56
Obſervations pour les étoilles du Sud, 57
Obſervation de l'Emerſion du 1. Satellite de Jupiter, 59
Avantages qu'on peut retirer des Obſervations Aſtronomiques, 61
Obſervations de l'Eclipſe de Lune faite à Louvo devant le Roy, *& ſuiv.* P. 238

PAgodes, Preſent du Roy de Siam aux Pagodes 183
Deſcription de la plus celebre Pagode de Siam 187
Paille en queuës oyſeaux, 93
Palais où logeoit M. l'Ambaſſadeur à Siam, 154
Deſcription du Palais du Roy de Siam, 171
Paradis. Ce que les Siamois croyent du Paradis, 216
Peſche du Marſoüin, 28

Phénomenes. Divers Phénomenes qu'on voit sous la Ligne, 37
Pinguins, oyseaux aquatiles, 66
Poissons volans. 32
Poissons curieux du Japon, 62
Praux canots des Javans, 99
Précaution avec laquelle il faut naviger de l'Afrique en Europe, 268
Preceptes de la Loy des Siamois, 270
Prépadem. On y reçoit Monsieur l'Ambassadeur, 159
Princes. Trois sortes de Princes à Siam, 173
Protection particuliere de Dieu sur le Voyage, 92

R.

Reconnoissances des approches du Cap de Bonne Esperance, 43
Relation des environs du Cap, nouvellement decouverts, 70
Remarque necessaire pour ceux qui vont du Cap aux Indes, 85
Réponse de Monsieur Constance aux Objections du Roy de Siam sur le sujet de la Religion, 233
Requin ou Chien de mer, poisson, 30
Rhinoceros, 76
Roy. Zele du Roy pour l'accroissement de la Religion, & pour la perfection des Sciences, 3
Roy de Siam. L'estime & l'amitié du Roy de Siam pour le Roy de France. 145
Caractere du Roy de Siam, *& suiv.* 125
Son habillement. 174
Maniere dont on paroist devant luy dans les ceremonies, 174
Ses sorties publiques, 194

S.

Sumatres; vents qui soufflent de Sumatra, 137
Siam Situation & Description du Royaume de Siam 272
Differens noms de la Ville de Siam, 272
Siamois. Leurs habits, 273
Leurs Coûtumes & leurs mœurs, 279
Leur curiosité pour savoir l'avenir, 280
Leur respect pour leur Roy, 289
Leur Religion, 311
Sommonol hodom, Dieu des Siamois, 297
Sa science, ses persecutions, ses bonnes œuvres & ses divers changemens, 298
Sa mort, 300

Son-

Sonquas, peuples des environs du Cap, 71
Spectacles divers, 219
Monsieur Spelman, General des Hollandois envoye du secours au Sultan Aguy, 110
Le Pere Suarez Jesuite Portuguais. Son Carac. 177
Sucets poissons, autrement appellez Pilotes de Requin, 32
Sumatra Isle. Sa Description, 98
Systéme du monde selon les Siamois. T. 201
TAlapoins. Leur austerité, 221
Funerailles d'un grand Talapoin, 199
Tempeste au trente-quatriéme degré Meridional. 98
Thé. Ses proprietez, 276
Maniere de le preparer, 276
Thévatat, frere de Sommonokhodom, 298
Sa malice & son schisme, 311
Son Suplice, 304
Tigre, & sa ferocité, 68
Combat d'un Tigre & d'un Elephant, 118
Torpille, & ses proprietez, 69
Tortuës. La maniere de les prendre, 171
Tours de soupleſſe des Siamois, 193
Trial, ou trois Isles assez basses, 90
Trône. Description du Roy de Siam, V. 173
VAche marine, 78
Monsieur Vachet accompagne les Envoyés du Barkalon en France, 4
Il accompagne aussi les Ambassadeurs du Roy de Siam, 160
Le Roy de Siam luy donne un Crucifix d'or, 158
Monsieur Van-Rhéden, Envoyé Commissaire General par la Compagnie Hollandoise. Son Caractere, liv. 2. 48
Monsieur Vanderstellen Commandeur du Cap. Son caractere, 58
Il envoye reconnoître nos Vaisseaux, 48
Son Voyage dans les terres du Cap, 78
Monsieur de Vaudricourt nommé Capitaine de l'Oiseau. 18
Son habileté, 18
Le Roy de Siam luy fait present d'un Sabre. 117

Fin de la Table Matieres.

TA-

Harangue des Ambassadeurs de SIAM, dans la derniere audiance qu'ils ont euë du Roy, en 1686.

NOus venons icl tres grand Roy pour demander a vôtre Majesté la permissiom de nous en retourner vers le Roy nostre Maistre, l'Impatience on nous savons qu'il est d'apprendre le succez de cette Ambassade les merveilles que nous avons a luy raconter, les Gages precieux que nous lui portons de l'estime singuliere que vostre Majesté a pour luy; sur tout l'asseurance que nous lui devons donner de sa Royale Amitié qu'elle contracte pour jamais avec luy, tout cela beaucoup plus encore que les vents & la saison nous incitent enfin à partir. Cependant le bon traitement que nous recevons de toutes parts par l'ordre de vostre Majesté seroit capable de nous faire oublier nôtre patrie & si nous allons dire les ordres meme de nôtre Prince. Etant sur le point de nous eloigner de vôtre personne Royalle nous n'avons point de parole qui puisse exprimer les sentiments de respect d'admiration & de recognoissance dont nous sommes penetres. Nous nous estions bien attendus, de trouver en vostre Majesté des grandeurs & des qualités Extraordinaires, l'effet y a pleinement repondu, & mesme surpassé de beaucoup nostre attente, mais nous sommes obligés d'advouer que nous n'avions pas cru pouvoir y trouver l'accez, la douceur & la facilité que nous y avons rencontré nous ne jugions pas mesme que les qualitès qui paroissoient opposées peussent comparir en une mesme personne, & qu'on peut accorder ensemble tant de Majesté & tant de bontez. Nous ne sommes plus surpris que vos peuples trop heureux de vivre sous vostre empire fassent paroitre par tout l'amour & la tendresse qu'ils ont pour votre Personne Royalle. Pour nous, Grand Roy, comblés de vos bienfaits, charmés de vos vertus, touchés jusqu'au fond du cœur de vos bontez, saisis d'étonnement à la veue de vôtre haute sagesse, de tous les miracles de vôtre Regne, nôtre vie nous paroist trop courte & le monde entier trop petit pour publier ce que nous exposons nôtre memoire auroit eu peine à retenir tant de choses. C'est pourquoi dans des registres fideles nous avons recüilli avec avidité ce que nous avons peu ramasser, & nous les terminerons par cette protestation que quoi que nous eu disions beaucoup, il nous en est beaucoup plus eschappé ces memoires seront Continuez à la posterité & mis en despot entre les monumens les plus rares & les plus precieux de l'Etat, le Roy nôtre Maistre les enverra pour present aux Princes ses alliez & par la tout l'Orient saura bien tôt & les siecles advenir apprendront les vertus incomparables de Louis le Grand, nous porterons, l'heureuse nouvelle de la santé parfaite de vôtre Majesté, & du soin que le Ciel a pris de continuer le cours d'une vie qui ne devroit jamais finir.

Cata-

CATALOGUE des Livres nouveaux qui se trouvent chez le dit Mortier.

Tablettes Chronologiques contenant la vie & la suite des Papes, Empereurs & Roys qui ont regné depuis la naissance de J. Christ jusqu'à present Par G. Marcel tres-bien gravées sur le Cuivre.

Tablettes Chronologiques contenants avec ordre l'etat de l'Eglise en Orient, & en Occident : les Conciles generaux & particuliers, les autheurs Ecclesiastiques : les Schismes, heresies & opinions, qui ont esté condamnées pour servir de plan à ceux qui lisent l'histoire sacrée par G. Marcel.

L'histoire des Troubles de Hongrie, où on void tout ce qui est arrivé en ce Royaume depuis l'année 1655. Jusques à present avec des figures.

Entretiens de la Pluralité des mondes par l'autheur des dialogues des morts.

Histoire des Oracles par le mesme 12.

Guide de Negotians pour tenir le Livres de Contes en parties doubles.

Reflexion sur le Cinq Livres de Moise par Mr. Allix.

Fables Choisies de Mr. de la Fontaine

Mars Venitien ou Conqueste des Venitiens sur les Infidelles.

Journal du Voyage de Siam par Mr. Labbé de Choisy, c'est ouvrage est Ecrit en des Lettres Familieres, plein d'Esprit l'autheur y a joint la description des deux Royaumes Voisins a Siam 12. a Amsterdam, chez P. Mortier.

Morale du monde par Mademoiselle de Scuderi & autres Conversations, de la mesme.

Du grand ou du sublime dans les mœurs avec une observation de l'Eloquence & de la bienseance par le P. Rapin.

Relation de l'Ambassade de Mr. le Chevalier de Chaumont à la Cour du Roy de Siam. Avec ce qui s'est passé de plus remarquable durant son Voyage.

Lettres diverses du Chevalier de Her. * * *

Voyage de la Valle, de Tavernier, de Monconis 4. de Thevenot. de Dellon &c.

Discours du Chevalier de Meré, de l'Esprit de la Conversation &c.

Traite des jeux & des divertissemens 12.

On trouve chez le même un Catalogue des livres nouveaux de France, Angleterre & autre pays.

AVIS AU RELLJEUR pour placer les Figures.

Aen de BOECK-BINDER om de Figuren te plaatsen.

FIG.		Pag.
I.	La Baye du Cap de Bonne Esperance.	47
II.	Fort des Hollandois au Cap.	56
III.	Zembras ou Anes Sauvages du Cap.	67
IV.	Carte du Cap de Bonne Esperance.	70
V.	Hottentots habitans du Cap.	72
VI.	Namaquas Peuples nouvellement decouverts.	75
VII.	Remore.	67
VIII.	Le Cerf.	68
IX.	Vache Marine.	78
X.	Le Ceraste ou Serpent Cornu	81
XI.	Cameleon du Cap	81
XII.	Petit Lezard du Cap.	82
XIII.	Grand Lezard du Cap.	82
XIV.	La Rade de Bantam.	101
XV.	Le Port de Batavia.	112
XVI.	Batavia.	125
XVII.	Cabinet de feuillage ou les Chinois font les festin des morts	128
XVIII.	Veuë de Siam.	157
XIX.	Ballon d'Oya, &c.	194
XX.	Ballon du Roy a 120 Rameurs	195
XXI.	Ballon des Gentil-hommes.	195
XXII.	Ballons de Prince Mr. L'Ambassadeur &c.	196
XXIII.	Elephant avec sa Chaise pour la Princesse.	216
XXIV.	Le Roy de Siam monté sur son Elephant.	216
XXV.	Elephant avec sa Chaise pour les Etrangers.	216
XXVI.	Palais de Louvo d'ou le Roy de Siam observe l'Eclypse de Lune.	238
XXVII.	Pagode de Siam.	272
XXVIII.	Mandarin qui parle à un de ses gens.	274
XXIX.	Ginseng Areque Betel.	277
XXX.	Talopoin allant par la Ville.	313

FIN.

A01 16644 09

B46.